République Algérienne Démocratique et Populaire

Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

Université " Dr YAHIA FARES" de Médéa

Faculté des Lettres et des Langues et des Sciences Sociales et Humaines

Ecole Doctorale de Français
Antenne de Médéa

Thèse de doctorat en Sciences des Textes Littéraires :

Mouloud Feraoun, diariste.
Analyse idéologique de *Journal* *1955-1962*

Présentée par :

Chihab BESRA

Co-dirigée par :

Mme. Denise BRAHIMI**,** Professeure émérite, Université Paris VII

et

Mme. Fatiha BOULAFRAD, Professeure, Université de Médéa

Membres du jury :

Présidente : Mme. Amina BEKKAT, Professeure, Université de Blida

Examinateur : Mr. Charles BONN, Professeur émérite, Université Lyon II

Examinateur : Mr. Hamid NACER-KHODJA, M.C.A, Université de Djelfa

Examinateur : Mr. Abdelkader GHELLAL, M.C.A, Université d'Oran

Médéa 2012-2013

Remerciements

Mes vifs remerciements s'adressent à Mme. Denise BRAHIMI avec qui j'ai eu la chance de travailler. Je tiens à lui exprimer ma profonde reconnaissance pour sa disponibilité, ses orientations inestimables ainsi que pour ses qualités humaines.

A ma mère Talia, ma femme Zineb ainsi qu'à mes enfants Wael et Mounib.

Introduction

Un demi siècle après sa mort, Mouloud Feraoun et son écriture continuent de susciter les polémiques les plus passionnées. Assimilationniste pour beaucoup, adepte d'une écriture *«scolaire*[1]*»* quand elle cesse d'être *« timide*[2]*»* pour d'autres, *«Dans le tréfonds, c'était un sceptique : l'homme qui regarde tout simplement*[3]*»*, disait un proche…l'auteur du *fils du pauvre* fait encore l'objet de reproches incessants, allant jusqu'à mettre en doute son patriotisme.

Adhérait-il tellement à ce qu'on lui inculquait comme «valeurs» au cours de sa formation à l'Ecole Normale de Bouzaréah qu'il s'est vu enclin à adopter une écriture dépourvue de toute attitude engagée ? Assistait-il, neutre, aux répercussions de cette situation conflictuelle opposant communauté coloniale et autochtones au point de ne pas juger utile d'en témoigner dans ses œuvres ? Son écriture se mure-t-elle dans la platitude et la monotonie ou recèle-t-elle toute une idéologie pour ne faire d'elle que dense et allusive ?

Loin de nous le dessein de réhabiliter le fils de Tizi-Hibel. Nous essaierons plutôt, à travers l'étude de son *Journal 1955-1962*, publié à titre posthume, de comprendre ce qui se disait à l'époque où il a été écrit et de voir comment il le dit, c'est-à-dire circonscrire le champ idéologique dans lequel ce texte a été produit afin de déceler l'attitude de l'écrivain, ses intentions et les traits distinctifs de son écriture.

Sur le conseil d'Emmanuel Roblès, Mouloud Feraoun tient un journal. Sans perdre de vue ce qui se produit dans les différentes régions de son pays, il commence, à partir de novembre 1955, à y rapporter la quotidienneté des habitants d'un village kabyle pendant la guerre. Il y décrit leur existence assiégée, de toutes parts, par une peur omniprésente, des exactions sans fin et une torture qui déshumanise aussi bien le bourreau que la victime.

[1] A. KHATIBI, C. CHAULET-ACHOUR, in R. ELBAZ, M. MATHIEU JOB, *Mouloud Feraoun ou l'émergence d'une écriture*, Paris, Ed. Karthala, 2001, p. 10.
[2] Y. NACIB, Mouloud *Feraoun*, Alger, ENAL, 1986, p. 18.
[3] E. GUITTON, in Y. NACIB, *op. cit.*, p.19.

Ce journal devient son recours systématique pour dépeindre la souffrance d'une population prise entre l'enclume d'un colonisateur jugé machiavélique et dont un siècle d'occupation et d'exploitation est la cause principale de la guerre, et un libérateur accusé d'opportunisme.

Le diariste établit l'ordre des priorités : il considère que le plus urgent est de mettre terme aux hostilités et de reconnaître l'identité et la dignité des autochtones. Puis le temps, selon lui, serait propice pour envisager la conquête de la liberté.

La portée des pertes et l'absence de toute éventualité de réconciliation entre sa communauté et les Européens de l'Algérie coloniale désespèrent l'écrivain et lui font perdre ses illusions d'antan. Il réalise, en définitive, que la rupture entre son pays et le système colonial est la seule issue au drame algérien. Toutefois, il se montre circonspect quant aux lendemains de l'indépendance.

En intellectuel lucide, il reconnaît qu'il doit au régime colonial son instruction et toutes les valeurs à travers lesquelles il appréhende le monde. Cependant, il ne parvient pas à lui pardonner sa fausseté et le dédain avec lequel il n'a cessé de traiter les siens.

C'est avec virulence qu'il dénonce sa violence et avec stupeur qu'il assiste au hiatus constaté entre le discours humaniste prôné par ce système dont il a cru au rôle salvateur, et le vécu misérable de sa communauté.

Avec la même lucidité et la même virulence, il ne ménage pas les maquisards dont il condamne ce qu'il considère comme brutalité et absence d'une conception politique quelconque ou de démarche philosophique fondée.

En visionnaire pessimiste, Feraoun annonce l'avenir de l'Algérie : un avenir, selon lui, pris en otage par de nouveaux maîtres politiques qui s'entre-tuent pour des statuts hégémoniques et des Islamistes qui instrumentalisent la religion pour imposer une loi où la terreur est ce qu'il y a de plus présent.

Au départ, stimulé par le zèle et le devoir de défendre un écrivain dont l'évocation fait foisonner en nous des souvenirs d'enfance enivrants, vécus au collège, et guidé par une conception étroite de la recherche qui se limite à la seule

analyse sémantique des œuvres, nous nous sommes lancé dans une entreprise creuse qui ne s'apparente en rien à un travail scientifique pour reconnaître à Mouloud Feraoun une écriture évocatrice et engagée.

C'est à la suite d'un séminaire de littérature comparée dont nous avons bénéficié récemment et après diverses lectures ayant pour objet l'éclaircissement de certaines zones d'ombre dans la pratique littéraire de cet écrivain que nous nous sommes rendu compte de la vanité de notre pseudo-analyse.

L'ajustement de notre vision critique est redevable également au fait que nous avons découvert que l'« idéologie », en termes de littérature, selon l'approche que nous envisageons emprunter, s'entend comme notion-clé, dépositaire des représentations que se fait un écrivain de ses rapports avec les conditions de son existence, conception qui cadre avec notre objectif consistant à appréhender les repères idéologiques offerts par notre corpus.

La fixation des pistes théoriques et méthodologiques susceptibles de nous guider dans notre travail a largement contribué aussi à nous défaire de notre désir de réhabiliter l'écrivain kabyle ainsi que d'une bonne partie de notre naïveté analytique pour ne nous laisser emporter que par l'enthousiasme que suscite un travail de recherche.

Partant de l'hypothèse que notre objet textuel est une configuration des traits historiques, sociaux, culturels et idéologiques de l'époque où il a été produit, nous avons estimé que l'approche sociocritique étayée d'une description textuelle, conformément à la conception de Claude Duchet, serait la plus convenable pour étudier le journal de Feraoun.

Notre préoccupation sera donc de traquer *« la socialité*[1] *»* de notre corpus à travers la matérialité qui la constitue : les modalités d'organisation, la représentation du personnage principal, les figurations des deux sociétés antagonistes, les réseaux métaphoriques…

> « La sociocritique voudrait s'écarter à la fois d'une poétique des restes, qui décante le social et d'une politique des contenus, qui

[1] C. DUCHET, *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979, p. 4.

> néglige la textualité (…). Le champ ainsi ouvert est celui d'une sociologie de l'écriture, collective et individuelle, et d'une poétique de la socialité.[1] »

Afin de mettre de la lumière sur la souffrance inhérente à l'état de crise où se trouve le diariste, décrire ses émois, faire part des interrogations qui accompagnent sa quête identitaire et énumérer ses essais continuels de résister au doute et au désespoir, nous avons jugé utile d'emprunter les pistes qu'offre l'approche psychanalytique.

Les théories de cette dernière nous ont semblé également efficaces pour appréhender la fonction thérapeutique de l'écriture dans *Journal 1955-1962.*

Ainsi, pour nous permettre de mieux rendre compte de ce que véhicule l'œuvre de Feraoun comme messages multidimensionnels et de voir comment elle le transmet, nous projetons de faire une analyse discursive du corpus.

La lecture des notre corpus, étayée des différents éclairages théoriques, devra nous permettre de formuler les hypothèses suivantes :

1. *Journal 1955-1962*, oeuvre de Mouloud Feraoun, publié à titre posthume, peut être considéré comme un document historique qui fait part des événements tels que l'Algérie d'avant l'indépendance les a vécus.

2. Notre objet textuel peut être lu comme un récit de désillusion : d'une part c'est la chute des valeurs coloniales tant prônées par une grande partie de l'intelligentsia autochtone formée au sein de l'école française pour servir à véhiculer une certaine idéologie. D'autre part, c'est le désenchantement suscité par ce que Feraoun considère comme agissements du libérateur qui se transforme en bourreau.

3. *Journal 1955-1962*, est investi comme espace d'épanouissement personnel et instrument d'une résistance individuelle à toute forme d'oppression ou de contrainte extérieure.

[1] *Ibid*.

4. L'écriture de Feraoun, à travers les notes, s'avère loin d'être plate. Elle recèle un grand nombre de traits idéologiques, exprimés aussi bien implicitement qu'ostensiblement par l'écrivain, pour révéler sa position vis-à-vis des événements qu'a connus l'Algérie d'avant l'indépendance et décrire, d'une manière générale, les souffrances et les réactions de l'Homme face à la guerre comme situation extrême.

Notre recherche se déroulera en trois parties. Dans la première, où nous avons considéré pertinent de multiplier les points d'ancrage à notre réflexion, nous consacrerons un chapitre introductif à la présentation de certaines conceptions de la notion d'« idéologie ». Ensuite, nous verrons son empiétement sur des champs divers de la vie des individus d'où la difficulté de la circonscrire.

Puis, nous tenterons d'expliquer les rapports que cette notion entretient avec la littérature et ses modes d'apparition dans le texte littéraire.

L'évocation du contexte historique ainsi que celle du discours idéologique qui prévaut à l'époque où les faits de notre corpus sont censés avoir eu lieu nous ont paru indispensables pour jeter d'emblée le lecteur dans le tumulte des événements rapportés et lui faciliter la compréhension de ce qui provient du narrateur comme relation ou commentaires et des personnages comme actions. Cela lui permet de comprendre : *«Certains phénomènes internes aux textes (qui) ne sont explicables que par le renvoi implicite à un intertexte culturel* [1] *»*.

Par la suite, nous tâcherons de retracer le parcours de Feraoun, depuis son accès à l'Ecole de Bouzaréah jusqu'à l'écriture de son journal, pour élucider le cheminement de sa pensée, suivre l'évolution de son écriture et, à travers elle, les représentations qu'il se fait de sa condition de colonisé.

Dans un deuxième chapitre, nous mentionnerons qu'à la différence de la majorité des diaristes, Feraoun a prémédité la publication de son journal car pour lui, du moment que nul n'était à l'abri de cette curée sanguinaire qui marquait l'Algérie d'avant l'indépendance, il était préférable de mourir en témoin que de périr en lâche.

[1] V. JOUVE, *La poétique du roman*, Paris, Armond Colin, 2001, p. 102.

Ensuite, nous signalerons que l'usage de l'écriture fragmentaire par l'écrivain est intentionnel. Nous montrerons comment, à travers elle, il conteste l'ordre établi ainsi que les conditions qui l'entourent.

De plus, nous expliquerons que le lecteur de ce mode d'écriture doit agir en observateur des tesselles d'une mosaïque pour pouvoir saisir la totalité de la réalité incarnée.

A l'issue de ce chapitre, nous ferons constater qu'à la lecture de la chronique feraounienne, rédigée au jour le jour, nous ne faisons qu' assister à l'édification de la conscience et l'identité politique de l'écrivain.

Dans un troisième chapitre, nous tenterons d'analyser les deux niveaux de l'expression à travers lesquels se manifeste l'idéologie du diariste : le discours sur les deux sociétés, coloniale et autochtone, et le récit de dégradation qui marque *Journal 1955-1962*.

L'analyse de ces deux instances s'avère indispensable car c'est de leur jointure que se génère le sens et naissent les effets idéologiques comme le souligne Jean-Pierre Faye :

> « La jointure du récit et du discours est décisive pour toute exploration du langage et de l'histoire, en ceci que le récit est la fonction du langage qui rapporte l'objet et l'action et qui renvoie sans cesse le discours vers l'action et l'objet. Et c'est par ce rapport que le langage de l'idéologie laisse transparaître les registres lourds dont il est ainsi grevé[1].»

L'analyse du récit portera sur les critères qu'il doit remplir, sur son contenu, sa vraisemblance, son hétérogénéité, sa discontinuité ainsi que sur l'hésitation du diariste entre le devoir de l'information documentaire et la tentation de la production esthétique.

L'examen de cet axe montrera, également, comment la relation événementielle n'est parfois qu'une occasion pour véhiculer une certaine idéologie.

[1] J-P. FAYE, *Théorie du récit*, Paris, Hermann, 1973, p. 37.

Au niveau du discours, nous essaierons d'abord de montrer le mode d'apparition de cette instance et son degré de pureté par rapport au récit. Nous tenterons, ensuite, de repérer les stratégies discursives adoptées par le locuteur pour convaincre de la véracité de ses opinions. Puis, nous énumérerons les diverses conditions où le discours rapporté est investi pour rendre compte des différentes situations énonciatives auxquelles se trouve confronté ce locuteur.

Dans la deuxième partie, intitulée Traits idéologiques d'une écriture diariste, nous essaierons d'étudier certains aspects de fond dans notre corpus.

Pour mettre de la lumière sur la dimension affective dans l'écriture diariste dans *Journal 1955-1962*, nous aborderons, dans un premier chapitre, cette pratique comme une écriture de résistance dans la mesure où elle constitue un refuge, une manière de lutter et de transgresser. Nous l'envisagerons comme un exercice qui procure à l'écrivain un espace pour (re)construire sa conscience.

Nous l'examinerons, ensuite, en tant que thérapie étant donné qu'elle permet au diariste de s'extérioriser pour échapper aux marasmes du refoulement. Nous préciserons, après, que paradoxalement, tout en donnant libre cours à sa charge émotionnelle, Feraoun veille à conserver les événements traumatisants intacts, à l'abri de tout effet destructeur du temps qui passe, pour qu'ils servent d'éléments supplémentaires de cure et surtout de construction.

Dans un deuxième chapitre, consacré à la dimension sociale que nous estimons porteuse d'un grand nombre de fragments du projet idéologique de l'écrivain, nous essaierons d'expliquer comment apparaissent les contenus thématiques du discours par le biais de la caractérisation des autochtones et des Européens de l'Algérie coloniale. Nous ferons, ainsi, observer comment se manifeste l'attitude du diariste à travers la manière dont est envisagée la coexistence entre, d'une part, les ethnies hétérogènes qui composent la population autochtone, et d'autre part, entre les autochtones et les Européens en tant que communautés foncièrement opposées.

Un troisième chapitre, réservé au volet historique, aura pour objet d'élucider la volonté de l'écrivain de témoigner des atrocités qu'offrent les spectacles sanglants inhérents à la guerre. Il consistera, également, à montrer sa détermination à décrire la position délicate d'une population doublement martyrisée, assiégée entre la violence excessive d'un colonisateur aux abois et des maquisards qui abusent de la crédulité des individus.

La vie intellectuelle dans *Journal 1955-1962* sera notre objet d'étude dans la troisième partie.

Nous commencerons d'abord, dans un premier chapitre, par élucider ce qui se dissimule derrière le discours ironique, investi à dessein par le diariste, afin d'infuser des opinions. Nous mettrons, ensuite, l'accent sur la discordance dans l'énonciation et le caractère polyphonique auxquels l'intrusion railleuse donne naissance.

Dans un deuxième chapitre, nous continuerons à suivre le cheminement de la pensée du diariste. Nous expliquerons comment, en faisant part des préoccupations d'un individu en proie à la solitude, il verse dans des méditations philosophiques et existentielles que suscite souvent la condition humaine.

Nous verrons, d'abord, la dimension universelle vers laquelle Feraoun tend à partir de son expérience personnelle. Ensuite, nous décèlerons sa vision pessimiste qui fait sous-entendre que l'Homme est intrinsèquement pervers.

Puis, nous montrerons comment la guerre et les décideurs de part et d'autre contraignent le diariste, à un certain moment, à remettre en question ses valeurs et ses idéaux.

En définitive, nous tenterons, dans un troisième chapitre, de relever les détails où Feraoun paraît en position de décerner un savoir pour faire de son journal une oeuvre à tendance didactique :

Nous essaierons de montrer qu'à travers sa dénonciation de ce qu'il considère comme oppression et abus dans le fonctionnement du système colonial et la mouvance révolutionnaire, il propose un mode de gouvernance qu'il juge

exemplaire pour gérer les rapports entre le pouvoir et le peuple et former un citoyen aussi bien conscient qu'efficace.

Nous tenterons, ainsi, d'expliquer que si le diariste s'évertue à convaincre de la véracité des événements racontés c'est pour appeler à une réécriture de l'Histoire, et s'il tente de donner la parole à ceux qui ont toujours été réduits au silence, c'est pour appeler à une éthique de guerre qui ménage les innocents et épargne aux humains leur dignité.

A l'issue du chapitre, nous tâcherons de préciser les prédictions de Feraoun quant à l'avenir de l'Algérie indépendante.

Première partie :

Espaces de déploiement idéologique

La multiplication des points d'ancrage à la réflexion que nous proposons sur la portée idéologique dans notre corpus s'avère nécessaire pour plus d'une raison. En effet, la densité de la teneur sémantique de la notion d'idéologie et sa présence dans les divers aspects de la vie rendent difficile toute tentative de la cerner.

De plus, la singularité de l'écriture diariste, comme mode d'expression et forme féconde de production idéologique, ne contribue pas à rendre aisée l'appréhension des différents messages véhiculés à travers les notes de Feraoun.

A ces obstacles, s'ajoutent les réticences inhérentes à la lecture d'un texte autobiographique, historiquement daté, qui remettent à chaque fois, à plus tard, l'établissement du *«pacte autobiographique*[1]*»* dont parle Philippe Lejeune.

Pour ces raisons, nous nous appliquerons, d'abord, dans un premier chapitre, à évoquer les acceptions du concept d'idéologie qui se rapportent le plus à notre recherche.

Dans un deuxième temps, nous éluciderons les multiples points de rencontre de cette notion avec la littérature avant d'expliquer comment elle se profile dans le texte littéraire.

Pour mieux comprendre sa position de témoin, par laquelle le diariste souhaite transmettre au lecteur des traces de son quotidien, nous avons considéré essentiel d'évoquer le contexte historique dans lequel *Journal 1955-1962* a été écrit.

Afin de pouvoir comprendre l'évolution de l'écriture de Feraoun, nous examinerons, de près, la mutation de sa pensée, depuis son accès à l'Ecole de Bouzaréah jusqu' au moment où il commence à nourrir des inquiétudes quant à son statut de colonisé.

Dans le deuxième chapitre, il sera question, d'abord, d'énumérer les différents détails qui confirment que Feraoun a envisagé la publication de ses notes. Ensuite, nous nous attacherons à expliquer que le journal était le mode d'écriture approprié vu ce qu'il a pu lui offrir comme possibilités de se dire dans le contexte particulier où il évoluait.

[1] P. LEJEUNE, *L'Autobiographie en France*, Paris, Armond Colin, 1971, p. 24.

Nous mentionnerons, par la suite, l'attitude que doit adopter le lecteur pour parvenir à saisir les différents messages véhiculés par l'écriture fragmentaire qui caractérise un journal personnel.
En définitive, nous ferons constater comment l'identité du diariste et sa conscience se constituent et mûrissent au fur et à mesure de l'écriture de ses notes.

Au cours du troisième chapitre, nous essaierons, par le biais de notre démarche, d'analyser le fonctionnement du récit et du discours, dans *Journal 1955-1962*. Nous les présenterons comme deux axes sur lesquels se situent les intentions de Feraoun, sachant que les significations d'une œuvre se perçoivent à partir de la fusion d'un récit et d'un discours.

Chapitre premier :

L'idéologie : la difficulté de circonscrire une notion

Dans ce chapitre introductif, nous avons jugé utile de commencer par l'évocation de certaines acceptions de la notion d' «idéologie», relatives à notre objet de recherche. Ensuite, à partir de la description du rapport que cette notion entretient avec la littérature, nous essaierons de montrer comment elle se déploie dans le texte littéraire pour lui faire transmettre toutes sortes de messages.

Puis, pour une meilleure appréhension du contexte social, historique et politique dans lequel notre objet textuel *Journal 1955-1962* a été écrit, nous décrirons la formation sociale de l'Algérie coloniale à l'époque qui a précédé l'indépendance et ferons part du champ idéologique qui caractérisait les rapports entre les deux sociétés en présence : la société autochtone et la société coloniale.

En définitive, nous suivrons le cheminement de la pensée de Mouloud Feraoun pour mieux comprendre l'évolution de son écriture.

1. Qu'est ce qu'une idéologie ?

Quoiqu'on recoure de moins en moins à la notion d' «idéologie» dans les exégèses littéraires et qu'on lui préfère des termes que l'on veut plus neutres comme «imaginaire social», «culture», «mentalité» ou plus innocents comme «idées» quand on ne s'avise pas de la contourner, ce concept ne cesse d'être au centre des préoccupations des critiques littéraires et des spécialistes des sciences humaines et sociales. Que signifie donc cette notion, source de réticences et de controverses ?

Le terme «idéologie» se définit généralement comme étant ce système, plus au moins cohérent, tissé de règles morales, religieuses, d'idées philosophiques et politiques qui a pour but d'établir, au sein d'une même collectivité, les différents rapports qu'entretiennent les individus avec leurs semblables, avec l'étranger, la nature et le symbolique.

Souvent, cette notion est taxée de mystifiante ou employée comme synonyme de mensonge : comme but apparent, elle se propose de dire le sens de la vie dans

toutes ses manifestations mais sa fonction réelle est de masquer une situation inadmissible. Elle occulte toujours les vraies raisons de sa production et n'a jamais le vrai sens qu'elle prétend avoir. Les hommes n' y recourent, souvent, que pour légitimer leur propre existence et occulter ce qu'il y a de mystificateur et d'inavoué dans leurs actions : *« Derrière l'idée qui triomphe sur la place publique, on apercevra le grand mensonge qui a combattu pour elle*[1] *»*, dit Nietzsche.

De grands philosophes et théoriciens se sont succédé pour circonscrire les dimensions de cette notion qui, une fois l'une de ses rives explorée, offre de nouveaux champs d'investigation.

A la différence de son prédécesseur Antoine Destutt de Tracy qui cherchait à appliquer la science, au sens strict du mot, pour explorer la genèse des idées et les fondements des structures sociales, Karl Marx entend par « idéologie » l'ensemble des représentations qui caractérisent les époques et les sociétés. Il souligne que ce qui est désigné par « idéologie » ce sont bien ces idées fausses et erronées produites par la classe dominante qui explique le monde à partir de son point de vue :

> « Les pensées des classes dominantes sont, à toutes les époques, les pensées dominantes, c'est-à-dire ; la classe qui a, à sa disposition, les moyens de la production matérielle, dispose également, par là des moyens de la production spirituelle.[2] »

Marx fait observer également que la situation du groupe social auquel appartient un individu ne détermine pas forcément sa conscience de classe. Pour argument, il donne à observer la classe ouvrière qui, selon lui, ne

[1]Voir l'Encyclopédie d'Agora, dossier « Idéologie », [En ligne] : <http://agora.qc.ca//mot.ncf. >, consulté le 06/08/ 2013.
[2] K. MARX, F. ENGELS, *L'idéologie allemande*, Paris, Ed. Sociales, 1968, p. 57.

réfléchissait et n'agissait pas, généralement, de façon autonome. C'étaient plutôt les intellectuels - appartenant ou non à cette classe - qui représentaient un facteur déterminant d'action et de changement de sa condition.

Louis Althusser a développé les thèses marxistes en identifiant, au sein de l'Etat, un certain nombre d' «Appareils idéologiques» qui ont pour fonction d'assurer la perpétuation des rapports de production capitalistes et, par conséquent, le maintien de l'ordre social. Les médias, l'école, ainsi que les syndicats et le système politique sont, d'après lui, des éléments appartenant aux «Appareils Idéologiques d'Etat» qui assurent la diffusion et l'intériorisation, par l'ensemble des individus, de l'idéologie dominante.

Karl Mannheim, considéré comme le fondateur de la sociologie de la connaissance, évoque dans son livre *Idéologie et Utopie* (1929) la correspondance entre les diverses catégories d'idées et l'ordre social. Il affirme que le savoir ne peut être détaché des perceptions et des croyances subjectives et soutient que toute vérité doit être analysée en fonction des valeurs et de la position sociale de la personne qui l'énonce.

Max Weber appelle à une *« neutralité axiologique*[1]*»* ; selon lui, il faut distinguer «le rapport aux valeurs» qui éclaire le sociologue dans sa recherche du «jugement de valeurs » nuisible à toute analyse. C'est dans cet esprit qu'il a plaidé, dans sa conférence de 1919 (*Le Savant et le Politique*), pour que la politique se retire de l'université, appelant, ainsi, à l'«éthique de responsabilité» des savants qui ne pourrait se confondre avec l' «éthique de conviction» qui guide l'action politique.

Quant à Habermas, il s'est mis au diapason de Mannheim en s'opposant à l'idée selon laquelle, la recherche scientifique est objective et dépourvue de

[1] M. WEBER, in J. FREUND, *Etudes sur Max Weber*, Genève, Librairie Droz, 1990, p. 12.

valeurs. Il s'est évertué à prouver que le progrès technique et le développement bureautique qui l'accompagne, sensés libérer l'esprit des superstitions et des «chaînes religieuses », sont au contraire imprégnés d'intérêts et de pensées et ne font que préserver les institutions de l'Etat, tout en dépolitisant les citoyens. C'est ainsi, que la science et la raison sont devenues, selon lui, des instruments de domination au lieu d'être synonymes de savoir et d'émancipation.

Qu'elle soit toujours considérée comme un peu dépassée et qu'il soit difficile de la définir d'une manière précise ne nie pas l'immixtion de l'idéologie dans les différents domaines de la vie. Cela ne réduit pas non plus son importance comme élément dynamique qui fournit aux individus les repères nécessaires pour comprendre les conditions dans lesquelles ils évoluent, leur procure les moyens d'agir, les incite à la réformer après s'être rendus compte des rôles qu'ils ont à remplir et des buts à atteindre.

Devant la vaste thématique que cette notion concerne, nous précisons que les questions que nous aborderons au cours de notre recherche s'organisent essentiellement sur l'axe de l'ethnie, celui de la nation ainsi que sur celui de l'universalité afin de montrer comment l'idéologie s'y profile.

2. La littérature et l'idéologie

Etant à la fois imprégnée et génératrice d'idéologie : *« (...) c'est sur le fond de l'idéologie, langage originaire et tacite, que l'œuvre se fait*[1] *»*, la littérature est susceptible d'agir à plusieurs niveaux et d'avoir des impacts assez conséquents sur la mentalité des hommes. Elle peint les traits de l' «éthos» des groupes sociaux, fait adopter toutes sortes de croyances aux individus et va jusqu'à orienter leur conception de l'esthétique.

[1] P. HAMON, *Texte et idéologie*, Paris, PUF, 1997, p .12.

Cette fusion de l'idéologie dans le littéraire et les diverses possibilités qu'elle lui confère a donné lieu à de multiples tentatives visant à comprendre comment s'intègrent et fonctionnent les différents dispositifs idéologiques au sein d'une oeuvre :

La manifestation de l'idéologie, selon la tradition marxiste, se traduit généralement par une mise en relation de deux entités : le texte et le social. Traquer ses différentes apparitions se fait à travers le repérage du reflet de l'un sur l'autre.

Jean Marie Rosier évoque, à la lumière des travaux déjà effectués, trois types de reflets : *«On distinguera donc utilement le reflet mécanique du reflet expressif et du reflet productif* [1]*»*.

- Le reflet mécanique (Marx) :

Selon la perspective marxiste, la littérature n'est que le reflet d'une société, cette dernière étant représentée comme l'alliage d'une superstructure (l'ensemble des pensées) et une infrastructure (le fonctionnement économique, social et administratif).

- Le reflet expressif (Goldman) :

Pour Goldman, la littérature est l'expression d'une vision du monde, engagée dans une œuvre. Il s'agit d'une vision multiple, complexe, variée et surtout éparse, et c'est l'intervention de l'écrivain qui la rend homogène. Selon lui : *« La création littéraire est une création d'un monde dont la structure est analogue à la structure essentielle à la réalité sociale au sein de laquelle l'œuvre a été écrite*[2]*»*.

[1] P. ARON, « L'idéologie», in *CONTEXTES*, n°2, février 2007, [En ligne] : <http://contextes.revues.org/index177.html>, consulté le 11/05/2010.
[2] *Ibid*.

- Le reflet productif (Althusser) :

D'après Althusser, l'œuvre littéraire véhicule une idéologie particulière exprimée consciemment - ou inconsciemment - par l'écrivain. Le texte devient un lieu de production de tensions idéologiques et peut échapper au contrôle et à la maîtrise de cet écrivain. Dans le but de les cautionner ou de les récuser, ce dernier envisage son oeuvre en fonction des stéréotypes prévalant à une époque, au sein d'un groupe social donné. C'est de son rapport aux clichés et aux préjugés que son œuvre s'alimente et vit :

> « Ce n'est pas leurs conditions d'existence réelles, leur monde réel, que " les hommes" "se représentent" dans l'idéologie, mais c'est avant tout leur rapport à ces conditions d'existence qui leur y est représenté. C'est ce rapport qui est au centre de toute représentation idéologique, donc imaginaire du monde réel[1].»

Philippe Hamon, dans *Texte et idéologie*, soutient cette optique qui conçoit l'idéologie par rapport à la littérature comme étant ce rapport imaginaire à un monde réel.

En outre, il considère qu'un texte *«ne se borne pas à être [2]»,* que l'idéologie est ce *«quelque chose[3]»* à laquelle il sert. Il estime que les divers essais, sous leurs appellations diverses (sociologie de la littérature, sociologie textuelle, sociolinguistique des contenus, pragmatique des discours, sociocritique, analyse du discours…), ont certes essayé de repérer *« les foyers idéologiques[4]»* des textes et d'explorer ce lien entre le littéraire et l'idéologie mais ne sont pas parvenus à des *« protocoles d'analyse[5]»* pour définir ce rapport.

Hamon remet en cause les nombreuses conceptions, jusqu'alors admises, de ce lien. Il leur reproche leur caractère exclusif et réducteur qui fait passer l'idéologie, au sein d'une œuvre, comme étant :

[1] L. ALTHUSSER, *Positions*, Paris, Ed. Sociales, 1976, pp. 103-104.
[2] P. HAMON, *op. cit.*, p. 6.
[3] *Ibid*.
[4] *Ibid*., p. 38.
[5] *Ibid*., p. 6.

- Un discours totalitaire et généralisant, chose qui est susceptible de disperser les figures et les lieux textuels où se fixent les valeurs et les différentes significations.

- Un discours sérieux, assertif, monologique et manichéen, ce qui exclut toute production ironique, ambiguë ou polyphonique de l'analyse.

- Un discours inconscient, ce qui privilégie les lacunes et les absences et réduit l'œuvre au seul volet implicite comme le soutient Pierre Macherey qui accorde une importance primordiale au *« non-dit »* et aux *« absences »* comme aspects constitutifs d'une œuvre littéraire :

> « Connaître une œuvre littéraire (…) ce serait dire ce dont on parle sans le dire. En effet une analyse véritable (…) doit rencontrer un jamais dit, un non-dit initial (…) elle vise l'absence d'œuvre qui est derrière toute œuvre, et la constitue.[1] »

- Une interpellation du sujet en tant que sujet libre, conception qui va restreindre l'analyse des rapports texte(s)-idéologie(s) à l'analyse des corpus figuratifs sans renseigner sur le jeu des contraintes qui déterminent le texte.

- Un système foncièrement sémiologique, sans que cela ne permette de déterminer le niveau d'organisation sémiologique sur lequel on peut axer l'analyse du texte.

Dans son *Introduction à l'analyse structurale du récit,* Roland Barthes parle de *« noyaux »* et de *« catalyses »*. Pour lui :

[1] P. MACHEREY, in P. HAMON, *op. cit.*, p. 12.

> « Les unités n'ont pas toutes la même « importance », certaines constituent de véritables charnières du récit (ou d'un fragment de récit) ; d'autres ne font que « remplir » l'espace narratif qui sépare les fonctions charnières : appelons les premières des fonctions cardinales (ou noyaux) et les secondes, en égard à leur nature complétive, des catalyses.
> Pour qu'une fonction soit cardinale, il suffit que l'action à laquelle elle se réfère, ouvre (ou maintienne, ou ferme) une alternative conséquente pour la suite de l'histoire, bref qu'elle inaugure ou conclue une incertitude[1].»

Cela explique cette impression inhérente à la lecture de certaines productions littéraires où les réflexions (les catalyses) qu'évoquent les événements (les noyaux) nous paraissent plus importantes que les événements eux-mêmes. Ces derniers figurent comme prétextes auxquels recourt l'écrivain pour transmettre des messages plus lourds et plus profonds, des messages d'ordre idéologique.

Estimant que l'optique d' Althusser est la plus adéquate pour apporter des éclairages sur les rapports qu'entretient notre objet textuel *Journal 1955-1962*, d'une part, avec les discours qui marquent l'époque coloniale - précisément, la période qui prélude à l'indépendance algérienne et, d'autre part, avec le système de valeurs qui motive les prises de position de l'écrivain, nous l'avons choisie pour y inscrire notre travail de recherche. Cela nous permettra d'examiner comment s'effectue le transfert de l'idéologie par le texte.

3. Le journal comme espace de déploiement idéologique

La vie privée, la société, la religion, le travail, la guerre et les voyages… constituent les sujets préférables des diaristes. Qu'ils soient rapportés à la manière d'une chronique ou qu'ils soient présentés comme une confidence, ces thèmes représentent l'essentiel du contenu des journaux personnels.

[1] BARTHES, Roland, *Introduction à l'analyse structurale du récit*, in *Communications*, n° 8, Paris, Seuil, 1981., p. 15.

Les traits idéologiques inhérents à ces sujets, peuvent être repérés comme le rapport qu'entretient le diariste avec son milieu et avec les multiples conditions où il évolue :

L'idéologie peut donc se traduire par ce rapport de présence à soi-même, ce narcissisme résultant de la contemplation de soi, ce sentiment de solitude éprouvé par le diariste face au monde, par son amertume et sa frustration quand il ne vit pas dans son élément ou lorsqu' il se sent exclu du bonheur auquel il se croit être promis.

Elle peut se manifester à travers la dissonance existant entre lui et sa société, ces soliloques infinis qui naissent de sa rébellion face aux contraintes et aux normes imposées. Elle peut être traduite par cette hésitation entre le choix de se conformer à l'ordre social ou s'isoler, la tentation moraliste qui surgit à chaque désapprobation, l'ironie qui succède à l'exaspération et à la lassitude.

L'aspect idéologique peut apparaître dans l'incertitude du diariste face à l'hésitation de sa raison et son âme entre l'existence d'un dieu absolu qui, accroupi dans son tabernacle, détient le sort de tout et de tous et la croyance à la nature ou au pouvoir de l'Homme comme seule réalités dans ce monde. L'idéologie se traduit, alors, à travers ce qui accompagne ce doute comme interrogations existentielles et angoisse.

La position d'un individu qui voit dans son journal le seul recours pour faire face aux atrocités de la guerre peut constituer un objet d'investigation tentant pour les chercheurs et les critiques. Ces derniers peuvent traquer les pistes idéologiques à travers les impressions du diariste vis-à-vis de la survie au jour le jour, le déchaînement de la violence, la destruction, la déshumanisation des hommes. Ces pistes sont, aussi, repérables à travers les interrogations quant à

ceux qui en sont responsables et l'éthique à instaurer afin de rendre à l'Homme son innocence d'antan et sa dignité.

Le récit de voyage peut se faire le lieu d'accueil de toutes sortes de discours. Il peut être parcouru par les impressions d'un touriste ou celles d'un militaire. Il peut contenir l'analyse d'un ethnologue, l'appréciation d'un économiste ou encore traduire l'émerveillement d'un amateur d'art. Chacun, muni de son propre lexique et animé par ses propres intentions, lui infuse ses pensées, ses goûts et ses intérêts. Ce qui en résulte, c'est un texte en fragments contaminé par les traits idéologiques de son auteur.

4. Contexte historique et production idéologique

Après s'être emparée des biens, des terres et de toutes sortes de privilèges qui rendent sa vie semblable à cet Eden auquel les hommes politiques en France lui ont fait croire, la communauté européenne, en Algérie, a veillé à ce que toutes les formes d'aménagement et de réforme adoptées par la métropole échouent. Elle brandissait, à chaque fois, l'argument d'une réalité algérienne que l'on ne gère pas de loin, une réalité dont seuls les colons devaient être les détenteurs des clés. Cette catégorie faisait donc en sorte que tout ce qui provenait des décideurs métropolitains comme promesses de progrès, réalisation de projets, construction d'établissements scolaires ou hospitaliers soit étouffé ou détourné en sa faveur.

Constamment soutenus par l'appui inconditionnel des dirigeants français qui refusent toute concession quand il s'agit de se prononcer sur l'action insurrectionnelle autochtone, comme le montrent les déclarations tenues le 12 novembre 1956 par le président du conseil du gouvernement Mendès-France :

> «Qu'on n'attende de nous aucun ménagement avec la sédition, aucun compromis avec elle,… les départements d'Algérie sont français depuis longtemps…jamais la France, jamais aucun

> parlement, jamais aucun gouvernement ne cédera sur ce principe fondamental.[1] »

et étayés par une armée qui monopolisait tous les pouvoirs politiques et civils, les Européens d'Algérie, les «Ultras» en particulier, se sont infiltrés dans les rouages du pouvoir pour maintenir leur suprématie sur tous les aspects de la vie au sein de la société. Cela leur a permis de neutraliser toute chance de changement et de rétrécir tout espace d'indépendance dont auraient pu bénéficier les autochtones.

Par ailleurs, après plus d'un siècle de colonisation, les conditions où évoluait la société indigène étaient alarmantes : le chômage, l'isolement des régions rurales, la sous-administration, les déséquilibres socio-économiques, la discrimination raciale et autres misères…étaient ce qui caractérisait le mode de vie auquel étaient contraints les autochtones :

> « Plusieurs millions de musulmans vivaient avec un revenu mensuel qui représentait le 1/ 10ème du salaire moyen d'un Français. La discrimination humaine expliquait et justifiait la différence sociale. Puisque l'Arabe n'avait pas les besoins de l'homme civilisé, pourquoi fallait-il augmenter son salaire ? Pas moins de 26.000 colons possédaient 2,6 millions d'hectares des meilleures terres, soit en moyenne 1000 ha par colon, tandis que 4 millions d'hectares de terres médiocres étaient répartis entre 800,000 fellahs. Par ailleurs, 275.000 enfants musulmans fréquentaient l'école française, ce qui représentait le 1/10ème des enfants en âge d'être scolarisé. Près d'un million d'Européens s'imposait à neuf millions d'autochtones[2]. »

Comme conséquence de l'occultation pratiquée par les colons à l'égard des originaires du pays et à l'échec des différentes stratégies adoptées par la métropole, l'insurrection éclata pour repositionner les rapports entre la communauté colonisée et la communauté coloniale sur de nouvelles optiques. Il

[1] D. KHARCHI, *Colonisation et politique d'assimilation en Algérie (1830-1962)*, Alger, Ed. Casbah, 2004, p. 455.
[2] *Ibid*., pp. 458-459.

s'agit désormais d'une société dominée revendicatrice de son indépendance et d'une société dominante qui tient à sauvegarder ses privilèges et son hégémonie.

Tandis que la révolution, sous l'égide du F.L.N, battait son plein, drainant tous ceux qui pensaient au changement, le discours politique français demeurait le même :

> «La France ne quittera jamais l'Algérie, ceux qui combattent la France sont des Hors-la-loi ; les Algériens-musulmans ne revendiquent pas l'indépendance de leur pays mais l'égalité des droits ; l'armée française en Algérie mène des opérations de maintien de l'ordre et maîtrise complètement la situation.[1]»

Pour saper cette confiance et cette nouvelle tendance rebelle que le F.L.N a pu infuser aux autochtones, les hommes politiques français adoptèrent une politique de propagande. Ils représentaient le nouveau leader comme étant une organisation terroriste dont les dirigeants étaient des dictateurs, prêts à tout pour rallier les individus à leur cause, quitte à supprimer toute personne refusant de s'intégrer dans leurs rangs ou porteuse de convictions contraires aux leurs.

On évoque sans cesse des massacres dont on attribue la responsabilité aux unités de l' A.L.N. Le village de Melouza où près de 374 habitants, soupçonnés de sympathie messaliste, ont été tués en est l'exemple le plus violent.

«La barbarie» de cette organisation était, donc, l'épouvantail à dresser, à chaque fois, contre les velléités indépendantistes. On mettait en garde contre des maquisards «sauvages» et «terroristes», des «Fellagas» susceptibles de transformer en cendre tout village qui oserait recourir à l'armée française. On avance qu'au printemps de 1957, le comité de coordination et d'exécution (C.C.E), première direction centralisée du F.L.N, a donné l'ordre écrit aux

[1] *Ibid*., p. 456.

responsables des wilayas de brûler tous les villages qui ont demandé la protection de la France et de tuer tous les hommes qui y habitaient.

A côté de cette diabolisation des intentions indépendantistes, les responsables du régime colonial propageaient l'idée que si l'Arabe s'insurge c'est parce qu'il refuse d'avouer son incapacité à imiter le modèle européen, que ce sont ses croyances religieuses obscurantistes qui lui font croire que le mal vient toujours de l'extérieur. Pour l'Arabe, inculquaient-ils, l'étranger malfaisant est celui qui vient de l'occident, «fief de la mécréance», représenté constamment comme étant ennemi de «Dar al-Islam».

Pour le Musulman, diagnostique-t-on, la colonisation n'est qu'une épreuve de Dieu pour éprouver la foi des croyants. Le diable n'est rien d'autre que celui qui vient d'ailleurs…et gare à celui qui se hasarde à penser que le diable peut être en soi-même.

Les colonisateurs représentent l'autochtone comme incapable de se gouverner lui-même. Celui-ci, disent-ils, tel un «éternel résistant», ne cesse de mener le combat contre ses envahisseurs alors même qu'ils lui sont indispensables pour apprendre à réfléchir et pour s'extraire de ses pensées rétrogrades.

Parallèlement à ces représentations déformées des indigènes et aux tentatives d'étouffer les velléités insurrectionnelles, les décideurs français se sont lancés dans une série de plans visant à apprivoiser davantage la société autochtone qui vient de prendre conscience de sa condition.

4.1. La politique de l'intégration

La stratégie de l'assimilation a, certes, réussi à former une élite d'intellectuels autochtones qui ne juraient que par les vertus du système colonial mais a eu également, comme conséquence directe, la naissance, chez cette même élite, d'un sentiment de malaise. Ce sentiment est né du dilemme d'être de culture européenne et d'avoir, parallèlement, à assumer le devoir d'appartenir à la société d'origine.

Pour aller au-delà de ce genre de situations paradoxales, voire compromettantes, les décideurs métropolitains ont jugé plus judicieux de concevoir de nouvelles stratégies, plus efficaces. Ils sont parvenus à une solution qui aurait, d'après eux, l'avantage de faire croire à un mode de vie où autochtones et Européens pourraient, dans une harmonie sans précédent, vivre ensemble et où il serait possible à la communauté colonisée notamment de bénéficier de tous les privilèges dont elle était depuis toujours privée.

Cette nouvelle politique baptisée « intégration» consistait, à travers des réformes fondamentalement sociales et politiques, à procurer une certaine indépendance civile, sociale et économique aux Musulmans - ces derniers étant considérés comme *« une entité personnelle et non pas territoriale*[1]*»* -, permettre à tous les citoyens de l'Algérie de bénéficier de nouveaux programmes politiques où la société autochtone surtout pourrait décider de son sort, jouir de l'égalité absolue des droits et rompre avec son passé peu radieux.

On ne pouvait qu'être circonspect face à une telle alternative. Tout portait à croire que le seul objectif de cette politique, conciliante en apparence, ne sortait pas du cadre de l'essai continuel de maintenir l'Algérie sous la souveraineté française, passant préalablement par l'étouffement des voix qui commençaient à s'élever pour revendiquer l'indépendance.

De plus, bien que son programme paraisse clair, aussi clair que le discours de son concepteur Soustelle qui résumait son plan à : *«Soit faire de huit millions d'Algériens des Français, soit laisser un million de Français devenir Algériens*[2]*»*, beaucoup d'ambiguïté planait autour de cette nouvelle proposition et chacune des deux communautés concernées avait sa propre conception de ce nouveau projet, présenté comme panacée à tous les maux :

[1] *Ibid*., p. 480.
[2] *Ibid*., pp. 458-459.

- Les Européens d'Algérie l'ont favorablement accueilli car, de la sorte, il ne serait pas question d'indépendance. Il s'agirait plutôt d'une nouvelle forme de dépendance puisque la vie politique de la colonie serait éternellement inclue dans l'univers métropolitain ainsi que les aspects économiques et sociaux qui seraient certainement prospères du moment que c'est par là que les hommes politiques français passeraient pour faire preuve de leurs bonnes intentions.

  Cependant, Cette catégorie reprochait aux responsables métropolitains d'éveiller un esprit nationaliste chez les autochtones. Elle considérait qu'en donnant à l'Algérie un statut politique spécial, un gouvernement général, un budget autonome et en faisant naître une vie semi-parlementaire…que resterait-t-il à cette colonie pour qu'elle devienne Etat ? Elle craignait que ces nouvelles mesures n'aient comme effet que de faire germer puis mûrir des pensées nationalistes.

- Pour la communauté autochtone, l'intégration signifiait, pour certains courants qui l'adoptèrent, jouir de l'égalité totale des droits entre tous les citoyens de l'Algérie, la promotion économique et sociale tant espérée. Ils y voyaient un terme à la misère et à la privation.

  Cela n'était pas l'avis de tous. Cette alternative fut rejetée par la majorité. On estimait qu'une telle perspective aurait été plus crédible si ce n'étaient ces paradoxes, inhérents d'ailleurs à tous les projets entrepris par la métropole à l'égard des originaires du pays, qui l'accompagnaient. On se demandait pourquoi on ne permet pas aux 120 députés musulmans d'entrer à l'assemblée nationale. Pourquoi les autochtones ne bénéficieraient pas du même régime salarial obtenu par les Français ? Pourquoi le peuple musulman ne se gouverne pas lui-même ? Pourquoi tant de discrimination au sein d'une solution présentée comme étant essentiellement anti-discriminatoire ?

4.2. De l'intégration à l'association

Dès son retour au pouvoir, De Gaulle s'est montré pressé de régler la question algérienne. Tout en multipliant les réformes, sans négliger les méthodes répressives contre le mouvement révolutionnaire, il n'estimait pas vain de miser sur cette nouvelle élite d'intellectuels formés à l'école française, acquise au discours français, afin de porter atteinte à l'unité sociologique de la communauté colonisée. C'est ainsi que Européens et un nombre non négligeable d'autochtones se rassemblaient, sur la place du Forum à Alger, dans des manifestations tumultueuses, réclamant la fraternisation des deux communautés.

Pour renforcer ces acquis, De Gaulle se rendit à Constantine en octobre 1959 et lança son fameux projet de réforme consistant à la distribution de 250.000 hectares de terres, la construction de 200.000 logements, la création de 400.000 nouveaux emplois et la scolarisation des enfants en âge d'être scolarisé. Il ordonna, ainsi, de doubler le budget d'investissement de l'Algérie pour dépasser les 40 milliards de francs.

De Gaulle semblait déterminé à extraire cette colonie à la *« condition infrahumaine*[1] *»* où vivait son peuple. Il préférait parler d' «association » et de «francisation» au lieu d' «intégration» pour désigner sa politique vis-à-vis de l'Algérie.

Comme il fallait s'y attendre, la stratégie d'«association » dans un tel contexte n'a pas abouti. Pis encore, elle n'a fait que répandre le champ de la violence, multiplier les représailles et attiser la colère et les haines déjà fougueuses entre colons et autochtones.

Ne pouvant pas adhérer à la conception gaullienne de la question algérienne, assaillis par le sentiment de celui dont on vient menacer les privilèges et étayés par la complicité de l'administration et l'armée, des colons fanatiques se

[1] Qualification de Simone de Beauvoir, à la suite d'un séjour effectué dans le sud algérien avec Sartre.

lancèrent dans des agressions meurtrières et des pillages à l'encontre de la population autochtone. Ce comportement avait comme objectif l'expression du refus de toute mesure qui risquerait de menacer le maintien de la suprématie et l'hégémonie des Européens d'Algérie.

De son côté, après s'être muni d'un programme lors de la réunion des nationalistes algériens au congrès de La Soummam en 1956 et consolidé par l'élimination de ses rivaux et l'adhésion de beaucoup de mouvements qui ne partageaient pas ses convictions, entre autres les courants religieux (les ouléma) et les communistes, le F.L.N décida d'étendre ses actions. Il désigna les villes pour cible, précisément les quartiers européens après avoir pris précédemment les campagnes comme espace privilégié de son activité.

En réaction aux bombes qui éclataient ici et là et à la panique que répandait la mouvance révolutionnaires au sein de la capitale comme signe de refus des «réformes» qu'elle jugeait précaires, le gouvernement français confia au général Massu et à la 10ème division parachutiste les pouvoirs de la police sur Alger. Il leur octroya toutes les prérogatives leur permettant de «mater» les militants de cette organisation et mettre fin à ce «dernier quart d'heure» d'insécurité qui vint gagner les villes.

La première mesure prise par Massu et ses parachutistes fut de rompre la grève générale à laquelle le F.L.N avait appelé. Comme réaction, d'autres bombes se firent entendre dans les stades, les cafés et les endroits publics entraînant la mort de plusieurs civils européens.

Décidée à établir l'ordre et à traquer les dirigeants du F.L.N qui s'infiltraient de plus en plus au sein de la société autochtone, l'armée recourait à la torture au cours de ses interrogatoires.

Cette pratique n'a fait que soulever des voix indignées et semer la discorde au sein de l'armée elle-même. Elle avait, également, pour effet de scandaliser des intellectuels comme Henri Alleg qui ne manqua pas, dans son livre *La Question* (1958), de mettre de la lumière sur les procédés immoraux auxquels recouraient, selon lui, ceux qui tenaient à aller jusqu'au bout de leur «mission civilisatrice ».

C’est ainsi que les voix désapprobatrices s’organisèrent et s’élevèrent, au sein de l’armée et la vie politique métropolitaine, pour protester contre ces procédés jugés honteux qui risquaient d’entacher ce qui était considéré comme «capital glorieux» de la République française dans ses combats menés pour l’ascension de l’Homme et la défense de ses droits.

4.3. L’autodétermination

En septembre 1959, voyant sa politique s’effondrer, ses essais de dissuader la population autochtone de se détacher de la France échouer et la violence entre les deux sociétés invitées à la cohabitation prendre des proportions dangereuses, De Gaulle prononça le mot longtemps éludé : «l’autodétermination». Il appela les autochtones à choisir entre la «francisation», l’ «association» ou la sécession totale.

Cet événement constitua un tournant décisif dans la question algérienne vu ce que cela supposait comme changement radical.

Cela impliquerait la reconnaissance du F.L.N comme représentant unique des Algériens et la possibilité de l’avoir comme partenaire dans les négociations et supposerait, surtout, le droit de la population musulmane de décider de son sort, choses qui se considéraient jusqu'alors comme utopiques.

Aussitôt, les rues algériennes furent le théâtre de grandes manifestations organisées par les deux communautés :

- Les colons et les partisans de l’Algérie française criaient à l’abandon et à la trahison. Ils sortirent dans des manifestations effrénées scandant «vive l’Algérie française», se demandèrent où étaient passées les promesses d’antan et appelèrent à maintenir l’Algérie dans le giron de la France.

  Les plus fanatiques d’entre eux créèrent, en 1961, une organisation armée secrète (O.A.S) qui, cautionnée par l’armée, se mit à multiplier les attentats et les incendies, érigeait les barricades, exécutait des

personnalités algériennes jugées trop libérales ou susceptibles d'être d'un apport quelconque pour la société algérienne indépendante de la métropole. Ses adhérents, à leur tête le général Raoul Salan, tenaient à ce que le projet d'une Algérie indépendante naisse mort.

Malgré les menaces de l' O.A.S, nombreux étaient les Européens d'Algérie qui, terrorisés par cette exubérance de zèle des uns et des autres, avaient opté pour le retour à la métropole.

- Les autochtones investirent la rue à leur tour, criant «vive l'Algérie indépendante», «vive le F.L.N» au risque de s'exposer aux balles des gendarmes et des fanatiques européens.

A la question *«Voulez-vous que L'Algérie devienne un Etat indépendant coopérant avec la France dans les conditions définies par la déclaration du 19 mars 1962 ? »*, ils étaient *« six millions d'électeurs à répondre par oui, seulement 16534 disent non. Ce qui donne 91٪ par rapport aux inscrits, et 99,72 ٪ par rapport aux suffrages exprimés*[1]*»*. Le résultat de ce suffrage organisé le 1er juillet 1962, a certes mis terme à une colonisation qui a duré 132 ans mais pas aux répercussions qui sont toujours vivaces et conçues selon l'appartenance à la rive nord ou sud de la méditerranée :

Du côté algérien, on évoque le chiffre d'un million et demi de martyrs qui ont payé de leur vie le prix de l'indépendance. On présente le F.L.N comme étant l'unique représentant du nationalisme algérien, à qui revient le mérite de canaliser la volonté du peuple de rompre avec la tutelle française. Toutefois, on parle rarement des autres mouvements qui ne partageaient pas ses conceptions ou des conflits algéro-algériens qui ont caractérisé l'époque coloniale ou postcoloniale pour s'accaparer du pouvoir.

[1] Voir Encyclopédia universalis, 2006. Extrait de l'article ALGERIE.

L'Algérie a hérité d'une économie déstructurée, d'une situation culturelle essoufflée après tant d'années de résistance aux essais acharnés d'assimilation et d'une situation sociale marquée par les séquelles, la misère et l'analphabétisme.

Du côté français, après s'être longtemps obstinée à occulter les événements de l'époque coloniale en Algérie, ce n'est que récemment (juin 1999) que l'assemblée nationale française a décidé de parler de «la guerre d'Algérie ».
Cette reconnaissance n'a pu avoir lieu qu'à la suite des débats déclenchés pour définir les critères de l'identité française, de la pression des familles de 1300 000 de soldats convoqués à faire une guerre dont ils ne comprenaient pas les vrais enjeux, des manifestations des enfants d'émigrés algériens vivotant dans les banlieues et qui revendiquent l'égalité et une reconsidération du code de la nationalité. Cela ne pouvait se réaliser qu'après les révoltes des «pieds noirs» et des «harkis» qui avaient choisi de suivre les Français lors de la période de l'exode qui a précédé l'indépendance algérienne.

Aujourd'hui un demi-siècle après la rupture, la mémoire algérienne et celle des Français sont toujours hantées par les horreurs qui ont marqué la guerre et la relation, souvent orageuse, entre les deux pays a du mal à se normaliser.

Face à cette situation ambiguë et en raison de la multitude et la complexité des rapports qui les lient, plusieurs voix, dans les deux rives, appellent à faire sauter les tabous, à se défaire des tensions que suscite cette relation d'amour-haine qui lie l'Algérie et la France et à venir à une réécriture dépassionnée de l'histoire. C'est la seule voie à emprunter, estime-t-on, pour construire, ensemble, un espace sain où il ne serait question que du respect mutuel, de la collaboration, de la paix des individus et de leur bonheur…un souhait que Feraoun avait formulé il y a bien longtemps dans son *Journal 1955-1962*.

5. Mouloud Feraoun : l'évolution d'une écriture

5.1. L'idéologie de l'assimilation

> « Nous avons trop intérêt de créer, parmi eux (les autochtones), une élite intellectuelle capable de répandre nos idées de justice et de progrès, une bourgeoisie conservatrice qui nous sera autant plus attachée qu'elle distinguera le chemin parcouru sous notre domination et les progrès réalisés à notre bénéfice. »
>
> Charles Jonnart[1] (1908)

Constatant que les méthodes militaires ne suffisent pas à elles seules, la politique coloniale en Algérie, entre les deux guerres, a jugé plus efficace de procéder à la conquête morale des «indigènes». Pour ce faire, elle a ouvert ses écoles afin de former une élite intellectuelle sur laquelle elle pourrait miser pour servir de *« tampon entre les Algériens et les Colons*[2]*»* en mesure de diffuser la civilisation européenne, justifier la présence coloniale et lui permettre de perdurer.

Eloigné de tout ce qui aurait été susceptible d'éveiller sa conscience, le jeune Feraoun, à l'instar des maîtres-élèves que l'on formait à l'école française, était appelé à s'abreuver à la source européenne, étoffée d'idéaux et des grandes valeurs humanistes. Il a cru, comme le souhaitaient les programmes d'enseignement à cette époque, en :

> « (Une) France (qui) a été, de tous les temps, au siècle des Croisades comme à l'époque de la Révolution, sous Louis XIV, comme au siècle des Lumières, l'éducatrice du genre humain.[3] »

[1] Homme politique français. Nommé au cabinet du gouverneur général de l'Algérie en 1881, puis directeur du service de l'Algérie au ministère français de l'Intérieur en 1884. Il fut choisi en 1893 pour occuper le poste de ministre des Travaux publics avant de retourner, en Algérie en 1900, où il est nommé gouverneur général.
[2] F. BOUALIT, *Le roman assimilationniste et la notion de patrimoine culturel*, DEA, université d'Alger, 1978.
[3] F. COLONNA, in Y. NACIB, *op. cit.*, p. 18.

A l'Ecole Normale de Bouzaréah, il s'est imprégné de cette idéologie qui a fait voir le jour à ses aspirations ensevelies jusqu'alors. Cette nouvelle perspective lui a permis de quitter définitivement les sentiers de berger auxquels il était promis. Grâce à elle, il pourrait accéder à un poste de responsabilité, jouir de cette générosité humaine qui prônait l'égalité des ethnies, la liberté des hommes et la fraternité universelle, pensait-il.

Profitant de l'enthousiasme de celui qui nourrissait l'espoir de voir se réaliser un rêve si cher, on a fait subir au jeune Feraoun une instruction qui n'avait rien de commun avec sa propre culture, forgée essentiellement par l'éducation familiale, les valeurs ancestrales et la religion. On a éliminé, en lui, tout ce qui avait trait à la civilisation arabo-musulmane pour lui inculquer progressivement un enseignement européen. Il était question d'effacer sa culture, celle du dominé, pour qu'elle soit supplantée par la dominante.

Afin que cette stratégie atteigne ses objectifs, on procédait à la censure à l'Ecole de Bouzaréah : les responsables y interdisaient aux jeunes maîtres-élèves d'accéder à tout ce qui avait trait à la politique ou susceptible de compromettre les fins coloniales. Le règlement et la discipline précisaient qu' *« Il est interdit d'introduire à l'école, sans la permission du directeur, un livre quel qu'il soit, en dehors de ceux dont la liste leur est fournie officiellement*[1] *»*. Un maître-élève devait être docile…serait-ce cela qui explique l'attitude pacifique de Feraoun dans ses débuts d'écrivain ?

Se rendant compte du rôle de la religion dans le rapprochement des membres d'une même communauté, on a veillé à ce que l'aire religieuse de cette élite intellectuelle soit sapée. Outre les enseignements inspirés des attaques menées par les Lumières au XVIII° siècle contre les églises et toute forme religieuse comme source de fanatisme et d'obscurantisme, les efforts de Jules Ferry au XIX° siècle, pour la laïcisation des écoles, ont été pour beaucoup

[1] Y. NACIB, *op. cit*., p. 18.

dans l'ébranlement des doctrines jusqu'alors jalousement vénérées au sein de la communauté du jeune kabyle.

Le jeune Mouloud devint sceptique, allant jusqu'à afficher du sarcasme à l'égard de certains comportements religieux tant adulés parmi les siens. Albert Memmi, disait pour le décrire : *«Enseignant paisible, sceptique en matière religieuse, il croyait fermement au rapprochement final par la culture*[1]*»*.

5.2. Le silence

L'instruction que Feraoun a reçue à Bouzaréah, les lectures où il a puisé son humanisme, ses enseignants qui l'ont initié à la culture européenne, ont fait de lui, comme l'affirme Jack Gleyze :

> « Ce missionnaire infatigable qui ne cesse de prêcher l'amour du prochain, l'amour général de l'humanité comme seuls moyens de mise en valeur de l'Homme et aussi de sa mise en bonheur. Il voudrait que s'éloignent à jamais de nous tous les instincts les plus bas, enfouis au cœur de l'Homme et les plus destructeurs pour l'âme ; il souhaite, sans oser toujours l'espérer, que nous cessions de nous conduire comme des guêpes pleines de venin, pour apprendre à nous respecter les uns les autre[2].»

Il a cru au pouvoir de la culture sur les hommes, aux idéaux républicains desquels sa vie a tenu un nouveau sens : pourquoi s'entre-tuer donc puisqu'on peut vivre frères ? Pourquoi vouloir assujettir l'autre puisqu'on est né pour vivre libre ? Pourquoi s'acharner à inférioriser l'autre ? N'est-on pas égaux ? Ne cessait-il de se demander.

Convaincu de sa mission de médiateur, il a prêché l'amour dans ses écrits, prôné les valeurs morales comme moyen d'accéder à la dignité. Il a œuvré pour le rapprochement des autochtones et des colons, espérant une cohabitation étayée

[1] A. MEMMI, cité par C. CHAULET-ACHOUR, «Mouloud Feraoun, l'instituteur écrivain.», in MORCELLI, Dalila. (dir.), *L'enseignement du français en colonie : Expériences inaugurales dans l'enseignement primaire*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 97.

[2] J. GLEYSE, *Mouloud Feraoun*, Paris, L'Harmattan, 1990, p. 29.

par le respect mutuel. Toutefois, les événements qui se succédaient ne faisaient qu'attiser la haine couvant dans les cœurs des sociétaires des deux communautés antagonistes. Une haine qui ne l'a pas épargné :

- Les colons ne voyaient en lui que l'indigène à reléguer au second plan et en qui on ne pouvait faire confiance.
- Les siens le taxaient de lâche, d'égocentrique, de complice et l'accusaient de s'être tu où il fallait être l'écho de leur souffrance. Ils trouvaient que son écriture n'a pas suivi le mouvement révolutionnaire qui parcourait tous les confins du pays, que muré dans les illusions qu'on lui inculquait à l'école française, il ne faisait que s'extasier sur les mirages de la civilisation occidentale, faite à la mesure des Européens.

On ne voyait dans son essai de traduire l'âme kabyle, comme partie intégrante de la réalité algérienne, qu'une manière d'esquiver le devoir de peindre un vécu plus complexe et amer qu'un intellectuel n'aurait pas dû éluder. Nadjet Khadda disait pour décrire son attitude :

> « Sa posture sera, alors, celle de l'observateur qui se tient à la limite de deux mondes, entre le dedans et le dehors, (…) Il s'agit presque de ruse, de contrebande par quoi s'instaure au sein de l'espace romanesque balisé par la rédaction scolaire et l'idéologie assimilationniste, la lecture d'un réel empirique, la recherche d'un sens par-delà la confusion du donné immédiat[1].»

Son choix de se dire lui a valu l'insertion de ses romans dans ces *« autobiographies colorées des années cinquante[2] »* qui s'inscrivent dans *« le cadre vigoureux de l'acculturation[3]»*.

Abdelkébir Khatibi, en 1968, a parlé de *«fin tragique d'un homme généreux et prudent, gagné un peu tard à la cause nationaliste, et qui ne voulait faire du mal à personne[4]»*. Il ne manque pas non plus de souligner que *« l'importance*

[1] M. MATHIEU-JOB, R. ELBAZ, *Mouloud Feraoun ou l'émergence d'une littérature*, Paris, Ed. KARTHALA, 2001, p. 10.
[2] *Ibid*., p. 9.
[3] *Ibid*.
[4] *Ibid*.

littéraire de Mouloud FERAOUN est exagérée, son importance humaine l'emportait de loin[1]*»*.

Cependant, d'autres lectures jugent hâtif d'accuser son écriture d'assimilationniste rien que parce qu'elle n'était pas à la mesure des attentes nationalistes de l'époque. Elles se demandent si l'on a assez pénétré les pensées de Feraoun pour accéder à l'implicite dans cette écriture. C'est ainsi que les polémiques relatives à la pratique littéraire de l'écrivain kabyle ont commencé, multipliant le champ d'interprétation de ses œuvres.

En évoquant, à titre d'exemple, *Le fils du pauvre*, jugé par ses adversaires comme étant le plus neutre de ses écrits, ses défenseurs déduisent que d'emblée, dans l'incipit du deuxième chapitre, il s'adresse à l'étranger qu'il maintient à son statut de touriste, refusant ainsi son incorporation, avant de passer à la peinture de la société kabyle pour laisser entrevoir une sorte de résistance culturelle. Ils y voient une description d'un caractère autosuffisant et réfractaire à la domination. Ils y lisent un message implicite fort éloquent signifiant que les Kabyles, à l'instar des Algériens, n'ont pas besoin de cette modernité imposée qui vient d'ailleurs, comme l'indique Jack Gleyze, désignant la communauté autochtone représentée dans les œuvres de Feraoun : *« On haïssait le progrès parce qu'il était comme infligé par l'occupant et parce qu'on ne voulait pas se franciser, se faire autre : on n'avait pas confiance*[2]*»*.

Ces arguments ne semblent pas convaincre les détracteurs. Ils continuent de ne voir en l'écrivain que l'un de ces auteurs algériens soucieux de satisfaire les éditions françaises qui n'attendaient d'eux que la description *«de leurs jolis moutons*[3]*»*.

[1] *Ibid*.
[2] *Ibid*.
[3] *Ibid*.

5.3. Le déchirement

Les répercussions de la guerre qui opposaient une France que Feraoun considérait comme *« une patrie culturelle*[1]*»* à laquelle il était profondément attaché : *« Vive la France telle que je l'ai toujours aimée*[2]*»* et les siens n'ont fait qu'avorter ses essais de conciliation à peine entrepris, détruire ses rêves de paix longtemps promenés et le traîner seul avec ses tourments et son déchirement.

La violence qui marquait les événements des années cinquante était trop percutante pour laisser indifférent l'humaniste qu'il était, trop visible pour qu'un intellectuel ne se prononce pas et dénonce…

Comme son projet d'une Algérie de la cohabitation fraternelle lui inspirait les rapports les plus amicaux, porter atteinte à cette Algérie ou manquer de faire son devoir face aux desseins destructeurs qui la guettaient ne faisait que soulever sa colère et son indignation. Il reprocha en 1957 au même Camus, qu'il considérait comme *«le meilleur des guides*[3] *»* des assoiffés de la liberté et de la fraternité ainsi qu'aux autres écrivains européens, prôneurs des valeurs humanistes, leur mutisme quand il a fallu témoigner de la souffrance de la communauté autochtone, d'avoir failli à leur devoir de témoins :

> « Nous savons donc à quoi nous en tenir : si nous sommes absents dans l'œuvre d'un Camus qui ne cesse de proclamer la misère et la grandeur de la condition humaine, si les Algériens de Moussy, qu'on ne peut imaginer plus authentiques et plus proches de nous, nous coudoient sans nous voir, c'est que ni Moussey ni Camus ni presque tous les autres n'ont pu venir jusqu'à nous pour suffisamment nous connaître. Mais ayant assumé le rôle de l'instituteur de l'Hôte, ils regardent aujourd'hui, impuissants et "le cœur serré", l'Arabe qui se dirige vers la prison. Ainsi ce refus délibéré de témoigner en notre faveur (…) a fait naître des vocations en nous encourageant à témoigner à notre tour et pour notre compte[4].»

[1] M. FERAOUN, *Lettres à ses amis*, Paris, Seuil, 1969, p. 83.
[2] M. FERAOUN, *Journal 1955-1962*, Alger, Ed. ENAG, 2006, p. 404.
[3] M. FERAOUN, *Lettres à ses amis, op. cit*., p. 207.
[4] M. FERAOUN, *L'Anniversaire*, Paris, Seuil, 1972, pp. 55-56.

On voit bien dans cet extrait un Feraoun résolu, qui a définitivement choisi son camp. La reprise des pronoms *«nous»*, *«notre»* 12 fois en est une indication.

Il parait surtout frustré, voire farouche à l'égard de la passivité comme attitude à adopter par un intellectuel vis-à-vis de l'injustice que peuvent subir les innocents.

Ses propos, dans ce passage, paraissent certes, comme des reproches adressés à Camus et aux écrivains algériens de souche européenne mais semblent être également un brusque sursaut de conscience. En leur reprochant leur mutisme, Feraoun donne l'impression de se soulever contre lui-même, se culpabiliser d'avoir hésité avant de trancher, de s'être laissé tenter, à un moment donné, par des mirages au lieu de témoigner de la réalité amère et des faits tels qu'ils se présentaient.

Notre démarche dans ce chapitre, nous a permis de suivre l'évolution de la notion d'idéologie à travers le temps et de rendre compte de la difficulté de la circonscrire.

Elle nous a, également, donné la possibilité de faire part des différentes conceptions du rapport que ce concept entretient avec la littérature d'une manière générale et d'expliquer comment il se fait particulièrement sentir dans les notes de l'écriture diariste.

L'évocation du contexte historique, social, politique et l'examen du champ idéologique qui caractérisait les rapports entre la communauté coloniale et la communauté autochtone, lors de la période qui a précédé l'indépendance de l'Algérie, ont servi d'ancrage à notre analyse.

Retracer, en définitive, le parcours de Mouloud Feraoun, depuis son accès à l'Ecole Normalienne de Bouzaréah jusqu'à la rupture avec le système colonial, nous a donné la possibilité de suivre le processus de transformation qu'a suivi sa pensée et permis de mieux saisir l'effet de la construction de son identité et sa conscience sur l'évolution de son écriture.

Chapitre II :

Mouloud Feraoun, diariste

Dans ce deuxième chapitre, notre démarche consiste à montrer que Feraoun a prémédité la publication de son journal, vu l'ampleur des événements dont il est dépositaire.

Nous essayerons, au départ, de montrer ce qui motive sa décision de mettre en lumière ses notes. Ensuite, nous ferons constater que les opportunités qu'offre la pratique fragmentaire comme mode d'écriture ont fait du journal le choix indiqué pour communiquer le rapport du diariste aux faits qui ont forcé son attention et dicté la nécessité de les rapporter.

Après, nous expliquerons que l'attitude que doit avoir un lecteur vis-à-vis du témoignage de Feraoun est celle du constructeur qui, à partir des fragments disparates, peut appréhender la totalité de la réalité proposée.

Pour conclure, nous montrerons qu'à la lecture du *Journal 1955-1962*, rédigé au jour le jour, nous ne faisons qu' assister à l'édification de la conscience et l'identité politique du diariste.

1. L'acte de publication

En se réfugiant dans la pratique diariste, l'individu n'envisage, généralement, avoir que lui-même comme seul destinataire. En avare qui s'enveloppe de la nuit pour recenser ses trésors et que le premier rayon diurne terrifie, le diariste se rassure en réalisant la discrétion et la plénitude que lui procure le privilège de s'extraire au monde extérieur pour mieux le (se) voir. C'est cette distanciation par rapport aux choses et au monde qui est la matrice génératrice de toutes sortes de réflexions et de sensations comme le souligne Pierre Pachet :

> « Les écrits dont nous parlons (les journaux), par définition, sont écrits pour ne pas se manifester, pour être cachés. Ils ne peuvent s'écrire qu'à ce prix. Cette obscurité est leur terreau[1].»

[1]P. PACHET, *Les baromètres de l'âme, Naissance du journal intime*, Paris, Hachette, 2001, p. 7.

Cependant, cet *« usage privé de l'écriture*[1]*»* peut ne pas être motivé par l'unique volonté de méditer, de se soulager ou de se souvenir. Il peut être accompagné d'un projet délibéré de se faire publier quand le diariste estime que ses notes débordent du cadre du privé ou lorsqu'il ne peut résister à la tentation du partage.

Pour vérifier si un diariste a envisagé d'éditer ses notes ou non, il est utile de s'interroger sur les intentions qui sont à l'origine de l'écriture régulière de ses pensées, de considérer ce qui motive la relation des événements qu'affiche sa vie de tous les jours. Il est révélateur de repérer les traces d'un destinataire éventuel et d'examiner la langue investie afin de véhiculer les différents messages.

En lisant le Journal de Mouloud Feraoun, on ne peut éluder la question capitale dont la réponse permet de mettre de la lumière sur le projet idéologique contenu dans ce journal-œuvre : l'écrivain, était-il animé par l'intention de le publier ?
Plusieurs indices nous permettent d'être affirmatifs :

- Le désir pressant qu'éprouve l'écrivain de partager ses pensées. C'est ce qui explique, d'ailleurs, son recours continuel à son ami Emmanuel Roblès à chaque fois que le besoin de rapporter les événements marquants de la scène algérienne des années cinquante s'imposait à sa conscience d'intellectuel.
En bon conseiller et surtout, en connaisseur de la matière littéraire, Roblès lui recommanda de tenir un journal.

- Dans son journal, Feraoun n'exerce aucune censure. Il s'exprime ouvertement sans se soucier de ses défenses ou de paraître vulnérable car ce qu'il a à dévoiler ne relève pas vraiment de l'intime. Ce qui y est rapporté dépasse de loin les frontières du privé pour accéder au publique. Il n'y a donc pas de raison qui dicte la discrétion parce qu'il s'agit de

[1] G. GUSDORF, *Les écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1990, p. 122.

convoquer une Histoire qui intéresse bien des gens. Cela ôte à l'écrivain le droit au monopole de ses notes.

- Le lecteur du *Journal 1955-1962* ne se trouve pas dans la position du curieux ou de celui qui entre «par effraction». Tout au contraire, il se voit sollicité, invité par le diariste lui-même à lire et à reconstituer les intentions qui sont à l'origine de l'écriture.

Le dialogue qu'établit le diariste avec lui dénote un besoin de faire entendre ses méditations et montre que Feraoun ne cherche pas à faire de sa pratique quotidienne une simple échappatoire ou le dépositaire d'une intimité banale et étroite. Il la prend plutôt pour un espace à investir afin de communiquer au monde extérieur ses inquiétudes de témoin.

- En écrivant son journal, Feraoun ne semble pas muré dans ses profondeurs, prêt à jeter «sa bouteille à la mer». Son entreprise est d'une portée plus conséquente : il s'assigne la responsabilité de mettre en garde contre des écritures d'une Histoire qu'il estime falsifiée. Il tient à proposer explicitement sa version à lui des faits, lui, *«qui connaît un peu l'Histoire» (p98).* Il a l'ambition d'orienter le raisonnement du lecteur et d'interpeller son bon sens afin de le mener à tirer les conclusions voulues. Tout cela suppose un partenaire appelé à reconstituer le système de pensées du diariste et renseigne sur une intention délibérée de mettre au grand jour ses notes.
- Certes, la dernière note du *Journal* a été écrite le 14 mars 1962, un jour avant son assassinat, mais cela n'exclut pas qu'il se pourrait que, sentant sa mort prochaine et certaine, il ait confié sa publication comme consigne testamentaire. Cela cadre bien avec son ambition de déjouer les menaces qui guettaient son pays et ses compatriotes, avec son désir de démasquer les discours qu'il jugeait fallacieux et lui épargnerait surtout de *«mourir en traître» (p. 172)* puisqu'il pouvait *«mourir en victime» (p. 172).*

- Bien qu'il soit censé être dépositaire de cette subjectivité inhérente aux journaux personnels, le journal de Feraoun, au contraire, est exempt de toute trivialité ou extravagance, sans indices d'idées farfelues. Il ne contient pas de fantasmes inavouables ou de comportements absurdes, pas de trace de ce qui aurait interrompu la lucidité de l'écrivain ou atteint son autorité vis-à-vis d'un lecteur quelconque alors que ces traits, constitutifs du vécu des individus, forment habituellement des matériaux essentiels à la pratique diariste. Cette omission volontaire était-elle motivée par la crainte d'être lu ou la peur de donner à voir un portrait peu fiable du diariste et par conséquent, se discréditer aux yeux d'un éventuel lecteur ?

A ce procédé de censure intentionnelle s'ajoute une attention excessive qui accompagne l'image, parfois narcissique, donné du diariste. Ces procédés ne révèlent-ils pas un dessein d'agir sur le destinataire et par conséquent une intention d'édition ?

- A la lecture des notes de Feraoun, il est aisé de distinguer ce qui «journal» de ce qui est «travail». Le grand soin prêté au style de l'écriture de notre corpus fait de ce dernier *« un journal travaillé à mort »* selon les termes de Barthes. Cet effort fourni par l'écrivain pour mettre au jour ses pensées va à l'encontre de la nature spontanée qui caractérise la pratique diariste : *«Pas la peine de souffrir pour trouver quoi dire : le matériau est là, tout de suite*[1] *»*. Cela nous mène à nous demander si ce choix relève d' un attachement à la langue aimée, une forme de diktat imposé par la littérature à ses friands ou ce n'est rien d'autre qu'un souci de la forme à livrer au public ?

- Les formulations railleuses et les insinuations malicieuses contenues dans les notes de Feraoun, ne sont-elles pas adressées à un partenaire averti pour les déchiffrer ? Les interrogations chargées d'amertume et de colère ne font-elles

[1] R. BARTHES, « Délibération », in *Œuvres Complètes* V, Ed. Eric Marty, Paris, Seuil, 2002, p. 668.

pas appel à un lecteur intelligent afin d'y répondre ? Les silences et les passages laissés inachevés à dessein, n'exigent-ils pas le concours d'un destinataire attentif pour les compléter ?

2. L'écriture fragmentaire comme choix

Dotée de tout ce dont un écrivain attentif au contexte complexe où il évolue a besoin pour se dire, l'écriture fragmentaire semble être le choix indiqué, voire une exigence pour Feraoun :

- Par son caractère morcelé, lapidaire et désordonnée, le fragment permet au diariste de saisir les pensées qui s'illuminent dans son esprit comme des *« fulgurations*[1]*»*. C'est ainsi qu'il est possible à Feraoun de nous présenter la réalité algérienne, telle qu'il la perçoit, en bribes.

Dans les notes du 4 avril de l'année 1956, à 18 heures, il rapporte les faits suivants :

> « Pas de marché. Les visiteurs venus pour emplettes ont été refoulés dès la fin de la matinée. A midi la ville est vide. Partout des soldats armés. C'est tout.
> J'ai fait un tour à quatre heures. Les gens sont tristes et plus fermés que jamais. Chaque fois qu'un kabyle et un Français se croisent, ce sont deux ennemis qui se rencontrent; la haine se lit sur les visages, la même haine, la même méfiance. Nous avons le nombre et ils ont les armes et ils s'en servent. Le jeune Mansour a été abattu … » (p. 148)

Le caractère *«volontairement lâche et parcellaire*[2]*»* de ces notes nous donne l'impression que le diariste, en automate réceptif, ne fait que convertir en bribes les scènes qui affluent à sa conscience comme des flashs. Ce mode d'écriture semble être le plus adéquat pour traduire le froid, les grisailles, la

[1] C. ZAHARIA, cité par VADEAN, Mirella, «Le concept du fragmentaire dans le Journal d'Henriette Dessaulles», in *Analyses*, n° 3, 2011. [En ligne] : <http://www.revue-analyses.org/index.php?id=677>, consulté le 14/02/2010.
[2] P. LEJEUNE, *L'Autobiographie en France*, Paris, Armond Colin, 1971, p. 23.

méfiance et la haine qui prévalent dans les relations entre les colons et les autochtones.

- Toutes les notes de notre objet textuel sont préludées par des dates. Ce procédé qui caractérise généralement la pratique fragmentaire dans un journal, permet à Feraoun d'assurer l'immédiateté aux faits relatés : *« Le journal enracine le mouvement d'écrire dans le temps, dans l'humilité du quotidien préservé par sa date*[1] *»*.

Parfois l'écrivain tient à mentionner l'heure même où il se décide de rapporter les événements qui marquent sa journée : *« 1er novembre1955, 18h30»*, des déictiques tels *« Ce soir », « Il y'a une heure », « quelques instants après avoir quitté Camus »*…, des détails climatiques sont également signalés *« Il pleut sur la ville»…*

Cette attention accordée aux conditions de l'écriture permet au diariste de restituer les moments de l'énonciation. Il lui est ainsi possible de «capturer» les instants furtifs et fuyants pour mieux les scruter, les consumer, s'offrant ainsi l'opportunité d'avoir raison du temps. Ce dernier perd, ainsi, son pouvoir prépondérant qu'il exerce d'habitude sur l'écriture conventionnelle pour devenir outil maniable au service de la pratique fragmentaire comme l'affirme Nathalie Sarraute :

> « (…) le temps cess(e) d'être ce courant rapide qui poussait en avant l'intrigue pour devenir une eau dormante au fond de laquelle s'élaborent de lentes et subtiles décomposition[2] .»

Cette importance accordée au temps, par le diariste, à chaque fois qu'il est question de mentionner les détails des faits, est bien visible dans les notes du 22 mars 1956 :

> « Hier, jour de marché. Grande affluence comme d'habitude. A onze heures et demie, moment de pointe. Des milliers de

[1] M. BLANCHOT, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1959, pp. 270-271.
[2] N. SARRAUTE, *L'Ere du soupçon. Essais sur le roman*, Paris, Gallimard, 1956, p. 80.

> personnes se trouvaient en ville. (…) une heure plus tôt, j'avais fait un tour à la mairie (…). A ce moment précis, j'apprends que M.B vient d'être abattu en sortant de chez M.L pour se rendre chez lui. Vers une heure, les coups de feu se turent. Vers trois heures, s'achèvent les fouilles, les vérifications d'identité.
> (…) Il m'a fallu terminer la journée avec les élèves. Etude silencieuse jusqu'à quatre heures. » (pp. 134-138)

La présence massive des indices temporels dans ce passage *(Hier, à onze heures et demie, une heure plus tôt, A ce moment précis, vers une heure, vers trois heures*…) relève aussi bien du souci de préciser les moments où les faits rapportés se produisent que d'une volonté obsessionnelle d'avoir raison d'un temps hégémonique qui, profitant de la distraction des hommes, emporte le plus clair de leur existence. Le diariste semble prendre sa revanche sur lui. Il donne l'impression de l'immobiliser, l'employer comme un moyen afin de mieux observer les événements qui s'offrent à ses sens ainsi qu'à sa conscience.

- Espace éclectique et dynamique accueillant souvenirs, réflexions morales et politiques, vicissitudes psychologiques, incertitudes, interrogations, révoltes et forme peu encline à la cohérence formelle et l'homogénéité sémantique de l'écriture conventionnelle, la pratique fragmentaire du *Journal 1955-1962*, semble être celle qui convient le plus au diariste. Plus que toute autre forme d'écrit, elle lui permet de rendre compte de la complexité et la densité de son vécu. Elle s'impose à lui comme étant la plus apte à contenir la charge émotionnelle refoulée en son for intérieur.

Observons le passage suivant à titre d'exemple :

> « Vacances de Pâques. Ramadan. Triste jours de pluie, ville que parcourent nonchalamment les patrouilles et rapidement, quelques pères de familles venus des villages faire de pauvres emplettes qu'on empêchera peut-être d'emporter chez eux. Je ne sors guère depuis quelques jours. » (p. 285)

Ce que le diariste perd en style et en rhétorique dans ces notes du 28 avril 1957, il le gagne en intensité et en diversité. La brièveté de ce segment narratif et le caractère succinct de sa formulation n'altèrent en rien la portée des messages véhiculés. Tout au contraire, ils lui permettent d'émettre des énoncés d'une densité et d'une richesse exubérantes :

La juxtaposition de *« Pâques » et « Ramadan »* comme deux rites religieux appartenant à deux cultures différentes, associée à la tristesse et la pluie, n'est pas fortuite. Elle peut être interprété comme le résumé du drame généré par une cohabitation hétérogène entre les Algériens autochtones et la colonisation française.

Mentionner simultanément les pères de familles pauvres et apeurés et la présence des patrouilles symbolise l'insécurité et renseigne sur la conjoncture tragique vécue par la population. L'évocation d'une mort aux aguets renforce le sentiment de l'absurdité qui ôte tout enthousiasme, d'où la décision du diariste de s'enfermer chez lui comme signe de désespoir et de répugnance vis-à-vis de tels événements quotidiens.

- Le caractère hétérogène qui distingue la pratique fragmentaire permet au diariste de donner libre cours à ses pensées et à ses sentiments sans s'assujettir forcément à un programme préétabli ou se restreindre à une cohérence quelconque. Ainsi, il est libre de passer d'un sujet à un autre, d'abandonner le rêve le plus accaparant pour aller à la poursuite d'un instant fuyant, d'aller de la pensée la plus banale à la réflexion intellectuelle et philosophique. Cela attribue un aspect *«excentrique»* au contenu de l'écriture diariste comme le soutient Georges Gusdorf :

> « La méthodologie du journal est excentrique; elle se satisfait de la perpétuelle digression, qui prend la tangente à tout moment, dérapant au seuil des questions fondamentales, évoquées au passage, aussitôt abandonnées au gré des humeurs du moment.[1]»

[1] G. GUSDORF, *op. cit.*, p. 318.

Cette particularité dans l'écriture fragmentaire d'un journal est manifeste par exemple dans ces notes du 18 mai 1959 :

> « Les pouvoirs publics craignent une nouvelle révolution pour le 13. Il ne s'est rien passé. La ville était bien surveillée par les militaires qui semblent obéir à De Gaulle sans rechigner. Les ultras sont restés chez eux après avoir distribué un tract comminatoire (...) Le matin, je n'ai pas voulu sortir mais j'ai vu à la télé " la foule " assister au défilé. (…)Le soir vers six heures, je me suis trouvé au-dessous du palais d'été, dans un petit square et j'ai admiré la baie d'Alger, silencieuse aussi et belle. Les trolleys passaient presque vides, les voitures filaient (…) Dans le square, un couple d'amoureux clandestins profitaient du recueillement de ce jour triste et s'embrassaient longuement. Je me suis levé pour ne pas troubler leur rencontre et je suis allé voir les hommes qui nous gouvernent. » (pp. 372-373)

Sans que cela puisse paraître comme une atteinte à la cohérence de son écriture dans cet extrait, Feraoun se permet de se déplacer d'un sujet à un autre. Il passe de la description des événements les plus cruciaux que traverse son pays (une révolution éventuelle, les stratégies d'une organisation extrémiste…) aux scènes les plus banales (admiration de la beauté de la baie d'Alger, l'observation des trolleys et des voiture, la description d'une rencontre amoureuse…) avant de renouer avec la politique à travers tout ce que l'expression *« les hommes qui nous gouvernent»* suppose comme connotation.

3. Composer à partir du décomposé

A travers l'écriture fragmentaire d'un journal, il nous est offert d'observer toutes les strates du moi du diariste.

Qu'elle soit mentale, affective, physique ou sociale, chaque strate représente une dimension de son existence et paradoxalement, plus l'écrivain se penche sur la description de tel ou tel aspect de cette existence, plus les contours de la totalité de son être se précisent comme un tout façonné par une incessante interaction de l'aspect décrit et des autres dimensions de sa vie.

Pour décrire cette relation qu'entretiennent la partie et le tout, Blanchot parle d'une «*exigence Fragmentaire*» : « *L'exigence fragmentaire fait signe au système qu'elle congédie […] sans cesser de le rendre présent* [1]».

Les fragments d'une écriture diariste ne sauraient donc être envisagés comme éléments isolés. Ils ne comptent que dans la mesure où ils constituent des facettes particulières d'un thème principal et unificateur, tout comme dans un système où l'élément ne vaut que par rapport aux autres et où le tout forme un ensemble cohérent.

Quand, à titre d'exemple, notre diariste se décide à mettre en lumière son existence marquée par le désespoir, il le fait en tant que Kabyle appartenant à une communauté kabyle que l'adversité a placé dans une situation désavantageuse. S'il évoque les misères de sa région c'est pour signifier que c'est ce qui se passe un peu partout dans son pays. Rendre compte des circonstances que traverse l'Algérie ne peut se faire que par rapport à la colonisation qu'il incrimine et à qui il attribue tous les maux vécus. C'est donc cette dépendance des parties, les unes des autres, qui donne au journal de Feraoun l'aspect complémentaire d'un système.

A première vue, le diariste semble déterminé à remettre en question les notions d'unité, d'homogénéité et d'harmonie. En iconoclaste décidé, il s'évertue à perturber l'ordre établi, à disloquer tous les liens et à subvertir toutes les conformités. Cependant, agissant de la sorte, n'est-il pas en train de construire son propre monde et d'instaurer ses propres lois ? Les miettes qui faisaient l'univers éclaté ne vont-elles pas devenir les matériaux de l'univers rêvé ?

Tel un enfant qui refuse d'avouer qu'il aime toujours sa mère qui vient de le punir, le diariste s'applique à détruire l'image déformée d'une France représentée par les politiciens et les militaires de l'époque, sans pour autant rejeter les valeurs contenues dans sa culture et dont il est imprégné. Il dénonce, sans ménagement, la laideur du portrait français, éclaboussé

[1]M. BLANCHOT, *L'Écriture du désastre*, Paris, Gallimard, coll. «NRF», 1987, pp. 100-101.

pour appeler les Français à se concilier avec eux-mêmes en renouant avec les valeurs universelles qu'ils n'ont cessé de prodiguer à l'humanité tout le long de leur Histoire mouvementée. Il semble dire oui à la France, mais telle qu'il l'a découverte dans ses livres d'écolier au cours de sa formation. Oui à la France de Montaigne, de Ferry, d' Eluard,… mais non à celle de la colonisation.

De même, Feraoun semble adhérer à la résistance pour parvenir à l'indépendance mais pas à la manière des maquisards qui, selon lui, font feu de tout bois pour atteindre leurs objectifs.

L'auteur du *Journal 1955-1962* donne l'impression de s'engager dans une entreprise utopique. Il semble vouloir tout détruire pour reconstruire, sur de nouvelles bases, un nouveau monde où il ne serait question que du bonheur de l'Homme.

Dans la pratique diariste, si l'auteur ne se trouve pas dans l'obligation d'exprimer toutes ses pensées ou d'achever ce qui pourrait paraître tronqué dans ses messages, c'est parce qu'il est conscient du caractère complémentaire de son écriture. Il sait qu'il est inutile de tout dire puisqu'une «parcelle» antérieure ou une autre ultérieure viendra compléter le propos engagé.

Dans ses notes du 27 mai 1957, il se contente de donner les informations suivantes :

> « Ali Chekkal a été abattu à Paris, comme il sortait, avec les officiels dont le président de la république, du stade de Colombes, où venait de se dérouler la finale de la Coupe de France. Le terroriste a été arrêté sur place. Il n'a pas cherché à s'enfuir et la police a dû le protéger de la foule. » (p. 296)

Pour accéder aux messages inachevés contenus dans ce segment, il suffit au lecteur de se référer aux fragments qui précèdent, les superposer pour comprendre que l'homme tué était un ancien politicien. Un Algérien de souche qui ne cessait d'appeler à une Algérie française et que les décideurs

dans le mouvement nationaliste algérien lui ont fait payer le prix de son attachement à la France.

Animé, initialement, par l'envie de réduire l'univers en miettes, le diariste se trouve paradoxalement engagé dans un processus de construction dicté par le caractère dialogique de l'énonciation qui transformera son « élément » chaotique à un atelier de matériaux.
Ainsi, il se trouvera appelé à faire un choix sélectif des épisodes cruciaux de son vécu, autour desquels s'organisera la trame de son récit. Il sera contraint à les relier, les agencer selon un ordre chronologique déterminé. Il aura à opter pour des personnages décisifs qui feront évoluer les événements. Il doit prêter attention à certaines contraintes logiques ou sociales afin d'assurer une certaine cohérence à ce qu'il raconte (lui qui se veut réfractaire à toute conformité) et cela pour construire des significations et (re)structurer un texte infusé de messages à transmettre à son allocutaire.

Le caractère métonymique inhérent à l'écriture fragmentaire confère une portée universelle à l'écriture de *Journal 1955-1962* (comme nous le verrons avec plus de détail dans la troisième partie) dans la mesure où certains de ses traits peuvent s'appliquer à d'autres situations qui dépassent le destin de l'écrivain et le cadre spatio-temporel de l'œuvre. N'importe quel intellectuel prônant l'ascension de l'Homme et son bonheur aurait éprouvé la même souffrance et la même frustration face aux détails qui constituaient le contexte où évoluait le diariste. L'Algérie en tant que pays colonisé passe pour un spécimen des peuples impuissants et damnés.
A travers l'Algérien c'est toute l'humanité qui peine quand elle est exposée à des injustices analogues à celles vécues par les Algériens décrits dans le journal de Feraoun.

4. Une conscience en construction

Tout comme celui qui se regarde à travers un prisme où il ne lui est offert de se voir que par fragments, notre diariste paraît, dans ses premières notes, disloqué, incapable de se saisir, sans repères dans son errance, marqué par une identité dont les composantes ont du mal à se concilier.

Ce n'est que progressivement, au fur et à mesure des événements qui se succèdent s'imposant à sa conscience, que ses traits commencent à s'entrevoir.

C'est à travers «son aventure singulière» de narrateur qu'il lui est possible d'appréhender graduellement le contexte où il évolue. Une aventure, telle décrite par Claude SIMON, où on : *«* ne *cesse de chercher, découvrant à tâtons le monde dans et par l'écriture* [1]*»*.

Engagé donc dans un long processus de réflexions et de reconstructions où l'écriture fragmentaire passe pour médium, le diariste s'affranchit de cette léthargie à laquelle l'acculent des incertitudes paralysantes qui l'empêchent de se décider. Atteint dans toutes ses appartenances, il ne peut parvenir à se former une opinion claire vis-à-vis des faits marquants de son actualité.

A travers l'observation des différents événements qui caractérisent son vécu et l'examen de ses réactions et ses impressions vis-à-vis des tournures que les faits prennent, il nous est possible d'explorer son parcours et suivre le cheminement de sa pensée.

En assistant aux agissements quotidiens des décideurs et des militaires français, le diariste voit, non sans regret, s'écrouler autour de lui l'idéal occidental duquel il tient ses valeurs et à travers lequel il voit le monde. Il ne nie pas, certes, que c'est bien au contact de cet idéal qu'il bénéficie de tant de privilèges et de promotions, se montre reconnaissant au système colonial et lui trouve des mérites, mais il n'hésite pas à préciser que c'est à cause de

[1] C. SIMON, *Préface à Orion Aveugle*, Paris, Gallimard, 2006, p. 1183.

l'arrogance et des dérapages continuels de ses responsables qu'on assiste à la destruction de tout ce que son volet lumineux a jusqu' alors construit.

Il reproche à ce système le hiatus profond entre son discours officiel et le réel amer du vécu de ses compatriotes. Il trouve que les responsables métropolitains, en dépit des décrets réformateurs qui ne cessent d'affluer, n'ont jamais envisagé une réelle intégration des autochtones car ils ne peuvent concevoir les rapports franco-algériens que sous la seule optique maîtres-serviteurs :

> « Est-ce bien vrai qu'ils veulent nous "intégrer", ces Français ? Allons donc ! Ils le veulent parce qu'ils savent fort bien que la chose est impossible en fait. M. Soustelle est un utopiste. » (p. 99)

Ces notes du 03 février 1956 révèlent bien la prise de conscience d'un diariste qui semble s'être définitivement défait de ses doutes et avoir tranché la question de son appartenance à tel ou tel camp. Cela se traduit par la distanciation et la rupture que produit l'emploi des pronoms *«ils»* et *« nous »* dans *« qu'ils veulent nous "intégrer"»* ainsi que le démonstratif *"ces"* dans *« ces Français»*.

L'extrait décrit également un individu désabusé qui vient de rompre avec le discours colonial qui fait en sorte que toute tentative de réforme paraisse irréalisable voire dérisoire. Cela se manifeste dans la description des intentions de Soustelle présentées comme étant douteuses et irréalistes.

En Août 1956, le diariste évoque la nationalisation du canal du Suez pour dire que c'est aux colonisés, que revient le grand mérite de l'avoir creusé. Il insinue, de la sorte, que tout ce que le système colonial avait bâti était réalisé avec les efforts et les sueurs des indigènes, appelant ainsi ses sociétaires à cesser de s'extasier devant «les exploits français» réalisés en Algérie.

En Août 1961, il impute à ce système la responsabilité de la violence et des crimes perpétrés car, estime-t-il, il a tout fait pour que les autochtones recourent à la violence et se révoltent.

Quoique Feraoun dénonce la répression des colonisateurs et opte pour l'indépendance comme seule issue au drame algérien, il ne cesse de croire à la fraternité et à la possibilité de cohabitation entre la communauté autochtone et les Européens d'Algérie. Cela dénote la dimension humaniste dans son journal, mais renseigne surtout sur la difficulté qu'il éprouve pour trancher.

Au début de l'insurrection, le diariste ne semble pas prendre au sérieux la volonté des maquisards d'aller jusqu'au bout de leur action. Il minimise leur actes, les qualifie de « gaminerie » ou de « sabotage » et va jusqu'à railler tout ce qui provient d'eux comme procédures. Il considère, à titre d'exemple, que leur décision de marquer une journée de grève, le jour qui coïncide avec le premier anniversaire de la révolution, n'a eu comme seule incidence que de procurer un peu de repos aux fonctionnaires.
Cela est sensible dans les notes du 1er novembre 1955 :

> «Aujourd'hui, 1er novembre, jour triste des morts indifférents, des vivants inquiets, des Français qui refusent de comprendre, des Kabyles qui refusent d'expliquer. Jour de congé pour le fonctionnaire qui fait la grace matinée. » (p. 14)

Outre son peu d'empressement à l'égard de l'insurrection, on sent bien que le diariste est enclin à l'envelopper d'ambiguïté et d'incompréhension comme s'il veut abolir tout rapport avec elle.
Conscient de ce qu'il lui attribue comme conséquences destructrices, il semble vouloir en rester loin, la fuir : *« j'ai pris l'avion pour voir des gens préoccupés d'autre chose » (p. 33).*

Il donne l'impression de vouloir repousser son mal mais sa tentative s'avère vaine car, là où il va, il n'est question que de l'insurrection : *« Là-bas aussi, il n'y avait que ces mêmes soucis que j'avais voulu fuir, la même perplexité, la même angoisse » (p. 33).* Il continue de la fuir tout de même…seule la mort de l'un de ses collègues et ce qu'elle a suscité en lui comme interrogations et tensions l'y a définitivement et profondément impliqué : *« Ce qui se passait un peu partout chez nous, je le voyais de loin, mais la mort de F. c'était là, tout proche » (p. 35).*

Constatant l'excès de violence dont les militaires français sont les auteurs et n'ayant d'autre solution que de s'agripper à la première lueur d'espoir qui se présente, le diariste commence à nourrir un peu de sympathie pour les maquisards. Seulement, cette sympathie ne tarde pas à disparaître. Elle s'estompe peu à peu, au fur et mesure de ses observations quotidiennes et ses découvertes.

Croyant, au départ qu'ils sont l'issue tant espérée, l'alternative indiquée face à l'aveuglement et l'entêtement des dirigeants du système colonial, le diariste semble prendre le parti des révolutionnaires.

Cependant, en homme pragmatique, il tient d'abord à les connaître de près pour se libérer de sa circonspection et faire son choix.

Cette volonté pressante d'explorer le monde des maquisards afin de s'extraire à ses doutes et se situer vis-à-vis des événements qui l'entourent est visible dans les notes du 09 septembre 1956 :

> «J'avais quelques appréhension à m'aventurer ainsi dans le bled, à me livrer aux fellagas, aux militaires, à me jeter dans la gueule du loup, mais d'un autre côté, je brûlais de vivre près des maquisards, de les mieux connaître, de lever tous les doutes à la fois, ceux qui me concernent, ceux qui m'inspirent la révolte. Je voulais être fixé une fois pour toutes sur les dangers qui me menacent. Je voulais les connaître avoir une opinion personnelle sur la mentalité des libérateurs.» (p. 187)

Dans cet extrait, on voit bien que la curiosité de Feraoun l'emporte sur sa peur. Il semble veiller à ce que ses jugements à l'égard du mouvement révolutionnaire ne soient pas prématurés. Il donne l'impression de tenir à ce que les maquisards bénéficient de toutes leurs chances de se disculper, de prouver qu'ils ne sont pas aussi coupables, aussi décevants.

Mais à partir du moment où il a commencé à cerner leur projet idéologique, il s'est rapidement ravisé, estimant qu'ils ne représentent que l'autre revers du fanatisme dont ses compatriotes étaient depuis toujours l'objet : *« Je suis revenu avec mes doutes mais j'ai laissé là-bas mes illusions et ma candeur» (p. 187).*

En observateur suffisamment informé, il s'assigne donc le devoir de les démasquer pour prévenir de la portée de leur mal. Un mal, estime-t-il, qui ne se limitera pas aux seuls abus de l'époque coloniale mais s'étendra au-delà de l'indépendance s'ils parviennent à supplanter les colonisateurs.

Autant il pénètre leur pensée, autant il les abhorre. Il les trouve doublement condamnables car il considère naturel que les militaires français se comportent en bourreaux mais juge insoutenable que les révolutionnaires s'acharnent sur le peuple, eux qui sont censés être protecteurs et libérateurs.

Paradoxalement, bien que le diariste critique les maquisards et les décrive avec beaucoup de haine mêlée de mépris, il croit progressivement que l'indépendance soit la panacée aux malheurs des autochtones, ainsi qu'à ceux des colons.

La composante berbère dans l'identité du diariste est présente avec acuité dans *Journal 1955-1962*. Elle revient constamment tel un leitmotiv lancinant, rappelant une blessure béante. Elle se manifeste beaucoup plus à travers la compassion que lui inspire la situation critique des Kabyles qui souffrent, selon lui, le martyre entre l'enclume des militaires français et le marteau des maquisards :

> « J'ai eu des nouvelles de chez nous par Ab. C'est terrifiant. Les militaires sont impitoyables. La chose est presque admise, normale. Les fellagas sont impitoyables. La chose est presque admise, normale. Pour les uns et les autres, l'ennemi tout désigné, l'homme suspect à menacer ou à malmener, le complice à abattre, à frapper d'amande ou à mener en prison, cet ennemi se trouve au village kabyle. » (pp. 115-116)

Ces notes du 6 mars 1956 montrent l'état d'un individu constamment aux aguets, à l'affût de tout ce qui provient de sa région. Un individu malheureux de constater que la souffrance et l'oppression sont le lot quotidien des siens.

Cependant, quoiqu'il soit source d'affliction, on sent bien que ce volet dans l'identité du diariste constitue, pour lui, une soupape de sécurité dans un univers impur, débordant d'hostilité. Il y retourne constamment pour se ressourcer à chaque fois qu'il éprouve le besoin de se repositionner par rapport aux événements.

A travers ce chapitre, nous avons essayé de constater les raisons qui rendent nécessaire la publication du journal de Feraoun. Pour ce faire, le repérage des traces du destinataire nous a paru utile pour démontrer l'aspect dialogique du *Journal 1955-1962.*

Ensuite, nous avons tenté de montrer comment les événements extérieurs auxquels assiste le diariste contaminent la sphère personnelle de son écriture et en font l'écho.

En outre, nous avons souligné l'aspect paradoxal, mais constitutif, de notre corpus dans la mesure où l'attitude que doit adopter le lecteur, en lisant les différentes notes, est bien celle d'un fédérateur qui rassemble les parties, les compare, les superpose pour donner à voir la totalité d'une réalité en fragments.

Enfin, nous avons observé qu'en suivant la longue trajectoire qu'il trace avec ses observations et ses réflexions sur des circonstances qui impliquent tous les traits de son identité multidimensionnelle, Feraoun fait de

son journal une œuvre méditative qui s'ouvre dans le doute mais qui s'achève dans la certitude.

Chapitre III :

Récit et Discours : deux axes de l'expression idéologique

Dans notre corpus *Journal 1955-1962*, le projet idéologique de l'écrivain n'est pas toujours exprimé d'une manière explicite. Il apparaît, souvent, comme la formulation des impressions d'un diariste vis-à-vis d'un conflit passionné opposant les chefs du maquis, décidés à rompre avec tout ce qui se rapporte à la tutelle française, et un système colonial qui tient à préserver ses biens et son hégémonie.

Sachant que le sens d'une œuvre se précise, généralement, à partir d'un récit et d'un discours qui s'imbriquent, nous nous sommes fixé comme objectif, au cours de notre démarche dans ce chapitre, d'étudier le fonctionnement de ces deux instances.

A travers l'analyse du récit nous essayerons de montrer les critères qu'il remplit, la formulation idéologique de sa thématique, la tentation qu'exerce la langue sur l'écrivain lors de sa pratique, la discontinuité narrative. Nous verrons, ainsi, comment cette instance passe pour un prétexte afin de laisser transparaître une idéologie.

L'analyse du discours, quant à elle, nous permettra de montrer le mode d'apparition de ce niveau de l'expression, son degré de pureté par rapport au récit et les stratégies énonciatives adoptées par un locuteur soucieux de persuader du bien fondé de ses opinions.

1. Le récit

1.1. Récit et vraisemblance

Un récit est vraisemblable quand les événements qu'il relate et les actions sont conformes à l'ensemble des valeurs admises comme vraies par le lecteur auquel il est destiné comme le souligne Genette :

> « Le récit vraisemblable est donc un récit dont les actions répondent, comme autant d'applications ou de cas particuliers, à un corps de maximes reçues comme vraies par le public auquel il s'adresse. [1]»

La conduite des personnages du récit ne doit pas s'écarter des normes déjà adoptées par le public visé. Elle ne doit pas égratigner son système de valeurs. Le public partage ce que lui propose le récit quand les données de ce dernier sont conformes à ce qu'il a comme opinions, comme idéologie :

> « Cette (opinion), réelle ou supposée, c'est assez précisément ce que l'on nommerait aujourd'hui une idéologie, c'est-à-dire un corps de maximes et de préjugés qui constitue tout à la fois une vision du monde et un système de valeurs[2].»

C'est cette correspondance entre ce qui est raconté dans *Journal 1955-1962*, comme misères, dérapages et excès, avec notre conception des conflits armés, qui nous fait admettre que la guerre algéro-française, selon la description de Feraoun, a pu engendrer autant d'atrocités.

C'est ce cachet vraisemblable du récit et son degré de conformité avec nos opinions qui nous fait accepter, sans résistance aucune, l'histoire d'un instituteur pacifique, préoccupé par la transmission du savoir, qui rompt avec ses convictions d'autrefois et ses illusions et se révolte quand il réalise l'ampleur de l'injustice, quelle que soit son origine, que l'on fait subir à sa communauté.

C'est ce même trait vraisemblable qui nous remplit de zèle lorsque, en homme intellectuel et imprégné des valeurs universelles, il dénonce les abus des hommes, leur recours à la violence et leur instrumentalisation de la religion pour assujettir leurs semblables.

[1] G. GENETTE, *Figure II*, Seuil, Paris, 1969, p. 76.
[2] *Ibid*., p. 73.

1.2. Le contenu du récit et sa formulation idéologique

D'emblée, à l'évocation de la date du 1er novembre 1955, associée à la première phrase, empruntée à Paul Verlaine *« Il pleut sur la ville »* avec tout ce qu' elle évoque comme mélancolie, solitude et pessimisme, il nous est possible de deviner les intentions du diariste.

A travers la narration de l'histoire d'une guerre sans merci, racontée sous le mode dégradé, l'auteur peint la nature du conflit idéologique entre deux antagonistes, à savoir les représentants du courant nationaliste algérien et le système colonial français. Ce conflit n'est pas toujours exprimé en termes proprement idéologiques mais suivant le cheminement logique du récit, des répliques et des impressions qui peuvent être dites en des circonstances données. Ce genre de situations symboliques oriente la lecture, canalise les interprétations, et fait apparaître les contours du contenu idéologique de l'œuvre.

Les traits du personnage central dans *Journal 1955-1962*, qui côtoie toutes les péripéties de la guerre et en subit les répercutions, reflètent l'aspect tragique vécu par tous ceux qui ont connu le drame de dépendre de deux appartenances : une culture européenne qui les a formés pour servir d'intermédiaires conciliateurs et une société autochtone qui n'attendait d'eux que d'être l'écho de ses souffrances et ses aspirations.

A travers l'histoire du diariste, il nous est possible de se représenter l'époque où il a vécu, les conflits qui y prévalaient, ses mutations, l'idéologie qui l'a marquée. Nous pouvons y découvrir une source fiable qui nous aide à renouer avec nos racines et à comprendre dans quelle mesure notre passé influence notre présent ainsi que notre avenir. Nous pouvons y trouver un document humain, utile à la (re)constitution de notre identité.

Au-delà du destin personnel du diariste et des personnages, le récit nous permet d'appréhender l'essence de tout un peuple.

Loin des clichés et des idéologies scolaires, Feraoun nous propose, à travers son histoire individuelle et son témoignage, une nouvelle lecture qui nous libère des versions toutes faites dont on gave les individus tout au long de leur existence.

1. 3. Récit et authenticité

La volonté délibérée de Feraoun de (re)construire l'histoire, traduite par ses réflexions politiques et les dimensions morales et sociales infusées à ses notes, est accompagnée du souci de garantir la conformité de ce qu'il rapporte à la réalité. Ce constat s'applique à tout le récit au point où le diariste nous semble en retrait.

Qu'il s'agisse de restituer les actions et les affrontements eux-mêmes ou de décrire leur impact sur la population, l'histoire est loin d'être exagérée. Elle ne contient aucune information ou détail susceptible de la confiner à la fiction. Cela peut être justifié non seulement par l'effet de la focalisation externe qui place le diariste en spectateur mais surtout par le souci d'authenticité qui caractérise l'écriture de son journal.

Plusieurs indices nous permettent de percevoir l'attachement de Feraoun à la véracité dans son récit :

- Il prend la précaution de mentionner les dates où les événements se produisent et les endroits qui sont théâtre des actions. Il désigne également les témoins desquels il tient parfois ses informations, quoique par leurs initiales la plupart du temps. Il se méfie et vérifie avant de donner le nombre exact des victimes. Cette insistance de nous mettre en rapport direct avec la réalité suscite un effet considérable dans la mesure où elle confère de la fiabilité à ce qui est raconté.

- La dimension humaniste dans l'écriture de Feraoun qui tient toujours à accorder plus d'intérêt à l'Homme qu'il met au premier plan au détriment de toute autre considération. Ainsi, il préfère se pencher beaucoup plus sur la description des effets désastreux de la violence sur les victimes innocentes que de s'attarder sur la peinture hypertrophiée des scènes guerrières.

- Si le diariste choisit d'insérer les traits de son identité (ses origines kabyles, sa formation…) et des phases déterminantes de sa biographie (des souvenirs, sa fonction, ses rapports avec autrui…), c'est pour valider l'entreprise testimoniale dans laquelle il s'engage, car on ne peut se fier à une version provenant d'un anonyme.

- A la différence d'un individu qui pourrait tenir ses renseignements d'autres témoins peu connus ou de lectures ultérieures dont la véracité reste à vérifier, Feraoun entretient un rapport étroit avec les faits. Sa présence immédiate est un avantage qui lui permet d'avoir une connaissance directe de ce qu'il raconte. Cela ne peut qu'accroître la fiabilité de l'histoire.

- L'angle sous lequel certains faits sont montrés dénote un sens scientifique chez le diariste. En historien soucieux de l'exactitude de l'information qu'il présente, il ne se contente pas du rapport d'une seule source. Il multiplie les origines des renseignements cueillis, oppose leurs divergences, les compare avant de faire la sélection des versions les plus crédibles qui tiennent plus de la réalité que de l'imagination ou d'un état d'âme quelconque.

1.4. Entre l'attrait du langage et l'information documentaire

Un journal de guerre peut être envisagé comme cette échappatoire à laquelle on se livre quand on est à court de moyens langagiers. Cela peut être valable et justifiable pour un novice qui vient faire ses premiers pas dans la pratique littéraire ou pour un témoin accablé par le seul souci de faire part des scènes

guerrières bouleversantes auxquelles il assiste. N'ayant pas les outils nécessaires pour transformer leurs impressions en mots, l'un et l'autre jettent le tout en bloc et comptent sur l'implication d'un lecteur intéressé pour l'agencer et en tirer des significations. Ce manque de ressources langagières, chez un diariste, correspond à la description de Joseph Joubert qui désigne l'écriture fragmentaire comme étant une «*simple chute de l'activité créatrice*» ou encore :

> « (Une) petite écriture, qui renvoie au désordre psychologique et à l'impuissance formelle de tempéraments trop chétifs, en proie à une fécondité qui ne peut se faire jour et à un talent qui n'a d'outils.[1] »

Toutefois, la pratique diariste n'est pas toujours une alternative à cet « échec d'une volonté de l'écriture » comme le souligne Susini-Anastopolos. Elle n'est non plus ce seul lieu où il est donné à l'écrivain de laisser libre cours à sa spontanéité sans se livrer au jeu de cache-cache auquel l'astreint la recherche des mots à chaque fois qu'il est question d'écrire, comme c'était le cas avec Barthes. Ce dernier assimile le recours à un journal personnel à une activité agréable où l'effort n'a pas de raison d'être :

> « Lorsque j'écris la note (quotidienne), j'éprouve un certain plaisir : c'est simple, facile. Pas la peine de souffrir pour trouver quoi dire : le matériau est là, tout de suite ; c'est comme une mine à ciel ouvert; je n'ai qu'à me baisser ; je n'ai pas à le transformer : c'est du brut et il a son prix[2]. »

Cette pratique peut être un espace privilégié où il est donné au diariste d'exercer du style et de l'art parallèlement à la méditation ou la transmission des informations.

Si Feraoun fait appel à l'écriture fragmentaire pour se dire, ce n'est certainement pas par pénurie d'aptitude créative. Ses œuvres sont là pour

[1] J. JOUBERT cité par F. SUSINI-ANASTOPOULOS, « Fragment », in B. DIDIER (dir.), *Dictionnaire universel des littératures*, Paris, PUF, 1994, p. 1240.
[2] R. BARTHES, *op. cit*., p. 423.

témoigner de son talent. C'est plutôt, comme nous l'avons expliqué dans le chapitre précédent, parce que ce mode d'écriture s'impose à lui comme une exigence, vu les opportunités qu'il peut lui offrir dans le contexte où il évolue. Néanmoins, cette contrainte n'a pas comme effet d'inhiber ses facultés créatives. Tout au contraire, elle constitue l'espace idéale que sollicite incessamment sa vocation d'écrivain.

Alors que le recours à la littérature représente parfois une imperfection susceptible d'altérer le caractère sobre de l'écriture fragmentaire et transformer le récit à *«ce projet d'une impossible sincérité* [1]*»*, il peut s'avérer légitime dans le cas de certains écrivains qui se sont déjà frayés un chemin parmi les hommes de lettres.

Feraoun jouit de ce statut auquel l'a promu son parcours de romancier. Ce privilège lui permet, voire le contraint, à saisir les opportunités qu'offrent les diverses formes de la littérature pour pouvoir répondre aux exigences de son lecteur et rester fidèle à l'image que sa carrière d'écrivain a peinte chez les friands de son art. Il lui donne surtout la possibilité d'assurer une meilleure réception de la part de ses interlocuteurs, comme l'explique Mina Velcic-Canivez : *« Pour pouvoir raconter sa vie en partie ou comme une histoire individuelle et obtenir d'être écouté, il faut avoir une place parmi les locuteurs "privilégiés"* [2]».

Une lecture attentive des notes nous permet de déduire que la part des informations documentaires est distinctement plus grande que celle de la littérature. Cela est dû au fait qu'en faisant appel à cette dernière, sous ses diverses aspects, le diariste ne fait que répondre au seul besoin de renouer avec sa vocation d'écrivain qui le tente à l'exercice de l'art sans, néanmoins, l'amener à rechercher des effets spécifiques sur le lecteur. Il considère qu'il est en position de celui qui doit se préoccuper, avant tout, de sa crédibilité de témoin. Cette

[1] P. LEJEUNE, *op. cit*., p. 21.
[2] M. VELCIC-CANIVEZ, « Le pacte autobiographique et le destinataire », in *Poétique*, n° 110, Paris, Seuil, 1997, p. 246.

résistance se traduit par sa méfiance des abus susceptibles de l'éloigner de l'exactitude absolue de ses versions, et auxquels pourrait l'entraîner l'attrait des formes littéraires.

1.5. Le récit comme vérité du discours

Dans le journal de Feraoun, le récit est donné comme un autre aspect de la visée du projet idéologique véhiculé par le discours étant donné que ce qui y est raconté n'est rien d'autre que *« ce à quoi veut aboutir le projet idéologique dont est porteur le discours*[1]*»*. Cette instance fonctionne donc comme une vérité du discours. Cela est perceptible à travers les constatations suivantes :

- Le récit, dans *Journal 1955-1962,* apparaît comme un espace qui recèle toutes les données vraisemblables dans lesquelles les sociétés visées peuvent être représentées. Il permet à ce que l'on a envie de dire de se concrétiser.

- Il apparaît comme une formulation des répercussions d'un conflit opposant deux communautés : une communauté coloniale aux abois, qui mobilise tous les moyens lui permettant de perdurer, et celle des autochtones qui, prenant conscience de l'injustice dont elle fait l'objet, recourt à l'insurrection pour se délivrer.
  Dans le sillage de ce conflit, la communauté kabyle est représentée tel un enjeu ou comme étant cette partie faible, bonne à assujettir pour se faire appréhender par l'autre.

- Le récit montre que tout projet révolutionnaire qui se nourrit de la souffrance des opprimés pour parvenir à ses fins est promis à l'échec. Pis encore, il peut conduire la société qu'il prétend défendre à des

[1] H. MELIANI, *Lecture Idéologique de « Zohra, la femme du mineur » de Abdelkader HADJ HAMOU*, Mémoire de D.E.A, Université d'Oran, 1982, p. 45.

dérives dont le rétablissement n'est pas certain vu que la portée des effets négatifs peut s'étendre à plusieurs générations.

- Le récit révèle l'échec du projet idéologique colonial qui, n'ayant pas prévu qu'en formant des intellectuels pour servir de médiums, n'a fait que semer la graine de la révolte.

En se rendant compte, à mi-chemin, des clivages entre ce que l'on leur a toujours inoculé comme idéaux, et des scènes quotidiennes qu'affiche leur vécu, ces intellectuels rompent avec ce qu'ils jugeront comme «discours mensonger» pour se reconvertir à un autre système de valeurs, celui des leurs.

1.6. La discontinuité narrative

Un journal est censé rapporter le vécu de son auteur au jour le jour. Cependant, bien de facteurs interviennent souvent pour interrompre sa continuité. Ces facteurs sont parfois indépendants de la volonté du diariste (une maladie, une mort subite, la disparition des manuscrits…). Ils peuvent aussi relever de sa responsabilité : le caractère discontinu d'un journal peut provenir de la décision du diariste de rompre avec la monotonie résultant de l'éternel recommencement. Il peut se présenter également comme une manière de céder à ses lubies d'écrivain.

Dans le cas de *Journal* 1955-1962, la périodicité n'est pas quotidienne. Le rythme de l'écriture est dicté plutôt par l'importance des événements que par des raisons subjectives vu que le diariste n'est pas en position de céder à des caprices compromettants.

Les premières notes sont écrites au mois de novembre et décembre 1955, période qui coïncide avec l'anniversaire de l' « insurrection ». Il est aisé de constater que l'écrivain se livre beaucoup plus à l'analyse. En observateur peu impliqué, il dresse un bilan d'une année de guerre dont les enjeux lui paraissent douteux.

A partir de 1956, nous constatons une certaine régularité dans l'écriture. C'est l'information documentaire qui prévaut, donnant au journal la forme de chronique. Cet aspect de l'écriture s'étend jusqu'à juillet 1959 où Feraoun décide d'interrompre son entreprise après s'être aperçu de l'absurdité d'une telle pratique dans un contexte marqué par tant d'hostilité et de fanatisme.
Voyant son pessimisme s'atténuer et se rendant compte de l'importance de son témoignage, le diariste renoue avec sa pratique à partir de janvier 1960 jusqu'au dernier jour de sa vie.

Paradoxalement, quoiqu'elle puisse paraître une insuffisance structurale, la discontinuité narrative dans notre corpus peut être envisagée comme une stratégie efficace, employée pour mieux organiser le récit :

- Les dates qui jalonnent le journal de Feraoun semblent être une invitation à un voyage dans le temps : telles des balises chronologiques, elles déclenchent, chez le lecteur, un va-et-vient constant entre les années et lui permettent de se déplacer entre les moments de l'Histoire en quête de ressemblances et de divergences.

- L'agencement des notes isolées du journal permet de rapprocher un passé distant de l'actualité quotidienne. Cela donne au lecteur la possibilité de classer les passages séparés, de comparer les faits, de les interpréter et de constater, à travers leurs analogies, que l'Histoire est une répétition périodique et inévitable d'événements.

- La discontinuité narrative, comme procédé diariste, épargne à Feraoun le recours continuel aux explications et aux démonstrations. Il se retire pour laisser volontiers les segments narratifs s'imbriquer et s'exprimer par eux-mêmes. De la sorte, il réussit à atteindre l'effet escompté : donner au lecteur la sensation de

(re)constituer l'Histoire par le biais de la conscience, les jugements et la mémoire d'un diariste en perpétuel déplacement dans le temps.

1.7. Le récit comme prétexte

L'observation attentive des traits du diariste (qui abhorre la violence, prône l'indulgence, laïc, se révolte contre l'instrumentalisation de la religion et l'assujettissement de l'Homme, sacralise le savoir et croit en son pouvoir, refuse l'injustice…), ceux du système colonial (oppresseur, hautain, machiavélique, immoral…), ceux des maquisards (fanatiques, opportunistes, violents…), ceux des autochtones (pauvres, humiliés, crédules…) nous permet de constater que les parties en présence sont représentées exactement en fonction des données produites par le discours de Feraoun. Elles sont façonnées de sorte que de leurs contacts et de leurs échanges naissent des pensées et des dires déjà préconçus. Il s'agit donc des déterminations posées par le discours, et non par le cheminement du récit qui parait comme un prétexte pour permettre d'émettre des valeurs préalablement fixées. Le récit fonctionne donc en référence au discours.

2. Le discours

A la différence des «*journaux personnels*», selon la terminologie de Philippe Lejeune, qui relèvent du privé, celui de Mouloud Feraoun s'ouvre à l'extérieur et appelle au partage. Cela suppose la présence d'un destinataire comme partenaire.

Dans la majeure partie des notes du corpus, c'est le diariste, lui-même, qui s'assigne la responsabilité d'émettre son discours. Devenant *« narrateur-agent*[1] *»*, il parle de lui à la première personne, dévoile graduellement son identité, ne permet de voir que ce qu'il offre à partager et nous entraîne à admettre complaisamment ce qu'il énonce sur lui ainsi que sur les deux sociétés en présence.

[1] J-P. GOLENSTEN, *Lire le roman*, Bruxelles, De Boeck & Larcier, 1999, p. 41.

Parfois, se rendant compte qu'il ne peut à lui seul assumer tout le discours vu la multiplicité des voix et des opinions, et craignant que la cohérence de l'énoncé ne soit compromise s'il a été émis exclusivement par lui, Feraoun juge utile de solliciter d'autres personnages pour leur attribuer le rôle de dire ce qui compléterait son message. C'est la raison qui justifie la présence des militaires, des colons, des autochtones et des révolutionnaires : *« Ne pouvant se résoudre ni à parler en son propre nom ni à confier ce soin à un seul personnage, il répartit le discours entre les divers acteurs [1]».*

2. 1. La forme et le degré de pureté du discours

Le langage dans notre objet textuel se veut direct, sans ambages car le contexte où évolue le diariste et sa mission de témoin le nécessitent.

Toutefois, le discours véhiculé par les notes n'est pas toujours exprimé de manière explicite. Parfois l'écrivain l'infuse au récit pour paraître comme *« une sorte de kyste[2]»* et mise sur les codes que le personnage chargé de produire le discours et l'énonciataire ont en commun, pour accéder à ce qui se dissimule derrière l'apparence innocente des mots et les différentes allusions nées de *« la contamination »* entre le récit et le discours comme le souligne Genette :

> « Il y a presque toujours une certaine proportion de récit dans le discours, une certaine dose de discours dans le récit. (…) Tout se passe comme si les deux types d'expression se trouvaient très différemment affectés par la contamination[3].»

Dans *Journal 1955-1962*, nombreux sont les passages narratifs qui sont traversés par des traits discursifs faciles à saisir. A titre d'exemple, dans l'extrait :

> « Ce matin, vers huit heures, le capitaine s'est adressé à la population : il parcourait la ville, en jeep, et la voix amplifiée du

[1] *Ibid*.
[2] *Ibid*.
[3] *Ibid*., p. 65.

> haut-parleur venait réveiller dans leur lit, les bourgeois faisant la grasse matinée après une nuit de veille, car le triste ramadhan s'est abattu sur nous, depuis le début du mois. Le haut parleur disait : " tous les hommes à partir de 14 ans, sont appelés à se rassembler à la place de la mairie pour une communication importante…"et en fin : " passé neuf heures et demi, ceux qui ne seront pas sur la place seront considérés comme suspects".» (p. 279) (12 avril 1957)

Quoiqu'il soit aisé pour le lecteur de se rendre compte qu'il est face à un narrateur qui se livre à la relation d'un fragment d'une journée mouvementée, jalonnée par des scènes où la violence est ce qu'il y'a de plus présent, il ne peut s'empêcher de s'attarder devant les «intrusions» qui le situent face à un locuteur en position d'émettre son discours. Le qualificatif *« triste »* attribué au mois de Ramadhan pour le faire passer pour un visiteur importun, la description des rapports marqués par le doute et la menace entre les deux communautés en présence, l'allusion faite au mode de vie mené par la classe bourgeoise, les deux points et les guillemets qui délimitent les paroles du capitaine sont des marques de discours qui viennent s'insérer dans le récit, lui donnant un aspect hétéroclite.

Tout comme le récit, le discours dans *Journal 1955-1962* est rarement à l'état pur. Il se trouve souvent infiltré par une *« certaine proportion de récit»*. Ce dernier perd son statut pour devenir un élément de discours :

Dans le passage :

> « Je reviens d'Alger, où, j'ai passé trois jours. J'ai vu les gens de chez moi à l'hôtel. Ahuris, amaigris, silencieux, misérables. La désolation qui se lit sur leur visage, n'est qu'un pâle reflet des souffrances qu'on endure là-bas. Les soldats frappent, volent, torturent et tuent, le fils de Si Chérif a été fusillé en dessous du couvent des sœurs, il n'est pas mort mais, grièvement blessé. On l'avait emmené à Beni Douala, puis, après interrogatoire classique, revêtu d'une vareuse militaire et gratifié d'un fusil. On l'a ramené en jeep à Tizi-Hibel. Là, on lui a dit de partir et on lui a tiré dessus. » (p. 289) (6 mai 1957)

tout est centré sur la subjectivité d'un locuteur qui apparaît à travers son appréciation des faits : la peinture pathétique des gens opprimés, l'évocation des

méthodes *« classiques »* qu'une victime subit avant de périr, les indicateurs spatio-temporels : *«Alger », «trois jours », «chez- moi », «là-bas»…*, tous ces signes sont des critères d'ordre linguistique qui renvoient au locuteur au moment où il tient son discours. Toutefois, malgré cette domination des éléments discursifs, cet extrait n'est pas tout à fait exempt des traits du récit.

La description, dans ce passage, nous donne l'impression que les événements se racontent eux-mêmes sans se référer au narrateur, chose qui se considère comme caractéristique essentielle du récit. Le pronom personnel *« je »* qui peut être interprété comme un élément du dispositif discursif car il s'agit d'un « *je »* qui exprime son point de vue et son rapport aux événements dont il est témoin mais surtout comme celui du récit du fait qu'il ne suppose pas forcément la présence d'un «tu», d'un «ici » et d'un «maintenant». Il est là juste pour désigner un personnage.

Un discours peut donc contenir des bribes de récit qui se transforment en éléments constituants du dispositif discursif pour étayer le message véhiculé, chose qui altère la pureté du discours mais sans lui faire perdre son statut.

2.2. Les stratégies discursives dans Journal 1955-1962

Le discours, dans notre corpus, est déterminé par sa visée illocutoire. Il a comme objectif d'agir sur celui à qui il s'adresse.

Afin d'influencer son lecteur et le persuader du bien fondé de ses opinions, le diariste, en locuteur, fait usage de tout ce qui est susceptible de produire un effet sur lui. Le processus argumentatif dans le texte se profile dans sa tentative de parvenir à un accord préalable avec l'énonciataire, un accord tacite fondé sur ce qu'ils ont en commun comme savoirs, convictions, croyances et valeurs avant de lui proposer l'indépendance comme choix salvateur à la haine et à la violence qui prévalent sur les rapports des deux communautés en présence.

Il est à noter que cette proposition est constamment accompagnée d'une mise en garde contre le danger que peuvent représenter les maquisards s'ils s'accaparent du pouvoir.

Pour analyser le fonctionnement de l'argumentation dans *Journal 1955-1962,* nous jugeons utile d'étudier les trois « preuves » inspirées de la pensée aristotélicienne, et auxquelles le discours argumentatif fait souvent appel :

2.2.1. La construction de l'éthos

Se rendant compte que le portrait offert d'un personnage est déterminant dans la quête de conquérir son lecteur, comme le souligne Genette :

> « La sympathie ou l'antipathie pour un personnage dépendent essentiellement des caractéristiques psychologiques ou morales que lui prête l'auteur, des conduites et des discours qu'il lui attribue, et fort peu des techniques du récit où il figure.[1] »

le diariste se pourvoit de tous les traits susceptibles d'accréditer son discours et faire rallier le lecteur à ses convictions :

Dans le dessein de le préparer à ce qu'il envisage de lui transmettre, il veille à ce qu'il fasse constater l'objectivité de ses opinions. Il tient à ce que ces dernières paraissent se constituer au fur et à mesure de l'évolution des événements et qu'elles n'aient rien de préconçu.

Sans verser dans des slogans creux ou recourir à la langue de bois, Feraoun lui montre qu'étant issu des deux cultures, il est assez bien placé pour se prononcer sur la situation conflictuelle opposant les deux sociétés en présence.

Réfractaire aux dogmes et refusant de mener la vie des troupeaux à laquelle l'appelaient les politiciens, il offre de lui l'image d'un homme libre, incorruptible, fiable, celui des grands engagements.

Afin de renforcer sa crédibilité vis-à-vis de son destinataire, notre diariste tient à paraître cet instituteur qui sacralise le savoir et se sacrifie pour le décerner en dépit des conditions essoufflantes, cet homme qui affronte stoïquement les atrocités de la guerre mais qui traverse, en être humain, des moments de faiblesse. Il conserve l'image d'un homme correct et honnête qu'un statut

[1] G. GENETTE, in V. JOUVE, *L'effet- personnage dans le roman*, Paris, PUF, 1992, p. 15.

estimable et des privilèges tentants ne lui font pas faire des concessions quand il est question de dire la vérité. Il veille à ce qu'il ne paraisse pas ce fanatique qui persiste à camper sur ses opinions quand il réalise leur fausseté, mais plutôt l'humaniste prônant la tolérance et la fraternité et qui espère voir les générations montantes se défaire des résidus de la haine du passé pour ne se préoccuper que de la construction de l'avenir.

2.2.2. Le pathos

Pour séduire son allocutaire, le locuteur joue sur plusieurs fibres sensibles, susceptibles de l'émouvoir et le persuader de la justesse de ses constats. Il lui fait part de ses incertitudes, ne lui dissimule rien de ce que lui vaut son statut de colonisé comme commotions. Il ne manque pas de lui décrire ses traumatismes, issus de son errance entre une société qui se montre méfiante à son égard, ne voyant en lui qu'un transfuge insensible à ce qu'elle endure, et une autre qui ne lui fait confiance, le relègue au second plan et s'acharne inconsciemment à briser, en lui, les belles images qu'il a d'elle.

Réalisant qu'il s'adresse à un destinataire collectif, Feraoun adapte son discours en fonction des traits de son allocutaire : Algériens (Kabyles, Arabes) ou Européens :

- Pour faire agir l'état passionnel des Kabyles, il ne manque pas d'afficher sa fierté de ses origines, son zèle devant les abus dont ils ont toujours fait l'objet, sa compassion devant leur impuissance face à deux forces qui surenchérissent en violence.

- Le diariste ne se mure pas dans son appartenance berbère. Il montre qu'il est au service d'une cause qui dépasse l'étroitesse régionale : il souligne son appartenance territoriale, affiche son inquiétude vis-à-vis de ce qu'endurent ses compatriotes. Il laisse entendre qu'il ne se focalise sur la Kabylie que comme échantillon de ce qui se passe à travers tout le pays.

A travers l'évocation des lieux différents, des personnes non-kabyles, il signifie que le temps n'est pas aux divergences, qu'il est possible, voire impératif, de s'unir contre les menaces qui guettent «tous» les Algériens. Il semble dire : « nous pouvons, tous ensemble, contribuer au même rêve, accéder à cet idéal de liberté, de justice et d'harmonie entre Algériens».

- A fin d'avoir l'approbation des Européens d'Algérie, le diariste rétablit le contact avec sa formation occidentale. Il s'agit de rappeler constamment l'idéal républicain, ancré dans la mémoire et dans la conscience des Français. Il l'évoque implicitement à travers la laïcité, l'appel indirect à la justice sociale, la garantie des droits des citoyens et la protection des libertés, l'enseignement à tous les membres de la société, le bon fonctionnement des institutions…

- Les notes de Feraoun laissent entrevoir sa «correction » d'observateur. Cela se traduit par son respect pour les sociétaires du système colonial, décrits comme vaincus : malgré ce qu'ils font endurer aux siens, il les traite beaucoup plus comme étant ceux de «l'autre camp » que des « ennemis » à honnir. Cela fait de lui un témoin impartial même aux yeux de ses adversaires.

Le discours de dénonciation de Feraoun se veut porteur d'un message qui dépasse le destinataire algérien et français pour atteindre l'ensemble des hommes, sans tenir compte de leurs origines, pour mobiliser le maximum de soutien à la cause qu'il défend.

- A travers la peinture de l'image d'un peuple démuni, des victimes de la guerre et le compte rendu de la souffrance morale et physique comme lot quotidien, le diariste réussit à transformer cette faiblesse en un argument qu'il brandit dans le but de mobiliser l'opinion internationale. En lui donnant à voir les conditions où vit un pays impuissant, il révèle le vrai visage d'un système colonial fallacieux qui prétend être porteur de progrès. Il démasque également

ceux qui, profitant de l'anarchie régnante, ne se gênent pas d'abuser du besoin et de la vulnérabilité des leurs pour se comporter en maîtres.

- En précisant le détail que les enfants, les femmes et les vieillards, constituent le plus grand nombre des morts, le diariste cherche à susciter le choc : ce sont des catégories d'individus dont l'évocation suffit à créer une «orientation» émotionnelle. L'enfant est associé à l'innocence et la mort de l'innocent éveille des sentiments d'injustice et de pitié. De même pour les femmes et les vieillards (par leur impuissance et leur incapacité de se défendre).

2.2.3. Le logos

Dans sa stratégie démonstrative**,** si le diariste reconnaît les mérites de la civilisation occidentale, c'est pour faire constater le visage hideux et les contradictions du système colonial. Il procède par l'admission de la vision de l'adversaire pour la retourner contre lui. De plus, en appelant à la cohabitation entre les deux sociétés sans tenir compte de l'issue de la guerre, il dénie aux siens la barbarie dont on les a toujours taxés.

A travers son discours manichéen, Feraoun tient à représenter les autochtones comme étant ce peuple démuni, constitué de victimes de guerre. Il procède de la sorte dans le dessein de transformer cette faiblesse en un argument afin de mobiliser l'opinion de l'intérieur comme celle de l'extérieur.

Dans le cas des maquisards, le diariste agit en cartésien. Il suspend tout jugement prématuré et se montre circonspect quant à la sincérité de leurs intentions, puis cherche à les connaître de près, médite sur tout ce qui provient d'eux. Ce n'est qu'après une longue délibération qu'il parvient à prendre sa décision. Le doute, chez lui, n'est qu'un moment fondateur dans le cheminement de la vérité.

Le premier mouvement de pèlerinage vers la civilisation occidentale où l'écrivain semble fasciné par des valeurs étrangères à sa culture - ce qui lui vaut les reproches les plus acerbes - se trouve contrebalancé par un second mouvement, celui du retour aux sources où il donne l'impression de subir une autre mue mais dans le sens inverse. Il semble se défaire des valeurs européennes pour se reconvertir aux siennes.
Afin donc de s'assurer un accueil favorable et un maximum de sympathie, il donne au lecteur l'impression d'assister au retour du fils prodigue.

A ces arguments d'ordre narratif et socioculturel s'ajoute un autre d'ordre politique où l'accent est mis, d'une part sur la violence, la complicité de l'administration et le trébuchement du système colonial et, d'autre part, sur ce qu'il considère comme fanatisme et abus des maquisards. Tout cela est dénoncé dans une sorte de réquisitoire prenant l'image d'un syllogisme[1] dont la structure est :

- Toute action sociale, politique et militaire qui vise le changement, sans plan stratégique net ni idéologie structurée, porte en son sein les germes de son autodestruction.
- L'action sociale, politique et militaire du système colonial, ainsi que celle des maquisards visent le changement, sans plan stratégique net ni idéologie structurée.
- L'action sociale, politique et militaire du système colonial, ainsi que celle des maquisards portent en leur sein les germes de leur autodestruction.

[1] Un argument composé de trois propositions : une majeure, une mineure et une conclusion qui se déduit forcément des deux autres.

Mais la majeure de ce syllogisme a été amputée pour le transformer en enthymème[1], source des allusions et des énoncés aussi bien implicites qu'explicites dans le journal de Feraoun.

2.2.4. Le discours rapporté comme mode d'investigation

Pour que l'aspect monologal du discours du diariste ne compromette pas la crédibilité de son témoignage en faisant de lui une version exclusivement subjective, Feraoun a eu la précaution de le dédoubler d'autres voix. La présence massive de ces voix-témoins constatée tout au long de la lecture du *Journal 1954-1962* a pour fonction de :

1- Confirmer la version du diariste et générer un effet d'objectivité et d'authenticité : en rapportant certaines paroles, Feraoun donne l'impression d'être moins impliqué dans l'énonciation dans la mesure où il se dissimule derrière les voix de nouveaux locuteurs qui auront pour apport de valider et d'étayer ses dires tout en occultant ceux de son antagoniste.

Pour la mise en œuvre de cette stratégie argumentative, le discours rapporté direct semble être son choix de prédilection.

Dans l'extrait qui suit :

> « Un compatriote qui a fait ses classes primaires et qui est plein de bon sens paysan m'a dit : " Tu connais l'Histoire, toi. Les tomates et tous les légumes ça dépasse le coup d'éventail. Un président de Conseil, ça dépasse un aventurier, ministre plénipotentiaire. Alors on peut insulter la France maintenant" ? » (p. 103) (12 janvier 1956)

le diariste revient sur le prétexte du coup d'éventail et s'interroge sur la nature d'un orgueil français qui fait conquérir un pays quand on fait subir «un affront» à un consul mais qui plonge les décideurs dans un mutisme inexplicable quand les colons d'Algérie humilient ostensiblement le premier ministre de l'Etat. Feraoun,

[1] Un syllogisme réduit à deux propositions.

comme voulant se retrancher de la responsabilité d'émettre un jugement, fait fondre la voix d'un autre personnage *« plein de bon sens paysan »* dans la sienne pour lui faire dire ce que, lui, avait l'intention d'énoncer.

2- Neutraliser et invalider les informations racontées par l'antagoniste :

Dans le dessein de les réfuter, en faisant constater l'écart entre l'information de l'autre et celle citée, le diariste estime efficace de mettre en scène la voix de son adversaire. Qu'elle soit celle des maquisards ou celle du système colonial, il procède à la confronter à la sienne ou à celle des autres témoins donnant, ainsi, un aspect conflictuel à son discours.

De la sorte, le lecteur se trouvera impliqué, dans la mesure où il se découvrira dans une position de juge qui, en partenaire à part entière, sera appelé à comparer les témoignages divergents avant de se trouver enclin à former, lui-même, les jugements espérés par le diariste.

Parfois, en recourant au discours rapporté indirect, Feraoun étaye son opinion d'une voix d'autorité, qui jouit d'une grande crédibilité auprès du lecteur, pour plus d'effet.

Dans le passage :

> « Pascal se trompe lorsqu'il dit que ne pouvant fortifier la justice, les hommes ont justifié la force, ils l'ont divinisée et elle n'a que faire de leur justification. Lorsqu'on la rencontre, on se découvre humblement, on s'agenouille et on se met à l'adorer. Si, toutefois, elle ne vous a pas écrasé auparavant et si, vous avez eu le temps de vous mettre en position. » (p. 212) (9 novembre 1956)

il fait appel à la voix de Pascal, symbole de la raison et du discernement, non pas pour la contredire mais pour évoquer l'écart entre les agissements du système colonial et les valeurs françaises représentées par la réflexion pascalienne. Par ailleurs, il se sert de cette même voix comme argument tranchant qui cautionne son opinion quant à l'aveuglément et la cruauté de la nature humaine,

pour signifier que ce que l'on fait subir à la communauté autochtone par les maquisards et les militaires français, comme atrocités, dépasse l'entendement.

Dans l'extrait : *« Des armes ont été laissées sur le terrain, un mort a été découvert. Dieu ait son âme ! Ce mort a dû se volatiliser puisque personne ne l'a vu. » (p. 14) (novembre1955),* le diariste investit le discours indirect libre pour faire part - non sans dérision - de la version des autorités coloniales des faits (des armes laissées et un mort introuvable !). Dans cette dualité discursive où le désaccord des opinions est perceptible, le locuteur se préoccupe beaucoup plus de rapporter ce que les responsables français donnent l'impression de dire qu'à la manière dont ils le disent. Ce procédé lui procure une marge de manipulation qui lui permet une transformation partielle du témoignage de son adversaire afin d'affaiblir sa position avant de le disqualifier.

Par le biais de l'analyse du récit et du discours, dans ce troisième chapitre, nous avons essayé de démontrer que la jointure de ces deux instances fait transparaître le projet idéologique contenu dans notre corpus, *Journal 1955-1962* :

Le récit relate, sous un mode dégradé, les péripéties d'un conflit tumultueux, opposant les maquisards algériens et le système colonial français dans l'Algérie d'avant l'indépendance, entraînant dans son sillage une communauté kabyle destinée à assumer les conséquences d'une guerre dont les enjeux la dépassent. L'analyse de cette instance nous a permis d'examiner les critères constitutifs que renferme l'écriture fragmentaire, de saisir la formulation idéologique de sa thématique, de réaliser l'oscillation du diariste, lors de l'écriture, entre l'attrait qu'exerce sur lui la littérature et la sobriété qu'exige l'information documentaire. Elle nous a, ainsi, donné la possibilité de constater que l'histoire n'est qu'un prétexte pour laisser transparaître une idéologie et de montrer comment, à partir de la discontinué narrative, il nous est paradoxalement possible d'appréhender la totalité de l'existence du diariste.

Le discours, quant à lui, est porteur d'un projet de dénonciation inspiré, d'une part, du conflit opposant la société autochtone et la société coloniale et, d'autre part, des circonstances qui font des Kabyles une communauté doublement martyrisée, d'après le diariste.

A ce niveau, il nous est possible de déceler le mode d'apparition du discours, les rapports qu'il entretient avec le récit, et les stratégies adoptées par le diariste pour persuader de l'objectivité de son témoignage.

Notre analyse, dans le premier chapitre de cette première partie, nous a permis de rendre compte de certaines connotations de l'idéologie sans pour autant nous défaire de l'embarras que suscite la tentative de la circonscrire.
Par le biais de l'examen du rapport qu'entretiennent entre elles la littérature et l'idéologie, nous avons tenté de rendre compte des différents modes d'apparition de cette dernière dans une oeuvre.
L'évocation des faits historiques et les conditions sociales qui caractérisaient la vie de la société autochtone et celle de la société coloniale, dans les années cinquante, nous a donné la possibilité de situer notre corpus dans le contexte socio-historique qui l'a vu naître. Cela nous a permis d'affirmer que le champ idéologique qui marque *Journal 1955-1962* est à comprendre à travers les tensions qui caractérisent les rapports entre ces deux communautés.
En esquissant le parcours de Feraoun, en tant que maître-élève et écrivain, il nous a été donné de comprendre ses déterminations intellectuelles et affectives, de connaître les différentes phases qu'a connues l'évolution de sa conscience et d'expliquer l'origine de son regard désenchanté quant à la possibilité d'une cohabitation durable entre le colonisateur et le colonisé.

Dans le deuxième chapitre, l'étude des caractéristiques de l'écriture diariste, nous a permis de souligner les indications qui prouvent bien que les notes de Feraoun n'étaient pas promises à la poussière et aux fils des araignées et qu'il avait bel et bien l'intention de les publier. Elle nous a donné ainsi la possibilité d'affirmer que le journal, comme mode singulier, a constitué le genre le plus adéquat, capable de véhiculer les préoccupations d'un intellectuel en situation de guerre.
A travers la description du processus de transformation dans la vision du diariste au fur et à mesure de l'évolution des événements, il nous a été possible de rendre compte de la construction de son identité ainsi que celle de sa conscience.

L'examen du fonctionnement du récit et du discours, dans le troisième chapitre de cette partie, nous a été profitable dans la mesure où il nous a permis de voir comment, de la jointure de ces deux niveaux de l'énonciation, s'incarnent les différents effets idéologiques dans notre objet textuel.

Deuxième partie :

Traits idéologiques d'une écriture diariste

Nous tenterons, dans cette deuxième partie, de voir comment Feraoun fait acquérir du relief à son journal en lui assignant plusieurs rôles primordiaux :
Nous verrons, dans un premier chapitre, où la psychanalyse sera au centre de notre recherche, comment la question de l'identité et celle de l'existence sont abordées. Nous expliquerons, également, que si le diariste se retranche dans sa solitude et recourt à l'écriture c'est pour se permettre de se lancer dans une quête permanente d'un moi constamment fuyant.
Nous examinerons, enfin, l'écriture dans *Journal 1955-1962* comme un exercice thérapeutique dans la mesure où il procure au diariste la possibilité de s'extérioriser et de résister aux inquiétudes obsédantes que suscite la guerre.

Dans le deuxième chapitre, notre souci sera de déceler l'attitude de Feraoun vis-à-vis des événements qui jalonnent son quotidien. Nous montrerons comment sa prise de position se profile à travers sa caractérisation des deux sociétés en présence : celle des autochtones et la communauté coloniale.

La représentation de la société autochtone, nous permettra de déduire sa compassion vis-à-vis de ce qu'il considère comme injustices subies par la communauté kabyle ainsi que sa circonspection, en tant qu'Algérien, à l'égard des révolutionnaires.

A travers la caractérisation de la communauté coloniale, nous percevrons son désenchantement après avoir réalisé le hiatus entre le fonctionnement réel du système colonial et son discours illusoire.

Notre préoccupation, dans le troisième chapitre, sera de montrer que notre corpus constitue une source précieuse pour l'Histoire dans la mesure où il aide à comprendre l'évolution des événements historiques qui ont marqué l'Algérie coloniale des années cinquante.
Nous nous attacherons, aussi, à mettre l'accent sur l'obstination du diariste à témoigner ainsi que sur sa détermination à lutter contre l'oubli et contre les différentes tentatives de falsification de l'Histoire.

En nous appuyant particulièrement sur les travaux de Jacques Le Goff, nous étudierons, l'importance du témoignage, sa relation avec l'Histoire et comment un témoin peut faire office d'historien.

Pour clore ce chapitre, nous examinerons les rapports qu'entretiennent le passé et le présent entre eux et tenterons d'expliquer comment une bonne connaissance du passé contribue à comprendre le présent et aide à mieux envisager le futur.

Chapitre premier :

La dimension affective

Nous nous appliquerons dans ce chapitre à montrer que le journal, à travers ses caractéristiques et ses opportunités, se révèle le mode le plus approprié pour véhiculer une vision tragique que peut inspirer une guerre.

D'abord, nous signalerons que la tenue d'un journal par Feraoun est la réaction d'un intellectuel au marasme que provoque en lui la guerre.

Ensuite, nous énumérerons les aspects tragiques abordés dans les notes. Outre la solitude comme choix, nous évoquerons l'omniprésence de la mort en tant que phénomène inhérent aux conflits armés. Nous ferons, aussi, voir comment le diariste prend acte de la décadence du système colonial comme un prélude à un divorce définitif avec lui.

Nous montrerons, enfin, que les notes quotidiennes dans notre corpus ne s'enferment pas dans une vision pessimiste de l'existence mais proposent maintes possibilités qui restent ouvertes à l'Homme pour transcender sa condition et trouver ainsi une signification à sa vie.

Nous verrons donc que, œuvre d'une personne qui vit la guerre de l'intérieur, *Journal 1955-1962* constitue une tentative de résistance contre le tragique et une cure relativement efficace grâce aux fonctions thérapeutiques qu'il remplit.

1. L'écriture tragique

Fidèles à leur vocation d'intellectuels, les écrivains ont toujours tenté d'analyser la guerre comme manifestation particulière au centre de laquelle figure l'Homme. Cependant, chacun d'eux à sa manière d'appréhender ce phénomène.

Dans notre objet textuel, cette différence s'annonce dès le départ. Le choix du journal, comme moyen d'expression, laisse transparaître une conception tragique des événements atroces auxquels assiste quotidiennement le diariste.

En effet, le caractère tronqué, désordonné et mutilé de l'écriture fragmentaire dans notre corpus s'avère le plus adéquat pour traduire la crise d'un homme

tourmenté comme le signale Lucien Goldman : *« Il n'y a pour une oeuvre tragique qu'une seule forme d'ordre valable, celle du fragment, qui est recherche d'ordre, mais recherche qui n'a pas réussi, et ne peut pas réussir, à l'approcher*[1]*»*.

Cette crise véhiculée à travers les notes de Feraoun prend des formes variées :

1.1. La cruauté d'un destin

Journal 1955-1962 développe une vision négative de la guerre. Pour Feraoun, rien ne peut justifier cette dernière. Elle n'est qu'un désastre qui révèle la cruauté et l'imbécillité des hommes.

Cette conception est perceptible dans la majorité des observations, traversée par une teinte d'affliction et de détresse :

> « Dans les villes les attentats se multiplient : stupides, affreux. Des innocents sont déchiquetés. Mais quels innocents ? Qui est innocent ? Les dizaines d'Européens consommateurs paisibles dans un bar ? Les dizaines d'Arabes jonchant la route, près d'un autocar déchiqueté ? Terrorisme, contre-terrorisme, terreur, épouvante, mort, sang, cris désespérés, cris de douleur atroce, râles d'agonie.» (p. 195)

Comme le montrent ces notes du 06 octobre 1956, la figure du diariste, envisagée dans ses rapports aux conditions extrêmes générées par la guerre, renvoie à un douloureux sentiment d'être. Feraoun assiste désolé et désespéré aux conséquences dévastatrices du conflit armé sur les individus.

En omettant, dans ce passage, de préciser son appartenance comme victime ou de recenser ses dégâts particuliers, il signifie qu'il s'agit d'un phénomène où tout le monde passe pour perdant, que nul n'est épargné par le mal produit par cette machine monstrueuse qui démolit tout sur son passage, n'entraînant que mort et décombres. L'emploi récurent des phrases

[1] L. GOLDMANN, *Le Dieu caché*, Paris, Gallimard, 1959, p. 220.

interrogatives renforce cette idée et traduit la folie et la bêtise des responsables qui, en faisant subir aux hommes de tels drames, feignent de défendre des idéaux.

Devant l'étendue du malheur subi et tout en prenant conscience de son impuissance vis-à-vis de l'ampleur des désastres engendrés, le diariste recourt à son journal pour en faire le réceptacle de sa douleur et y accumuler ses rancoeurs vis-à-vis de ceux qu'il tient pour responsables**.**

Journal 1955-1962 consiste donc à enregistrer, à partir d'une écriture de soi, les répercussions funestes des événements guerriers qui détruisent l'individu en général et l'intellectuel en particulier en le livrant à des interrogations dont les réponses ne sont pas toujours évidentes.

Une fois que le diariste eut fait le constat de la vanité d'une existence marquée par l'horreur de la guerre, il se demande si la vie a encore de la valeur et mérite d'être vécue : *« C'est affreux. Depuis hier j'ai perdu le goût de vivre» (p.245).*

À ce genre de questions existentielles, plusieurs auraient été les solutions qui se seraient proposées à un homme à sa place, en proie à de telles angoisses, pour échapper au constat de l'absurdité de la vie qu'il mène :

Se trahir en adhérant au système de valeurs de l'une des forces antagonistes en présence, endurer péniblement et passivement cette absurdité et attendre la mort comme sort inéluctable ou, simplement, se réfugier dans la religion ou d'autres explications métaphysiques. Mais le diariste, en intellectuel réfractaire aux solutions toutes faites et annulatives de la réflexion, refuse ces choix et opte pour une autre voie qu'il estime salvatrice, celle de se maintenir dans l'existence, observer avec clairvoyance son absurdité et demeurer dans une révolte lucide.

Aux sentiments de lassitude et d'angoisse qui le rongent, il répond par le devoir de vivre, de se jeter dans le tumulte des événements pour les observer, les décortiquer et en témoigner :

> «J'ai éprouvé une certaine fierté à me situer ainsi en pleine bagarre, en première ligne, alors que d'autres doivent se morfondre dans un coin obscur et paisible, loin des lieux bénis, où, l'on se sent vivre et où l'on en profite. Enfin, je me suis demandé où pouvait se cacher ce coin obscur et paisible et j'ai dû constater que non, décidément, il n'existait pas, (…) que les hommes avaient découvert leur destin.» (p. 204)

On sent, à travers ces notes du 29 octobre 1956, que Feraoun est à la recherche d'un sens à son existence et que cela le met en appétit. Vivre pour lui, afin de pouvoir analyser la signification de sa vie et témoigner du marasme auquel le contraignent les conditions pénibles où il évolue, constitue, pour lui, une opportunité capable de repousser l'angoisse comme sort. Ce choix lui permet d'élargir les dimensions de son existence en lui conférant plus d'intensité. Il lui donne la possibilité de se faire passer pour l'écho non seulement d'une communauté réduite au néant mais de tous les individus consumés par la guerre.

Toutefois, la tentative de transcender sa condition et de trouver son petit *« coin »* s'avère relever de l'utopique car le diariste se retrouve, à chaque fois, projeté dans sa réalité amère. La recrudescence de la violence et la tyrannie des hommes ne tardent pas à refaire surface, lui rappelant qu'il est promis à un *« destin»* cruel auquel il ne peut se soustraire.

1.2. La solitude

Notre objet textuel reflète une réflexion sur l'Homme. Ses notes évoquent le destin d'un individu dont la vie se résume dans un présent qui déçoit et un lendemain qui déchante.

Fondamentalement seul, dans un monde hostile, et étranger à l'environnement dégradé dans lequel il vit, Feraoun tient son journal comme *« un produit de substitution pour le dialogue impossible*[1] *»*. Il y enregistre la dissonance entre lui et ce qui l'entoure…

[1] G. GUSDORF, *op. cit*., p. 388.

Les moments de repli sur soi sont devenus vitaux pour lui. Ils constituent une opportunité qui lui permet de s'accomplir au sein d'un monde où il lui est pénible de s'insérer. L'écriture solitaire lui est devenue : *«L'instrument même du salut, et le moyen d'une conquête de soi par soi, toujours compromise et toujours recommencée*[1]*»*.

Cette solitude convoitée comme un havre de paix et à laquelle l'extrait, à chaque fois, le renouvellement des hostilités est perceptible dans la plus part des monologues intérieurs qui parcourent notre corpus. Les notes du 1er novembre 1955 en sont une illustration :

> « "Il pleut sur la ville". Les lampadaires sont allumés depuis deux heures. Ils éclairent des façades muettes aux volets clos, aux portes closes. La ville est silencieuse, elle se terre, sournoise, hostile, apeuré…La journée a été calme : une journée triste d'automne. Jusqu'à quatre heures, (…) Le soleil blafard d'automne, ciel sale des jours mélancoliques. Les cloches de la Toussaint sonnent obstinément depuis le matin, sans réussir à éveiller le village. Elles sonnent pour les morts, ni les morts ni les vivants ne les entendent. Les fidèles qui se glissent à l'église, par la porte entrebâillée sont silencieux comme des conspirateurs. D'autres conspirateurs passent sans les voir et échangent un bonjour rapide, un geste excédé qui ne signifie rien. Pas plus que les chrétiens, les musulmans n'ont rien à se dire. Pas plus que "les Français", "les Kabyles" ne pensent à rien. Les uns et les autres, ont perdu ce matin, le goût de parler, de plaisanter, de rire, de boire; d'aller et venir (…).
> Non, vraiment, il n'y a rien à se dire, aujourd'hui, 1er novembre, jour triste des morts indifférents, des vivants inquiets, des Français qui refusent de comprendre, des Kabyles qui refusent d'expliquer.(…)Jour des morts, jour de deuil, jour des vivants silencieux comme les morts, des visages fermés comme les tombes !» (pp. 13-14)

L'écriture dans ce passage, à l'instar de la majorité des notes de *Journal 1955-1962,* est consacrée au discours que se tient à lui-même le diariste. Ce dernier s'épanche dans une effusion de sentiments qui révèle le trouble intérieur ainsi que la souffrance morale qu'il endure et laisse transparaître un besoin de solitude. Par le biais de cette pratique, il lui est possible d'*« enregistrer avec*

[1] A. GERARD, *Le journal intime*, Paris, PUF, 1986, p. 528.

une précision toute sismographique.[1] » les retentissements qu'a eus sur lui la guerre.

Dans cet extrait, la focalisation sur la description psychologique de son moi intérieur est le moyen auquel Feraoun recourt le plus pour illustrer ce que son statut d'hybride lui vaut comme errance et souffrance morale.

Convaincu de l'ampleur de ce que peut entraîner la guerre, il s'évertue à décrire les retentissements catastrophiques d'une année de ce phénomène destructeur sur les individus ainsi que sur les rapports entre la communauté autochtone et celle des Européens d'Algérie.

Cette description approfondie nous permet de saisir l'évolution de la conscience du diariste qui s'oppose, au départ, à la révolution - symbolisée par la date du 1er novembre - comme issue à la situation dramatique que vivait l'Algérie d'avant l'indépendance.

Dans ce passage, Feraoun se dépeint comme une personne constamment en proie aux affres du doute et de la frustration pour illustrer son désir, dans un premier temps, d'épargner aux deux camps un conflit qui déboucherait sur une guerre où il n'y aurait que des perdants.

Cet extrait rend compte de l'état d'un individu qui ne peut s'épanouir que dans son monde intérieur :

Incapable de maîtriser les faits de l'extérieur**,** il les entraîne à son intérieur pour *«reprendre conscience de (ce) qui (est) à l'origine de sa névrose*[2]*»* et s'en rendre maître.

Dans l'espace qu'il se crée, par l'écriture solitaire, le diariste peut s'approprier le pouvoir de reconstituer la vérité dans la seule sphère qui puisse la contenir, celle de son intimité.

Cet état de faits reflété par ces notes, et qui n'aurait pu être décrit si l'écrivain n'avait pas plongé dans son for intérieur pour en rendre compte,

[1] D. COHN, *La transparence intérieure*, Paris, Seuil, 1981, p. 181.
[2] P. LEJEUNE, *op. cit*., p. 63.

traduit un état psychique ébranlé : les phrases courtes, formulées en asyndètes, paraissent comme une fuite, une envie de se tenir à distance de la société au sein de laquelle il vit.

Le caractère mécanique et répétitif de l'écriture, dans ce passage, donne l'impression d'être face à un langage qui échappe à un émetteur incapable de raisonner ou de prendre une décision et qui ne fait que suivre son apathie après avoir perdu son aptitude à la communication. Cela dénote la difficulté de décrire ses émotions et indique que les événements le dépassent.

Le lexique employé dans cette longue tirade : *clos, hostile, apeurés, blafard, morts, sournoise, vaine, conspirateurs, inquiets, deuil, triste, indifférents,…* rend compte, à la fois, de la dimension pathétique et tragique de la situation vécue ainsi que celle du diariste.

Démoli et anéanti au dehors, il devient alors urgent pour Feraoun de s'isoler de la souffrance ambiante pour pouvoir se reconstruire dans son retrait et sa solitude. Il se retire non pour s'échapper mais pour mieux voir. L'introspection est, pour lui, beaucoup plus un acte de méditation que l'expression d'une perte d'intérêt pour le monde extérieur.

Certes le recours insistant à la négation : *«Non», «sans réussir », «ni les morts ni les vivants», «ne signifie rien», «il n'y 'a rien»*...parait comme l'expression d'une absence de motivation pour le monde du dehors ou une lassitude de vivre, mais cela peut être interprété, aussi, comme un refus ou une «autopersuasion» de l'urgence d'une révolte face au tragique subi.

Dans cet extrait, l'omniprésence du registre pathétique qui suscite une émotion vive ne semble pas être une fin en soi mais consiste à mobiliser le public en l'amenant à réagir. Ce procédé parait comme un appel à la révolte face à la généralisation d'une atmosphère lugubre qu'a répandue l'insurrection au sein de la société algérienne des années cinquante.

Dans *Journal 1955-1962*, le diariste, se trouve constamment confronté à un dilemme cruel qui suscite la compassion. Seul, il est tiraillé entre son identification à la culture européenne dont il s'est imprégné lors de son passage à l'école française et l'appel du devoir lui dictant l'urgence de soutenir sa communauté qui subit les revers de la conception du système colonial de cette même culture.

La manifestation de ce dilemme est repérable à travers la multitude des monologues délibératifs et l'expression lyrique qui les traverse. Ce procédé intervient fréquemment, dans notre corpus, pour peindre une situation de trouble, de doute profond et de désespoir : le diariste exprime, par le biais de sa parole solitaire, l'insupportable condition dans laquelle il se trouve. Les notes du 17décembre 1955 en sont illustratives :

> «C'est à Dunkerque que j'ai appris la mort de F.? Le 22 août. On pouvait la mettre au compte des rebelles puisque la même semaine, des troubles très graves (…) ont assombri le ciel d'Algérie et le coeur des Algériens. Ce qui se passait un peu partout chez nous, je le voyais de loin, mais la mort de F. c'était là, tout proche.
> N'étaient les centaines de kilomètres que l'avion avait déroulé entre nous, j'aurais été à fort national, je l'aurais quitté quelques minutes avant sa mort (…).Avant de m'en aller en France (…), c'est lui qui a cherché après moi, pour me dire au revoir et me souhaiter bon voyage.
> -Je ne voulais pas te laisser partir sans te serrer la main. Bon voyage, mon vieux. Ecris-nous. Et tranquillise-toi pour tes gosses…
> (…) F. a eu des funérailles officielles auxquelles je n'ai pu assister. Mais après l'enterrement, le vide absolu s'est fait à fort national et c'est une ville morte que j'ai retrouvée un matin. J'avais hâte de revoir L. et O., il fallait présenter les condoléances aussi mais, une espèce de pudeur inavouable comme une honte, m'empêchait de sortir. Je ne savais plus comment aborder les gens, ni de quoi leur parler. Je craignais de lire dans les regrets, le vague reproche de ma fuite, pareille à une complicité. (…) J'avais honte de me trouver bien portant devant cette famille qui avait tout perdu. Je partageais la honte de mes compatriotes qu'on devait peut-être considérer comme collectivement responsables de ce crime. » (pp. 35-36)

Feraoun, à travers ce passage, rend compte de la célérité avec laquelle les faits se succèdent : les attentats se multiplient, les innocents tombent, la situation se complique, les rapports s'altèrent…

Cela reflète, selon lui, la précipitation de la révolution et le caractère passionnel qui marque l'action des maquisards.

L'émotion semble le submerger lorsqu'il évoque la mort de son ami F. Cette mort apparaît comme la fin d'un rêve longuement promené. Elle met terme aux aspirations utopiques qu'il a toujours nourries. Ainsi, l'espoir de voir les deux communautés, musulmane et européenne, se concilier et cohabiter en paix vient de s'estomper à jamais.

Autrefois, cet espoir se régénérait bien qu'il se heurte constamment à un destin cruel (symbolisé par l'entêtement des deux communautés qui campent sur leurs positions et ne cessent de s'incriminer) mais cette fois-ci, la mort vient rompre, pour toujours, toute possibilité de réconciliation et annonce le divorce définitif.

Ce constat expose le diariste aux supplices des monologues délibératifs pour lui faire constater, non sans émotion, les métamorphoses que la guerre a opérées au sein de la société algérienne, ainsi qu'en lui, et là, encore une fois, il se mure dans sa pratique solitaire pour en méditer l'ampleur.

Dans ce monologue délibératif se mêlent l'expression lyrique des sentiments et la dimension réflexive : devant le choix impossible entre les Français, à qui il ressemble, et les siens se dessine une conduite léthargique. Le diariste sombre dans la douleur du dilemme et ne peut choisir. Il ne fait que se livrer à une parole solitaire et déplier le fond de son âme pour dire librement toutes ses plus secrètes pensées.

Le style, auquel il ne prête pas beaucoup de soin, reflète le chaos et le néant dans lesquels il s'enlise.

Le lexique mobilisé (*mort, trouble, grave, condoléances, honte, crime*…) traduit la cruauté d'un destin qui s'acharne contre lui.

Feraoun organise son discours sous forme de raisonnement (comme l'affirme la présence des connecteurs logiques : *puisque*, *mais*, *aussi*…). Il semble soucieux d'analyser les données qui s'offrent à ses sens sans pouvoir le faire sereinement. Il se heurte constamment à des difficultés pour clarifier ses idées. Cela se manifeste à travers les tâtonnements dans la construction de ses phrases, ce qui indique sa souffrance et son errance.

La solitude de Feraoun, comme le montrent ces notes hivernales, se présente comme un phénomène complexe, multidimensionnel, que l'on ne peut réduire à une seule modalité :

- L'emploi récurent du pronom personnel *« je »* (10 fois), ainsi que les possessifs, traduisent l'insistance du diariste sur son moi et donnent à voir le portrait d'un individu enveloppé dans une solitude délibérément choisie pour rompre avec la violence et la cruauté des hommes.

Cette tendance à s'enfermer sur soi se lit comme une exclusion volontaire, une décision de se mettre à l'écart d'un monde qui ne correspond pas à sa conception de la vie. Elle s'interprète comme une volonté de vivre en rupture avec une réalité où il n'est question que de la mort des êtres chers (celle de F. par exemple), de méfiance (chacune des deux communautés prend l'autre pour responsable de son mal) et de honte (la culpabilité de ne pas s'être investi assez pour chacune de ses appartenances, ethnique et culturelle surtout).

- Loin d'être une expérience négative ou un échec, la volonté du diariste de structurer sa vie autour de la solitude se lit comme une phase de transformation fructueuse, nécessaire à sa maturité intellectuelle, humaine et émotionnelle.

Ces moments de repli vital sont considérés comme des rendez-vous avec soi. Ils lui permettent de faire le point de la situation où il évolue et se comprendre pour une meilleure maîtrise de soi, du monde extérieur et de toutes les formes

du danger auquel l'expose sa position spécifique comme l'explique Nathalie Heinich :

> «L'autocontrôle de ses émotions qui permet à un individu le contrôle du monde extérieur. Et à son tour l'augmentation du contrôle (intellectuel) diminue la charge émotionnelle en la mettant à distance, de sorte que s'accroît l'autocontrôle et, avec lui, la maîtrise du danger.[1]»

Ce besoin douloureux et pathétique de reprise du contrôle de l'esprit et la quête d'un équilibre, souvent précaire mais nécessaire pour résister à sa réalité, est perceptible dans l'emploi des verbes performatifs «falloir» et «devoir» vers la fin du monologue.

- Le retour du diariste en Algérie après son séjour en France indique que son choix de s'isoler n'est pas définitif, et que sa distanciation le conduira à un retour dans le monde. La description des faits après son retour dans le détail et la présence massive du pronom *«je»* reflète son implication personnelle dans la situation vécue. Cela prouve, également, que son retrait, à un moment donné, n'est que pour une réorganisation interne de son rapport avec le monde extérieur.

- La solitude dans certaines notes de Feraoun prend la forme d'un sentiment de culpabilité mêlé de honte. Cela se voit dans les mots *«pudeur», «honte»* qui reviennent plus d'une fois.

Le diariste se reproche de s'être retiré alors que les autres succombent aux affres de la violence et des injustices. Il nourrit la culpabilité de celui qui a survécu alors que les autres meurent sans qu'il puisse empêcher leur sort tragique ou du moins être là quand il advient.

[1] N. HEINICH, *La sociologie de Norbert Elias*, Paris, Ed. La Découverte, 2002, p. 30.

En remémorant les derniers moments et les détails de sa dernière rencontre avec son ami F., il semble se culpabiliser comme s'il lui a ravi sa place dans la vie.

Par la mention de ses mérites et ses qualités morales, le diariste donne l'impression de dire que F. est plus digne de vivre que lui vu que, malgré l'atmosphère malsaine qui règne, cet ami a continué de faire preuve de dynamisme, de sensibilité, d'altruisme, de générosité, de chaleur humaine et d'exubérance…au moment où, lui, a choisi de fuir le monde ainsi que les humains pour s'éclipser dans ses expériences abyssales.

1.3. La mort aux aguets

La guerre, dans *Journal 1955-1962* n'apparaît, parfois, que comme repère historique. Plusieurs thèmes qui lui sont inhérents, sont tellement présents qu'elle semble être un prétexte. La mort en est un. Elle revient tout au long du journal tel un leitmotiv, comme sort implacable et incarnation de l'absurdité de l'existence.

Elle se manifeste à travers l'atmosphère lugubre qui parcourt les notes, dans la violence généralisée dont le système colonial et les maquisards sont tenus pour responsables, dans la description des cadavres inertes, dans l'expression des visages apeurés. Elle passe pour un lot quotidien à endurer passivement et péniblement ou une menace à repousser momentanément…

Quoique le diariste soit habitué à elle comme réalité irréductible, les spectacles funèbres qu'affiche sa vie quotidienne ne font qu'accroître son angoisse. Omniprésente, elle devient obsessionnelle. Elle le poursuit, rode autour de lui, multiplie ses provenances et se fond même dans les moments de joies pour les teinter de ses traits funestes comme c'est le cas dans les notes du 08 mars 1956 : *«Aujourd'hui, pour moi, jour anniversaire. Rien de particulier. Heureux tout de même d'avoir bouclé une année. Y en aura-t-il d'autres ? » (p. 118).*

Au départ, Feraoun avoue sa peur et manifeste son incompréhension vis-à-vis d'elle mais décide de s'en délivrer tout de même dès qu'il prend conscience de ce qui l'entoure comme événements et enjeux et de ce que cela nécessite comme réactions.

Se rendant compte qu'il se débat contre ce qui le dépasse, il l'accepte stoïquement, en fait même un choix dans une tentative de la dominer.
Le risque qu'il encourt en continuant de témoigner semble l'enhardir et constituer un nouveau sens à sa vie, une opportunité pour s'extraire au troupeau et laisser une trace indélébile de son passage.

Le diariste refuse que sa mort soit vaine. Il la veut un sacrifice au profit des siens. Il décide, donc, au risque d'être tué, de continuer de dénoncer et de témoigner de tout ce qui porte atteinte à la dignité de l'Homme :

> « L'idée de mourir pour cet avenir n'effraye plus personne et cette idée, tout le monde l'accepte avec la certitude que le sacrifice de ceux qui meurent assurera le bonheur des générations qui montent. On se dit aussi que le moment est venu de venger nos aïeux.» (p. 166)

On sent bien, dans ces notes du 12 juin 1956, qu'il se résout à se sacrifier volontiers pour son pays après s'être délivré de sa peur et réalisé la nature de l'enjeu. Il se met au diapason de la vision sacrificielle des siens pour exprimer sa disposition à mourir pour le bonheur des générations montantes. Cela est perceptible dans l'emploi d'un *«tout le monde»* fusionnel, dans le *«on»* collectif, ainsi que dans le possessif *«nos»*.

L'écriture qui se révèle comme un viatique dans l'existence douloureuse du diariste constitue un autre moyen d'affronter d'autres formes de la mort qui gangrènent insidieusement son existence : *«Il semble que nous avons perdu*

notre faculté de nous émouvoir, de nous attendrir. Nous nous insensibilisons petit à petit » (p. 155).

Le recours au journal est, pour Feraoun, synonyme de vie dans la mesure où il lui permet le maintien de son humanité ainsi que sa capacité de réagir devant les expériences déshumanisantes auxquelles il est continuellement exposé. L'écriture lui permet de régénérer ses capacités émoussées par les épreuves insoutenables, lui ôte la poussière et les fils des araignées accumulés par le temps et les événements pénibles. Elle lui offre la force de dépasser sa résignation en la transformant en affirmation. Elle l'aide à résister à la tentation de renoncer à tout.

En investissant l'écriture, Feraoun semble découvrir à cette pratique un pouvoir immense de rassembler les hommes et leur épargner la solitude qui précède le néant. Cela se traduit par son recours permanent à établir un lien indéfectible avec les (sur)vivants qui enracinent leur communauté tout en réaffirmant leur appartenance à une culture et un sort communs :

> « Je peux mourir aujourd'hui, être fusillé demain : je sais que j'appartiens à un peuple digne qui est grand et restera grand, je sais qu'il vient de secouer un siècle de sommeil où, l'a plongé une injuste défaite, que rien désormais, ne saurait l'y replonger, qu'il est prêt à aller de l'avant pour saisir à son tour ce flambeau que s'arrachent les peuples et je sais qu'il le gardera très longtemps. » (p. 241)

Le diariste, toujours prêt à faire preuve d'abnégation, donne l'impression, dans ces notes du 16 janvier 1957, de tenir sa résistance et sa consolation de sa communion tacite et sa solidarité avec son peuple. Certain qu'il va mourir à une époque où la mort est incontournable, il ne semble pas se soucier pour l'avenir des siens car il estime qu'ils sont déjà parvenus à cette maturité qu'atteignent les peuples avant de se révolter pour forger leur propre sort.

Feraoun considère que grâce à l'écriture, une victoire sur la mort est donc possible. Son pouvoir salvateur semble susceptible de s'étendre même aux morts. Ainsi, il lui est possible d'extraire tous ceux qui ont été atteints par la guerre à leur sort humiliant.

Conscient du pouvoir des noms, il prend le soin de citer les noms des victimes et des humiliés par les militaires et les maquisards pour les réhabiliter, les (ré)humaniser, dire qu'ils comptent : *« J'ai appris ce matin, la mort de Hamoudi T. Il est mort en combattant (...) on ne peut souhaiter plus belle mort» (p. 240).*

De même pour les ancêtres, les rappeler, à chaque fois, avec la même insistance, est une manière de répondre à un désir ardent de les ramener à la vie, de les éterniser comme mémoire collective où tout le monde pourra s'identifier et s'enorgueillir : *«"(...) nos pères avaient tout de même beaucoup de mérite et nous pouvons en être fiers"» (p. 386).*

Le diariste donne l'impression de pouvoir vaincre la mort et l'extirper de son esprit en explorant sa nature, en l'appréhendant comme un constat amer de l'absurdité de la vie d'où l'inutilité de toute contestation :

> « Maintenant que chaque jour des compatriotes, des connaissances, des amis tombent, je vois que j'avais raison de ne pas troubler. Non la mort n'est pas impressionnante. Elle n'est ni juste, ni injuste. C'est la mort, voila tout. Un homme meurt comme une journée passe. » (p. 149)

La simplicité avec laquelle il expose sa conception de ce phénomène et l'absence de toute marque d'émotion à son égard, dans ces notes du 06 avril 1956, dénotent sa lucidité et son acceptation de ce fait inéluctable comme sort.

Cependant, ce constat, semble-t-il dire, ne doit pas se présenter comme une fin en soi. Il doit, au contraire, être l'amorce du triomphe des hommes dans la mesure où persister à vivre, à lutter et à espérer en dépit de cette découverte, constitue une issue salutaire ainsi q'une opposition à la résignation. Cela est

perceptible à travers l'emploi intensif des marques négatifs *(Non, ne pas, n'…ni…ni…)* qui apparaissent comme un refus, une négation définitive, opposée à la fin de la vie.

Quoique le diariste donne l'impression d'avoir eu raison de la mort en multipliant les formes de sa résistance, ce phénomène semble le préoccuper jusqu'à l'accaparement de tout son être. Elle est si présente dans ses notes qu'elle semble être incrustée dans son inconscient pour faire prendre à ses triomphes l'aspect d'un leurre.

Comme signe de domination absolue, elle semble inspirer Feraoun par ses images et ses caractéristiques à chaque fois qu'il est question de peindre les aspects obscurs et affligeants de son vécu. Il lui emprunte ses traits sinistres pour les attribuer à tout ce qui est triste et léthargique.

Cela est sensible, à titre d'exemple dans le bref passage, extrait des notes du 1er novembre 1955, où on observe manifestement le recours récurent au champ lexical de la mort (*deuil, silencieux, fermés, tombes…)* pour décrire une journée considérée comme étant triste : *«Jour des morts, jour de deuil, jour des vivants silencieux comme des morts, des visages fermés comme les tombes !» (p. 14).*

1.4. La déchéance du système colonial

Journal 1955-1962 constitue une réflexion sur la crise profonde qui corrompait le système colonial en Algérie des années cinquante. Le diariste y enregistre ses regrets d'assister à la déchéance des idéologies véhiculées par ce système qu'il prenait longtemps pour représentatif de la civilisation européenne et qu'il croyait infaillible et salvateur.

En effet, Feraoun prend acte de la décadence de tout ce qui se rapporte à l'univers colonial. Il considère que ce dernier est menacé par l'extérieur par tous les opprimés qui, déchantés, tiennent à se détacher de lui comme idéal et nourrissent, à son égard, une haine sans bornes. Il trouve également

qu'il est miné de l'intérieur par une crise morale, une mentalité suicidaire qui le conduit à son autodestruction.

En adepte de cet univers, Feraoun appelle à une prise de conscience de soi et prévient d'un effondrement imminent :

> «Ce qui va encore accentuer ce divorce mental, c'est que les uns (les Kabyles) vivent d'espoir, les autres (les Français) du désespoir, c'est que les premiers aspirent à un idéal radieux, qu'ils découvrent avec extase et qui les remplit d'enthousiasme, tandis que les derniers sont obligés de lutter en vertu d'un humanisme généreux qui condamne le principe même de cette lutte. Une morale élevée et digne que les peuples réclament et adoptent, qu'ils imposent au besoin par la force (…).Tous les peuples ! Hormis les plus arriérés chez qui on l'implanta avec l'épée, qui l'ont adoptée à leur corps défendant, qui y ont pris goût au point de se soulever aujourd'hui, pour clamer leur droit à vivre selon cette morale digne et élevée, selon cet humanisme généreux qu'on leur a enseigné…Voilà que le Français se trouve enfermé dans un cercle qu'il a soigneusement bouclé.» (pp. 113-114)

Non sans déception, le diariste dans ces notes du 26 février 1956, dépeint le visage hideux du régime colonial et énumère ses défauts intrinsèques qui précipitent sa déchéance. Il décrit un système qui recourt à l'intervention militaire et à la démagogie pour se répandre et se légitimer, se transformant ainsi en une machine génératrice de barbarie, une fabrique d'idéologies creuses, irrespectueuses des principes fondamentaux qui devraient faire de lui l'idéal directeur de l'humanité, d'après le diariste.

Feraoun considère que, dans tous ses modes de fonctionnement, le système colonial fait preuve de défectuosité et de dégradation vu les paradoxes qui le gangrènent :

- Sans s'en rendre compte, il nuit à l'aspect radieux de la civilisation occidentale en agissant constamment en contradiction avec les valeurs qu'il prétend défendre.

- En luttant contre ce qu'il considère comme «barbarie» et «terrorisme», il extrait ses victimes à leur torpeur en indiquant, sans s'en apercevoir, qu'il est le responsable de leur souffrance.

- Même en prêchant son «humanisme» comme aspect radieux de la civilisation occidentale qu'il prétend représenter, il ne fait qu'éveiller chez les opprimés leur nature encline à la liberté avant qu'ils ne se dressent, au nom de ce même humanisme, contre lui comme oppresseur.

Dans ses notes du 17 Août 1961, le diariste affiche son étonnement et son indignation face aux voix qui s'élèvent ici et là, exaltant les «apports» de la colonisation.

Il reconnaît, certes, à cette dernière ses réalisations mais trouve que la destruction succède toujours à ce qu'elle construit égoïstement sur l'usurpation des biens des autochtones. Il considère qu'en effet, elle bâtit des édifices mais elle détruit l'Homme.

Il estime que la colonisation contraint, en définitive, cet Homme à la violence comme ultime recours pour pouvoir recouvrer ce qui lui revient de droit :

> «Que l'œuvre constructive immense réalisée depuis peu, par la France, n'apparaisse pas ici, enfin, face à toutes les ruines accumulées et que pour cela, on me taxe d'ingratitude ou d'aveuglement. Je répondrai que cette œuvre est immense en effet mais que, d'une part, on l'a fait connaître suffisamment, que, d'autre part, cet effort gigantesque d'investissement foncier, d'industrialisation, d'équipement, d'éducation, de civilisation condamne sans appel un siècle de colonisation égoïste et ne saurait faire oublier le prix que les uns et les autres ont dû payer, depuis bientôt dix ans, simplement parce que ceux qui étaient las d'en souffrir voulait dénoncer cet égoïsme et choisirent la violence pour se faire entendre. Ils choisirent ? Même pas. Toute autre voie était bouchée.» (p. 412)

Frustré, Feraoun souligne le caractère illogique des politiques coloniales qui procèdent avec un éthnocentrisme sans égal alors qu' elles

ne cessent de prêcher l'ouverture aux autres cultures et la liberté des individus. Cela est visible dans leur acharnement à établir les pires des formes de dépendance et à ôter aux peuples leur liberté la plus fondamentale, celle de se gouverner selon leur système de valeurs et leur propre conception du monde.

A cause de cette vision annulative, le système colonial rate, selon Feraoun, de connaître et de comprendre la complexité du monde, manque de s'offrir le mérite de contribuer à l'enrichissement des autres civilisations au lieu de tenter de les détruire pour régner.

Le diariste décrit, dans ses notes du 12 mai 1957, le caractère arrogant et narcissique des stratégies coloniales, constamment préoccupées de se justifier pour se légitimer, sans se soucier de ce que pourraient penser ceux à qui elles s'imposent par tous les moyens ou s'inquiéter de leur conformité au droit et à la morale :

> «Si les colonialistes pouvaient toucher le bon Dieu, ils n'hésiteraient pas une seconde, ils iraient voir le bon Dieu pour lui expliquer leur point de vue sans se soucier de son avis. Car, ils n'ont pas besoin d'avis, ils ont seulement besoin d'expliquer : ils expliqueraient même au Diable. » (p. 294)

Dans ses observations du 03 août 1961, Feraoun met l'accent sur l'aspect paradoxal dans le fonctionnement de la machine coloniale. On le voit accuser un tribunal français, censé être l'institution la plus représentative et la plus garante des valeurs humaines, d'agir contrairement aux principes que la colonisation prétend véhiculer et tenir de la civilisation occidentale. Voilà qu'il acquitte un responsable militaire coupable de toutes sortes d'horreurs au cours de la guerre, renversant, ainsi, tous les idéaux et faisant fi de l'humanisme que la culture européenne ne cesse de prêcher :

> «Aujourd'hui, passe au tribunal militaire, à Paris, le capitaine Oudinot de Beni-Douala. Ultras, activiste, criminel de guerre,

> anti-gaulliste, tout ce qu'on voudra. Il en a des morts sur la conscience ! Il en a fait hurler du Kabyle ! Ce soir, au journal parlé, j'apprendrai qu'il est acquitté. Car enfin, on ne condamne pas un officier patriote pour son amour un peu excessif de la patrie ! » (pp. 406-407)

Outre l'implication directe de la métropole dans le conflit opposant la société coloniale et les autochtones, l'évocation de Paris dans ce passage, avec ce qu'il représente comme héritage révolutionnaire et civilisationnel, en tant que lieu du tribunal, souligne le grand écart entre l'essence de la civilisation européenne et les abus du régime colonial. Elle signifie que le déficit réside au niveau du fondement même de ce régime qui détourne les vertus de leurs vraies vocations.

Les points d'exclamation traduisent l'hésitation du diariste et son scepticisme face à ce que l'on lui inoculait au cours de son instruction comme valeurs et idéaux.

Ces contradictions flagrantes au sein du fonctionnement du système colonial font, également, l'objet d'une condamnation sévère dans les notes du 1er mars 1956 :

> « Le président du conseil de la République française reconnaît donc que nous n'avons jamais eu le droit de voter librement et maintenant que nous le réclamons, on nous envoie des soldats pour nous tuer. C'est ainsi que vous nous appliquez les Grands Principes qui font votre orgueil ? » (p. 115)

A travers l'évocation, d'une part, de *« la République »* comme symbole de la justice où sont censés s'appliquer les principes moraux organisant les rapports entre humains et la manière barbare dont on traite avec les autochtones quand ils revendiquent leurs droits, d'autre part, le diariste montre le grand clivage qui sépare le discours illusoire du régime colonial et son fonctionnement réel.

Frustré, Feraoun constate que l'arrogance et la vision égocentrique qui animent ce régime et lui dictent sa ligne de conduite n'ont non seulement

justifié de violentes formes de la colonisation, mais donnent également naissance à d'autres violences parallèles, adoptées par des formes nationalistes non moins égoïstes et radicales qui, avant même de se mobiliser contre lui, font souffrir leurs peuples en se drapant dans la légitimité révolutionnaire.

Exaspéré et déçu, le diariste, estime que ce système a failli même à son devoir de réparer le mal qu'il a engendré, manquant de la sorte, une dernière chance de se réhabiliter aux yeux de ceux qui lui voient encore des mérites. Il accuse les décideurs métropolitains de partialité au moment où ils sont appelés à être intègres dans le conflit qui oppose la communauté autochtone et les Européens d'Algérie :

> «J'ai dit à ces jeunes étudiants chrétiens : le différend était entre les musulmans et les non- musulmans. Le drame a éclaté, l'incendie s'est allumé. Pourquoi la France tutélaire n'a-t-elle pas joué le rôle d'arbitre ? Pourquoi a-t-elle pris parti pour les uns contre les autres ? Elle aurait dû, dès le début, les mettre en face et leur dire : "Messieurs, discutez, j'écoute"» (p. 416)

Bien qu'il n'hésite pas à afficher son affection à l'égard de la France, Feraoun ne manque pas de marquer des haltes pour faire part de son désappointement, lui reprochant de ne pas œuvrer pour l'atténuation des tensions voire de cautionner la communauté coloniale au détriment de la population autochtone.

En homme qui prône le dialogue comme comportement civique, il s'engage à convaincre des jeunes Européens d'Algérie de la responsabilité des décideurs métropolitains dans la dégradation que connaissait la situation de son pays à cette époque. Il les accuse de partialité et d'envenimer les choses en s'alignant, à chaque fois, du côté des Européens contre les autochtones, chose qui ne fait, d'après lui, qu'attiser la haine qu'éprouvent déjà ces derniers à leur égard, sans pour autant réussir à obtenir la gratitude de ceux qu'ils défendent.

En définitive, il est à noter que l'écriture, dans *Journal 1955-1962*, se veut *«réactionnelle*[1]*»* vis-à-vis de la falsification des vérités et la généralisation des accusations. Tout en décrivant la portée du malheur infligé aux siens et en dénonçant les aspects révoltants du système colonial, le diariste tient à faire la part des choses dans la situation confuse et complexe où il évolue.

Il appelle à ne pas confondre la France en tant que civilisation, Histoire et legs humaniste avec la colonisation : *« Certes, je n'entends pas que la France est le bourreau, j'entends le système » (p. 276).*

Il précise, dans ces notes du 02 avril 1957, que le système colonial n'exprime pas le vrai visage de la civilisation européenne, représentée par la France, mais en est plutôt la négation absolue, renvoyant, de la sorte, la responsabilité aux politiciens et aux décideurs qu'il accuse de détruire ce que leurs aïeux avaient jusqu'alors construit.

2. Cris d'agonie ou douleurs d'enfantement ?

Certes l'impression générale qui se fait sentir à la lecture des notes de Feraoun est considérablement teintée de tragique mais la vision que le journal véhicule n'est pas totalement pessimiste dans la mesure où il peut être considéré comme un récit de l'action. Face à la mort qui le guette, aux multiples formes de souffrances, à l'humiliation et aux injustices qu'entraîne la guerre, le diariste adopte plusieurs solutions salvatrices :

2.1. L'écriture-résistance

Dans son journal, Feraoun ne décrit pas toujours la guerre comme une fatalité subie. Il lui découvre parfois de nouvelles significations : il la représente comme une alternative efficace qui aboutit au changement.

[1] A.TELLIER, *Expériences traumatiques et écriture*, Paris, Economica, coll. «Psychanalyse», 1998, p. 83.

Il y croit profondément comme solution annonciatrice de meilleurs lendemains qui ne seront, d'après lui, obtenus qu'en luttant contre toutes les formes de tyrannie.

Le diariste opte pour la révolution comme dernier recours, non comme une oppression qui change de visage ou de camp. Il la veut une transformation radicale qui recouvre la dignité de l'Homme et vainc l'humiliation, une révolution fondée qui part d'une base idéologique rationnelle, légitime et solide, qui conserve les valeurs morales et se soucie des moyens qu'elle emploie, un processus qui permet l'accession à une nouvelle phase humaine où il ne serait question que du bonheur et de prospérité :

> «Bientôt, une page sinistre sera tournée et le soleil tout blanc se lèvera dans un ciel pur pour éclairer de son éternelle promesse un pays désolé, indifférent à la douleur des hommes et insensible à ses propres ruines. » (p. 427)

On voit bien, dans ces notes du 26 septembre 1961, que le diariste adopte un nouveau ton. Il semble confiant et rassuré par les *«promesses»* qu'annone la révolution. Ce changement lui parait telle une lueur d'espoir susceptible de faire oublier les peines du passé, briser la profonde solitude des individus avant de les concilier avec leur vocation d'êtres humains.

Se sentant concerné dans la situation cruciale que traverse son pays, Feraoun ne peut pas être passif. Il tient à s'impliquer dans son époque et contribuer au changement.

Mener une résistance intellectuelle qui repose sur des repères moraux lui semble être le chemin indiqué pour lutter contre ce qui l'accable. Cette résistance dont il a les moyens lui permet, d'une part, de s'affirmer contre tout ce qui menace l'humain en lui et, d'autre part, d'œuvrer pour l'amélioration des conditions de vie des siens, estime-il.

Evoluant dans une situation extrême qui brouille ses repères et le contraint à choisir entre deux régimes tyranniques qu'il haït, le diariste choisit d'investir

son journal pour en faire œuvre de résistance. Il en fait le lieu d'examiner des équations dont la résolution n'est pas facile : être profondément attaché à la culture européenne sans adhérer à la conception coloniale de la justice et de la civilisation ou renouer avec ses origines et se dresser contre les abus des maquisards.

Il s'adresse, dans les notes du 14 mars 1956, aux Français après avoir pu mettre terme à son oscillation entre son affiliation culturelle et son appartenance raciale. Tout en reconnaissant sa culture française, il affiche son attachement aux siens, affirmant, de la sorte, son refus catégorique de ce que suppose son statut comme reniement de soi-même et renoncement aux origines :

> «Mon orgueil est à la mesure du vôtre. Ce dont vous pouvez être convaincus, c'est que par ma culture, je suis aussi Français que vous. Mais n'espérez pas autre chose. Ce serait irrévérencieux.]e ne peux renier votre culture mais n'attendez pas que je renonce à moi-même, que j'admette votre supériorité, votre racisme, votre colère, votre haine. Vos mensonges. Un siècle de mensonges ! » (p. 127)

La tenue du *Journal 1955-1962* constitue, pour son auteur, un défi. Loin d'être une simple dénonciation, son écriture se dresse comme un discours de vérité : les notes servent à révéler la vraie nature des projets mystificateurs du système colonial ainsi que ceux de la mouvance nationaliste. Elles visent à les décortiquer, à les rendre intelligibles. Aider à comprendre les machinations des deux forces en présence représente, pour Feraoun, avoir du pouvoir sur les pouvoirs qui oppriment et humilient les siens :

> «Quant à accepter, c'est une autre affaire. J'en ai discuté, ce matin même, avec M. Christofini, un administrateur, beaucoup plus librement. Je ne vois pas trop ce que je ferai, moi, dans une telle délégation. Ma place n'es pas là, ni ailleurs. Je n'approuve rien de ce qui se passe : les crimes, les tortures, les massacres, les attentats, les exactions, la misère, la peur, la honte, la mort. C'est tout cela qu'on se prépare à bâtir. Et il faut que je fasse le manœuvre ou l'apprenti maçon. Mieux être incorporé au mortier funèbre, comme ça au moins la conscience sera tranquille. » (pp. 334-335)

Dans ces notes, rédigées le 09 février 1958, le diariste refuse de faire partie de la délégation municipale d'Alger quoique son nom figure en tête de la liste proposée. Accepter signifierait, selon lui, valider les stratégies coloniales qui projettent de dissimuler des intentions malveillantes, faire partie des rouages d'un système qui ne fait que tuer, humilier et terrifier les siens. A cela, il préfère une existence simple voire effacée, loin des responsabilités et des administrations corruptibles pour ne pas avoir à vivre avec des crimes sur la conscience ou trahir ses principes.

De même pour les maquisards, démasquer ce qu'il considère comme valeurs fallacieuses qui occultent leurs intérêts est, pour lui, une manière de résister à l'anéantissement total du monde des autochtones, anéantissement que des dirigeants nationalistes veulent imposer au profit de l'avènement d'une nouvelle ère où la communauté originaire ne trouverait pas ses repères identitaires :

> « Toute la question est de savoir si le combat que mènent les patriotes est un combat pour une juste cause, car enfin, un honnête homme, un homme de cœur (…) ne peut rester indifférent devant le drame cruel qui se développe, s'amplifie et menace de nous emporter tous comme un infernal tourbillon. (…)Toute la question est de savoir pourquoi se battent les patriotes, ce qu'ils veulent, ce qu'on leur refuse, ce qui fait que tombent journellement, par dizaines, des Français innocents, des Arabes innocents, des hommes qui n'ont aucune raison de se haïr ou de s'entre-tuer mais qui se haïssent et s'entre-tuent. Toute la question est de savoir…» (p. 170)

Dans ces notes du 23 juin 1956, les pensées et l'ardeur qui accompagnent les interrogations de Feraoun se dressent comme un rempart contre la montée d'un nationalisme auquel rien ne semble pouvoir résister.

Le diariste rapporte et dénonce ce qu'il juge comme caractère abusif et injuste de l'action menée par «les rebelles» et met en garde contre l'adhésion effrénée de la population autochtone à leur vision, considérée comme extrémiste.

Loin des discours sentencieux, ces réflexions n'imposent pas des solutions toutes faites mais essaient d'ouvrir de nouvelles perspectives susceptibles d'éveiller les consciences, une manière de signifier que le temps n'est pas à la passion mais à la réflexion et au discernement qui pourraient épargner aux deux communautés antagonistes bien des drames.

Journal 1955-1962 constitue un espace propice où il est possible à Feraoun de recouvrer sa réflexion et sa parole censurées. Il lui permet d'exprimer son opposition quand il s'agit de confisquer son droit à la décision :

> « Il (un capitaine français) sait très bien que je peux m'accommoder de l'indépendance de l'Algérie comme je peux opter d'être Français, mais que ce choix, je le ferai moi-même, sans équivoque, en dépit de tous les capitaines ou autres coupeurs de gorges. Ce choix que j'ai déjà fait mais qui ne regarde que moi.» (p. 333)

Ces notes du 30 janvier 1958 paraissent comme une matérialisation de la souveraineté du diariste, un défi à travers lequel il brave la censure, celle des responsables français comme celle des maquisards. On le voit s'indigner contre l'attitude d'un responsable militaire qui s'est donné le droit de le proposer pour la délégation municipale d'Alger sans daigner le consulter.

En intellectuel qui se révolte contre les formes d'autorité, il refuse toute contrainte et s'impose comme le sujet de son propre discours. Il tient à exercer son droit le plus absolu consistant à penser et agir indépendamment de toute forme de tutelle.

L'emploi récurent des pronoms qui renvoient à sa personne (*«je», «moi-même», «j'», «moi »…*) traduit bien sa volonté d'être le maître de sa décision et de son action. Il reflète sa détermination à s'affirmer contre les différents types d'oppression morale ou intellectuelle.

Loin des images de la destruction et des horreurs de la guerre, le diariste se dresse également contre l'humiliation de l'esprit humain. Son écriture semble être une sorte d'exercice psychosocial. Par le biais de la réflexion sur la condition de l'Homme, il essaie de mettre de l'ordre dans un monde anarchique régi par les intérêts. La résistance morale et intellectuelle qu'il mène a comme fin de contribuer à la construction de l'être humain ainsi qu'à l'établissement d'une société consciente et libre, imperméable aux plans irraisonnés qui visent sa destruction.

Il met, dans les notes du 1er mars 1956, l'accent sur les pratiques dérisoires auxquelles sont contraints les autochtones pour les maintenir dans un obscurantisme total avec lequel on pourrait les maîtriser et les manipuler :

> « -Un matin, a-t-il ajouté, j'ai ouvert la porte vers quatre heures. Tu sais que ma porte donne juste sur la grande Kouba de la région où se trouvent les restes de notre marabout vénéré. Nous y voyons une multitude de lumières clignotantes. Ma femme se prosterne à terre et appelle sur nous, la bénédiction du grand marabout qui se manifeste ainsi au petit matin, comme pour nous apporter une petite lueur d'espoir. (…)Quelques minutes plus tard, arrivaient chez nous, une cinquantaine de voitures militaires. C'était pour une perquisition en règle qui dura toute la journée et au cours de laquelle nos femmes ont eu la colique. » (p. 117)

La description sarcastique, dans cet extrait, joue un rôle argumentatif : les adjectifs *«vénéré», «grand»* employés dans une intention moqueuse et la fin pathétique qui suscite le pathos expriment la volonté du diariste de libérer les esprits des siens de telles convictions rétrogrades.

Il considère que ces croyances n'ont comme effet que de faire perdurer les conditions piteuses des individus et les détourner des questions essentielles qui devraient les préoccuper.

2.2. Les fonctions thérapeutiques dans Journal 1955-1962

Outre ses multiples avantages, l'écriture dans *Journal 1955-1962* s'avère d'un apport thérapeutique non négligeable pour le diariste. Se fondant dans son quotidien, elle lui devient un besoin dont la satisfaction dépend son équilibre.
Cette écriture-remède, à travers son pouvoir curatif - quoique précaire - semble en mesure d'atténuer sa souffrance, sa solitude forcée, son angoisse obsessionnelle ainsi que ses sentiments d'impuissance et de culpabilité au point où il nous parait légitime de parler de « *traumatographie*[1] » :

2.2.1. L'écriture-refuge

Dans un environnement hostile marqué par la fausseté et la violence, il s'agit pour Feraoun de trouver des voies pour échapper à ce qui le menace comme mal. Pour ce faire, il recourt à l'écriture comme une ultime chance de salut. Il la considère comme un refuge, un havre de paix où il peut jouir de quelques moments d'apaisement et d'un profond équilibre.

L'écriture comme *«espace clandestin de liberté d'expression*[2]*»* lui permet de retrouver son moi éparpillé par les atrocités du monde extérieur. Elle lui offre des moments de quiétude et de liberté au cours desquels il peut se régénérer pour continuer.
Dans cette atmosphère rassurante, Feraoun se livre à l'introspection comme une manière d'être pleinement lui-même. Il y trouve un espace propice qui lui procure le recul nécessaire pour pouvoir aiguiser ses sens émoussés par les horreurs de la guerre, sauvegarder sa faculté de décernement et bénéficier de la possibilité d'apprivoiser sa douleur et son angoisse.
A la suite de chaque confrontation brutale avec le monde extérieur, il opte pour un retrait, une sorte d'échappatoire momentanée susceptible de lui permettre de trouver refuge dans un imaginaire qui lui confère la possibilité de donner

[1] A.TELLIER, *op. cit*., p. 89.
[2] H. CAMARADE, *Ecriture de la résistance, le journal intime sous le troisième Reich*, Toulouse, P.U. Mirail, 2007, p. 62.

naissance aux diverses possibilités d'une autre existence qu'il sent se mouvoir en lui, une existence où il trouve sa plénitude.

Toutefois, ces moments de répit ne sont qu'éphémères car la recrudescence de la violence et les horreurs de la guerre ne tardent pas à s'annoncer pour l'extraire à sa paix illusoire et lui rappeler sa destinée tragique.

2.2.2. La fonction cathartique

Journal 1955-1962 fonctionne comme une sorte d'exutoire qui permet au diariste d'évacuer ce qu'il a au plus profond de lui.

Assister quotidiennement à des événements violents est si traumatisant que le recours continuel à l'écriture se révèle comme une cure ou une psychothérapie par le biais de laquelle il lui est possible de résister contre la dépression.

Écrire est, pour lui, une réalisation de sa volonté de témoigner mais, également, une forme de délivrance, un moyen qui lui permet d'apaiser ses tensions et se soulager de son stress et des souvenirs douloureux qui hantent son esprit.

Cette pratique représente pour Feraoun sa petite fenêtre qui l'aide à sortir la haine qui le ronge et extérioriser toute la rage qu'il éprouve à l'égard de ce qui lui fait mal. Il y recourt régulièrement pour s'exprimer en fonction de ses états d'âme et d'esprit que suscite la nature des événements.

L'écriture diariste lui permet d' y transférer une bonne partie de sa charge cérébrale et émotionnelle :

> «N'ai-je pas écrit tout ceci au jour le jour, selon mon état d'âme, mon humeur, selon les circonstances, l'atmosphère crée par l'événement et le retentissement qu'il a pu avoir dans mon cœur ? Et pourquoi ai-je ainsi écrit au fur et à mesure, si, ce n'est pour témoigner, pour clamer à la face du monde la souffrance et le malheur qui ont rodé autour de moi ?
> (…) qui eut voulu le faire à ma place et aurais-je pu rester aveugle et sourd pour me taire et ne pas risquer d'étouffer à force de rentrer mon désespoir et ma colère ? Et maintenant que c'est fait, que tout est là, consigné, bon ou mauvais, vrai ou faux, juste ou injuste, maintenant que nous entrevoyons la fin

> du cauchemar, faudra-t-il garder tout ceci pour moi, oublier, regarder en avant, regarder nos futurs bâtisseurs, prêcher l'oubli, l'espoir, la fraternité, tout le reste ? » (p. 411)

Cette grande ardeur sentie dans les mots employés dans ce passage *(cœur, âme, clamer, décider…)* rend compte, à la fois, de l'aspect tragique qui accompagne l'écriture des notes ainsi que de l'obstination d'un individu conscient de la nécessité de dévoiler et de dénoncer en tant que membre appartenant à un peuple tenu en laisse et qui souffre.

Malgré la présence massive des pronoms personnels et des possessifs renvoyant exclusivement au diariste *(je, moi, mon, ma...)* comme reflet de son implication dans un vécu amer, nous assistons, ici, à l'effacement de la vie personnelle au profit de la collectivité. Il s'agit là d'une fusion du moi dans sa communauté. Cela est perceptible à travers le *«nos»* dans *«nos futurs décideurs»*.

Loin, donc, d'être écrites pour satisfaire le narcissisme de leur auteur, les notes de Feraoun répondent aux préoccupations de toute une communauté réduite à la douleur et au silence.

Le journal semble être un déversoir des émotions et des angoisses. Il libère son auteur de sa charge affective, de sa langueur et de son anéantissement. Il le délivre de tout ce qui l'accable en lui permettant de vider une certaine tension qui risque de l' *«étouffer»* s'il ne trouve pas le moyen de l'évacuer.

Par le biais de l'écriture, Feraoun répond au besoin de parler, de communiquer, de révéler l'horreur de la situation traumatisante qu'il vit. Ainsi, il lui est possible de cesser d'être ce volcan qui n'explose pas et qui ne fait que s'auto-dévorer.

Le processus cathartique vise donc, à travers les différentes notes, à régler les passions et les souffrances du diariste en les rendant stables par la suppression de leur trop-plein.

Feraoun reconnaît que ce qu'il évacue comme charges relève de l'ordre de l'inconscient, qu'il ne se base pas forcément et exclusivement sur des vérités et qu'il s'articule parfois autour de l'interférence entre réalité et pure émotion. Bien qu'il s'inspire des faits historiques, il avoue que la version qu'il donne de ces faits peut être le produit de sa subjectivité. En signalant qu'une bonne partie de ses notes provient de son *« humeur»* et de son *« état d'âme»*, qu'elle peut relever du *« mauvais»*, du *«faux»*, ou de l' *« injuste»*, il révèle que l'écriture de son journal se fait sous l'empire des réactions émotionnelles.

Témoigner, permet également au diariste d'exprimer sa colère vis-à-vis des *«futurs décideurs»* et des opportunistes qui surgissent au terme des révolutions et qui, sans avoir une idée sur la souffrance qu'a enduré leur peuple, ne se gênent pas d'exploiter les sacrifices de celui-ci. Ils n'hésitent pas à cueillir ses victoires et s'attribuent tous les mérites et les gloires avant d'offrir de se détacher du passé et verser dans des discours futuristes et indulgents qui préludent à l'imposition de leur vision des choses.

A travers son journal, le diariste semble gérer son trauma, être en quête de catharsis pour pouvoir mettre en mots ses pensées, ses rêves et ses peurs. Il donne l'impression de tenir à ce que toutes ses émotions s'enfuient et s'expriment, sans censure, sans scrupules :

> « J'ai peur du Français, du Kabyle, du soldat, du Fellaga. J'ai peur de moi. Il y a en moi, le Français, il y a en moi le Kabyle. Mais, j'ai horreur de ceux qui tuent, non parce qu'ils peuvent me tuer mais parce qu'ils ont le courage de tuer. Ensuite, de part et d'autre, on légitime le crime, on l'explique. Il devient nécessaire, un acte de foi, une bonne action.» (p. 126)

L'écriture cathartique et purificatrice est essentielle pour Feraoun afin de pouvoir continuer à supporter les atrocités du dehors, car il lui est pénible de

vivre en promenant la souffrance que génèrent des gens dont rien ne semble pouvoir atténuer la cruauté.

Dans ce passage, extrait des notes du 14 mars 1956, profitant de la discrétion de l'instant, il affiche, sans complexe, sa peur vis-à-vis de la propagation et le déchaînement de la violence au sein de la société algérienne au point où elle y est devenue banale et justifiable.

Feraoun, sidéré, conçoit mal qu'un homme puisse mettre terme à la vie de son semblable, quelque soit le motif. Ce constat se présente comme étant le comble de la déshumanisation et parait trop choquant pour qu'il puisse le supporter.

Mettre ses pensées et ses craintes sur du papier semble la solution indiquée pour apaiser sa détresse face à cette détérioration du comportement humain.

A lire ses notes, nous réalisons que Feraoun assigne à l'écriture le rôle primordial de le soulager. Pour lui, cette pratique se substitue à un immense cri qu'il pousse dans le dessein de se faire entendre comme le montrent ces cris de détresse du 1er février 1956 :

> « Quand je dis que je suis Français, je me donne une étiquette que tous les Français me refusent; je m'exprime en français, j'ai été formé à l'école française. J'en connais autant qu'un Français moyen. Mais que suis-je, Bon Dieu ? Se peut-il que tant qu'il existe des étiquettes, je n'aie pas la mienne ? Quelle est la mienne ? Qu'on me dise ce que je suis ! » (pp. 92-93)

Ce monologue intérieur reflète l'état d'un individu qui vacille entre la rage *«Mais qui suis-je Bon Dieu ? »* et la supplication *«Qu'on me dise ce que je suis ! »*. IL se présente comme un appel à l'aide, une plainte insistante en quête d'assistance pour pouvoir échapper à ce que lui vaut sa situation d'hybride comme errance et tourments.

Parfois, en lisant certaines notes de *Journal 1955-1962*, on a l'impression d'assister à une écriture où le diariste s'écoute lorsque il écrit. Comme s'il vient de réaliser l'inexorabilité de son destin et l'impuissance des humains à l'extraire

à sa souffrance, il semble préférer donner libre cours à ses préoccupations comme s'il laisse à la plume et au papier le soin de se charger de ses peines, sans se soucier d'être écouté ou lu :

> «J'ai appris hier que l'école de Tizi-Hibel est incendiée. Pauvre école, pauvre village, pauvres gosses de Tizi-Hibel. Je n'en ai pas dormi de la nuit. C'est là, mon école, ma bonne vieille école où j'ai appris à lire. Depuis vingt ans au moins, elle attendait à être reconstruite et elle semblait devoir attendre longtemps. Son beau jardin était en friche, ses murs délabrés, ses tables usées et branlante, le vieux maître qui y terminait sa carrière était à bout de souffle… » (p. 89)

Feraoun, à travers ces notes du 29 janvier 1956, fait transparaître dans les mots un individu en crise. Il semble, à première vue, vouloir exploiter la vertu curative de l'écriture, considérée comme étant la seule capable d'exorciser un mal profond.

Cependant, la manière qu'il emploie pour y dévoiler, tour à tour, sa déception, son désespoir, sa colère…donne l'impression que l'écriture ne fait que déclencher en lui une série infinie de faits dont le souvenir se révèle douloureux et traumatisant, lui rappelant, ainsi, l'impossibilité de se délivrer de l'emprise de son destin tragique. Elle le fait passer beaucoup plus pour un individu qui se lamente sur son sort en égrenant ses pertes que pour quelqu'un qui tient à se soulager.

2.2.3. L'écriture libératrice

A la lecture de notre corpus, nous avons souvent l'impression d'assister à une écriture qui échappe au contrôle du diariste. Ce dernier semble éprouver des difficultés à s'arrêter, à contrôler l'effusion des pensées et des sentiments qui le submergent. Cette volonté effrénée de s'exprimer est visible dans la multitude de longs monologues qui traversent son journal. Cela traduit l'émancipation que déclenche l'écriture en lui pour donner libre cours à ce qui a été longuement bridé par différentes formes de censure.

Journal 1955-1962 se présente comme l'oeuvre d'une conscience déchirée, écrasée qui éprouve du mal à se saisir, à s'unifier pour se représenter à elle-même. Ecrire révèle bien souvent le diariste à lui-même et permet l'émancipation de certaines dimensions en lui dont il ne s'aperçoit pas, parfois, de la présence :

> «Au tréfonds de moi-même. Des idées, des jugements, des conclusions monteraient interminables, que je ne saurais plus discipliner ou arrêter. Elles monteraient de moi qui les ai toujours portées sans m'en rendre compte parce qu'elles ont toujours été en moi. Si elles trouvaient une issue pour s'échapper, elles sortiraient toutes comme ces vapeurs très denses qui, dans les légendes, attendent patiemment qu'une main providentielle vienne desceller le couvercle de la marmite de cuivre où un puissant génie les avait enfermées depuis des siècles. » (pp. 21-22)

Feraoun, dans ces notes du 13 novembre 1955, réalise, stupéfait, l'ampleur de la charge cérébrale et émotionnelle condensée en lui et dont l'écriture constitue une issue providentielle et libératrice.

Le journal devient, alors, un outil puissant de découverte de soi et de prise de conscience des événements complexes qui l'entourent. Ce stade préliminaire de la réflexion qu'offre l'écriture diariste est crucial pour lui car il lui permet de percevoir plus clairement son cheminement.

Après s'être longuement contenu face aux malheurs qu'il subit, Feraoun donne l'impression de succomber à la douleur qu'il éprouve. Sa peine est tellement intense que rien ne semble en mesure de l'exprimer : *«Est-ce que la parole est capable d'exprimer l'horreur qui nous étreint ?»(239).* Elle est si profonde et si extrême qu'elle s'accapare de tout son être et lui ôte son pouvoir d'agir en le plongeant dans une torpeur profonde.

Face à une telle douleur, la résistance du diariste semble s'effondrer pour donner lieu à une paralysie avec laquelle il parait incapable d'exercer ses activités les plus passives : *«Il semble que nous avons perdu notre faculté de*

nous émouvoir, de nous attendrir, nous nous insensibilisions petit à petit » (p. 155).

Seule l'écriture, avec son effet thérapeutique s'avère capable de lui restituer ses facultés, sa force, sa motivation et sa créativité. En écrivant, il semble renaître, renouer avec la vie et retrouver ses ressources ensevelies.

L'écriture s'annonce comme étant la seule manière dont il dispose pour libérer son âme et son esprit de l'engourdissement et l'emprisonnement dans lesquels le plonge une souffrance qui atteint son paroxysme. Elle oeuvre comme un déclencheur, un moteur qui amorce la réflexion**,** lui permettant de reprendre ses mots pour s'exprimer, faire des pas vers sa résurrection et son affranchissement.

Malgré son apport positif et important, l'écriture ne semble pas être une solution cruciale aux maux du diariste. Elle se présente comme un remède précaire, incapable de le délivrer définitivement de quelques complexes d'infériorité face à certaines situations vécues :

> « Je continuerai à tenir ces carnets, où en somme, il n'y a que moi avec mon désarroi, mon impuissance et mon irresponsabilité ; où il n'y aura que moi avec ma peur et ma révolte, mon égoïsme, ma quiétude et ma culpabilité.» (p. 206)

Ce passage, relevé des notes du 02 novembre 1956, met en scène la permanence du malaise existentiel auquel est confronté le diariste. Ce malaise résulte du désir de se délivrer de la mélancolie et l' angoisse que suscite en lui le clivage constaté entre ce qu'il considère comme lâcheté face à son vécu et ce qu'il est censé devenir.

Là, l'écriture apparaît comme remède limité à l'accablement moral dont souffre un individu qui s'emprisonne dans une attitude d'autodépréciation. Elle lui donne, certes, la possibilité de s'exprimer pour se délivrer de la tension générée par le dédoublement que subit sa personne, mais ne se présente pas comme un choix déterminant qui lui permet de dépasser, une fois pour toutes, sa haine

de soi ou une réconciliation avec lui-même face à son abattement. Cela se manifeste à travers l'emploi du futur dans *« continuerai»* et *«aura»*.

2.2.4. La fonction religieuse

Bien que le diariste, dans *journal 1955-1962*, ne manque aucune occasion de se révolter contre le pouvoir divin ou afficher son rejet du message religieux comme possibilité de transcender la condition humaine, son écriture recèle de tant de traits spécifiques qui nous incitent à la concevoir comme une activité religieuse :

- Le journal comme pratique quotidienne, au cours de laquelle Feraoun tente de se libérer de son fardeau émotionnel, s'apparente à une prière rituelle à laquelle un dévot recourt, constamment, en quête de son salut.

Et tout comme dans une activité religieuse, le diariste traverse des moments de fléchissement : *«Voilà six jours que j'ai abandonné ce cahier*. *» (p. 252)* avant de renouer, avec plus d'ardeur et de persévérance, avec sa pratique.

- L'auto-contrôle continuel et l'observation minutieuse des vicissitudes de sa vie émotionnelle et intellectuelle auxquels Feraoun se livre semblent avoir comme objectifs de :

- S'affermir spirituellement contre les différentes tentations l'incitant à l'adhésion au système de valeurs de l'un des deux pouvoirs en place).

- Se réconforter pour être prêt à mener un combat contre les forces du mal, symbolisées par les plans et les agissements des deux antagonistes représentés comme diabolisés).

- Le diariste dépeint, parfois, la révolution comme une providence divine qui, seule, détient le pouvoir d'extraire les autochtones à la colonisation :

> « Le pays se réveille aveuglé par la colère et plein de pressentiments; une force confuse monte en lui doucement. Il en est tout effrayé encore mais bientôt, il en aura pleine conscience. Alors, il s'en servira et demandera des comptes à ceux qui ont prolongé son sommeil.» (p. 31)

Feraoun, dans ces notes du 09 décembre 1955, semble ravi de constater la tournure qu'ont prise les événements. Il assimile la révolution à un volcan dont la lave bouillonne, risquant de tout emporter sur son passage.
La description de son caractère souverain et indépendant de toute action humaine accentue l'idée qu'elle constitue un événement particulier qui provient d'une intervention divine au profit de ceux qui en ont besoin.

- *Journal 1955-1962* donne, parfois, l'impression de véhiculer une doctrine de prédestination. Cela est perceptible quand le diariste indique que les siens, sont promis à une damnation éternelle : *« Dieu sait quand le Kabyle retrouvera son existence paisible et son bonheur précaire. Dieu sait quand il pourra dresser un bilan positif de la révolte» (p. 262).*

On voit bien, à travers cet extrait, comment il s'en remet à Dieu pour lui demander quand les Kabyles se délivreront de la destinée cruelle à laquelle ils semblent être soumis.

- En reconnaissant, vers la fin du journal, la subjectivité de ses notes et par conséquent l'éventualité de la fausseté de certains aspects de son témoignage, le diariste donne l'impression de chercher à se repentir de ses péchés pour se délivrer d'un fardeau émotionnel pénible à porter :

> « J'ai passé des heures et des heures à relire toutes mes notes (…) je me suis replongé dans un triste passé et j'en sors accablé. Je me suis effrayé par ma franchise, mon audace, ma cruauté et parfois mon aveuglément, mon parti- pris.»(p. 411)

Il se reproche, dans ce passage rédigé le 17 août 1961, ses réactions fougueuses et son zèle un peu excessif face aux évenements auxquels il assiste. Cela confère à son écriture une teinte confessionnelle.

En analysant, à travers ce chapitre, le caractère tragique qui traverse *Journal 1955-1962*, il nous a été possible de montrer que les préoccupations de Feraoun ne sont pas uniquement politiques ou militaires mais également existentielles.

Nous avons essayé de montrer que la vision tragique véhiculée par notre corpus s'incarne sous différents aspects : la solitude, l'angoisse, la mort, la déchéance des valeurs ainsi que l'angoisse qui en découle.
Nous avons tenté, aussi, d'expliquer comment le diariste, en intellectuel lucide, qui veille à trouver des réponses à ses interrogations, adopte des stratégies qu'il croit efficaces pour transcender sa condition.
En effet, tout au long de son journal, il ne cesse d'exorciser son angoisse en recherchant un sens à la vie, non dans les idéologies fallacieuses qui l'entourent, mais dans des réflexions lucides, susceptibles de lui fournir les moyens d'une régénération spirituelle et d'une transcendance d'un destin cruel.

En recensant les différents apports de l'écriture, nous avons eu comme objectif de montrer comment le diariste, dans son isolement contraint, se sert de cette pratique quotidienne comme cure momentanée aux maux qui le rongent.

Pour conclure, notre démarche, dans ce chapitre, nous a permis de constater que les notes de Feraoun, se présentent comme une tentative, aussi bien acharnée que désespérée, de faire face à une destinée tragique : elles décrivent un affrontement, qui se veut lucide, avec le tragique mais qui

se heurte en permanence à un destin implacable dont une guerre absurde est la représentation.

La réaction du le diariste consiste, certes, à entrer directement en contact avec ce qui l'accable mais il finit toujours par réaliser qu'il lutte contre ce qui le dépasse et qu'il est loin d'être *« le maître de sa destinée*[1] ».

[1] M. FERAOUN, *Le fils du pauvre,* Alger, ENAG, 2002, p. 6.

Chapitre II :

La dimension sociale

Outre la tentation d'analyser un texte qui n'a pas passé au crible des chercheurs et des critiques, nous avons choisi *Journal 1955-1962* de Feraoun comme objet d'étude car il sort l'écriture de cet écrivain de l'ornière timide dans laquelle on l'enfonce souvent.

Contrairement à ce qui est taxé d'hésitant, voire occultant dans sa pratique littéraire, son écriture, à travers cette oeuvre, parait tranchante et sans ambages susceptibles de donner lieu à diverses lectures au rapport qu'il entretient avec les événements marquants de l'époque où l'œuvre est écrite. Elle reflète une attitude délibérée de se prononcer, sans équivoque, sur des sujets épineux, entre autres, le rapport colonisé / colonisateur ; offrant, de la sorte, de nouvelles optiques qui ouvrent grands les champs d'investigation et permettent de relire Mouloud Feraoun en donnant la possibilité de reconsidérer ce qui est hâtivement formulé à l'égard de son art, nourricier de tant de controverses.

Nous nous attacherons, à travers ce chapitre, à démontrer que la représentation proposée par le diariste de la société colonisée et de la société coloniale est constitutive de son projet idéologique. C'est à travers le mode de vie qu'elles mènent, leurs discours et les clivages qui les séparent qu'il intervient pour émettre le contenu de ce projet.

Par le biais de la peinture du «Même», nous essaierons d'examiner le rapport que Feraoun entretient avec son ethnie et sa conception de la vie commune au sein d'une même patrie. Nous tenterons d'analyser ce qu'il considère comme dérives de l'action révolutionnaire et leurs répercussions sur la psychologie et l'union de la société autochtone avant de mettre l'accent sur la situation de la femme pendant la guerre et le lourd tribut qu'elle y a payé.

En analysant l' «Autre», nous chercherons à comprendre la structure hétérogène de la société européenne en Algérie et les stratégies que le système colonial emploie pour mettre en échec la mouvance révolutionnaire, maintenir

son hégémonie sur la communauté colonisée et présenter une vision erronée des faits tragiques que connaissait l'Algérie à cette époque.

1. Le Même :

Le diariste, dans *Journal 1955-1962*, est engagé dans trois logiques d'identification différentes :

- La première est ethnique. Elle est perceptible à travers son regard analytique sur la réalité algérienne comme étant dense, diverse et qui ne saurait être réduite à l'une de ses composantes ethniques.
- La deuxième est territoriale. Elle est traduite par sa détermination à lutter contre les affrontements ethniques et idéologiques en traçant de nouveaux repères pour une réconciliation et une révision des comportements extrémistes, appelant à l'exclusion de l'autre.
- La troisième est teinte de traits religieux. Elle apparaît à travers son indignation face à la manipulation de la religion pour assujettir la population et dissimuler des intérêts suspects.

1.1. La différenciation ethnique

Dès les premières notes de son journal, nous pouvons deviner l'angle que Feraoun choisit pour appréhender les faits. C'est à travers sa position de Kabyle qu'il propose sa version. Le ton qu'il adopte pour *«s'individualiser»*, selon Barthes, est ethnique. Il lui semble le plus adéquat pour analyser la question d'identité en Algérie entre 1955 et 1962 :

> « Dans n'importe quelle forme littéraire, il y a le choix général d'un ton, d'un ethos, si l'on veut, et c'est ici précisément que l'individu s'individualise clairement parce que c'est ici qu'il s'engage.[1] »

[1] R. BARTHES, *op. cit*., p. 18.

Pour affirmer cette singularité, le diariste se penche sur la description des Kabyles en tant qu'ethnie. Il insiste sur ses origines qui lui dictent ce rapport spécifique qu'il entretient avec les événements en soulignant l'impossibilité de penser l'identité algérienne sans se heurter aux frontières ethniques.

A première vue, la vision de Feraoun paraît exclusivement régionaliste puisqu'il ne fait que rapporter les souffrances des Kabyles. Il semble convaincu qu'ils sont les plus atteints - pour ne pas dire les seuls - par la violence et les excès du système colonial : *« les gendarmes abattent les Kabyles comme des chiens» (p.148).* Ils ne sont, selon lui, non plus à l'abri de la terreur et la violence qu'exercent sur eux les maquisards qu'il décrit, tout au long de son journal, comme bourreaux : *«Chacun a été obligé (…) de trembler pour sa peau parce que la peau du Kabyle ne vaut pas cher aux yeux du terroriste» (p. 63).*

Tout en insistant sur leur sort d'opprimés auquel ils semblent destinés, Feraoun ne décrit pas toujours les siens comme innocents. Il souligne, dans les notes du 02 février 1956, à titre d'exemple, que bien des Kabyles, appartenant au mouvement révolutionnaire, sont pour beaucoup dans la souffrance des leurs :

> « - ça ne se tient pas, les femmes de Tizi-Hibel. Déjà avec les Fellagas qui sont bons Kabyles et bons musulmans, c'est presque scandaleux. Quand elles en rencontrent, elles les détaillent effrontément. Une honte. L'un d'eux a déclaré :
> -Vous, gens de Tizi-Hibel, plus nous vous connaissons, mieux nous vous apprécions, mais vos femmes !...Ah, vos femmes, elles sont audacieuses. » (p. 95)

Si Feraoun met, dans cet extrait, l'index sur le comportement *«effrontée»* et *«scandaleux»* des femmes de Tizi-Hibel. Il le souligne comme étant une conséquence directe des dérapages des maquisards qui peuvent bien être des Kabyles.

L'emploi de l'adjectif *«bon»* dans *«bons Kabyles»* et *« bons musulmans»* est loin d'être un éloge. Il exprime, au contraire, de l'indignation vis-à-vis de la conduite des maquisards accusés de trahir les origines desquelles ils descendent ainsi que les valeurs qu'ils sont censés représenter et défendre.

Le diariste met en évidence la position nettement désavantagée de la Kabylie : *«Cette Kabylie si pauvre et si sauvage » (p. 148).* Il représente ses habitants comme n'étant dépourvus d'aucune forme de pouvoir afin d'expliquer leur position d'opprimés et pour les faire paraître comme étant cette communauté maudite, à honnir.

Dans son journal, Feraoun exprime son bouleversement face au destin singulier infligé à son ethnie et fait preuve d'une grande indignation accompagnée, souvent, de fierté à l'égard de ses origines ethniques et ses traits distinctifs. Ce zèle éprouvé vis-à-vis de sa singularité mêlé du besoin de se réfugier dans son groupe social apparaît telle une stratégie de protection face à l'intrusion menaçante que représentent le système colonial et les maquisards comme l'explique Catherine COQUERY-VIDROVITCH dans son analyse du comportement ethnique :

> « (Pour résister à une intrusion quelconque), quoi de plus naturel, de plus viscéral, que de se référer à son propre passé, à son histoire antérieure, bref à son ethnie et à sa représentation mythique[1]. »

Feraoun souligne, dans les notes du 06 janvier 1957, que les épreuves et les douleurs inhabituelles auxquelles se heurtent les Kabyles et la discrimination raciale à leur égard ne font que les aguerrir davantage, renforcer leur unité légendaire et donner naissance à cette compassion que la douleur commune crée au sein d'une communauté.

[1] C. COQUERY-VIDROVITCH, cité par F. DURAND-DASTES, «Ethnie», in *HYPERGEO,* 2004. [En ligne] : <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article387>, consulté le 22/03/2010.

Il appelle les siens à s'enorgueillir de leur race indomptable, de leur caractère autosuffisant, réfractaire à toute forme d'aliénation et incite les sociétaires des autres ethnies à les prendre pour exemple de résistance quand il est question de faire face à l'adversité. Il les invite surtout à réaliser l'ampleur du mal que peut receler la nature humaine :

> «Il est évident que la proverbiale solidarité kabyle est mise à l'épreuve et qu'elle fonctionne avec une performance significative. Les Kabyles ne se sont jamais sentis aussi unis, aussi semblables à eux-mêmes, aussi irréductibles. C'est là, une attitude dont tout montagnard peut-être fier à juste titre mais pleine de renseignements pour un observateur attentif qui souffre toute la souffrance des hommes et cherche à voir clair dans un monde, où, la cruauté dispute la première place à la bêtise. Pourquoi refuse-t-on à ce peuple, d'être ce qu'il est, exactement ce qu'il est, lui qui ne changera jamais ? » (pp. 233-234)

Le diariste, comme le montrent ses notes fières et rageuses du 06 janvier 1957, chante la communion des Kabyles qui surgit face à ce qui menace leurs spécificités et mentionne leur refus de se s'aligner derrière les idéologies dominantes qui prêchent l'unanimisme culturel et social et renie la réalité pluraliste de la société autochtone. Il se dresse, en tant que Kabyle, contre toute apologie d'un nationalisme qui s'enferme dans un nombre de discours unificateurs pour opprimer les libertés et occulter les différences.

Notre objet textuel se présente donc comme lieu de contestation, un espace de désagrégation des discours existants, un appel à la création d'un climat de débat et de raisonnement qui échappe, à la fois, au contrôle du discours colonial comme à celui de la mouvance nationaliste qu'il considère comme unanimiste et encline au conformisme.

Le journal de Feraoun est articulé autours du principe selon lequel construire une identité commune consisterait à créer une réalité qui tient compte du fait que, quoique unis par une histoire et une géographie communes, Arabes et Kabyles doivent être considérés dans deux systèmes culturels

différents. On voit le diariste, dans ses notes du 11 décembre 1960, railler la tutelle arabe qui, selon lui, applique sa vision unificatrice des choses en déniant aux Kabyles leurs droits de s'exprimer et se représenter :

> « A la télé, j'ai vu de Gaulle grave et impassible, raconter n'importe quoi aux Kabyles de Tizi-ouzou. Un Arabe, après lui a traduit en arabe ce que disait de Gaulle. On a applaudi de Gaulle. On n'a pas applaudi l'Arabe. Il aurait fallu peut-être retraduire en français ce que de Gaulle disait par la bouche de l'Arabe. » (pp. 390-391)

La colère de Feraoun, dans ce passage, atteint son paroxysme au point où son jugement paraît complaisant vis-à-vis de De Gaulle et dédaigneux vis-à-vis de l'Arabe, jeté dans l'anonymat par le déterminant indéfini *«un»*.
Le discours du président français n'apparaît ainsi que tel un prétexte pour dénoncer l'attitude jugée exclusive et méprisante des dirigeants arabes à l'égard des Kabyles.

Cependant, la peinture presque neutre de De Gaulle qui représente un grand symbole de la politique coloniale, et l'atmosphère conviviale qui accompagne son évocation, contrastent avec l'image caricaturale de l'Arabe. Elles font ressurgir une certaine ambiguïté qui pourrait légitimer les accusations considérant les groupes ethniques comme rien d'autre q'une stratégie coloniale, une invention qui vise à disloquer l'unité de la société autochtone pour mieux la contrôler et l'assujettir.
Cette peinture laisse penser que la communauté kabyle a un statut préférentiel dans les stratégies de De Gaulle, qu'elle fait l'objet d'une sélection dans sa politique qui vise à l'attirer dans la sphère française.

Les applaudissements de l'assistance auraient pu paraître comme un signe de satisfaction ou une disposition chez la communauté kabyle à adopter la conception de De Gaulle du problème algérien ou encore une réaction

favorable à ses promesses de réformes si ce n'était l'image de l'Arabe boudé. Associés au comportement hostile des Kabyles à l'égard du traducteur arabe, ces applaudissements semblent être plutôt un choix fait entre deux formes d'oppression. Le diariste donne l'impression de dire que si la communauté kabyle avait à choisir entre vivre sous la tutelle française ou celle des Arabes, elle aurait choisi la première.

Par l'évocation de la difficulté de comprendre l'arabe et la volonté de le remplacer par le français, le diariste entend que les Kabyles sont disposés à s'adapter à la culture française et l'assimilent mieux que celle des Arabes qu'ils considèrent comme imposée, non représentative et importune.

Le diariste ne se montre pas tout à fait tendre avec De Gaulle dans ce passage. L'expression *« j'ai vu de Gaulle (...) raconter n'importe quoi »* le présente comme un politicien démagogue qui ne diffère aucunement de ses prédécesseurs. Il souligne, ainsi, l'absence d'une bonne volonté de résoudre les questions névralgiques du problème algérien dans son discours.

Dans *Journal 1955-1962*, la société kabyle est représentée comme une entité indépendante et homogène, définie par des traits généalogiques transmissibles de génération en génération. C'est en rapport avec les autres composantes sociales, arabes et européennes, au sein d'un environnement marqué par des violences, des calculs politiques et des idéologies d'exclusion de l'autre, avec tout ce que ce contact suppose comme répercussions complexes, que le diariste fait émerger l'identité kabyle comme un corps que l'on ne peut dissoudre :

> «Lorsqu'on se mêle à la foule qui envahit les magasins, on sent revivre en elle, l'âme primitive et rude des vieux ancêtres berbères, tandis que s'enracine profondément dans mon coeur une rancune qui ne disparaîtra jamais. Oui, c'est là l'unique résultat. » (p. 234)

La détermination de Feraoun à évoquer les particularités de son ethnie et son insistance à assurer la continuité avec les ancêtres, comme le montrent ces notes du 06 janvier 1957, apparaissent comme une confirmation de l'échec de toutes les tentatives de démolition et de négation de la communauté kabyle. Ces tentatives n'ont eu, d'après lui, comme seule conséquence qu'enraciner les sentiments de différence chez les Kabyles et attiser leur haine à l'encontre de ceux qui visent à les marginaliser en les acculant à une existence minable avec laquelle toute revendication identitaire paraîtrait comme secondaire ou égoïste.

Tout en se focalisant sur la description des circonstances pénibles vécues par les siens en Algérie, le diariste n'omet pas d'évoquer constamment celles des Kabyles du dehors.

Il précise que si ses compatriotes ont choisi de s'expatrier, c'est bien pour travailler : *« Ce Français chez qui ils viennent travailler, gagner leur pain ». (pp. 33-34)*

Il souligne également que, tout comme leurs semblables du dedans, ils ne sont pas épargnés par la ségrégation des Français : *« -Je suis un Kabyle. Et quand je vais en France, on me traite de bicot ». (p. 104)*

Ils ne sont non plus à l'abri de ce que Feraoun considère comme oppression et injustices des maquisards : *« Ils (des Kabyles expatriés) ont été tués là-bas par des mains pieuses et intransigeantes, l'un pour avoir fumé, l'autre pour avoir bu ». (p. 96)*

1.2. La différenciation territoriale

Dans la majeure partie de son journal, le diariste se définit en tant que Kabyle, par opposition à l'Arabe et au Français. Il se penche souvent sur la description des répercussions désastreuses de la guerre sur les Kabyles, comme s'il justifie un choix, ou comme s'il appelle à tenir compte du contexte dans lequel cette communauté évolue. Il signifie de la sorte que, dans une

atmosphère pareille où des milliers de gens sont doublement martyrisés, il n'est pas facile d'envisager des pensées nationalistes ou d'arriver à un consensus social. Ce n'est qu'après s'être rendu compte de l'envergure du mal engendré par la guerre que son discours commence à se teinter d'un autre ton, celui d'un Algérien qui assiste à une guerre qui ne choisit pas ses victimes et qui n'épargne aucune parcelle de son pays.

Quoique présente avec acuité dans *Journal 1955-1962*, l'ethnie n'existe qu'en tant que catégorie sociale et non pas politique. Le diariste conçoit le nationalisme ethnique, dont les Kabyles sont les premières victimes, comme dangereux et source de conflit et division, à la différence d'un nationalisme politique médiateur qui serait, estime-t-il, susceptible de constituer un mouvement intégrateur et constructeur, capital pour renforcer l'homogénéité sociale et territoriale et garantir la coexistence pacifique.
Feraoun pense que seule la révolution est en mesure de donner corps à cet espoir dans la mesure où elle devrait déboucher sur un changement radical au sein de la société autochtone, à défaut de quoi elle perdra sa raison d'être : *« Voilà cent ans que nous subissions tout cela, que nous pâtissons des erreurs et des injustices. Alors, messieurs, pourquoi vous battez-vous, Si rien ne doit changer?» (p. 121)*

Si le diariste souligne avec insistance les spécificités de son ethnie, ce n'est pas dans un dessein séparatiste. Il semble essayer de faire naître un esprit national rénovateur. Il émet son désir de participer à la construction de son pays en instaurant le dialogue entre les cultures et les idéologies politiques en présence. Il espère faire converger les forces vers un nationalisme nouveau fondé sur la reconnaissance, le respect de l'autre et la contribution de tous. Il aspire, surtout, à bannir ce qu'il considère comme vision totalitariste et méprisante des «rebelles» :

> «Nous vous avons libérés, nous serons vos chefs. Reste où tu es. Nous vous connaissons, vous ne valez pas cher. Vous n'avez qu'à continuer à nous héberger et à faire le guet. Si, au cours d'un ratissage, on vous arrête ou abat, vous n'avez que ce que vous méritez. » (p. 277)

L'emploi des occurrences *«nous»* et *«vous»* dans ce passage, traduit bien la politique exclusive des maquisards à l'égard des sociétaires de la communauté kabyle. Le diariste les dépeint comme étant arrogants et dédaigneux, qui s'imposent comme tuteurs, déniant aux leurs le droit de gérer avec eux la conjoncture difficile que traverse le pays et les acculent aux tâches secondaires voire asservissantes. Il explique, de la sorte, que «les rebelles», seuls détenteurs de la décision, de par leur vision tronquée et étroite du nationalisme, font montre de leurs limites quant à la gestion des crises. Pire encore, il font subir aux leurs d'autres désastres dont les séquelles s'étendront à des générations successives, par conséquent ils ne sont pas dignes de représenter le peuple : *« Tous plus au moins critiquables que critiqués. De sorte qu'on se demande qui, éventuellement, serait de taille à mener, à donner des directives, un sens au mouvement national ». (p. 26)*

Comme projet national, le diariste opte pour une identité commune qui abrite en son sein plusieurs groupes culturels, une identité qui ne soit pas exclusive mais adaptée tant pour la communauté majoritaire que pour les communautés dites «minoritaires». La diversité des cultures, des communautés et des opinions, selon lui, ne nuit en rien à l'unité nationale. Elle peut, au contraire, faire la richesse d'un pays.

Toutefois, Feraoun précise qu'il est pour une singularité positive qui se définit comme un trait de l'identité nationale algérienne et non pas comme source primaire d'identification car, de la sorte, elle peut favoriser les conflits et les tensions. Elle risque de pérenniser la division et devenir une forme de fanatisme qui prélude au chaos.

Le diariste dénonce la conception du nationalisme prônée par les maquisards, se méfie des idéologies politiques qui imposent un monde préconçu. Il refuse l'imposition d'un modèle politique et idéologique hégémonique où c'est uniquement la dimension politique qui prédomine au détriment de l'identité ethnique, donnant ainsi lieu à un régime intégrateur, générateur de toutes sortes de dérapages.

Il propose un dialogue focalisé non seulement sur ce qui est commun, mais surtout sur ce qui est différent afin de bâtir sur des bases solides :

> «Lu, dans le Monde du 30 mars, un article d'une belle tenue littéraire et d'une grande élévation de pensée au sujet du drame algérien. L'article s'intitule :"Pour un libre dialogue sur le drame algérien". En somme, M.A reprend en termes nobles, que lui envierait le meilleur des écrivains français, les propos que des délégués du F.L.N viennent de tenir à Tunis, au cours d'une pathétique conférence de presse. Très bien. Que ceux qui ont assumé l'écrasante responsabilité de notre révolte et ont accepté les souffrances, les tortures, tous les crimes, toutes les morts, toutes les horreurs comme prix inéluctable d'une libération qui correspond pour le peuple algérien à une véritable renaissance, à une promotion inespérée mais sans quoi la vie est, désormais impossible pour un homme digne de ce nom d'homme. Que ceux-là lancent un appel à l'opinion française, à l'univers tout entier et demandent à leurs semblables, de les reconnaître en tant que tel, l'appel ne peut qu'être émouvant. (…) Mais pourquoi M.A juge-t-il nécessaire de leur emboîter le pas ? M.A, n'est pas Kabyle. Tout ce qui fait de nous des Kabyles, il l'a renié en bloc.» (p. 275)

L'ironie avec laquelle Feraoun rapporte l'article évoqué dans ces notes du 05 avril 1957 traduit bien son rejet du discours nationaliste qui ne prend pas en considération les spécificités et la diversité de la société autochtone. Il s'indigne de la politique unificatrice qu'adoptent les dirigeants nationalistes à chaque fois qu'il est question de rappeler les sacrifices et le devenir des Algériens.

L'évocation du caractère *«émouvant»* de ce genre de discours révèle, selon le diariste, l'aspect passionnel qui distingue de telles visions unilatérales alors qu'il est temps au partage et aux décisions rationnelles.

La quête d'une identité nationale algérienne qui parcourt *Journal 1955-1962* parait comme un besoin pressant, comme une promesse que les échos d'une révolution naissante font transparaître, une révolution qui draine dans son sillage des hommes pour défendre *« (un) pays (qui) s'appelle bien l'Algérie et ses habitants des Algériens ». (p. 100*).

Ces hommes, selon Feraoun, ne font que répondre à l'instinct patriotique qui suffit, à lui seul, pour les mobiliser face à la menace coloniale :

> «Les Algériens n'ont pas attendu le XIX ° siècle pour se savoir Algériens. La meilleure preuve c'est que tout de suite, on s'est groupé derrière les libérateurs. On s'est groupé parce qu'on s'est cru assez fort pour se battre ou mourir efficacement, on s'est groupé parce qu'on espère réussir et non à la suite d'un phénomène miraculeux qui a ouvert soudain les yeux, Chuchoté aux oreilles le mot magique de patrie. » (pp. 61-62)

Dans cet extrait, nous observons bien comment les traits du diariste dépassent le cadre ethnique pour se modeler dans une matrice nationale. Son désir de voir les siens unis par l'amour patriotique se traduit par le recours au pronom personnel *«on»* qui correspond à un «nous» unificateur qui rassemble le diariste et ses compatriotes. Ainsi, la répétition du verbe *«se grouper »*, conjugué au passé, évoque l'union et la communion.

Feraoun tient à expliquer que l'esprit patriotique, chez le peuple algérien est inné, que ses compatriotes n'attendent pas à ce que l'on le leur apprend ou inculque pour se mobiliser contre l'envahisseur afin de libérer leur patrie ou se

sacrifier pour elle. Il montre qu'ils sont animés par tout ce qui fait d'eux un peuple solidaire et uni.

Puis, petit à petit, ce zèle commence à se vaporiser à cause de ce qu'il considère comme agissements des maquisards et leur volonté d'exploiter cette ardeur et cet amour inconditionnel qui anime la population dans des desseins suspects.

La quête de cette identité nationale devient utopique quand le diariste se rend compte de ce qu'il juge comme malveillance et fausseté dans l'idéologie des maquisards. Cela est perceptible dans les notes du 20 février 1959 :

> « Malheureusement, les gens deviennent de plus en plus sceptiques et se demandent, de plus en plus nombreux, si, leur vraie patrie n'est pas ce néant vers quoi, on les précipite les uns après les autres, après qu'ils aient enduré toutes sortes de souffrances. »(p. 367)

L'adverbe *«Malheureusement»* exprime bien le grand désabusement de Feraoun ainsi que sa désolation de constater que l'opportunisme des maquisards et leur inaptitude à diriger dans une telle conjoncture sont en train d'enliser le pays dans une situation désastreuse. Seule une atmosphère saine et un débat rationnel sur le projet de la société algérienne à adopter pourrait constituer l'issue, estime-t-il.

Vers la fin, les traits de cette identité semblent se constituer au fur et à mesure de la construction de la conscience du diariste avant de prendre une forme finale. Celle d'un nationalisme fondé sur les enseignements tirés des discordes et des sacrifices communs, sur un brassage de cultures qui transcende les situations de division et donne naissance à une Algérie dont les générations à venir seront fiers :

> « Il faut que nos enfants sachent à quel point leurs aînés ont souffert, à quel prix, ils héritent d'un nom, d'une dignité, du

> droit de s'appeler Algériens sans se courber la tête comme le frêle roseau de la fable. » (p. 386)

1.2.1. Guerre et populisme

Dans le dessein de peindre l'état d'esprit de cette période des années cinquante que traversait l'Algérie coloniale, le diariste souligne les procédés jugés démagogiques auxquels recouraient «les rebelles».

Ces derniers, estime-t-il, en l'absence d'une idéologie fondée qui leur servirait de ligne de conduite et légitimerait leur action auprès de leurs compatriotes, se réfèrent au peuple dans tout ce qu'ils entreprennent pour occulter tout discernement chez les individus et laisser miroiter le mirage du pouvoir messianique de la révolution.

Ces procédés, d'après le diariste, ont pour effet la mobilisation effrénée des masses autour des maquisards et la légitimation de leur pouvoir absolu :

> «Le maquis, quelque soit sa politique, sa conception, sa ligne de conduite, sa philosophie, eh bien, tout cela n'importe pas, le maquis a conquis les cœurs du moment qu'il lutte contre l'oppresseur.
> (…), les rebelles s'organisent, prennent conscience de leur force, rassurent les montagnards, qui peu à peu entrent en contact avec eux découvrent avec joie enfantine qu'un impossible rêve est en train de se réaliser.»(pp. 46-47)

Feraoun, dans ces notes du 18 décembre 1955, rejette l'usage du discours populiste qui vise à l'exaspération de l'esprit nationaliste pour pallier l'absence d'une politique rationnelle, primordiale à une insurrection et détourner le mécontentement du peuple et sa lassitude face aux excès perpétrés par «les rebelles». Il met également l'index sur un phénomène particulier qui consiste à incriminer et taxer de satanisme toute attitude osant mettre en doute l'esprit révolutionnaire ou ce qu'il considère comme exploits illusoires d'une révolution à laquelle tout est rattaché et où la moindre spontanéité

pourrait déclencher les récits épiques qui glorifient le combat nationaliste. Les notes du 15 octobre 1956 sont particulièrement représentatives :

> «Yamina, s'en allant à la source, butte contre une pierre et peste contre les temps. Son orteil est ensanglanté. Un patriote surgit devant elle, la prend par la gorge et lui fait leçon :
> - de quoi ? Tu pestes contre l'an de grâce 1956, l'année de notre lutte victorieuse, de ta libération, chienne ! Tu jures au lieu de te réjouir ! Cinq mille francs. A déposer chez Kaci…je passerai ce soir, attention, je te connais. » (p. 98)

La terreur, comme le montre cet extrait, est signalée comme un procédé employé par les maquisards pour asservir la population et lui escroquer ses biens. Le soupçon devient généralisé et l'idée que tout individu est un ennemi potentiel donne lieu à tous les abus. Au nom du peuple et celui de la révolution, des procès absurdes peuvent être provoqués par les actes les plus anodins.

Le diariste ne manque pas de mettre l'accent sur le caractère arbitraire des procédés employés par «les rebelles» pour souligner l'aspect inhumain qui prévaut, d'après lui, dans leurs rapports avec leur communauté. Cela se traduit par la brutalité du maquisard qui saisit la femme par la gorge, l'insulte avant de fixer une amande qui correspond à son «forfait».

Profitant de l'analphabétisme de la population autochtone et de son enthousiasme débridé, les maquisards proposent à leurs compatriotes des conceptions simplistes du patriotisme en les incitant, surtout, à être prêt à toutes les contributions et les sacrifices : *« (Ils) mettent au-dessus de la vie humaine une idée abstraite, même s'ils l'appellent histoire, à laquelle, soumis d'avance, ils décideront, en plein arbitraire, de soumettre aussi les autres...*[1] *»*.

Ils leur refusent même le droit de constater l'ampleur de leurs pertes en exigeant de tout subordonner à l'esprit sacro-saint de la révolution :

> « (…) Au surplus, il est recommandé de ne pas parler de ces choses (avoir été l'objet des violences), de ne pas laisser croire

[1] A. CAMUS, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, coll. Folio / Essais, 1985, p. 218.

> à l'ennemi qu'il a touché la chair vive de l'âme kabyle, si l'on peut dire, de se comporter en vrai patriote qui subordonne tout, à la libération de la patrie enchaînée. » (p. 367)

Feraoun réalise avec effarement que les maquisards manipulent l'image, les intérêts du peuple pour le maintenir en laisse. Il décrit les répercussions d'une nouvelle forme de persécution. En prêchant, selon lui, la primauté absolue de la souveraineté du peuple, «les rebelles» ne font que l'asservir pour passer pour maîtres, l'entraîner vers des entreprises irrationnelles et le contraindre à une vie de dépendance absolue.

Le peuple, au nom de qui tous les dépassements sont commis, est donc acculé à une mue avec laquelle s'exclue toute liberté ou dignité alors que la révolution est censée se déclencher pour mettre terme à ces pratiques dont seul le système colonial était accusé.

Feraoun, en reprenant les propos des maquisards et leur conception de la situation critique de la *«patrie enchaînée»* et la manière qu'ils jugent idéale de résister et se conduire en «*Vrai(s) patriote(s)»,* explique que «les rebelles» ne font que se discréditer et que « (*leur) pensée révolutionnaire a perdu, en elle-même, (ce) contrepoids dont elle ne peut, sans déchoir, se priver*[1]».

Adhérant aux thèses de Camus à propos des conséquences négatives du totalitarisme idéologique[2] sur les humains, le diariste considère que l'état d'esprit des maquisards déshumanise les individus. Il les réduit à une condition inférieure où ils sont transformés, dans les meilleurs des cas, à des rouages passifs de la machine révolutionnaire, les éloignant de la sorte, de leur vocation d'humains enclins à la dignité, la réflexion et l'amour.

[1] *Ibid*., pp. 372-373.

[2] Par " totalitaire" et " totalitarisme " nous nous référons à la conception de Camus pour qui, la révolution tue la révolte dans la mesure où en se révoltant contre ceux qui avaient nié, un jour, leur humanité, les individus recourent à la violence irrationnelle et à la terreur pour se libérer et se faire justice. Mais, poussés par l'ambition d'outrepasser leur condition et de se diviniser, ils versent dans une dictature idéologique sans bornes.

Feraoun estime que la conduite des maquisards à l'égard des leurs finit d'avoir comme effet *« la destruction, non seulement de la personne, mais aussi des possibilités universelles de la personne, la réflexion, l'appel vers l'amour absolu* [1]*»*. Il nous décrit, dans ces notes du janvier 1956, une masse populaire compacte, sans pensée individuelle qui la distingue, une population dirigée par un meneur qui, en tuteur, se charge d'agir et de penser pour elle :

> « Maintenant, me dit Amar, la justice, c'est réglé. Les rebelles arrangent tout le monde, suppriment les désaccords, et fixent les pénalités. Ils ne se trompent jamais d'ailleurs. Ils veulent l'union dans tous les villages, la paix, la fraternité. Toi qui es instruit, si jamais tu les écoutais et discutais avec eux, tu serais conquis…» (p. 97)

Quoique l'auteur compatisse aux peines des siens à travers sa description de leur souffrance, ses mots laissent entrevoir une colère sourde contre leur résignation et un appel à la révolte. Il fustige, certes, les injustices auxquelles ils sont exposés mais il leur reproche leur crédulité et leur mutisme. Se libérer, semble-t-il dire, de l'injustice et l'oppression qu'exercent sur eux leurs compatriotes serait un préliminaire indispensable au recouvrement de leur dignité avant même d'envisager de libérer leur pays de la colonisation.

Le journal de Feraoun, veut rendre compte d'une révolution où le peuple ne passe pas pour ce qu'il y a de plus important. A l'inverse, c'est à lui, à chaque fois, de faire preuve de patience et d'abnégation. De la sorte, le diariste essaie de montrer la différence entre le discours révolutionnaire prêché et la réalité vécue au quotidien par la population. Cette situation, contraire aux aspirations, finit par désabuser les individus et les faire sombrer dans un pessimisme sans limites :

[1] A. Camus, *op. cit.*, p. 589.

> «Nous qui nous méfions tellement des étrangers, voilà que nous adoptons ces hommes vaillants, décidés à mourir pour la bonne cause et à vous entraîner avec eux, après vous avoir fait brûler maisons et peut-être violé vos femmes. D'abord on se fait petit à petit que les ponts sont coupés, que le règne de la lâcheté et de l'hypocinésie à cessé et qu'il n'y a plus de place que pour la violence (…). Puis chacun puise au tréfonds de soi la force nécessaire pour accepter une nouvelle existence comportant un amer goût de risque, une résignation têtue à brûler froidement ce que l'on à jusqu'ici adoré ou supporté, un enthousiasme de néophyte qui repousse définitivement le doute, peut vous faire commettre les pires excès et fait de vous, en attendant un adepte modèle qui refuse de discuter les ordres et exécute aveuglément les consignes.» (p. 58)

Le diariste décrit, à travers ces notes de novembre-décembre 1955, la lassitude qui s'empare petit à petit de la communauté kabyle face à l'étendue révolutionnaire qui, non seulement ne tient pas à ses promesses, mais s'ingénie à martyriser ceux qu'elle est censée défendre. La révolution, telle décrite par Feraoun, exaspère la masse, l'ennuie et fait disparaître l'enthousiasme des premiers jours.

Feraoun précise que la population, lasse des vertus révolutionnaires rappelées à toute occasion, et réalisant l'effondrement d'un idéal sur lequel elle mise, finit par se résigner en se transformant graduellement en une société écrasée qui réfléchit et agit par procuration.

1.2.2. Une guerre dans la guerre

La peinture des atrocités de la guerre, dans *Journal 1955-1962*, ne se fait pas sans la mention des épisodes traumatisants, dont les compatriotes sont les auteurs, et les populations civiles les premières victimes. Cela donne un aspect caïnite à un conflit où l'individu a à subir l'extrême cruauté de son frère, enfermant l'Algérie dans un cercle infernal de haine.

Le diariste décrit, non sans colère, haine et dégoût le déferlement de la violence fratricide, le sacrilège d'une insurrection qui coûte extrêmement cher en vies humaines.

Il semble, parfois, à court de mots pour qualifier la brutalité sanguinaire adoptée par les maquisards qui, profitant de l'impuissance de la population civile, sont, d'après lui, déterminés à aller jusqu'au bout de leur action «purificatrice» :

> «Ces gens-là (les rebelles) qui tuent froidement des innocents sont-ils des libérateurs? (…), songent-ils une seconde que leur "violence" appellera l'autre "violence", hâtera sa terrible manifestation. Ils savent les populations désarmées dans leurs villages, excessivement vulnérables. Préparent-ils sciemment le massacre de" leurs frères". En admettant même qu'ils soient des brutes sanguinaires -ce qui d'ailleurs ne les excuse pas mais au contraire plaide contre eux, contre nous, contre l'idéal qu'ils prétendent défendre- ils doivent songer à nous épargner, donc à ne pas provoquer la répression. A moins que pour eux, la libération signifie autre chose que ce que nous entendons. Nous croyions qu'ils voulaient libérer le pays avec ses habitants. Pour le moment, ils sont en train de supprimer les habitants. Peut-être estiment-ils que toute cette génération de lâches qui pullulent l'Algérie doit d'abord disparaître et qu'une Algérie vraiment libre doit se repeupler d'hommes neufs. » (p. 119)

Feraoun, dans ces notes du 07 mars 1956, assiste, sidéré, à cette guerre contre-nature dont il lui est difficile de saisir le caractère. Une guerre dans laquelle la population civile apprend que la violence aveugle n’est pas du seul côté des soldats français. Les coups peuvent venir de partout même du compatriote qui semble ne pouvoir survivre que par la destruction de son semblable auquel il est uni par les liens de la terre et du sang.

Encore une fois, le diariste souligne que l'absence d'un projet idéologique fondé chez «les rebelles» ainsi que leur inaptitude à diriger la révolution sont souvent comblées par le recours à la violence. En agissant aveuglément, d'après lui, ils montrent comment ils conçoivent leur oeuvre libératrice. Exterminer l'autre, pour eux, semble être la seule solution pour contrer les divergences.

A travers la description des exactions contre les populations civiles, le diariste explique que les maquisards ne diffèrent en rien du système colonial.

Ils empruntent le même chemin et recourent aux mêmes méthodes que lui. Les slogans scandés par eux et qui prônent l'idéal de l'union, de la paix, de la fraternité et de la justice sociale ne sont que mirages et ne font que donner corps à une idéologie démagogique, identique à celle prêchée par le colonisateur.

Ce discours dissimule, selon Feraoun, une réalité amère, celle de leur seule volonté d'assurer leur pérennité, quitte à sacrifier, ainsi, les idéaux qui motivent habituellement la résistance à l'occupant.

Les exactions commises contre les populations civiles portent atteinte à la crédibilité de la mouvance nationaliste et font disparaître l'enthousiasme qui a toujours accompagné le déclenchement de l'insurrection :

> «Désormais, au nom de quoi pourront parler ceux qui en ont assumé la responsabilité ? Qui pourra les croire ?qui, au contraire, hésitera à croire d'autres crimes, tous les crimes qu'on ne manquera pas de leur imputer?» (p. 298)

Ces notes du 03 juin 1957, traduisent le scepticisme qu'entraîne la violence des rebelles à l'encontre de leurs compatriotes (les points d'interrogations en sont révélateurs). Le diariste, montre qu'en voulant s'affirmer et être les seuls à tenir les rênes de la révolution, les maquisards finissent par se discréditer aux yeux de la population qui croyait en eux comme protecteurs et libérateurs.

Feraoun souligne qu' en 1957, le conflit prend la tournure d’une guerre de liquidation. Les massacres de Melouza sont décrits comme le symbole sanglant d'une guerre fratricide, tel un événement qui s’insère dans l’une des facettes les plus funestes de la guerre. Il résume la cruauté des conflits qui mettent aux prises les maquisards et la population autochtone.

Le diariste qualifie d' «imbécile» et de «honteuse» les exactions perpétrées contre les civiles et précise, en même temps, que les affrontements fratricides n'ont comme effet que de donner raison aux prétentions coloniales en présentant au monde une image barbare et hideuse d'une communauté algérienne dont les sociétaires s'entre-tuent :

> «Les massacres de Melouza ! Ils n'ont pas encore fini de faire couler l'encre. Le président Coty s'est adressé au monde civilisé qui apparemment a entendu sa voix et désormais, nous traite de barbares.» (p. 298)

Feraoun n'exclut pas l'éventuelle implication du système colonial dans les tueries des civiles à cette période pour les imputer aux maquisards. Il trouve qu'il a toutes les raisons pour susciter et nourrir ces massacres. Il n'y aurait pas mieux comme spectacle pour fragiliser la cohésion et l'unité de la société autochtone et faire passer les révolutionnaires pour les bourreaux de leurs propres frères. Cela les discréditerait aux yeux de tous et saperait l'esprit même de libération du pays :

> «Hier, on croyait que c'était un règlement de comptes entre bandes rivales, alors, on a haussé les épaules en se frottant les mains. Aujourd'hui qu'on a une autre explication, on crie à la sauvagerie. » (p. 297)

Le diariste semble, parfois, peu intéressé par l'origine de la violence. Peu importe qu'elle soit le résultat d'un règlement de compte entre factions rivales (membres du Mouvement National Algérien (MNA) et partisans du Front de Libération National (FLN)), ou une vengeance contre des villageois accusés d'être des traîtres de la nation qui souhaitent la pérennité de la colonisation. Pour lui, c'est cette ignoble guerre civile à sens unique et la recrudescence de la violence aveugle entre les sociétaires de la même communauté qui sont à blâmer.

1.3 .La différenciation religieuse

Bien qu'il se définisse comme musulman : *« Dieu est grand ! Disent les musulmans de mon espèce » (p.379),* le diariste ne semble nourrir aucun attachement particulier pour les croyances religieuses des siens. Il associe souvent le terme « musulman » aux conditions peu lumineuses où évoluent les autochtones, une manière de dire que la religion, présente dans plusieurs aspects de leurs rapports sociaux, en est la cause. Il sous-entend qu'elle constitue une réponse à l'aggravation de la misère et la pauvreté dans la mesure où elle freine le progrès et la prospérité : *«Me voici à Alger, installé avec ma famille à la lisière de la grande ville, dans un quartier musulman très populeux, où, la misère côtoie l'opulence, et les baraques de tôle» (p. 303).*

En l'associant également au désespoir : *«Le triste Ramadan s'est abattu sur nous, depuis le début du mois » (p. 279), « en ce triste carême de 1957 » (p. 283),* le diariste, en adepte d'une instruction laïque, s'étonne de l'emprise de la religion sur la vie des gens. Il insinue qu'elle teinte leur existence d'affliction pour conclure qu'elle est beaucoup plus une imposition qu'un choix.

Ce peu d'empressement à l'égard des croyances religieuses des siens va à l'encontre d'une certaine familiarité quand il est question d'évoquer des termes renvoyant à la foi chrétienne (*Paques, toussaint, sœurs, confessionnel*…).

Croyant au caractère universel de la culture occidentale dont le christianisme en est un aspect et convaincu de son pouvoir de réunir les hommes, le diariste semble parfois désolé de réaliser l'indifférence des autochtones à son égard : *«Les cloches de la toussaint sonnent obstinément depuis le matin, sans réussir à éveiller le village» (p. 13).*

Dans *Journal 1955-1962,* Feraoun estime que la religion passe pour un outil de propagande et un facteur de mobilisation. Conscients donc de son impact sur les individus comme élément fédérateur et du besoin du peuple d'une motivation inébranlable pour assurer son engagement, les maquisards la

prennent, d'après lui, pour cette fibre sensible sur laquelle il faut jouer pour sensibiliser la population et polariser son attention.

Il pense, également, qu'elle est utilisée comme outil de répression que «les rebelles» emploient pour canaliser toutes les tendances et justifier leurs actes violents contre tous ceux qui ne se conforment pas à leur vision des choses. Ainsi, il leur est possible de conquérir le pouvoir et inhiber toute tentative de rébellion.

Il précise, donc, qu'il s'agit beaucoup moins d'un regain religieux, à cette époque, que d'un recours à certains préceptes abstraits au service d'intérêts politiques fort profanes. On cherche à conquérir le pouvoir en l'absence de toute possibilité de discernement, au sein d'une communauté de croyants crédules et dociles.

A travers l'islamisme, le diariste accuse les leaders du mouvement nationalistes d'opportunisme et d'hypocrisie. Il considère qu'ils sont prêts à pactiser avec ce qu'il y a de plus maléfique pour parvenir à leurs fins.

Cette alliance contre nature entre leur idéologie et la religion n'est pas motivée par l'unique volonté d'un retour aux origines, ou par une intention de faire renouer les autochtones avec l'Islam mais relève d'une stratégie machiavélique visant à l'assujettissement de la population et la légitimation de son recours à la violence :

> «Ils (les maquisards) ont commencé d'abord par envoyer des lettres menaçantes fixant la rançon que les "gros" doivent verser.(…) -Vous gens de Tizi-Hibel, vous mériteriez d'être brûlés vifs. Nous vous connaissons : vous êtes des mécréants. Il n'y a chez vous ni fois ni loi. Vous êtes tous des ivrognes, vous avez des naturalisés et des baptisés. Vous n'avez jamais rien fait pour la cause. (…) on vous pardonne, vous êtes des frères. Rachetez-vous. » (p. 57)

Le diariste met, dans ces notes de novembre-décembre 1955, l'accent sur ce qu'il considère comme une fonction policière que jouent les

islamistes au sein de la société autochtone et explique comment la religion est abusivement instrumentalisée par eux comme un vecteur de légitimation de la violence. Ils détectent ceux qui passent pour de «mauvais Musulmans», les châtient en recourant à la terreur et à la répression pour les ramener dans le «droit chemin» ou les exterminer pour qu'ils servent d'exemple.

Le diariste montre comment le totalitarisme islamiste est d'un extrémisme et d'une sévérité sans équivalent. Il réduit l'Islam à des concepts amputés de leurs nuances afin d'imposer une série d'interdictions et des devoirs interminables à des individus analphabètes, apeurés, en quête de leurs repères identitaires et qui croient trouver là une cause noble à défendre.

Le Français ainsi que tous ceux qui refusent de s'y conformer deviennent par conséquent des ennemis absolus, l'incarnation du mal dont l'extermination passe pour devoir sacré.

Ces méthodes, d'après Feraoun, ne réussissent qu'à terroriser la population et la contraindre à se résigner à cette conception étroite de la religion : *«Ainsi, les gens de Tizi-Hibel qui étaient les plus mécréants de la terre, de nouveau retrouvent la foi, paient un muezzin et vont à la mosquée assidûment » (p. 96).*

En observateur imprégné de l'esprit laïc, Feraoun fait constater le caractère totalitaire d'un islamisme qui n'épargne aucun aspect de la vie de l'Homme. Il le représente comme un exercice qui mêle le politique et le religieux, le sacré et le profane, le droit public et le droit privé, une pratique qui embrouille tout…

Il finit par conclure qu'il ne s'agit pas simplement d'une doctrine au sens habituel, mais d'une tendance qui limite la liberté de l'individu pour le réduire à l'état de subordonné et, par conséquent, perméable à toutes les manipulations :

> «Abrous me donne quelques précisions sur les réunions qui se tiennent à la mosquée de T.A. les prétentions des rebelles sont exorbitantes, elles comportent des interdits de toutes sortes, uniquement des interdits, dictés par le fanatisme le plus obtus, le racisme le plus intransigeant, la poignée la plus autoritaire. En somme, le vrai terrorisme. Il ne reste aux femmes de T.A qu'à youyouter avec entrain en l'honneur de la nouvelle ère de libération qui semble pointer pour elle à l'horizon brumeux que barrent inexorablement nos montagnes sombres. Défense de faire appel au toubib (?)A la sage-femme, surtout à la sage-femme (?), au pharmacien (?). Et puis, il faut recevoir selon notre plus hospitalière tradition, nos braves visiteurs qui prennent des allures de héros et d'apôtres tout comme les grands saints de l'Islam. » (p. 76)

On le voit, dans ces notes du 08 janvier 1956, s'insurger contre le recours excessif des «rebelles» à l'instrumentalisation de la religion pour parvenir à leurs fins. Il souligne leur interprétation orientée de ses recommandations en fonction de leurs intérêts.

Le diariste ne distingue pas le fanatisme religieux du fanatisme politique des maquisards et ne voit en eux que deux formes d'oppression qui se substituent pour enfoncer la société autochtone dans l'obscurantisme pour garantir son assujettissement.

Feraoun s'insurge également contre l'influence de l'appartenance religieuse sur les attitudes et les opinions. Il n'omet pas de dénoncer la passivité de la communauté internationale, l'accuse de complicité, et critique, en particulier, le mutisme des intellectuels français, notamment ceux qui sont réputés pour leur engagement humaniste, vis-à-vis les actes d'épuration dont la communauté musulmane, en Algérie, fait l'objet. Il se demande si ce n'est justement pas en raison de son affiliation religieuse que l'on ne daigne pas réagir pour dénoncer la violence coloniale à l'encontre de la population algérienne :

> «Est-ce, par hasard, que le monde qui nous voit souffrir n'est pas convaincu que nous soyons des humains ?

> Il est vrai que nous ne sommes que des musulmans. C'est peut-être là, l'impardonnable crime. Voilà une question que je voudrais bien poser à Sartre ou à Camus ou à Mauriac. Pourquoi ? Oui pourquoi ? » (pp. 215-216)

1.4. La femme

A la différence des témoignages de guerres où, généralement, les violences contre la femme restent un sujet tabou, occulté pour une raison ou pour une autre, Feraoun, à travers *Journal 1955-1962,* semble déterminé à mettre en lumière toute l'ampleur et la gravité de ce phénomène destructeur.

En soulignant les souffrances particulières dont les femmes algériennes en général et kabyles, en particulier, sont l'objet. Il explique comment cette catégorie de la société, outre la perte éventuelle d'un mari ou d'un tuteur et le besoin que cela suppose, est constamment exposée à toutes sortes d'agressions.

Avec beaucoup de colère et d'horreur, le diariste montre comment les femmes sont prises pour cibles de prédilection, comment elles sont considérées comme un champ de bataille investi dans le but d'humilier, d'effrayer et de soumettre la communauté à laquelle elles appartiennent comme l'explique la psychologue Evelyne Josse :

> «Les femmes sont vues comme l'incarnation de l'identité culturelle adverse et leur corps comme un territoire à conquérir ou comme un moyen d'humilier les hommes de leur communauté. Dans certains cas, le viol est une stratégie délibérée visant à corrompre les liens communautaires. Il constitue une forme d'attaque contre l'ennemi et caractérise la conquête et l'avilissement des femmes ou des combattants capturés. [1] »

Le constat établi par Feraoun ne sort pas de cette analyse. Il précise que les viols commis contre les femmes et la fécondation forcée sont des procédés

[1] E. JOSSE, cité par Isabelle TALEC, « Le viol comme arme de guerre : la double peine des femmes », in *Résilience psy* du 26.11.2010. [En ligne] : <http://www.resilience-psy.com/IMG/pdf/Le_viol_comme_arme_de_guerre.pdf>, consulté le 9 juin 2010.

employés par l'armée française comme des armes de guerre, des méthodes à caractère criminel qui s'inscrivent dans une volonté délibérée de porter atteinte à la communauté autochtone. En procédant de la sorte, les militaires français tentent de remettre en question la transmission de la filiation de la population en faisant passer cette dernière pour une «société polluée» comme le révèlent les échos qui parviennent au diariste à la suite des attaques systématiques qu'effectuent les soldats français contre les habitants désarmés et apeurés :

> «A Ait Idir, descente des militaires pendant la nuit. Le lendemain, douze femmes seulement consentent à avouer qu'elles étaient violées. (…)Dans un village des Beni-Ouacifs, on a compté cinquante-six bâtards.» (p. 366)

Le diariste précise que les viols ne relèvent pas d'actes individuels. Ils sont répandus et systématiques, employés comme une forme de torture afin de dégrader et intimider la population. Il signale également que quoiqu' il s'agisse de viol, bien des femmes préfèrent se taire et se consumer en silence pour s'épargner et épargner aux leurs le déshonneur.

Feraoun met l'accent sur la position privilégiée qu'occupe la femme au sein de la société kabyle, montre comment elle relève de la dignité et de l'honneur des siens. Il rappelle la réaction suicidaire de l'homme kabyle d'autrefois quand il sent sa défaite prochaine et réalise qu'on pourrait porter atteinte à son honneur :

> « Lorsque l'un d'entre eux (les ancêtres des Kabyles) ne pouvait pas défendre son honneur, lorsqu'il se voyait vaincu ou sur le point de l'être, il immolait sa femme et ses filles pour les soustraire au viol et vendait chèrement sa peau. » (p. 235)

Le diariste, dans ces notes du 08 janvier 1957, évoque le comportement de ses ancêtres pour montrer l'ampleur de l'affront infligé à sa communauté et afin de mettre l'index sur le caractère intentionnel et prémédité des crimes commis par

les militaires français qui, sachant ce que représente la femme pour lui, veulent atteindre l'homme kabyle dans ce qu'il a de plus cher et sacré.

A la suite des viols perpétrés contre les femmes kabyles, le diariste s'adresse aux agresseurs pour leur expliquer qu'ils n'ont pas à être fiers de leurs crimes, d'en être honteux car ce qu'ils viennent de commettre est ignoble, condamnable et ne pourrait provenir que des barbares qui n'ont aucun sens de l'honneur.

Il leur fait part également de la noblesse séculaire des Kabyles qui, ayant un sens aigu de la dignité, conçoivent mal que des valeurs humaines puissent être ainsi bafouées, et par ceux qui prétendent être porteurs de principes et de valeurs humanistes de surcroît, ceux qui accusent les autres de barbarie et de bassesse :

> «Tous ceux qui savent partagent leur honte et leur colère. Ils éprouvent les mêmes sentiments parce qu'ils ne sont pas des Allemands, ni Russes, ni Français. Parce que ces primitifs, ces barbares, ces fanatiques ne sont pas assez évolués pour accepter l'idée que l'on puisse violer impunément leurs femmes, parce qu'ils considèrent cela comme le plus grand des crimes et que de tout temps, leurs mœurs, leurs lois, leur raison d'être, entant que Kabyles repose sur cet interdit, ce sacro-saint respect que doit préserver la femme. » (pp. 235-236)

Le diariste exalte, dans ces notes rédigées en mois de janvier 1957, la solidarité des siens aux moments difficiles. Il chante la noblesse de sa race en faisant constater le contraste entre le sens aigu que le Kabyle a de l'honneur et des valeurs morales et la légèreté avec laquelle l'Européen traite avec de tels principes.

Profondément blessé, il conçoit, en définitive, mal l'impunité dont bénéficient les auteurs des viols, dans un système qui ne cesse de prêcher les valeurs humaines.

Feraoun rapporte crûment les effets destructeurs sur les rapports unissant les membres de la même famille. Il explique, non sans pathétisme, qu'en violant ainsi les femmes, les militaires français envoient des messages blessants et humiliants aux hommes autochtones :

Ils mettent en doute leur masculinité et leur signifient qu'ils sont incapables d'assurer leur sécurité. Ces pratiques ont également comme conséquence d'acculer les hommes à une lâcheté avec laquelle se renverse un ordre de priorités inculqué depuis toujours où l'honneur figure au premier plan :

> «La chose est donc devenue courante et les Kabyles n'ont plus rien à envier à l'occident. Jusqu'ici, la vie sociale, les mœurs, les coutumes ont eu pour objectif essentiel, de sauvegarder jalousement, le sexe des femmes. Ils considéraient cela comme inaliénable et leur honneur était enfoui en dedans du vagin, tel un trésor plus précieux que la vie. Or, voilà qu'ils tiennent à la vie davantage qu'au vagin de leurs femmes et lorsque les militaires les délogent de chez eux, les parquent hors du village pour fouiller les maisons, ils savent que les sexes des filles et des femmes seront fouillés aussi. L'opération terminée, on les laisse retourner chez eux et alors, ils font mine de ne pas comprendre. Ils parlent avec détachement de la dureté des temps, de la sauvagerie des soldats qui cassent les portes et versent les jarres d'huile ou volent les poules et les lapins mais, ils se félicitent de n'avoir pas eu peur et ils rient de plaisir quand, une femme raconte qu'elle a presque culbuté un militaire à moitié saoul qui avait osé lui serrer le bras. » (p. 366)

Le diariste, scandalisé, décrit avec amertume les répercussions psychiques de la banalisation du viol au sein de la communauté autochtone. Il rapporte la torture morale à laquelle sont exposés les hommes qui n'osent et ne peuvent défendre leurs femmes face aux agressions des soldats français. Se transformant en loques humaines, ils feignent de ne pas s'apercevoir de la souillure qu'on leur fait subir.

Il est à noter que la peinture du portrait de la femme, en tant que victime de guerre et soumise, est accompagnée d'une allusion aux traditions et aux normes sociales, accusées d'être un facteur dévalorisant qui empêche son

épanouissement. La femme autochtone est représentée par Feraoun comme étant exclue de la vie publique et ne remplit comme rôle que celui de gardienne des valeurs.

Dans un climat d'impunité généralisée, les femmes kabyles sont décrites comme étant doublement exposées aux exactions sexuelles. Les maquisards à leur tour, ne se gênent pas de les violer, abusant de la confiance aveugle qu'ils inspirent à la population en tant que défenseurs de la dignité algérienne. Le diariste décrit ironiquement leurs abus comme des actes sporadiques, des péchés que l'adhésion à la «cause nationale» peut tolérer, ou comme faisant partie des trêves de guerriers et des récompenses méritées que les «libérateurs» s'offrent :

> «De l'avis unanime, on rend hommage aux fellagas qui, en ce terrain, se montrent respectueux des coutumes ou tout simplement, de la dignité humaine (…) car en fin le fellaga est direct et ne force jamais personne. Il se cache des gens du village, de ses compagnons d'armes.» (pp. 365-366)

Feraoun, à travers ces observations, explique ironiquement que les abus sexuels au sein de la société autochtone sont tellement banalisés et répandus que l'on espère que cela se fera avec pudeur et avec un peu d'égard aux convenances pour épargner aux hommes l'humiliation d'en être témoins et surtout pour ne pas les mettre face à leur incapacité et leur lâcheté.

Le *«fellaga»*, ici, n'est pas innocenté, mais doublement incriminé. Il est présenté en traître qui abuse de la confiance que placent en lui ses compatriotes - symbolisés par *« les gens du village»* - et qui souille la cause qu'il est censé défendre, et dont l'expression *«compagnons d'armes»* est l'incarnation.

L'humiliation de la femme autochtone par «les rebelles» prend d'autres formes. On s'arrange pour que les abus prennent un aspect légal, un mariage formel la plupart du temps, qui permet au maquisard de se servir d'elle comme source de plaisir. Une fois mort, un autre pourrait lui substituer et « s'en servir». «Le legs» continue de se transmettre jusqu'à ce qu'il perde son attrait, tout comme un objet dont la valeur dépend de l'état de fonctionnement :

> «A signaler aussi que ceux du maquis font usage des femmes plus ou moins consentantes. On camoufle la chose sous le nom de mariage. Un mariage ultra rapide, toujours éphémère où, l'on a la certitude de devenir bientôt, une veuve et la possibilité de se remarier aussitôt, le jeu pouvant continuer sans restriction, lorsqu'on est jeune et l'on veut de vous.»(pp. 368-369)

Les viols subis par les femmes, lors de la guerre, ont également comme incidence ravageuse de saper la psychologie des individus, effriter les liens familiaux et disloquer l'organisation même d'une société réputée pour son respect et sa conformité aux moeurs. Stigmatisées à jamais et n'ayant plus rien à regretter après la perte de leur honneur, les femmes violées se comportent sans aucun égard pour les lois régissant leur communauté : *« Certaines d'entres elles (...) y ont trouvé du plaisir au point de quitter le village pour suivre le conquérant » (p. 367).*

Blessées dans le corps et l'âme, à la suite des sévices auxquelles elles se trouvent constamment exposées, les femmes ne sont pas au bout de leurs souffrances. Le diariste explique qu'on les contraint à quitter leurs foyers pour se trouver mobilisées dans une guerre qui consume tout leur être. Dés lors, de nouvelles tâches viennent s'ajouter à leurs devoirs déjà rudes. Il s'agit de *« veiller sur les blessés, les porter sur leurs dos en cas d'alerte», «enterrer les morts », « collecter de l'argent», « faire le guet»…* et il suffit de douter d'elles pour que le pire des sorts leur soit réservé :

> « (…) et voila comment les prisons et les camps ont commencé à se remplir des femmes. Les fellagas égorgent celles qui trahissent, les militaires fusillent, arrêtent ou torturent celles qui travaillent pour l'organisation. Les uns et les autres couchent avec les plus belles et font des bâtards aux jeunes filles et aux veuves…» (p. 365)

Ces notes du 20 février 1959 illustrent le calvaire que vivent les femmes autochtones pendant la guerre. Après les avoir contraintes à assumer toutes sortes de tâches contraires à leur nature féminine, on met sauvagement terme à leur vie, ou on s'avise de les stigmatiser à jamais d'infamie.

2. L'Autre :

La population française d'Algérie, comme représentée dans *Journal 1955-1962*, est composée des militaires, d'une majorité de pieds noirs, nés en Algérie et comptent y rester, et d'une minorité de métropolitains dont la plupart sont des fonctionnaires qui n'envisagent pas y rester pour longtemps.

2.1. Les militaires

Les militaires sont présentés comme appareil répressif servant à soutenir la politique coloniale. Omniprésents, ils sont, parfois, représentés comme des automates réceptifs qui ne font qu'exécuter la volonté des dirigeants politiques mais cela ne les excuse en rien, ils sont souvent, particulièrement, tenus pour responsables des crimes perpétrés contre la population autochtone.

Présents partout et jouissant des pleins pouvoirs, ils ont pour fonction de maintenir l'ordre et d'étouffer dans l'œuf toute intention rebelle : *«Les voitures militaires sillonnaient les routes, descendaient dans les vallées, grimpaient aux villages, s'arrêtaient aux champs, ramassaient les suspects"…» (p. 45).*

Le diariste leur attribue toutes les atrocités subies par les civils. Ils sont décrits comme étant sans scrupules, qui ne connaissent pas de limites morales, qu'ils se livrent froidement et sadiquement aux pires exactions. Leur évocation

est souvent associée à la violence, à la mort. Ils tuent de manière atroce et sans réfléchir :

> «Les soldats ont semé la mort, la terreur, la désolation voilà trois villages vides, démoli, rayé de la carte, (…) on fait sortir les hommes, on les parque, on lâche cinq chiens policiers qui se jettent sur cinq d'entre eux au hasard, qui les culbutent, les mordent, les traînent dans la boue. Ce sont ceux-là que le sort a désigné : on les relève, on les fusille (…). Puis on emplit les camions de tout ce qui restait d'hommes, valides ou non, jeunes ou vieux. Les femmes et les enfants sont jetés dehors et on incendie le village. » (p. 47)

L'écriture mécanique qu'emploie le diariste à chaque fois qu'il rapporte le mal que leur passage entraîne reflète bien l'ampleur des dégâts qu'ils occasionnent, et surtout leur manière d'agir, sans réflexion, comme s'ils n'ont comme seule mission que d'apporter la mort et la terreur là où ils débarquent.

Feraoun s'attarde sur l'emploi de la torture par les militaires. Il mentionne que ce procédé qui reflète le mépris et la haine qui animent leur comportement à l'égard de la population autochtone est courant, voire institutionnalisée comme arme de guerre. Il décrit, les méthodes employées au cours des interrogations-supplices qui les déshumanisent aussi bien que leurs victimes. Il souligne le caractère sadique de ce procédé auquel les militaires s'adonnent pour terroriser des suspects qu'on arrête par rafles dans des *«villa(s) de rêves»*, ou de *«plaisance»* afin de les intimider et les humilier avant de leur soutirer de *«doux aveux»*.

Le diariste mentionne que ce déchaînement de brutalité perverse entraîne des répercussions physiques et surtout psychologiques dont la guérison n'est pas certaine :

> « Il y'a une infinité de méthodes pour torturer. Dans chaque local de police, dans les camps militaires, l'agent et l'officier prennent toutes sortes d'initiatives, imaginent toutes sortes de

> raffinements, on ne saurait les énumérer tous. Mais ceux qui les ont subis les garderont inscrits dans leur chair et dans leur mémoire. » (p. 47)

La cruauté et la diabolisation que Feraoun leur attribue en rapportant leurs excès s'atténue quand il réalise qu'ils ne sont que des pions dans une guerre qui n'est pas la leur, qu'ils ne font que suivre des ordres, qu'ils sont secondaires et sacrifiés dans un conflit stupide dont les enjeux les dépassent.
Il mentionne qu'ils sont des jeunes dont on a volé la jeunesse avant de les pousser à mourir bêtement pour une cause pour laquelle ils n'ont pas choisi de se battre, qu'ils ne font que payer à la place de l'administration coloniale.
Il les décrit, parfois, comme étant des victimes innocentes, à plaindre tout comme leurs parents d'ailleurs qui ne peuvent, d'après lui, les empêcher de se précipiter dans l'inconnu :

> « (…) toutefois, ce sont ces garçons naïfs, tous plus ou moins blonds, tous plus ou mois beaux, tous absolument étrangers au mal dont nous ne voulons plus souffrir, ce sont de pauvres garçons et surtout leurs parents de Bourgogne ou d'Alsace que nous plaignons. Que sont-ils venus faire ici, Bon de Dieu ? Pourquoi meurent-ils si bêtement ? » (p. 86)

2.2. Les pieds noirs

Ce sont ces descendants des familles européennes qui ont afflué en Algérie après sa conquête. Le diariste les répartit en deux catégories :

2.3.1. Les pacifistes

Ils passent pour des observateurs, se démarquent des attitudes passionnées et violentes, espèrent une conciliation de la communauté autochtone et les Européens d'Algérie pour pouvoir vivre en paix. Le diariste aurait volontiers approuvé cette cohabitation s'il ne s'agissait que d'eux.

Quoiqu'ils soient neutres, Feraoun leur en veut car il considère qu'ils posent mal le problème et ne parviennent pas à comprendre la volonté des autochtones de se sentir libres et maîtres chez eux :

Il ne manque aucune occasion de leur rappeler qu'ils ne sont pas les habitants légitimes de l'Algérie : *«L'Algérie c'est nous. Vous êtes étrangers sur notre terre. » (p. 60).*

La relation fusionnelle que le diariste met en exergue à chaque fois qu'il évoque les autochtones et leur patrie *«L'Algérie c'est nous»* d'une part, et le pronom personnel *«nous»*, pluriel mais restrictif par opposition à un *«vous»* distancié, d'autre part, exprime, pour lui, la nécessité de reconnaître aux originaires du pays leur droit sur leur terre comme condition préalable avant d'envisager un consensus social quelconque.

Faisant preuve d'une équité dans son jugement, le diariste se met à la place de cette catégorie de Français qui voient s'écrouler devant eux toute une vie passée dans une terre dont ils n'ont jamais envisagés de se séparer : *« Pourtant, il faut se mettre à la place des Français, même si eux ne se mettent pas souvent à notre place » (p. 104).*

Il cite, reconnaissant, le geste de solidarité dont l'un d'eux fut l'auteur lorsqu'il reçut des menaces de mort de l'OAS. Ce geste chaleureux, à une époque où il suffit d'appartenir à « l'autre camp » pour encourir le risque d'être tué, lui a énormément signifié et a ressuscité en lui l'espoir d'une éventuelle coexistence pacifique : *« Pélieu, au courant de ces menaces, est venu m'offrir asile. Ma femme a voulu l'embrasser » (p. 379).*

Feraoun assiste navré à leur désespoir, et décrit leur chagrin muet quand ils se trouvent contraints à quitter l'Algérie et tout y abandonner à cause du fanatisme des uns et des autres :

> «Hier, à la mairie, j'ai vu entrer la vieille Mme S et sa sœur, vieille aussi, poudrée, graves, dignes, vêtues de noir. Elles proposaient des meubles à vil prix et personne n'en voulait.

> Amara m'a appris qu'elles allaient déménager, s'en allaient en France. » (p. 147)

3.3.2. Les extrémistes

Ils sont représentés comme étant une minorité. Hostiles aux autochtones, ils les exploitent, se concentrent dans les villes et confisquent les meilleures terres. Persuadés d'être les seuls à comprendre la réalité algérienne et à pouvoir traiter avec elle. Ils s'opposent à toutes les réformes et refusent l'alternative d'une Algérie indépendante comme issue au drame algérien afin de préserver leurs biens et maintenir leur hégémonie.

Les notes du 03 janvier 1956 illustrent bien cet état de choses :

> «Nous nous disons, pleins d'inquiétude et d'amertume, que ces gens- là descendus dans la rue pour manifester, crient leur colère après nous. Ce n'est pas Soustelle qu'ils veulent garder mais leurs privilèges, leurs biens et leurs esclaves. » (p. 99)

Le diaristes souligne, ici, l'atmosphère tendue qu'ils ne cessent de produire, leur refus catégorique de traiter d'égal à égal avec leurs anciens serviteurs. Il peint leur opportunisme qui les incite à s'allier à celui qui s'engage à sauvegarder leur suprématie matérielle et politique.

Feraoun décrit la phobie permanente qu'ils ressentent à l'égard des événements que connaissait l'Algérie à cette époque et montre comment ils s'impliquent directement dans le conflit, n'épargnant aucun moyen pour défendre leur cause quitte à recourir à la violence.

Ils se sentent menacés par l'insurrection des autochtones, refusent de cohabiter avec eux, voient mal qu'ils soient gouvernés par eux car ils les considèrent comme inférieurs, ingrats, racistes…

Ils se livrent à des activités terroristes - dont l'O.A.S est le guide - et vont jusqu'à tuer les leurs en les accusant de traîtres quand ils choisissent la paix : *« L'O.A.S tue les siens qu'elle considère comme des traîtres : tous ceux qui*

veulent nous traiter d'égal à égal et qui sont prêts à accepter à être administrés par des Arabes». (p. 428)

Ils exploitent le grand nombre de leurs partisans dans les différentes institutions pour se venger de la communauté autochtone.

Dans les notes du 26 mars 1956, le diariste décrit leur comportement dédaigneux à l'égard des «indigènes». Un dédain qui va jusqu'à demander aux responsables militaires, disposés à leur faire plaisir, de tuer un grand nombre de Kabyles pour venger un des leurs qui ne brillait que par le mal qu'il répandait :

> «Les Français dont le désespoir est sans limite, et qui n'éprouvent qu'un dédain tranquille pour nos victimes, sont allés voir, parait-il, le capitaine, le commandant et le sous-préfet pour demander qu'on tire sur la foule. A leur sens, il fallait respecter l'échelle des valeurs couramment admises depuis les massacres de 1945 et tuer, sans hésiter, suffisamment de Kabyles ignares pour compenser la perte de M.B., officier de réserve, débitant de boissons alcooliques et armurier de surcroît. » (p. 139)

Pour faire aboutir leurs revendications, ils investissent souvent la rue pour afficher leur opposition, se révoltent, érigent les barricades, se font passer pour des opprimés pour gagner la sympathie des leurs :

> « Les insurgés sont toujours en train de crâner derrière leurs barricades. Le centre de la ville est en état de guerre, le peuple d'Alger européen va rendre visite à ses héros et les ravitailler sans trop de mal. Ils pensent ainsi gagner la partie : " garder l'Algérie à jamais française". » (p. 381)

Le diariste, dans ces notes du 26 janvier 1960, tourne en dérision les attitudes entêtées des extrémistes européens quand il fait allusion aux événements qui ont marqué la révolution française. Le recours aux termes *«barricades», peuple», « héros»*…rappelle les épopées qui distinguent généralement les grandes causes qui animent les grandes révolutions.

Ils passent pour des anarchistes dépourvus de projet idéologique, et sont prêts à éliminer toute contrainte ou autorité pour créer une société où ils seraient les seuls à gérer :

> « Les super-patriotes français veulent éliminer De Gaulle pour faire durer le malheur. En réalité, ils sont aussi disposés à dégager la France et souhaitaient de même laisser ici, le chaos. » (p. 418)

Le diariste continue de les railler en les traitant de *« super-patriotes»* pour insinuer leur conviction qu'ils sont les seuls à pouvoir traiter avec la réalité algérienne. Il souligne également leur extrémisme et leur fanatisme incarné par leur volonté de supprimer tout ce qui est relatif à l'Etat pour répandre l'anarchie et un état de choses où ils seraient les seuls maîtres.

2.2.3. Les Français venus de la métropole

Des fonctionnaires appartenant aux différentes institutions. Feraoun les décrit comme étant chauvins, imbus de la supériorité de leur race et leur culture. Ils sont convaincus que les objectifs de la colonisation française ne sauraient être atteints par le seul volet militaire, que leur contribution est aussi fondamentale que les aspects guerriers. C'est ainsi qu'ils se sont livrés à leur «mission civilisatrice » :

> « (L'instituteur) peut tout de même, se considérer comme indispensable, digne de représenter la France, digne des anciens dont il se sent héritier, le dépositaire naturel des valeurs immuables pour lesquelles ils s'étaient donnés corps et âme. » (p. 50)

Certains d'entre eux, voyant leur ardeur patriotique s'émousser, abandonnent volontiers leurs idéaux pour se laisser tenter par des raisons essentiellement matérielles : faire des économies ou aspirer à des promotions professionnelles avant de regagner définitivement la métropole :

> «Mais l'héritage est vraiment trop pesant pour eux. Maintenant qu'ils ont eu les titularisations, les régularisations, les avancements, ils ne pensent qu'à partir. Ils n'ont plus le cœur à l'ouvrage. » (p. 51)

Là, encore une fois, Feraoun met l'accent sur les vraies raisons qui motivent la colonisation. Il précise que tous les discours fallacieux qui chantent l'humanisme de la civilisation européenne et l'urgence de l'intervention civilisatrice vis-à-vis des peuples « barbares » ne sont qu'un prétexte qui dissimule d'autres intérêts égoïstes.

Le diariste les représente, parfois, comme racistes, haineux, notamment quand il évoque ses collègues de travail qui conçoivent mal qu'il puisse être aussi instruit qu'eux ou apte à remplir la même fonction, lui, qui est censé rester illettré, bon à être exploité comme les siens :

> « J'ai lu dans leurs yeux, la colère et la haine. Ils étaient là, tous les quatre à me contredire, quatre à m'insulter de leur arrogance, quatre à me cataloguer dans cette catégorie qu'ils n'aiment pas, qu'ils exploitent, qu'ils voudraient massacrer et dont ils ont peur. » (p. 92)

A travers ces notes du 30 janvier 1956, Feraoun décrit les sentiments qui caractérisent le comportement de cette catégorie de Français. Nourrissant une haine mêlée de peur, on ne peut se défaire de sa vision hautaine et agressive vis-à-vis des autochtones même quand on est enseignant, censé prôner le rapprochement entre les cultures et les races.

2.3. L'école

L'école, dans *Journal 1955-1962*, figure souvent comme un décor car, selon le diariste, c'est plutôt la réalité de la guerre et le devenir politique de l'Algérie en cette période, plus que toutes les considérations pédagogiques, qui passent au premier plan.

Elle paraît, parfois, comme axe central, un repère par rapport auquel Feraoun situe la majorité des événements rapportés : *«J'ai vu passer devant l'école, tout ceux de la rue d'en bas qu'on est allé cueillir chez eux. » (p. 180), « le soir, des camions sont venus stationner en haut de l'école. » (p. 187), « (…) un capitaine a été égorgé sur la placette, juste à côté de mon ancienne école. » (p. 425), «une grenade vient d'éclater juste au-dessous de l'école» (p. 362)…*
Cela reflète l'importance que lui accorde le diariste comme outil censé être un abri sûr et un centre de rayonnement qui se voit se transformer en témoin de la barbarie des hommes.

Ce choix de faire évoluer les événements et les personnages dans et autour de l'enceinte de l'école a, également, comme effet de diminuer la primauté des actions politiques et militaires et révèle la dimension intellectuelle qui accompagne habituellement ces aspects du conflit. Le diariste montre, par l'évocation permanente de l'école où il exerce, que l'administration coloniale recourt à cette institution comme élément essentiel de l'introduction de son idéologie dans la société autochtone. Un moyen pour opérer une métamorphose au sein de cette société pour légitimer la colonisation et la perpétuer. Toutefois, dans son entreprise, la tutelle scolaire, soucieuse d'atteindre ses objectifs coûte que coûte, fait montre de ses limites et procède maladroitement.

Son rôle de productrice d'idéologie ne met pas l'école à l'abri des répercussions des événements extérieurs. Elle devient le théâtre des conflits que génèrent les actions des uns et les réactions des autres. La guerre et le contexte tendu qui prévaut sur tout y dictent à chacun son comportement :

> « Les grands du cours complémentaire se plaignent de F. et lui se plaint de l'arrogance des élèves. Les grands n'aiment pas leurs maîtres qui ne se contentent pas d'afficher la supériorité de leur savoir mais aussi la supériorité de leur race. Les grands

> sont très susceptibles. Il faut songer que les gars de leur âge sont dans le maquis. » (p. 84)

L'école devient un théâtre de tensions et l'endroit où naissent les haines. Chacun y trouve un espace privilégié pour exprimer ce qu'il refoule. Les autochtones, comme le montrent ces notes, trouvent en elle un instrument d'assimilation et le lieu où certains enseignants exercent leurs complexes de supériorité. Les Européens, pas trop convaincus de la stratégie des décideurs métropolitains, la considèrent comme une arme que le système colonial brandit contre lui-même dans la mesure où cette institution ne fait que former ses futurs ennemis.

Au milieu du désarroi et de l'incapacité de l'administration coloniale de maîtriser l'univers scolaire et face à l'opposition des colons à l'évolution relative du taux de scolarisation au sein des autochtones comme conséquence de la politique de l'intégration comme le souligne Fanny Colona :

> « Du moment où les écoles furent mises en place dans les années 1880, la situation évolua de la façon suivante : 2% de la population indigène en 1889; 8,9% en 1930 et 15% en 1954.[1]»

et devant l'exaspération que suscitent la distinction et la disposition des apprenants kabyles à acquérir les savoirs : *« 89% des élèves maîtres* (à l'Ecole Normale de Bouzaréah) *étaient d'origine kabyle[2]»* dans un milieu généralement réservé aux Européens, le diariste se présente comme modèle de l'instituteur compétent et sérieux qui, convaincu du pouvoir de l'école à forger les hommes, se consacre entièrement à son travail.

[1] F. COLONA, *Instituteurs algériens. 1838-1939,* Paris, Presse de la fondation nationale des sciences politiques, 1975, p. 50.
[2] *Ibid*., p. 106.

Toutefois, ces mérites s'avèrent insuffisants pour convaincre de son statut d'instruit et inspirer confiance à ses collègues français. Il réalise avec dépit la méfiance avec laquelle ils traitent avec lui :

> «Avant-hier, le général civil et militaire de la grande-Kabylie, a visité l'école de garçons il est arrivé à 4h 10. J'ai appris à 4 heures que cette visite était prévue dans son programme de la journée. Pourtant, à la réception du matin, la directrice de l'école de filles en a parlé à ses adjoints et Mme L.B. à son mari, lequel a répété à plusieurs collègues, par hasard tous français, de sorte que lorsque le général est arrivé, je me trouvais le seul à en être surpris et incommodé.» (p. 129)

Bien qu'il passe pour l'instituteur qualifié, sérieux et civilisé, ce qui va à l'encontre des idées exotiques qui insistent sur la suprématie de l'Européen détenteur du savoir, venant de loin arracher l'indigène de sa «barbarie», le diariste ne peut s'extraire au stéréotype du «bon sauvage» quand il entre en contact avec les Français. Il est toujours cet «Autre» à reléguer au second plan, en qui on ne peut avoir confiance et à qui on refuse toute forme de promotion ou d'égard : *«J'ai pu constater que l'on s'adressait plus souvent, au fils de la concierge (pied noir) qu'à moi, il avait plus de crédit que moi » (p. 350).*

Feraoun précise l'inutilité de l'enseignement dispensé au sein de cette institution pour signifier que les projets «civilisateurs» promis par le système colonial ne sont que des leurres : *« Je suis de ces gens compliqués qui ont appris à l'école, beaucoup de choses inutiles. Ces inutilités me rendent malade physiquement» (p. 244).*

L'école apparaît, donc, telle une scène où ni les élèves, ni l'instruction importent. Le diariste signale que les responsables de cette institution, préoccupés par le seul dessein de produire des individus assimilés, ne se soucient pas de l'adaptation des programmes aux spécificités socioculturelles des apprenants :

> « (…) un collègue m'a rapporté que mes élèves du cours complémentaire sont entrés dans divers endroits pour voler. Quelques instants après, je pouvais toujours leur expliquer les beautés classiques d'Andromaque.»(p. 246)

Feraoun montre que les conflits et les ressentiments détournent l'école de sa vocation humaniste pour la transformer en une machine qui inspire les idées les plus meurtrières. La colère et la haine quittent leur état latent pour transformer des individus, que cette même école a vu grandir, à des êtres qui tuent quand ils ne partagent pas la même conviction qu'un autre. Même si cet autre a été d'une grande utilité un jour…son propre enseignant par exemple :

> «Le jeune Rezki est venu dans mon bureau. Il m'a dit que son père a été tué par des anciens élèves qu'il avait reconnus. Des gens du village qui s'étaient masqués mais qu'il a tout de même reconnus. L'un d'eux a même laissé tomber le foulard qui lui cachait la figure : il était pâle parce qu'il venait de rater son vieux maître. Celui-ci est parti en courant à travers les champs et les autres l'ont suivi. » (p. 243)

La guerre n'épargne pas les enfants. Elle leur ravit leur sensibilité et leur innocence en les initiant tôt aux hostilités et aux ressentiments des adultes. Le diariste montre comment les jeunes écoliers sont particulièrement touchés par l'atmosphère malsaine qui caractérisait l'Algérie coloniale des années cinquante. Témoins de la violence et élevés dans la rancoeur, ils apprennent à être violents et portent en eux des germes d'une haine dont nul ne sait s'ils peuvent en être extraits un jour :

> «Un avion de chasse a tournoyé toute la journée au-dessus de la ville accueilli par les insultes moqueuses des écoliers qui voulaient me prendre à témoin. Ils ont ricané de plaisir à quatre heures lorsque du balcon, nous avons vu avancer lentement trois ambulances qu'ils supposaient pleines de morts. "Cet âge est sans pitié".» (p. 83)

2.4. Les médias

Attentif à toutes les formes de domination adoptées par le système colonial à l'égard des autochtones, Feraoun n'omet pas de mentionner l'exploitation des instances politiques et militaires françaises des médias pour étayer leurs stratégies. Tout un dispositif médiatique est donc mis en œuvre afin de façonner les pensées et faire adhérer la population autochtone ou française, ainsi que l'opinion internationale aux thèses coloniales. Le diariste montre comment, omniprésents, les journaux, la radio et la télévision oeuvrent en véritables outils de propagande dans le but de :

1. Influencer la formation de l'opinion publique en sélectionnant des informations favorables aux interprétations voulues ou en diffusant des renseignements orientés visant à abêtir les individus en leur proposant des données contraires à l'entendement. Toutefois, cette manipulation médiatique a un effet inverse sur la communauté autochtone qui, réalisant l'écart entre le contenu des médias et la réalité qu'affiche son quotidien, commence à douter de la crédibilité de ces instruments avant de décider de passer au crible tout ce qui lui parvient comme informations. Ce qui est encore plus grave et inattendu, c'est que ces médias finissent par extraire les gens à leur torpeur habituelle. Ils commencent à réfléchir et à déduire la peur d'un colonisateur qui veut étouffer en eux toute velléité d'insurrection :

> «Chaque fois que les journaux peuvent nous renseigner, ils n'en manquent pas l'occasion. Ils le font avec célérité; lorsqu'il leur arrive de situer un village, une tribu dans une commune voisine ou dans un département voisin, les gens qui s'y connaissent haussent les épaules mais continuent leur lecture et accordent le même crédit à leur journal. Ils lui pardonnent ses erreurs car ils veulent être renseignés à tout prix. Sur le lecteur kabyle, ses erreurs ont un effet surprenant : elles lèvent ses scrupules. Le bonhomme qui jusqu'ici accordait le prestige de l'infaisabilité à tout ce qui s'imprime sait désormais à quoi s'en tenir. Il prend la nouvelle dans son objectivité et repousse dédaigneusement le commentaire. C'est

> fini, sa méfiance est mise en éveil : il se jettera sur le journal du colon tout comme le colon lui-même. Puis, il se forgera son propre commentaire, se sentira l'égal de ce colon qui ment, il se sentira fort parce qu'on veut cacher cette force. » (p. 55)

2. Teinter la guerre d'une vision manichéenne. Cela se traduit, d'une part, par la volonté des dirigeants français à porter l'opinion publique, métropolitaine et autochtone, à accuser aveuglément les maquisards en leur imputant la responsabilité de la guerre, faire croire qu'ils sont auteurs d'actes barbares - pas les militaires français - ce qui renforce davantage les stéréotypes négatifs formulés à leur égard et les présente comme étant moralement condamnables :

> «Les quotidiens s'étalent avec plaisir sur les actes de barbarie, de fanatisme des rebelles. (…). Il faut reconnaître aussi, à en croire les journaux, que les horreurs et les atrocités ne viennent que des hors-la-loi.» (p. 52)

D'autre part, on insiste sur la justesse de la cause défendue et la noblesse des objectifs tracés par les dirigeants français qui n'ont pas choisi la guerre mais se sont trouvés contraints à la mener.

3. Obtenir une société docile, incapable de se faire une idée des événements qui l'entourent. Une société qui ne peut discerner le vrai du faux, éprouvée par la peur et l'insécurité qui la maintiennent en une position de réceptivité passive et par conséquent prédisposée à accepter le régime qui l'assujettit :

> «Il y a quelques jours, chez nous, un nouveau ratissage. Je n'ai pas encore de renseignements précis, en dehors de cette coupure de journal qui parle de trente rebelles abattus. Un autre journal en signale trois. Il ne s'agit pas d'une erreur de zéro. La vérité doit se situer entre les deux. Non plus, il ne s'agit pas de rebelles mais bel et bien de gens des villages qui figuraient sur une liste, qu'on a fait sortir pour les fusiller, qu'on a fait identifier ensuite par d'autres gens des villages afin de leur affirmer finalement qu'ils ont été découverts là, assassinés par

> les rebelles ou bien qu'ils ont tenté de fuir alors qu'on les interpellait. Puis on a rédigé pour la presse, un communiqué d'un autre genre. » (p. 177)

Cette imprécision intentionnelle, inhérente à la diffusion de certains renseignements, consiste à rapporter des faits en les déformant et à signaler des statistiques erronées, sans s'approfondir dans les détails ou en indiquer les sources. Elle a, également, pour objectif de donner à l'information un aspect scientifique, sans qu'il soit possible de vérifier sa véracité. Il serait ainsi plus facile d'induire en erreur et de jeter dans la confusion celui à qui elle est adressée.

La censure est un autre aspect de la propagande médiatique qui se méfie des informations désavantageuses, susceptibles de gêner le système colonial. On veille, à la suite de chaque affrontement armé, à mentionner que les pertes françaises sont négligeables, évoquer l'invincibilité de l'armée coloniale et insinuer, ainsi, que la victoire est imminente, qu'il est question de «quart d'heure» pour assister à la défaite des ennemis qui menacent la nation :

> « Voici ce que le journal rapporte : "une opération d'envergure a été déclenchée dans la journée du samedi, (…) il s'agissait de détruire une bande terroriste qui a, à son actif, des assassinats et de nombreux sabotages.
> Après de nombreux kilomètres de marche dans la nuit, les forces de l'ordre ont accroché à plusieurs, les rebelles dans les centres de Belia (Ibehlal?), Ighil Ounechial(Oumechdal) et d'Ighil Hadj Ah (Tighilt El Hadj Ali). Un guetteur et huit autres hors-la-loi ont été tués et un blessé. Trente et un suspects ont été appréhendés et des armes, des munitions récupérées. Cinq d'entre eux ont été abattus alors qu'ils tentaient de s'enfuir. Les forces de l'ordre ont eu un blessé grave." » (p. 131)

Le diariste, au cours de sa description de la campagne médiatique coloniale qui accompagne les affrontements militaires et les discours politiques, ne manque pas de mentionner l'absence quasi-totale de moyens de diffusion de l'information dans le camp des «rebelles». Ce déficit est exploité

par le système colonial afin d'étendre davantage sa guerre psychologique pour plus de manipulation des émotions et de domination mentale :

> «Les journaux parlent beaucoup des douze soldats emmenés par les rebelles dans les monts de Bouzegza (palestro). On a pu en retrouver trois couverts de plaies. Ils racontent leur pitoyable odyssée, font photographier leurs faces tuméfiées, leur cou à demi égorgé. Affreux à voir. (…)Mais la fox, ne dit pas tout et les rebelles n'ont pas de journaux. » (pp. 74-75)

Dans ce chapitre, l'analyse du contexte dans lequel évolue le diariste nous a permis d'affirmer que *Journal 1955-1962* constitue un témoignage social de l'époque où il a été écrit. Après avoir pénétré au coeur de la société algérienne, Feraoun tente de faire comprendre les conflits et les tensions qui l'agitaient à l'époque coloniale.

En effet, l'analyse de la représentation des autochtones, celle des Européens de L'Algérie coloniale, la description des relations qu'ils entretiennent sont un procédé employé pour attribuer la responsabilité de l'échec de toute tentative de conciliation à la communauté coloniale. Cette dernière, veillant à préserver ses intérêts, recourt, selon le diariste, à tous les moyens pour faire avorter tout projet susceptible de rétrécir les clivages la séparant de la société autochtone. Cette attitude met à nu l'incohérence entre le discours tenu par le régime colonial et son fonctionnement réel.

La critique et la dénonciation de la conception d'un nationalisme, jugé totalitaire, ont comme fonction de mettre l'index sur le dérapage de l'action révolutionnaire. Le diariste fait le bilan des dangers que génère ce qu'il considère comme débordements et dérives de la révolution qui, d'après lui, finit par dévorer ses propres enfants quand elle privilégie ses fins au détriment de la vie et la dignité de ceux qu'elle est censée protéger.

Chapitre III :

La dimension historique

Nous aborderons, dans ce chapitre, le témoignage de Feraoun comme une obligation morale. Nous tenterons, d'abord, d'expliquer que les notes de son journal sont rédigées comme une forme de lutte contre l'oubli, une manière de faire face aux tentatives de falsification de l'histoire et un appel à l'attention et à la prudence pour que les drames du passé ne se reproduisent plus.

Ensuite, nous essaierons de développer une brève réflexion sur la différence entre le témoignage et l'histoire ainsi que sur les relations que ces deux notions proches entretiennent entre elles.

Après, en nous appuyant sur l'évolution des études historiographiques, nous nous attacherons à répondre à la problématique suivante : comment passer de ce qui est de l'ordre du personnel, c'est-à-dire de l'expérience ou de la transmission directe ou indirecte de situations vécues, à ce qui relève de l'histoire pour aboutir au fait que *Journal 1955-1962* en constitue une forme ?

Enfin, en nous inspirant des travaux de Jaques Le Goff, nous nous appliquerons à montrer en quoi la connaissance du passé est incontournable pour aider à penser et à comprendre le présent.

1. Quand témoigner devient une obligation morale

1.1. Commémoration de masse ou souvenir particulier ?

Tout en faisant part de sa propre expérience de la guerre, le diariste, dans notre objet textuel, n'omet pas d'évoquer les raisons qui l'incitent à témoigner.

En tout premier lieu, sur le plan personnel, il explique qu'il tient à comprendre ce qui l'entoure comme actions. A travers sa stricte description des événements et la peinture de son portrait à l'intérieur des faits, il donne l'impression de franchir une première étape dans une tentative opiniâtre d'appréhender la guerre, c'est-à-dire repérer les causes génératrices de ce phénomène et ses conséquences. L'analyser, lui semble impératif pour ne pas persister dans l'horreur et le doute.

Ayant constaté son absurdité et les drames qui en découlent, Feraoun centre toute son attention sur la dénonciation des fondements et des dérives de la guerre en dressant, à chaque fois, un bilan nettement désapprobateur qui révèle en quoi elle constitue une vraie catastrophe.
Cela est décelable, par exemple, dans les notes de novembre-décembre 1955 où, déprimé, il relate les faits douloureux qui jalonnent une existence rendue absurde par cette machine destructrice :

> «Deux mois de guerre, de tristesse et d'angoisse. Chaque matin nous apporte du nouveau. Tel chauffeur de taxi abattu, père de six enfants, tel boulanger en pleine ville, en plein midi, mitraillé, tel garde champêtre qui avait pourtant démissionné…un car est brûlé, des rails sabotés, des bulldozers incendiés. » (p. 55)

En énumérant les désastres générés et les victimes majoritairement innocentes *(«chauffeur de taxi», «père de six enfants», «boulanger», «garde champêtre qui avait pourtant démissionné»...)* et en précisant le temps et l'endroit des crimes *«en pleine ville, en plein midi »*, Feraoun semble s'interroger, sans s'attendre à une réponse sensée, sur ce qui pourrait justifier une telle cruauté et un tel dédain.

Après que ses incertitudes d'observateur et son hésitation à s'exprimer ont cédé devant l'ampleur de la violence qui s'étend sans limite devant lui, le diariste s'évertue à témoigner pour montrer en mots les atrocités du fléau humain qu'il subit. Il semble décidé à se situer au-dessus des conflits politiques et des idéologies pour non seulement se faire l'avocat des victimes mais pour mettre l'index sur les valeurs bafouées et démasquer les intérêts des uns et des autres. Il choisit, de la sorte, de se réaffirmer en tant qu'être humain sensible aux malheurs d'autrui : *« Pourquoi ai-je ainsi écrit au fur et à mesure, si ce n'est pour témoigner, pour clamer à la face du monde la souffrance et le malheur qui ont rodé autour de moi ? » (p. 411).*

Conscient de l'importance du témoignage à cette époque, il assume sa responsabilité d'intellectuel : *«qui eût voulu le faire à ma place ?»(p. 411)* pour ne pas laisser passer sous silence de tels événements et ne pas permettre au temps d'exercer son pouvoir inéluctable sur les choses, une fois les victimes et les véritables témoins des faits disparus, emportant avec eux les vérités : *« Ceux qui sont morts pourraient dire des choses et des choses. J'ai voulu timidement en dire un peu à leur place » (p. 413).*

Feraoun semble déterminé à témoigner par devoir de mémoire pour permettre au public qui ignore l'ampleur du drame qui se joue en Algérie de découvrir ce que des hommes peuvent endurer comme monstruosités à cause de la dégradation des esprits d'autres hommes :

> «Des gens raffinés qui prétendent donner au monde des leçons de morale, fusillent, sans sourciller, des dizaines d'innocents. Des gens délicats et scrupuleux assassinent froidement leurs semblables. (…) des hommes qui ont tout viennent détruire des hommes qui n'ont rien. » (p. 239)

Dans ces notes du 16 janvier 1957, à titre d'exemple, il décrit, stupéfait et révolté, l'attitude dédaigneuse qu'adoptent les sociétaires du système colonial, qui se présentent comme porteurs de valeurs morales vis-à-vis des originaires du pays. Les adjectifs *«raffinés», «délicats», «scrupuleux»* comme signes de civisme, associés à la froideur qui accompagne leurs crimes, indique l'écart entre leur discours, jugé trompeur, et la réalité.
L'évocation de l'indifférence avec laquelle ils tuent les autochtones, comme s'il s'agit de mouches, montre, d'après le diariste, la portée de l'humiliation à laquelle est exposée une communauté colonisée dont les individus sont spoliés de tout ce qui fait d'eux des êtres humains.

En témoin qui se veut porteur d'une mémoire collective, Feraoun tient à ce que son témoignage ait comme objectif d'alimenter la réflexion du public

pour réaliser les séquelles indélébiles laissées dans la mémoire des hommes, victimes des injustices, de la torture et des exécutions de masse... . S'il procède de la sorte c'est pour faire naître ce sentiment d'appartenance à la même terre et aux mêmes repères historiques, nécessaires à la construction d'une société ou d'un pays :

> « On devrait pouvoir réunir une multitude d'histoires relatant les milliers de morts, les clameurs de rage, les torrents de larmes, et les mares de sang qui auront marqué comme des stigmates cette terre où nous avons eu le malheur de naître et qu'on veut nous enlever comme si nous étions des bâtards. (…)"Après tout, nos pères avaient tout de même beaucoup de mérite et nous pouvons en être fiers".» (p. 386)

En revenant sur ce qu'a pu engendrer la guerre au sein de la société colonisée et en évoquant constamment le sort commun, subi par les autochtones, et l'obligation morale d'être fier des prédécesseurs, le diariste souligne l'importance de capter les traces du passé pour construire une mémoire collective qui aura pour mission de rappeler aux siens ce qui les rassemble et fait leur cohésion identitaire.

Le témoignage dans *Journal 1955-1962* est donc motivé par l'intention de lutter contre l'oubli et la volonté de dresser des souvenirs particuliers comme un moyen d'enracinement dans une mémoire partagée :

Feraoun tient à ce que la guerre soit pensée comme un événement qui a effectivement eu lieu, puis comme un passé à sauvegarder par les générations à venir pour résister à l'effet destructeur du temps. Il veille à faire face aux menaces de censure dont certains souvenirs font, parfois, l'objet comme l'explique Régine Robin, prévenant du sort réservé aux mémoires abandonnées : *«La mémoire s'efface encore par les silences et tabous qu'une société entretient*[1] *»*.

[1] R.ROBIN, *La Mémoire saturée*, Paris, Stock, coll. « Un ordre d'idées », 2003, p. 82.

Se rendant compte que l'oubli se considère comme une atteinte à l'identité, témoigner, pour Feraoun, devient une manière d'exprimer ses inquiétudes identitaires, une façon de lutter afin d'apporter une contribution au façonnement d'une mémoire menacée :

> « Il convient qu'à cela (ce qui s'est écrit sur la guerre d'Algérie) s'ajoute mon journal. Comme une pièce supplémentaire à un dossier déjà si lourd. Rien de plus, le moment est venu de l'y ajouter. Le moment ou jamais.» (p. 412)

Il tient à faire part de ce qu'il sait pour contribuer à la construction d'une histoire qui ne soit pas à sens unique. Une histoire où les générations futures pourraient, après avoir comparé les différentes versions et construit leur propre opinion, s'identifier, avoir le sentiment d'appartenance aux mêmes repères socio-historiques et se sentir concernées par les mêmes enjeux futurs.

1.2. Le témoignage comme hommage aux morts

Le témoignage de Feraoun ne se réduit pas seulement au volet personnel et aux vivants. Il s'étend également aux morts. Il s'inscrit dans une obligation morale envers les victimes qui ne sont plus, ces individus qui n'ont plus de voix pour s'exprimer.

Estimant que ceux qui sont morts à la place des autres ne doivent pas se maintenir dans l'anonymat, le diariste, prend soin de les évoquer continuellement. En faisant part des conditions atroces de leur disparition, il traduit une volonté pressante de conserver le souvenir de ceux qui sont morts ignorés.

Journal 1955-1962 apparaît donc comme un acte de fidélité à leur égard : évoquer constamment ces hommes tués ou blessés, souvent au même titre que les bêtes : *«une femme, un berger et une vache ont été blessés.» (p. 138)* ou tombés simplement en accomplissant leur devoir, sans espérer de contrepartie, est la manière qu'a choisie le diariste de les extraire à la masse

ainsi qu'à l'oubli pour faire reconnaître les torts qu'ils ont pu subir par leurs bourreaux.

Entretenir leur souvenir et leur rendre hommage répond, selon lui, à une aspiration à leur obtenir réparation, à un devoir de leur *« rendre justice»* pour paraphraser Paul Ricœur qui définit le témoignage comme *« le devoir de rendre justice, par le souvenir, à un autre que soi*[1]*»*.

Pour que son témoignage aboutisse, Feraoun lance un message d'espérance et d'engagement signifiant que les sacrifices des morts ne sont pas vains et que les générations à venir, reconnaissantes, sauront reprendre le flambeau. Elles sauront, d'après lui, traduire par leur vigilance et leur sens patriotique, la nécessité de demeurer unis et solidaires autour des valeurs pour lesquelles leurs ancêtres se sont sacrifiés. Elles seront, selon lui, en mesure de conserver cette ère nouvelle de paix et de liberté dans laquelle ils pourraient, grâce à l'abnégation des morts, vivre en citoyens libres, fiers et responsables :

> «Ces jeunes générations accepteront l'avenir parce qu'elles sont suffisamment instruites, conscientes et fières pour le forger. Ce sera leur avenir, quelque soit l'issue du combat. Et cette possibilité de s'épanouir, puis de se déterminer, ce sera en définitive le fruit de notre commune souffrance, la victoire chèrement acquise. Oui, vive l'Algérie ! Gloire à ceux qui sont morts pour elle afin que d'autres puissent lever la tête et crier leur délivrance.»(p. 376)

On observe, dans ces notes du 12 juillet 1959, qu'en plus de la volonté de se souvenir de ceux qui ont péri, toujours ressentie comme un devoir et un respect à leur égard, le diariste signifie que leurs sacrifices doivent servir à rappeler aux générations successives combien la paix est précaire et difficile à construire. Combien elle doit être entretenue, confortée et protégée contre l'intolérance, le fanatisme et toutes les idéologies malsaines.

[1] P. RICŒUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, coll. «Points essais», 2000, p. 104.

Reconnaissant aux morts de s'être sacrifiés pour sauver leur pays, Feraoun s'assigne la responsabilité de témoigner pour eux. Son récit est une forme de justice, visant à garder vivante la mémoire de ces individus qui ont fait don de leur vie pour défendre leur cause, sans oublier pour autant ceux qui n'ont pas choisi de mourir mais dont la mort n'est que le prix de leur appartenance et leur attachement à leur terre :

> « (…) quant aux obscurs fellahs des villages qui ne sont pas moins pacifiques, leur tort est de se trouver chez eux et de ne pas savoir où aller. Leur fidélité à la terre et au gourbi ancestral est un acte d'héroïsme inconscient et inutile qui demeurera ignoré des hommes de même que leur épouvante et leur mort.» (p. 283)

1.3 .Témoigner pour faire face à la falsification

Journal 1955-1962 est un témoignage sur une période mouvementée de l'histoire de l'Algérie, une histoire qui risque, selon le diariste, d'être alimentée par des mensonges tissés par des falsificateurs, toujours actifs, afin de maintenir leurs intérêts et dissimuler des conflits internes.

Le récit que fait Feraoun des événements s'avère primordial pour représenter la réalité le plus fidèlement possible, préserver la mémoire contre toute tentative de falsification et faire découvrir des écrits qui peignent un autre visage de la guerre.

Animé donc par l'intention d'informer correctement le public, Feraoun tient à rectifier les mensonges provenant du système colonial, des maquisards ou des futurs décideurs et réagir contre l'ignorance et la réticence du public à propos de la situation vécue à cette époque.

Conscient de la vulnérabilité de la mémoire d'un peuple et la facilité de la manipuler pour toutes sortes d'enjeux, il veille, par le biais de son témoignage, à lutter contre la banalisation et la simplification de l'histoire. Il met en garde contre ce genre de *«mémoires imposées*[1]*»* ou d'histoires officielles *«apprises et*

[1] *Ibid*., p. 108.

célébrées[1]*»*, transfigurées par des fables et des mythes en vue d'une *«clôture identitaire de la communauté*[2]*»* :

> « Mon commandant, nous sommes des résistants mais nous ne vous tuerons pas. Donnez-nous votre mitrailleuse.
> -La voici. J'ai aussi quatre chargeurs. Prenez-les.
> Et une caisse de munitions dans la malle arrière, dit l'ordonnance.
> -Oui. Prenez-la.
> -Merci, commandant. Bon voyage…
> Il en circule ainsi des histoires qui seront dignes, plus tard, d'entrer dans le folklore. Et voilà comment s'édifie l'Histoire. » (pp. 79-80)

Dans ces notes du 11 janvier 1956, Feraoun exprime son exaspération contre les récits réducteurs et extravagants que peut contenir une histoire. Il fustige les images plus ou moins dérisoires qui prennent la place des réalités, ces versions, souvent aseptisées ou mythifiées, qui donnent lieu à une mémoire alternative au lieu de celle qui rappelle les vérités non assumées que l'on désire taire.

1.4 .Témoigner pour avertir

L'écriture de *Journal 1955-1962*, se pose comme un devoir moral que Feraoun s'assigne non seulement envers les vivants et les victimes du passé mais également envers les générations futures.

À côté de leur fonction de révélation, les notes remplissent une fonction préventive : en peignant les dérives et les monstruosités de la guerre comme manifestation de la folie meurtrière du genre humain, elles avertissent les générations montantes et les appellent à rester vigilantes. Elles les incitent à être en mesure de repérer ce qui serait susceptible d'être une sinistre reproduction des événements tragiques d'autrefois comme l'affirme George

[1] *Ibid*.
[2] *Ibid*.

Santayana : *« Ceux qui ne peuvent se rappeler le passé sont condamnés à le répéter* [1]*»*.

Le récit de Feraoun, conforme aussi à la conception de Charlotte Lacoste d'un témoignage :

> « Le témoignage est un document comportant le récit véridique, en prose et à la première personne, des souffrances physiques et morales endurées par un survivant qui endosse le rôle de témoin et décrit, clairement et sobrement, ce qu'il a vu, entendu, senti ou pensé au contact de la mort et sous les tortures qui lui furent infligées par l'homme, afin que les générations à venir, mieux instruites, en soient épargnées.[2] »

passe donc pour une écriture qui se projette dans l'avenir, invitant la postérité à tirer les leçons de l' expérience d'un individu de la guerre, afin d'éviter de revivre les mêmes conditions atroces auxquelles, lui ainsi que les siens, sont exposés. Son témoignage passe pour un avertissement pour épargner aux citoyens futurs une éventuelle reprise du drame si les enseignements ne sont pas retenus.

2. Feraoun, témoin ou historien ?

Tout en proposant son témoignage sur la guerre et les événements qui la marquent à partir d'une perspective tout à fait personnelle, donc subjective et incomplète, le diariste se trouve inévitablement appelé à apporter des informations sur l'Histoire d'une manière générale. Cela donne à son journal un aspect paradoxal et nous mène à nous demander : Feraoun est-il tenté d'écrire l'Histoire à partir de son propre histoire ? Le récit d'un témoin peut-il se substituer à un travail historique ? Quels sont les liens qu'entretiennent

[1] G. SANTAYANA, cité par Martine FOURNIER, «De Quoi hier est fait ?», in *Sciences humaines*, n° 13, janvier- février 2009. [En ligne] : <http://www.scienceshumaines.com/articleprint.2php ? >, consulté le 09/01/ 2011.
[2] Ch. LACOSTE, «L'invention d'un genre littéraire : Témoins de Jean Norton Cru», in *Texto !*, vol. XII, n° 3, juillet 2007, [En ligne] : < http://www.revue-texto.net/Inedits/Lacoste/Lacoste_L-invention%20d-un%20genre.pdf >, consulté le 05/01/2011.

entre-eux le témoignage et l'histoire ? Comment passer de ce qui est de l'ordre de l'expérience individuelle, c'est à dire de la transmission d'une situation vécue, à ce qui relève de l'ordre de l'histoire ?

2.1. Le témoignage et l'histoire, deux notions en rupture

Nombreuses sont les raisons qu'un historien pourrait dresser pour justifier son opposition à la considération de *Journal 1955-1962* comme œuvre historique.

En effet, à la lecture des différentes notes, il est aisé de réaliser que le témoignage que Feraoun entend livrer ne répond pas aux exigences de l'histoire comme travail scientifiquement élaboré, selon la vision positiviste. Cette dernière postule que, pour qu'un récit du passé puisse faire office d'histoire, son auteur doit s'en tenir aux faits tels qu'ils se présentent et faire abstraction à tout ce qui est susceptible de compromettre sa version. Autrement dit, cet auteur doit s'effacer derrière ce qu'il rapporte et se garder contre toute interprétation ou influence extrinsèque ; or le témoignage de Feraoun, est loin d'être neutre. Relevant de l'ordre psychologique, il recèle tout ce qui a trait à la subjectivité.

Un historien doit s'extraire à tous ses traits distinctifs et faire preuve d'une grande objectivité comme le soutient Fénelon : *«Le bon historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays.*[1] *»* pour rappeler l'obligation de la neutralité de l'historien comme condition primordiale dans l'exercice de l'histoire en tant que discipline.

La démarche adoptée dans notre corpus va à l'encontre de cette optique. En rédigeant ses notes, notre diariste ne manque aucune occasion de mentionner ouvertement ce que lui vaut son indécision entre sa culture kabyle, son instruction européenne ainsi que son appartenance à l'Algérie comme peines, avec tout ce que ces multiples dimensions supposent comme implications

[1] F. FENELON, cité par François MICLOS, «Le Clézio, écrivain dégagé», in *Causeur magasine*, n° 41, novembre 2011. [En ligne] : <http://www.causeur.fr/le-clezio-ecrivain-degage,1101>, consulté le 17/02/2011.

et préjugés. Son témoignage donne l'impression de n'avoir eu lieu que par rapport à ces cadres identitaires et sociaux qui le déterminent comme témoin. Cela ôte ce caractère impartial qu'une entreprise historiographique est censée avoir.

Le témoignage de Feraoun est donc loin de répondre à cette vision épuratrice et *«chaste»* que Fustel de Coulanges recommande à l'historien pour que sa version soit crédible :

> « Nous voudrions voir planer l'histoire dans cette région sereine où il n'y a ni passions ni rancunes ni désirs de vengeance. Nous lui demanderons ce charme d'impartialité parfaite qui est la chasteté de l'histoire[1].»

Comme nous l'avons évoqué dans le premier chapitre de cette partie, le récit que présente notre corpus est loin d'être aseptisé des interventions de son auteur car il se veut le dépositaire de ses impressions et ses bouleversements (son angoisse, sa colère, sa haine, son espoir, son désespoir…) et tout ce qui caractérise le rapport qu'il entretient avec les événements vécus. Cela donne souvent un résultat sélectif, déformé et réducteur, susceptible de porter atteinte à l'efficacité du témoignage transmis.

Alors que l'histoire a comme fonction d'analyser les circonstances précises qui accompagnent la manifestation des événements, les causes qui leur donnent naissance ainsi que leurs conséquences afin d'envisager la possibilité d'en déduire des lois à étendre à d'autres situations analogues, le témoignage de Feraoun s'attache exclusivement aux souvenirs qu'il a des faits auxquels il assiste pour ne donner lieu qu'à des versions immédiates. Cela s'oppose à la rigueur scientifique exigée et réduit le champ d'investigation de la méthodologie historiographique.

A la différence de l'historien qui juge nécessaire de prendre une certaine distance vis-à-vis des données pour mieux les traiter, les comparer et en tirer

[1] FUSTEL de Coulanges, voir : La connaissance historique : <http://www.ac-grenoble. Fr/ Philosopohie/Logphil/notions/histoire/esp_prof/synthèse/conhisto.htm>, consulté le 23 février 2011.

des connaissances, le diariste, dans *Journal 1955-1962*, ne procède pas à ce recul, recommandable à l'objectivité par rapport aux faits qu'il rapporte, chose qui légitime la méfiance quant à la fiabilité de sa version.

Pour conclure, l'histoire comme science et le témoignage en tant que volonté de transmettre une expérience personnelle ont tous deux leurs propres enjeux et répondent de perspectives distinctes qui mettent ces deux notions en rupture. Cependant, leur aspiration à dire la vérité du passé fait qu'elles fonctionnent en complémentarité.

L'apport d'un témoignage quelconque est indéniable comme source ou objet d'étude, avec tout ce qu'il recèle comme réalités et interprétations, lumières et silences, hésitations et certitudes mais non pas en tant que vérité établie.

Journal 1955-1962 tient, donc, son importance de son statut de matière à analyser, à restituer dans son contexte, à aseptiser de ce qu'elle a de *« sacré*[1]*»*, et à confronter avec d'autres traces recueillies pour pouvoir construire l'Histoire.

Mais en procédant de la sorte, c'est-à-dire, en dépouillant le témoignage de Feraoun de ce qu'il a de subjectif, ne risquons-nous pas d'avoir affaire à un récit tronqué, de détruire une source vivante, d'apprivoiser une version authentique, susceptible, par sa différence et par sa subjectivité, de faire connaître ce que d'autres versions accréditées par l'histoire officielle tiennent à occulter ?

2.2. *Du témoignage à l'Histoire*

Pour que l'historien, qui ne peut généralement être présent lors du déroulement des événements à traiter, puisse reconstruire les faits et élaborer des connaissances historiques sur telle ou telle période, il faut qu'il prenne appui sur des traces (archives, journaux, lettres…) qui constituent des témoignages dont les auteurs font part de leurs rapports singuliers qu'ils entretiennent avec des époques données.

[1] P. NORA, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984, p. 25.

Mais la question ne réside pas dans l'utilité du témoignage comme source fondamentale. Beaucoup d'historiens ont tranché en se mettant au diapason de Jacques le Goff pour affirmer que : *« la mémoire (comme aboutissement des témoignages) est la matière première de l'histoire. Mentale, orale ou écrite, elle est le vivier où puisent les historiens*[1] *»*. La difficulté consiste, plutôt, à se demander si le témoignage suffit, à lui seul, pour construire l'histoire.

Doit-on éprouver de la réticence à utiliser le témoignage comme éclairage ou support de vérité sous prétexte qu'il n'est pas assez neutre ? Cela nous mène à nous interroger : l'historien qui s'impose la neutralité comme condition préalable de recherche, peut-il vraiment se retrancher dans son impartialité sans risquer de réagir face aux faits qu'il analyse ? Peut-il éluder ses propres préjugés résultant de son appartenance à une société, à une culture, à une époque donnée ? Cet historien, selon la version de Fénelon, peut-il vraiment exister pour remettre en cause tout ce qui provient d'un témoin ?

Quant à la subjectivité, l' a priori, et les passions…en tant que facteurs compromettant la fiabilité des informations, l'histoire, elle aussi, comme l'explique Paul Valéry, peut non seulement faire preuve de sa faillibilité mais s'avère parfois porteuses de grands dérapages contre lesquels elle est censée lutter :

> «L'histoire est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellectuel ait élaboré. Il fait rêver, il enivre les peuples, leur engendre de faux souvenirs, exagère leurs réflexes, entretient leurs vieilles plaies, les tourmente dans leur repos, les conduit au délire des grandeurs ou à celui de la persécution et rend les nations amères, superbes, insupportables et vaines. L'histoire justifie ce que l'on veut, n'enseigne rigoureusement rien, car elle contient des exemples de tout et donne des exemples de tout.[2] »

[1] J. Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, p. 10.

[2] P. VALERY, cité par Sébastien SOCQUE, « Assomption et apologie de l'ambiguïté québécoise chez Jocelyn Létourneau : libération ou aporie ? Réflexions inspirées de passer à l'avenir», in *Recherches sociographiques*, volume 46, n°3, septembre- décembre 2005. [En ligne] : <http://www.erudit.org/revue/rs/2005/v46/n3/012476ar.html>, consulté le 04/03/2011.

L'histoire peut alors être employée comme instrument de manipulation, contenir des mensonges de propagande et d'endoctrinement idéologique. Elle peut servir d'argument sur lequel on s'appuie pour justifier ce qui est inadmissible et blâmable (bien des guerres ont été menées au nom de l'histoire…). Est-il, donc, judicieux de continuer de parler de sa fiabilité, de son rôle démythifiant et démystificateur ?

De même, un historien, ne peut pas être neutre. Il ne peut se libérer de ses points de vue, de son a priori. Sa préférence et son rejet des matériaux à trier ne sont-ils pas dictés par son appartenance à une époque et à une société ? Ne sont-ils pas inspirés de son adhésion à telle ou telle idéologie pour ne donner lieu qu'à *« une histoire-désir*[1] *»* ou à *« un arrangement du passé soumis aux structures sociales, idéologiques, politiques dans lesquelles vivent et travaillent les historiens* [2] *»* ? L'historien, peut-il s'en tenir au travail descriptif sans conclure ni décider ?

Parler donc de l'infaillibilité de l'histoire et de son statut de scientificité comparé au témoignage serait peu pertinent et donnerait raison à cette tendance de *« reconstruire l'histoire d'en bas, par les témoignages* [3]*»*.

Depuis toujours, les hommes décrivent les souffrances et les misères de leurs peuples et sociétés à travers leurs témoignages. Les écrits de Zola, de Malraux, ceux de Dib, de Chraïbi, et autres…nous éclairent assez sur les conditions dans lesquelles évoluent les sociétés qui font l'objet de leurs récits.

De plus, bien des témoignages ont bouleversé le monde voire changé le cours de l'Histoire à travers la description des expériences personnelles de leurs auteurs dans les guerres ou autres situations extrêmes. Les versions des témoins juifs, à titre d'exemple, sur la déportation et leurs tourments vécus à l'époque hitlérienne n'étaient-elles pas pour beaucoup dans la mobilisation d'une bonne

[1] J. Le Goff, *op. cit*., p. 94.
[2] *Ibid*., p. 10.
[3] B. STORA, « Les enjeux et les difficultés d'écriture de l'histoire immédiate au Maghreb», in *Bulletin de l'institut d'histoire du temps présent*, n° 75, Paris, Ed. IHTP, juin 2000, p. 75.

partie de la communauté internationale à leur cause ainsi que pour les drames que ne cesse de vivre le Proche-Orient ? Cela prouve que l'importance du témoignage ne tient pas seulement du fait qu'il soit un récit que l'on raconte mais surtout de son pouvoir à convaincre et à canaliser les pensées.

Par ailleurs, l'évolution de la recherche historiographique montre que le rapport divergent entre le témoignage et l'histoire est loin d'être tranché : Carlo Ginzburg, le théoricien de la « microstoria » va loin dans sa valorisation des «traces» en tant que matrices de l'histoire. Il considère le témoignage de l'individu comme histoire de société d'une manière générale ou plus précisément comme une micro-histoire.

Il estime qu'il est possible d'accéder à l'univers mental et socio-politique d'une époque en suivant, pas à pas, le destin particulier d'un homme envisagé comme «cas».

Partant de cette perspective, il nous paraît pertinent d'attribuer l'historicité au témoignage, dans *Journal 1955-1962,* dans la mesure où il nous est possible de comprendre les particularités de l'époque où le diariste a vécu à partir de son expérience singulière et à travers les divers rapports qu'il entretenait avec sa société à un moment donné et dans un espace circonscrit.

En définitive, le récit d'un témoignage individuel, oral ou écrit, peut s'avérer amplement crédible et apte à produire beaucoup plus d'impact que le contenu d'une version officielle provenant d'un travail historique pour les raisons suivantes :

- Le témoignage est, généralement, émis peu après que l'évènement rapporté s'est produit si ce n'est pas au cours de son déroulement, comme c'est le cas dans *Journal 1955-1962* où les notes sont écrites *«sur le vif* [1]*»* permettant une lecture *« en direct* [2] *»*.

[1] C. CHAULET-ACHOUR, in *Journal 1955-1962(Préface)*, Alger, Ed. ENAG, 2006, p. 5.
[2] Ibid.

Cette caractéristique minimise le risque de sélection et de déformation et procure aux propos un pouvoir persuasif dont dépendrait en grande partie l'adhésion du public.

Contrairement à la manière dont l'histoire officielle est racontée dans les livres, s'apparentant beaucoup plus à la fiction qu'à la réalité à cause de son caractère mythifié et monotone ainsi que ses enjeux qui lui donnent parfois l'aspect d'un conserve d'histoires momifiées, le témoignage d'un individu qui se livre entièrement à nous, peut paraître plus authentique et fiable. Il peut, de ce fait, nous aider concrètement à saisir le pourquoi et le comment des événements qu'il nous relate :

> «J'ai passé des heures et des heures à relire toutes mes notes (…). Je suis effrayé par ma franchise, mon audace, ma cruauté et parfois, mon aveuglément, mon parti -pris. Pourtant, ai-je droit d'y toucher, de retourner, d'ajuster, de rectifier ?» (p. 411)

Dans ces notes, rédigées le 17 août 1961, le diariste parait surpris de l'ampleur de la dimension subjective dans ses écrits. Cependant, il juge important de s'abstenir d'y appliquer des ajustements. Il se rend compte que c'est justement cette intervention subjective, relevant du caractère aussi bien conscient qu'inconscient de son témoignage, qui revêtit une grande importance en rendant possible la compréhension des circonstances qui entourent les faits et appelle au partage de ce qui est raconté.

- Grâce aux témoignages des individus, nous pouvons réaliser qu'au-delà du caractère manichéen d'une guerre, il y a des hommes qui ont eu le courage de s'opposer à l'oppression et à l'humiliation en ayant choisi de prendre des risques dans le dessein de défendre leurs idéaux et leurs pays.

En effet, le fait d'avoir à lire le témoignage de Feraoun sur la guerre et d'avoir à examiner de près son expérience en tant qu'acteur et victime à la fois, nous aide à nous rendre compte comment il a dû être pénible pour lui de

vivre durant cette période, et réaliser le courage dont il a dû faire preuve pour résister :

> «Je présume que ce sont ces gens-là, les ultras, qui m'ont envoyé la lettre de menace, il y a un peu plus d'un mois. Ils me prévenaient gentiment d'avoir à préparer mon " drap "et de finir vite l'apologie de la rébellion que j'avais envie d'écrire. Je dois avouer que je n'ai ni écrit l'apologie ni préparé de drap.» (p. 379)

Ces notes du 25 novembre 1960 nous permettent d'appréhender, de manière moins abrupte, et surtout différente à celle dont on pourrait l'apprendre dans les versions officielles, certains aspects de l'atmosphère qui prévalait à cette époque.

Elles nous renseignent sur la situation délicate d'un individu doublement accusé de trahison car il refuse de cautionner les enjeux idéologiques des uns et des autres. D'une part, il se voit soumis à de graves risques provenant des fanatiques du système colonial parce qu'il a décidé de mettre à nu leurs dépassements et les injustices auxquels sont exposés ses compatriotes.

D'autre part, n'ayant pas son adhésion à leur conception du nationalisme, les dirigeants du mouvement révolutionnaire l'accusent d'être assimilationniste et vont jusqu'à mettre son patriotisme en doute.

L'indifférence et l'impassibilité avec lesquelles il fait face à ce que lui valent ses prises de position comme malentendus et dangers nous donnent une idée sur sa résistance d'intellectuel et sa détermination à ne pas renoncer à ses principes, quelque soient les risques qu'on lui fait encourir.

3. L'Histoire pour penser le présent

L'histoire, comme savoir, s'explique comme la connaissance d'un événement écoulé, une manière de faire revivre des temps qui ne sont plus. Cependant, nombreux sont les chercheurs qui n'approuvent pas d'envisager cette discipline uniquement comme une «science du passé», et jugent même inutile, voire *«absurde»*, de ne considérer l'histoire que dans son volet révolu.

Marc Bloch, à titre d'exemple, estime que *«L'idée même que le passé, en tant que tel, puisse être objet de science est absurde*[1]*»*.

En adoptant cette vision, l'historien français reproche à la vision traditionnelle d'être réductrice, de ne pas prendre en considération ce qu'il y a d'essentiel : le caractère humain. Selon lui, bien que l'histoire s'étende à d'autres domaines, elle est avant tout humaine.

Bloch, à travers sa conception, désapprouve également que l'histoire soit envisagée sans perspectives et met l'accent sur la relation essentielle qu'entretiennent, en son sein, le présent et le passé.

D'après lui, l'histoire doit s'assigner comme fonction de *«comprendre le présent par le passé*[2]*»* et doit permettre, aussi, de *« comprendre le passé par le présent*[3]*»*. Il considère que la discipline historique est censée avoir comme ambition de donner aux individus les moyens de découvrir les liens de causalités entre les faits du présent et ceux du passé, être porteuse des réponses aux interrogations de l'actualité quand celle-ci est compliquée ou difficile à comprendre.

Pour comprendre le présent, il est donc nécessaire de remonter le passé qui recèle immanquablement des éclairages pour mieux cerner l'actualité.

Croce Benedetto souligne cet apport de l'histoire et va jusqu'à l'attribution d'un caractère dominant du présent par rapport à elle, dans la mesure où il est possible de repenser continuellement les faits historiques :

> «Quelque éloignés que semblent les événements qu'elle raconte, l'histoire en réalité se rapporte aux besoins présents et aux situations présentes dans lesquelles retentissent ces événements.[4] »

Le témoignage de Feraoun, considéré comme une forme d'histoire, semble répondre à cette conception idéaliste. Une lecture attentive de l'actualité

[1] M. BLOCH, in J. Le Goff, *op. cit*., p. 186.
[2] *Ibid*., p. 187.
[3] *Ibid*.
[4] C. BENEDETTO, in J. Le Goff, *op. cit*., p. 188.

algérienne affirme bien ce rapport infaillible entre le présent et le passé. Le contenu des notes, dans *Journal 1955-1962*, donne l'impression d'assumer la fonction de mettre de la lumière sur beaucoup de zones d'ombre et clarifier l'ambiguïté de certaines situations de tension qui concernent l'Algérie, en particulier et s'étendent jusqu'aux rapports qu'elle entretient avec la France.
En effet, le récit de Feraoun de la guerre contient des indices qui constituent des signes avant-coureurs d'un grand nombre d'événements et de drames que l'Algérie d'après l'indépendance a vécus et vit toujours :

3.1. Le problème des harkis

Notre objet textuel nous livre un éclairage utile sur le sujet épineux des harkis, un problème délicat et sensible considéré comme tabou. Il s'agit du statut de l'ensemble des Algériens, armés ou civils, qui se sont battus entre 1954 et 1962, aux côtés de l'armée coloniale ainsi que ceux qui étaient favorables au maintien d'une Algérie française : *«On m'a expliqué qu'à Tamazirt, les harkis étaient formés et les gens munis d'armement » (p. 269).*

Feraoun, dans *Journal 1955-1962*, les répartit en trois catégories :

- Ceux qui, pris entre deux feux, jouent le double jeu pour se protéger. On sent une certaine indulgence dans la manière dont ils sont décrits comme si le diariste se met à leur place :

> « L. est garde champêtre, autant dire mouchard officiel de la commune. Le voilà se livrant au double jeu. Cela ne lui a pas porté bonheur. Justice immanente peut-être. En tout cas, sur le plan humain, j'excuserais sa conduite par les temps qui courent. C'est un pauvre bougre sans idéal et sans convictions : il avait surtout peur de mourir.» (p. 80-81)

Feraoun, dans ces notes du 11 janvier 1956, examine de plus près les motifs de l'engagement de certains d'entre eux dans le camp français après avoir donné

l'impression d'être du côté des maquisards. Il estime qu'ils ne sont motivés par aucune idéologie, qu'ils ne représentent aucunement une alternative politique, étant *« sans idéal et sans convictions »*. Il juge que s'ils choisissent de se comporter de la sorte, c'est uniquement pour se protéger contre la violence provenant des militaires français comme des maquisards. Seule la peur de mourir, selon lui, se cache derrière leur ralliement, une manière de dire qu'il ne faut pas leur en vouloir.

- Ceux qui sont décrits comme des traîtres et qui, en dénonçant volontiers les leurs, sont pour beaucoup dans ce que la communauté autochtone endure :

> «Un ivrogne de Tizi-Hibel surnommé Ravachol. A la suite d'une bagarre avec un autre ivrogne, il est condamné par le maquis à payer 500 francs. Il refuse de verser, on le condamne au double. Il ne refuse pas mais monte à Beni-Douala pour demander asile aux gendarmes. Il est nanti d'une tenue militaire et se pavane dans les jeeps, lorsqu'on procède aux ratissages et qu'il sert de guide. Il a d'ailleurs commencé par son propre village. (…) quand par exemple il rentre dans une maison pour fouiller (…) il fait main basse sur tout ce qui l'intéresse. Il parait qu'il affectionne tout particulièrement, les billets de 500 francs.» (p. 157-158)

Feraoun, à travers ces notes du 11 mai 1956, juge condamnable et lâche l'attitude de ces gens qui ne font qu'aggraver la misère que vivent déjà leurs compatriotes. Cependant, il considère que ces personnes ne s'engagent pas comme harkis parce qu'ils soutiennent la France, comme tient à le souligner la version coloniale. Ils n'ont pas d'autres solutions. Ils le font car ils craignent les menaces des maquisards.

Sans les innocenter, Feraoun considère que derrière l'attitude de ses gens se cache une mauvaise gestion des faits par les révolutionnaires qui, à travers leurs agissements, permettent à l'armée française de mobiliser, en son sein, un grand nombre d'autochtones, donnant, ainsi, au conflit l'allure d'une guerre entre autochtones.

- Des résistants qui ont dû, après leur arrestation, subi des tortures insoutenables, ce qui explique leur ralliement à l'armée coloniale par la peur de faire l'objet des représailles de leurs ex-compagnons d'arme.

Parfois, le diariste ne donne pas les vraies raisons de leur attitude, laissant ouvert le champ des interprétations ou pour faire allusion aux conflits internes au sein des maquisards :

> «L'armée a pu avoir ses renseignements d'un jeune homme d'Azouza qui s'est réfugié récemment à la caserne, menacé par ses camarades du maquis. Une liste a été dressé et plusieurs bataillons ont été envoyés dans les villages pour y ramasser les Kabyles.» (p. 132)

Aujourd'hui, un demi siècle après la guerre, ce problème est loin d'être résolu. En Algérie comme en France, chacun y va avec son bilan :

En Algérie, après avoir exécuté, emprisonné les anciens harkis, restés ou délaissés, on continue toujours de rejeter les survivants ainsi que leurs descendants, considérant qu'ils ont déjà fait leur choix.

L'évocation de cette catégorie, en Algérie, est synonyme de trahison pour beaucoup qui jugent que la guerre militaire est finie, pas celle des mémoires.

On voit dans la série de mesures prise par la France en leur faveur une attitude tout à fait paradoxale. On considère que l'ancien colonisateur, qui voit dans les harkis des fidèles qui ont soutenu sa conception d'une « Algérie française » se comporte différemment avec ses «harkis à lui » qui ont collaboré avec les Allemands lors de la seconde guerre mondiale.

Côté français, après l'interdiction du rapatriement d'un grand nombre d'entre eux sur la métropole en 1962 et après un long accueil dans des camps, des signes de reconnaissance officiels leur étaient réservés dont la journée nationale d'hommage aux harkis, célébrée le 25 septembre chaque année est le plus prestigieux. Ces hommages ont, certes, valorisé l'attachement des harkis à la France et salué leur attitude favorable au maintien de la colonisation mais

n'ont changé en rien de leur statut de « Français à part ». Pis encore, ils n'ont fait qu'attiser les rancoeurs de ceux, en Algérie, qui ne sont pas prêt à oublier, éteignant, de la sorte, la dernière lueur d'espoir d'une éventuelle reconnaissance de la part de leur pays d'origine.

A la lumière de la description des harkis, dans *Journal 1955-1962*, Feraoun pose les jalons d'une histoire pluraliste. En analysant la question de ceux qui ont collaboré avec le système colonial lors de la guerre, il invite à repenser sereinement ce phénomène sensible et complexe pour mieux le comprendre et le sortir de son statut de tabou, perdu entre deux rives.

3.2. Les feux mal éteints du problème kabyle

L'insistance du diariste à peindre la Kabylie comme théâtre presque exclusif de la guerre de libération est une manière de souligner la particularité de cette région de l'Algérie. En décrivant les différentes provenances de la souffrance des siens, il souligne le rapport complexe que la Kabylie entretient avec l'histoire algérienne.

En effet, on sent souvent que les notes de Feraoun témoignent moins d'une volonté d'exprimer les problèmes d'un pays colonisé que d'un désir ardent d'analyser l'âme de cette région et d'examiner de près ce lent processus qui l'amène à se délivrer aussi bien du système colonial que de l'emprise de tout ce qui porte atteinte à ses particularités culturelles et identitaires.

A travers *Journal 1955-1962*, on peut déduire que le problème kabyle s'explique par des raisons historiques. Partant du témoignage de Feraoun qui annonce le conflit arabo-kabyle comme point névralgique du drame algérien lors de la guerre : *«L'opposition arabo-kabyle existe toujours» (p.34)*, il serait logique de considérer la question berbère comme enchaînement naturel de ce qu'il décrit comme injustices insoutenables infligées aux Kabyles à cette époque.

Il serait également pertinent de conclure que si le problème relatif à l'identité kabyle persiste encore c'est parce qu'on n'a pas reconnu que les Kabyles ne se

définissent pas comme étant «arabes», non plus comme «musulmans», d'après Feraoun.

Dans les notes de novembre-décembre 1955, ce dernier ne semble pas offensé par les qualifications, censées être péjoratives et source de honte, que les maquisards attribuent à sa communauté :

> «Vous, gens de Tizi-Hibel, vous méritez d'être brûlés vifs. Nous vous connaissons : vous êtes des mécréants. Il n'y a chez vous ni foi ni loi. Vous êtes tous des ivrognes, vous avez des naturalisés et des baptisés. (…) grande confusion chez les gens de Tizi-Hibel. Tout cela était vrai. » (p. 57)

Feraoun ne renie pas ce qui aurait été humiliant et outrageant pour quelqu'un d'autre, notamment à cette époque. Tout au contraire, il parait s'en enorgueillir même : cette caractérisation semble retrancher les siens, ces hommes considérés comme *« Les plus mécréants de la terre »* (p.95) de ce qu'ils n'ont jamais été, estime-t-il.

Ce refus catégorique de se dissoudre tantôt dans la communauté «arabe», tantôt dans celle des «Musulmans» et cette ouverture à toute autre appartenance, traduits par le journal de Feraoun, expliquent bien les revendications culturelles et identitaires ainsi que les mouvements de protestation qui ne cessent de se produire et dont les plus importants sont ceux qui ont eu lieu en Kabylie en mars 1980 avant de s'étendre à Alger.

Les notes du 15 février 1956 incarnent bien cette atmosphère faite d'exclusion et d'hostilité qui caractérise la relation arabo-berbère. Le diariste se fait le porte parole de sa communauté et exprime ostensiblement ses rancoeurs de Kabyle.

En faisant part de ce qu'il refoule, il montre comment la persistance des conflits identitaires et culturels peut constituer un germe de division et une menace pour l'unité nationale. Il affirme que ce qui est occulté remonte à la surface quand la volonté de résoudre les problèmes laissés en suspens ne se fait pas sentir :

> « (…) ces Arabes qui se révoltent, qui m'en veulent, qui vont m'égorger, je ne leur ai jamais fait de mal. Je les ignore, moi, ou presque. (…) je reconnais tout de même que je les ai toujours regardés d'un peu haut et cette idée de les considérer comme mes égaux ne veut pas s'installer dans mon esprit. Cela, je dois le reconnaître, en toute sincérité. Et en toute sincérité aussi, dans mon for intérieur, je me dis que nous nous sommes établis en vainqueurs, que par conséquent nous sommes de la race qui commande, qui doit se servir**.** Pourquoi le nier ? » (pp. 104-105)

Dans cet extrait où le diariste, apparaît particulièrement agressif, Farouchement attaché à sa berbérité, il nous est possible de mesurer la tension, voire la haine qui prévaut au sein d'une société qui semble sur le point d'éclater parce qu'on essaie toujours d'occulter les crises culturelles et identitaires qui la traversent.

Le témoignage de Feraoun, dans *Journal 1955-1962*, apparaît donc comme l'expression d'un désir ardent de construire une société qui reconnaît tous les traits identitaires de ses sociétaires pour que chacun puisse s'épanouir et afin d'étouffer dans l'œuf tous les ferments d'une crise future.

3.3. Le problème des pieds noirs

La question des pieds noirs semble, d'après le témoignage de Feraoun, un sujet qui mérite d'être abordé en toute sérénité. A travers la représentation des Français d'Algérie, la description des rapports qu'ils entretiennent avec la terre qui les a vu naître, avec les autochtones, leurs réactions vis-à-vis de la guerre puis l'indépendance, *Journal 1955-1962* peut nous être utile en nous donnant une idée sur le phénomène des pieds noirs et en nous aidant à comprendre la guerre des mémoires dans la quelle ils s'engagent.

Il s'agit, comme nous l'avons mentionné, dans le chapitre précédent, de ces descendants des Européens, majoritairement Français, qui, à partir de 1830, sont venus s'installer en Algérie mais qui, cent trente-deux ans plus tard, se sont trouvés contraints de regagner la France.

Le diariste rend compte des menaces dont cette catégorie fut l'objet dès le déclenchement de la guerre : *«Edouard a failli être brûlé vif dans sa ferme, il a pu s'échapper à l'obscurité avec sa sœur et venir se réfugier au poste militaire» (p.125).* Tout en les considérant parfois comme étant innocents et victimes au même titre que les personnes originaires du pays, il mentionne la rancune et les sentiments vengeresques que la population autochtone, qui les tient pour responsables de ce qu'elle endure, éprouve à leur égard :

> «Les journaux commentent longuement le massacre de dix-sept jeunes Parisiens, dans la région de Palestro, par les rebelles. Les pauvres gars (…) ont été abattus par surprise. Puis, parait-il, la population du douar s'est acharnée sur les cadavres pour les mutiler. Ceci est l'autre côté d'une affreuse médaille que nous sommes en train de frapper avec la chair des innocents pour la sauvegarde du droit du plus fort. » (p. 147)

Toutefois, Feraoun tient à préciser que cette catégorie n'inspire pas que des ressentiments. Il évoque, en décrivant des scènes d'adieu, la profondeur des rapports cordiaux qu'elle entretient avec une bonne partie des autochtones, mettant, ainsi, l'index sur l'ambiguïté de cette relation particulière où se mêlent l'amour et la haine :

> «La veille, il (Amara) avait acheté la salle à manger de Jojo, à vil prix aussi parce que Jojo voulait s'en débarrasser, quitter le pays au plus vite. A et Jojo avaient tous deux les larmes aux yeux, l'autre aurait voulu lui en faire cadeau. Ils sont tombés d'accord tout de suite. Il y'a des séparations qui sont pires que la mort parce qu'elles emportent avec elles jusqu'à l'amitié et laissent un vide affreux : le néant. » (p. 147)

Cinquante ans après leur rapatriement, les pieds noirs considèrent toujours qu'ils sont doublement lésés et affirment qu'ils vivent leur rapatriement comme un déracinement, un arrachement dont ils ne parviennent pas à se rétablir.

Comme réparation, ils revendiquent aux dirigeants français une place dans l'histoire française en estimant qu'ils étaient d'un apport considérable dans ce qu'ils considèrent comme «l'œuvre civilisatrice de la France» en Algérie. Ils exigent, ainsi, une reconnaissance de la responsabilité des dirigeants de l'époque dans les actes de représailles dont ils ont fait l'objet, quelques jours avant et après l'indépendance de l'Algérie.

A l'Etat algérien, ils revendiquent la restitution de ce qu'ils considèrent comme «biens spoliés» ayant appartenu, lors de la colonisation, aux pieds-noirs. Face au silence des décideurs, des procédures ont été engagées au niveau des tribunaux.

A cela, s'ajoute la revendication des «disparus» et des «morts» dont ils estiment le chiffre par dizaines de milliers, rien que pour les seuls derniers mois de la guerre d'Algérie et la brève période qui a succédé à la signature des accords d'Evian.

Ces revendications ne contribuent guère à l'apaisement des esprits. Tout au contraire, en Algérie, comme en France parfois, elles ne font qu'amorcer des polémiques, riches de douleur et de souvenirs enfouis, jalonnées par des accusations d'avoir maltraité et exploité la société autochtone pour s'enrichir, avant que le débat n'aboutisse à une impasse.

Notre démarche, dans ce chapitre a consisté, tout d'abord, à faire part des raisons et des intentions qui motivent l'écriture du journal de Feraoun et qui donnent à son écriture cette teinte morale qui le caractérise.

Ensuite, nous avons expliqué, qu'en dépit de son caractère subjectif, le témoignage constitue une source essentielle de laquelle pourrait se nourrir l'histoire comme discipline.

Après, en soulignant l'évolution des théories historiographiques, nous avons montré que le débat sur les rapports qu'entretiennent le témoignage et l'histoire est loin d'être tranché pour proposer le récit de Feraoun comme une forme d'histoire.

En évoquant, en définitive, des sujets sensibles, dont certains sont relatifs aussi bien à l'actualité algérienne qu'à l'actualité française, nous avons essayé d'expliquer que quand l'histoire est conçue d'une manière rationnelle, le passé ne peut que servir de passerelle vers le présent en aidant à comprendre le fond des réalités politiques et sociales complexes d'aujourd'hui.

Notre démarche, dans la deuxième partie de notre recherche, nous a renseigné sur la densité de l'écriture de Feraoun ainsi que sur la diversité des axes sur lesquels il situe son projet idéologique.

L'analyse de l'aspect affectif dans notre corpus nous a permis de constater que l'écriture, pour le diariste, répond beaucoup plus à un besoin de connaître sa vérité intérieure et à un désir ardent d'examiner sa conscience.

Elle nous a donc donné la possibilité de réaliser la fécondité de sa vie intérieure et permis de voir comment l'écriture, régie par le mouvement d'introspection, lui offre une emprise sur les phénomènes suscités par la situation extrême qu'il vit (solitude, mort, déchéance des valeurs…).

L'observation de l'aspect social dans *Journal 1955-1962* nous a amené à constater que les notes représentent une sorte de débat sur la forme de la nation à établir. La mention de la question berbère qui s'avère cruciale pour le diariste, comme composante spécifique de la nation algérienne, n'est rien d'autre qu'un diagnostic de la crise d'une identité nationale, une affirmation que l'identité d'une nation est aussi la résultante de l'intégration de toutes ses composantes et, donc, du brassage des cultures.

Qu'il s'agisse du système colonial ou de la mouvance révolutionnaire, le diariste signifie, à travers la dénonciation de leurs agissements, qu'un pouvoir en place se discrédite quand son fonctionnement réel ne rime pas avec son discours.

L'étude de l'aspect historique nous a servi à rendre compte des intentions qui président à l'écriture de notre corpus. Elle nous a, aussi, été d'un grand apport en nous permettant de réfléchir sur les rapports qu'entretient un témoignage avec l'histoire.

A l'issue de cette recherche, nous avons conclu qu'une bonne connaissance du passé est primordiale pour mieux saisir le présent et pouvoir construire l'avenir.

Troisième partie :

La vie intellectuelle dans *Journal 1955-1962*

Notre intérêt, dans cette troisième partie, portera sur la dimension philosophique et intellectuelle qui parcourt notre corpus.

Nous commencerons d'abord, dans un premier chapitre, par montrer comment le discours ironique permet au diariste de renverser les données et de doter son écriture d'un grand pouvoir allusif. Nous expliquerons qu'à travers la discordance et le caractère polyphonique qui marquent les énoncés ironiques, il lui est possible d'infuser un grand nombre de messages implicites à son écriture.

Dans le deuxième chapitre, nous renouerons avec le cheminement de la pensée du diariste. Nous expliquerons comment, en faisant part des préoccupations d'un individu en proie à la solitude, il verse dans des méditations philosophiques et existentielles que suscite souvent la condition humaine.

Notre souci sera donc de déduire la dimension universelle vers laquelle s'oriente le diariste à partir de son expérience individuelle. Ensuite, nous décèlerons sa vision pessimiste qui fait conclure que l'Homme est intrinsèquement pervers avant de faire observer les lueurs d'espoir qu'il laisse entrevoir de temps à autre.

Après, nous ferons constater comment la guerre et ses «parrains», de part et d'autre, contraignent le diariste, à un certain moment, à douter de ce qu'il a toujours prôné comme valeurs.

Le troisième chapitre sera réservé à la dimension didactique, véhiculée à travers notre corpus. Nous montrerons que *Journal 1955-1962* est, certes, le témoignage d'un individu en situation de guerre mais, aussi, l'œuvre d'un moraliste soucieux de fournir un enseignement politique et civique quant aux principes de la citoyenneté et au mode idéal de gouvernance.

Nous essayerons, d'abord, de montrer que notre objet textuel s'exprime à travers la volonté du diariste de renseigner sur l'époque où il vit et sa tendance à se dresser comme exemple à suivre.

Nous expliquerons, ensuite, que la visée pédagogique se perçoit, aussi, comme une formation politique et civique qui a pour objet d'inculquer des règles de citoyenneté et d'inciter à réfléchir sur les principes de base qui doivent régir le fonctionnement d'un pouvoir en place.

Nous nous pencherons, en définitive, sur l'aspect prophétique, dans *Journal 1955-1962*, qui fait de Feraoun un visionnaire qui prévoit des faits à venir.

Chapitre premier :

L'écriture oblique

Nous envisageons, à travers notre démarche dans ce chapitre, de montrer que l'ironie comme mode d'expression de pensées latentes est mise au service du discours idéologique de Feraoun.

Nous essaierons, au départ, d'expliquer comment elle constitue, par excellence, un domaine fécond de l'implicite dans la mesure où il faut constamment chercher, derrière l'apparence sérieuse des énoncés ironiques, ce qui se dissimule comme intentions tacites.

Pour ce faire, nous montrerons en quoi ce procédé peut représenter un choix idéal pour la transmission des pensées dissimulées et nous signalerons l'importance du concours du lecteur pour le décodage et la compréhension des messages infusés aux énoncés par le diariste en tant que locuteur.

Nous ferons, en outre, constater les fonctions que remplit cet artifice langagier au sein de l'écriture dans *Journal 1955-1962* avant d'examiner l'auto-ironie comme mode extrême de critique et de dénonciation.

Ensuite, nous expliquerons que, indépendamment de la volonté des hommes, la situation marquée de paradoxes, où évolue le diariste, constitue une source d'ironie tragique.

Puis, à travers ses fonctions, nous ferons voir les rapports complexes qu'entretient l'humour avec l'ironie et expliquerons comment il contribue, selon le cas, à accentuer la critique ou à dédramatiser certaines situations de tension.

Après, en observant certains aspects tragiques, inhérents au discours railleur du diariste, nous verrons que l'ironie, dans notre objet textuel, naît dans l'amertume.

Nous montrerons, par la suite, jusqu'à quelle mesure l'aspect polyphonique de l'ironie constitue une stratégie discursive efficace en suscitant, chez le lecteur, l'éveil nécessaire à la compréhension des divers messages émis.

Pour conclure, nous examinerons les signaux ironiques dans notre corpus afin de faire constater que l'ironie, à travers ses différents modes d'apparition,

s'avère d'une grande utilité pour la transmission des opinions non prononcées de Feraoun.

1. L'ironie comme mode de communication

1.1. L'écriture oblique comme choix

L'ironie ou ce que Philipe Hamon définit comme *« écriture oblique*[1] *»* est cette forme d'expression qui reflète un écart entre ce qui est énoncé et la réalité. Elle consiste à dire, par dérision, l'inverse de ce que l'on pense, tout en laissant entendre le décalage qui existe entre ce que l'on émet comme discours et ce que l'on intériorise effectivement comme pensées.

Derrière l'apparence gaie et le ton, parfois, comique d'un énoncé, peut bien se cacher la désapprobation, la colère ou même le dédain vis-à-vis d'un personnage, un comportement ou une situation :

> « (L'ironie) consiste à dire par une raillerie, ou plaisante, ou sérieuse, le contraire de ce qu'on pense, ou de ce qu'on veut faire penser. Elle semblerait appartenir plus particulièrement à la gaieté; mais la colère et le mépris l'emploient aussi quelquefois, même avec avantage; par conséquent, elle peut entrer dans le style noble et dans les sujets les plus graves[2]. »

Grâce à sa nature contradictoire et souple permettant l'intrusion railleuse et par le biais de son caractère tributaire des sentiments et des états d'âme, l'ironie, dans *Journal 1955-1962*, constitue une stratégie efficace que le diariste investit pour pouvoir moduler ce qu'il a à émettre comme énoncés et donner plus de portée à ses pensées.

Sans qu'il ait à manifester violemment sa colère ou sa déception vis-à-vis de l'aspect subjectif qui marque le discours colonial, il recourt, dans les notes

[1] P. HAMON, *L'ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, 1996, p. 9.
[2] P. FONTANIER, *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977, pp. 145-146.

du 16 mars 1957, par exemple, à *ce «mode d'expression authentique*[1]*»* pour afficher son profond mécontentement face à la politique de «deux poids deux mesures» qu'adoptent les médias, et à travers eux les dirigeants français :

> «Le Figaro littéraire a publié un très long article sur l'arrestation, les tortures qu'il a subies et la mort de Pierre Brossolette, héros de la résistance. J'ai eu ce journal en même temps que le quotidien relatant la mort de Ben M'hidi, chef F.L.N..., arrêté et qui venait de "se suicider" dans sa cellule…» (p. 269)

A première vue, la mention simultanée et contrastée des deux résistants P. Brossolette et Ben M'hidi, dans ce passage, se présente comme un acte spontané, traduisant une simple volonté d'informer. Cependant, l'examen de cet énoncé nous permet de constater que derrière l'effacement du diariste se dissimule une implication directe dans ce qu'il émet comme discours.

Alors qu'il feint d'être neutre en s'abstenant de se prononcer sur la conduite paradoxale et partiale des politiciens français, Feraoun oriente le choix du lecteur et le pousse à adhérer à ses opinions désapprobatrices non déclarées.

La simple reprise railleuse de la version coloniale à propos de la mort de Ben M'hidi à côté de la glorification du résistant français insinue les circonstances douteuses de la mort du révolutionnaire autochtone et discrédite la politique coloniale, ainsi que ses médias, en ouvrant grand le champ des interprétations. Le recours à l'ironie, dans cet extrait, s'avère plus efficace et plus éloquent, comme procédé de dénonciation, qu'un discours direct relevant d'un état d'irritation violente et agressive.

De même, dans ses observations de novembre-décembre 1955, le diariste, adoptant un ton sarcastique mêlé de comique, fustige ce qu'il considère comme

[1] P. SCHOENTJES, cité par Maria CONSTANTINOU, « Traduire l'ironie. L'exemple d'une œuvre romanesque de N. Kazantzaki et ses traductions française et anglaise », in *Linguistik online*, n° 31, Février 2007. [En ligne] : <http : //www.linguistik-online.de/31_07/constantinou.htm>, consulté le 09/05/ 2011.

méthodes répressives et obscurantistes employées par les maquisards pour persuader la communauté kabyle de la nécessité du retour à la religion :

> «Les cafés français sont unanimement diserts, on ne voit plus d'ivrogne titubant dans les rues." Mesure salutaire, se consolent les ivrognes, que Dieu leur donne la puissance. "» (p. 63)

Les lamentations des friands des boissons alcooliques, dans ce passage, et l'effet comique que suscite leur recours à Dieu pour qu'il les aide à surmonter leur frustration décrivent amplement le clivage qui sépare cette frange de la religion. Ils servent, ainsi, mieux que n'importe quel autre procédé, le dessein latent de Feraoun qui consiste à faire déduire certains traits ethniques des Kabyles en les faisant passer pour une communauté non musulmane, réfractaire à toutes les tentatives d'uniformisation visant à occulter ses traits distinctifs.

A l'instar de ces exemples, le diariste fonde, dans la majeure partie de ses notes, son écriture sur la distorsion entre son discours prononcé et ce qu'il laisse entendre comme signifiés à deviner. Avec l'ironie, dans *Journal 1955-1962*, le biaisé se mêle au réel pour donner lieu à une écriture oblique génératrice de tant de messages masqués.

1.2. Entre ironisant et complice

Les discours ironiques comme l'affirme Gérard Genette sont émis pour être interprétés. Ils sont *« produit(s) pour être déchiffré(s), sinon par tout le monde (…), sous peine d'effet perdu : on ne rit pas très bien seul* [1]».

En effet, leur objectif ne consiste pas uniquement à transmettre des informations mais à créer une connivence entre leur auteur et le lecteur pour que ce phénomène discursif puisse prendre effet. Cette entente tacite et les interactions qui en découlent sont donc indispensables car l'ironisant ne peut

[1] G. GENETTE, *Nouveau discours du récit*, Paris, Seuil, 1983, p. 100.

assurer le fonctionnement et l'aboutissement de son discours qu'en sollicitant *«effectivement et réellement un auditoire ou un public de lecteurs*[1]*»*.

L'interprétation des discours railleurs ne peut généralement pas se faire hâtivement ou d'une manière mécanique. Elle convoque chez l'allocutaire *« un ensemble de conditions de succès*[2]*»*, des mécanismes complexes de déchiffrement car le caractère biaisé des formules ironiques, les marques des énoncés railleurs qui ne sont pas toujours évidentes et la différence de l'univers socioculturel du locuteur et l'allocutaire sont des facteurs susceptibles d'hypothéquer l'aboutissement du message. Ces paramètres peuvent conduire à des malentendus ou des heurts d'ordre idéologique entre l'ironiste et le destinataire.

Observons le passage suivant à titre d'exemple :

> «L'an dernier, il y avait à l'école des collègues dont le nom était Albert ou Max ou Fernand ou Renée. Maintenant, il n'y a plus que Mohand, Mouloud ou Ah. L'équipe est plus homogène en un sens. (Il ne nous manque que les élèves.) Les autres sont partis hargneux et hargneux nous sommes restés. » (p. 207)

Tronqué de son contexte, cet extrait rédigé le 02 novembre 1957, peut être interprété comme le reflet d'un regret mêlé de nostalgie vis-à-vis de la présence française en Algérie. Il peut paraitre comme l'expression même de la volonté du diariste de voir le système colonial s'éterniser en son pays pour éviter un vide apocalyptique impossible à combler où les autochtones ne seraient jamais en mesure de gérer leurs affaires.

Cette interprétation au premier degré peut avoir comme conséquence de confirmer les étiquettes formulées à l'égard de l'écrivain, le taxant d'assimilationniste voire de traître. Mais une connaissance préalable de

[1] P. HAMON, *op. cit*., p. 125.
[2] U. ECO, in Nicole RAMONGINO (dir), *Lectures actuelles d'œuvres de Balzac. Le livre réel, livres possibles, monde* commun.Tome2, Paris, Harmathan, 2006, p. 25.

l'évolution de sa conscience, la lecture de la totalité de ses notes et l'examen de l'humour destructeur qui domine son énoncé nous renseignent sur le dilemme face auquel il se trouve. Son hésitation entre les deux camps nous montre le déchirement que lui valent ses composantes ethnique et culturelle et l'impossibilité de pouvoir s'épanouir loin de l'une ou l'autre.
La description ironique des situations d'impasse que suscitent les solutions extrêmes nous mènent à déduire que Feraoun est plutôt pour une relation qui soit conçue en termes d'égalité, d'entraide et de contribution fructueuse entre les deux communautés en présence et non pas un rapport où il ne serait question que du dominant et du dominé.

L'aboutissement du discours ironique dépend donc d'un destinataire qui ne doit pas se laisser duper par l'aspect apparent ou déroutant des énoncés. Il nécessite un lecteur qui soit en mesure d'éclaircir l'atmosphère ambiguë dans laquelle le diariste plonge son discours, de repérer la distorsion qui résulte de ce qui est dit et ce qui est signifié afin de cerner les intentions masquées et déduire la représentation renversée du monde décrit.

1.3. Les fonctions de l'ironie dans Journal 1955-1962

L'emploi de l'ironie, dans *Journal 1955-1962,* est intentionnel. Le diariste y recourt systématiquement après avoir réalisé son efficacité comme procédé. A travers ses intrusions railleuses, il lui est possible de renverser les données et infuser un grand nombre de messages implicites à son écriture pour lui permettre de jouer diverses fonctions qu'elle n'aurait pu jouer si elle s'était réduite à divulguer un discours franc, dénudé de sous-entendu.

A travers une écriture marquée par le décalage entre le ton et les thèmes abordés, entre le fond et la forme des données, le latent et le patent dans l'état d'esprit du diariste, il est possible à ce dernier de peindre un monde déstabilisé et déstabilisant, désorienté et déchiré par la guerre.

A travers ses diverses manifestations, l'ironie semble être la stratégie adéquate pour décrire tous les bouleversements et la dissonance de l'époque où évolue un observateur contraint à se prononcer.

La manière dérisoire, adoptée par le diariste au moment de rapporter les faits, rend temporairement possible d'échapper à un vécu indésirable et difficile à subir. Par le comique qui provient de ses discours ironiques, il lui est donné d'atténuer l'intensité d'un mal atroce qui semble s'accaparer de tout son être.

De par son ton particulier, ses jeux sur le sens des mots et des phrases, ses constructions déconcertantes et équivoques, le discours ironique adopté par Feraoun donne naissance à un effet, certes, provocateur ou parfois comique, mais qui amorce l'interrogation. On se demande alors sur ses intentions et ce qui se dissimule derrière son ton moqueur.

L'ironie, dans *Journal 1955-1962* est employée donc comme procédé qui, au-delà de la provocation ou l'air drôle qu'elle suscite, éveille l'attention du lecteur dans la mesure où elle l'invite à réfléchir sur les raisons réelles qui motivent son emploi.

Grâce au pouvoir destructeur du discours ironique, le diariste peut donner à dénoncer et critiquer tout ce qui va à l'encontre de ce qu'il considère comme bon sens. Sous le voile de l'ironie, il lui est possible de dénigrer les doctrines, les dogmes et tout ce qu'ils renferment comme mensonges. Il réussit à contester le caractère absurde et irrationnel de la guerre et s'attaquer à l'arrogance et l'inhumanité des uns et des autres…

1.4. L'auto-ironie

Dans un essor plus destructeur, Feraoun pousse loin l'ironie en allant jusqu'à la diriger contre lui-même. Non sans culpabilité, et comme s'il se regarde dans un miroir qui lui reflète une vérité honteuse, il se met à railler cet air un peu hautain et malicieux des gens instruits qui se fient à leur

suprématie intellectuelle pour manipuler d'autres hommes qu'ils jugent moins intelligents.

Après avoir découvert, à sa grande surprise, le bon sens des siens, la perspicacité de leur jugement et leur sincérité, il inverse l'ordre établi des choses : il se place, lui, l'instruit, en position d'un naïf, coupable et fait passer ses compatriotes, qui ne bénéficient d'aucune instruction, pour des individus conscients, mûrs et surtout honnêtes. C'est la logique renversée où l'analphabète apprend à l'intellectuel la conduite à adopter :

> «Le premier soir, à la djemaa, tout le monde m'écoutait parler et j'exagérais complaisamment mes griefs contre les Français de Fort- national pour bien souligner que j'étais un persécuté comme les nôtres. Il faut ça, ai-je pensé. J'aurai leur sympathie. Erreur. Ils s'en fichent. Ils savent à quoi s'en tenir : que du côté français précisément, je ne risquais pas lourd. D'ailleurs, questions représailles, brimades, menaces, ils en avaient beaucoup plus à me raconter. Et alors, ils m'ont tout raconté. Comme s'ils voulaient me convertir, m'amener à partager franchement leurs colères, leurs espoirs, leurs certitudes. Tous leurs sentiments. » (p. 188)

L'ironie de Feraoun, dans *Journal 1955-1962*, s'annonce également comme l'expression d'une révolte. A travers ce procédé, il donne l'impression de s'insurger contre son instruction, contre les valeurs qu'on insistait à lui inculquer pour être convaincant comme médium. Des valeurs qui ne résistent pas face à la franchise et la simplicité du discours de ses compatriotes, pourtant illettrés, ironise-t-il.

Il semble, dans les notes du 22 janvier 1957, verser dans une auto-ironie mordante, remettre en question tout ce qui lui paraissait inébranlable à un moment donnée :

> « Je suis de ces gens compliqués qui ont appris à l'école beaucoup de choses inutiles. Ces inutilités me rendent malade physiquement, de même que mes pareils et tous ensemble, nous devenons étrangers sur cette terre. Tous ensemble ?

> Nous sommes une poignée peut-être, il n'y a rien de compliqué. » (p. 244)

Dans cet extrait, l'air sérieux que prend le diariste risque de dérouter son lecteur qui, à l'extérieur des faits décrits, aura tendance à croire qu'il s'agit bien d'un individu qui regrette amèrement d'avoir fait des études. Mais en se référant au contexte où l'ironiste évolue, on déduit qu'il est question, plutôt, d'un refus d'un monde dépourvu d'humanisme et de bon sens.

En laissant entendre qu'il se pourrait que ce soit, plutôt, les hommes instruits qui compliquent les choses et qu'il serait préférable, parfois, d'être inculte et imbécile pour connaître le salut, le diariste rend compte des difficultés d'un intellectuel. Ce dernier, à force de cohabiter avec les absurdités suscitées par l'inconscience des dirigeants, finit par conclure que celui qui accroît son savoir accroît sa souffrance, que l'instruction rend plus sensible aux horreurs de la vie en pleine guerre.

Le diariste se console, vers la fin, de ne pas être seul à vivre ce malaise mais réalise, déprimé, que lui et ses semblables ne sont pas assez nombreux pour constituer un front de changement

2. L'ironie d'une situation

L'effet ironique, dans *Journal 1955-1962*, est issu essentiellement de ce renversement observé par Feraoun entre la situation vécue par lui ainsi que les siens et ce qu'il considère comme l'ordre logique des choses.

Surpris et choqué de constater que la réalité ne correspond nullement à celle qui devrait être, il s'évertue à faire entrevoir une attitude moqueuse dans ce qui lui semble dépourvu d'équilibre.

L'ironie qui teinte la majorité des notes est présentée comme relevant du sort et dépassant la volonté des hommes. Elle se lit dans la consternation qui accompagne généralement le regard critique porté sur le système colonial ainsi que dans la description du cheminement de la révolution.

En effet, la mise en scène de l'ironie dans la situation vécue par le diariste apparaît d'abord quand ce dernier nous offre à voir les contradictions flagrantes d'un régime colonial dont le fonctionnement diffère radicalement de ce qu'il prétend être.

Profondément frustré, Feraoun montre, à travers l'évocation des injustices des mesures irrationnelles prises par ce système, la démagogie de ses responsables et la violence de ses militaires que le progrès promis aux autochtones n'est qu'un leurre, remettant de la sorte en question tous les prétextes de « la mission civilisatrice», brandis à chaque fois comme justification et objectif primordial de la colonisation.

En décrivant ensuite ce qu'il considère comme excès des maquisards lors de la guerre, le diariste tente d'illustrer l'ironique d'une situation qui devrait être plus radieuse. Il estime que l'insurrection est en train de générer les mêmes maux sociaux, politiques et économiques qui l'ont engendrée et rendue nécessaire. Il s'attelle donc à rendre compte d'une situation fortement contrastée pour conduire à prendre conscience de ce qu'il juge comme des anomalies dans le parcours révolutionnaire.

Les observations faites par Feraoun sont accablantes : se présentant, au début de leur soulèvement, comme des protecteurs et des libérateurs, les maquisards se révèlent, d'après lui, comme de vrais bourreaux dans la région de Kabylie. Cet état de faits engendre une rupture de confiance que les discours de leurs dirigeants s'avèrent incapables de rétablir.

En donnant à voir cette face, décrite comme étant sombre, d'une révolution censée être glorieuse, et en critiquant des combattants supposés être des libérateurs et des héros, le diariste procède à un rapprochement de contrastes pour illustrer l'inadéquation entre une réalité accablante et ce qu'elle aurait dû être.

A côté de la consternation provoquée par le dysfonctionnement d'un système colonial machiavélique et trompeur, le discrédit du processus révolutionnaire

aux yeux de Feraoun, survient donc comme un concours de circonstances imprévues et choquantes, donnant à voir un monde qui s'acharne à contrarier un diariste dont la révolte n'a rien changé à l'ironie de la situation vécue.

3. De l'humour pour une ironie intense

Humour et ironie, dans *Journal 1955-1962*, oeuvrent pour les mêmes objectifs et répondent aux mêmes besoins au point où nous nous trouvons enclins à les confondre.

Cependant, une lecture attentive des notes nous permet d'affirmer que ces deux notions proches ne sont pas à mettre sur le même plan : alors que l'ironie, comme nous l'avons montré, consiste à renverser la réalité en indiquant les insuffisances et les contradictions d'un monde absurde, tributaire d'une guerre non moins absurde, l'humour apparaît comme son accomplissement. Il se présente comme un prolongement des situations renversées tout en leur donnant une teinte plaisante.

Feraoun emploie dans son journal un humour qui se mêle à l'ironie, donnant ainsi lieu à un discours à deux facettes : l'une traduit un regard moqueur qui peint la réalité sous sa forme la plus insoutenable et l'autre assume cette vision tout en l'appuyant d'une intrusion comique.

Ayant, précédemment, expliqué les fonctions que remplit l'ironie, examinons maintenant ce que le recours à l'humour, en tant que mode fécond de l'expression, offre comme opportunités pour le renforcement et l'aboutissement du discours oblique du diariste :

3.1. La fonction destructrice

L'humour, dans notre corpus, est une manière d'exprimer les incohérences de la société, les injustices des détenteurs du pouvoir et une occasion d'évoquer certains tabous. Rire aux dépens des personnes, et des

situations intolérables est, pour le diariste, une façon de détruire ce qu'il désapprouve.

Dans les notes du 2 février 1956, par exemple, il se sert de cette stratégie afin de rapporter l'absence du discernement dans la manière d'agir des militaires français et pour démasquer les mensonges qu'ils dressent, à chaque fois qu'ils commettent des iniquités, pour éviter de paraître ridicules :

> «Un bon vieux paysan de Taourirt – Moussa qui n'a jamais fait de mal ni de politique, qui ne sait rien de rien et se moque éperdument de la France, de l'Algérie, du Caire et de tout ce qu'on voudra. (...) un homme de peine, une bête usée, voilà ce que c'est Amrane. Son dernier soupire est sans nul doute un soupire de soulagement. Il a été affublé d'une cartouchière, on a déposé à côté de lui une mitraillette puis, on l'a identifié catégoriquement : c'est le chef terroriste de l'endroit ! » (p. 96)

L'humour apparaît, à travers ces observations, comme l'expression d'un état d'esprit paisible, posé d'un diariste qui, tout en constatant l'injustice et l'irrationnel qui marquent le régime colonial, agit froidement, parait indulgent et souriant comme s'il veut signifier que ce genre d'attitudes est dans l'ordre des choses. On le voit faire ressortir l'aspect absurde de la réalité en décrivant ironiquement le sort cruel réservé à un vieux, insoucieux, effacé, qui ne nourrit aucune conviction dans la vie, et que le mauvais sort a fait qu'il soit tué à cause de l'aveuglement des militaires.

Afin de justifier leur acte, ces derniers le font passer pour un *«chef terroriste»*. L'association de sa vie triviale et l'importance qu'on lui a attribuée après sa mort, ainsi que la neutralité affectée du diariste en rapportant les faits, donnent un air comique à la description.

Feraoun fait semblant donc de juger normal ce qui ne l'est pas. Il donne, paradoxalement, l'impression d'approuver, avec un sérieux simulé, la situation absurde qu'il décrit.

Pour mettre en évidence une distance entre lui, en tant que locuteur, et ce qu'il émet comme énoncé, il feint de manifester son consentement en faisant semblant de justifier le comportement des militaires.

Le modalisateur *«catégoriquement»* donne l'impression qu'il donne du crédit à ce qu'il décrit mais en réalité, il ne fait que souligner son absurdité. Cela est visible dans le point d'exclamation, vers la fin, qui montre que Feraoun se détache de son propos et met en exergue l'aspect révoltant et ridicule de la situation.

Feraoun, semble définitivement délivré de son hésitation accablante entre ses deux composantes ethnique et culturelle. Cela se perçoit dans le dédoublement instable qui marque le ton de son énoncé : la ferveur et le zèle qui prédominent sa voix quand il se met à décrire l'injustice qu'a subie son compatriote traduisent sa décision de choisir le camp des siens. Toutefois, cette ardeur s'estompe pour faire émerger une autre voix, plutôt désappointée et railleuse qui reflète sa démarcation du discours colonial mensonger.

L'humour dans ce passage n'a pas pour fonction principale de provoquer le rire, mais d'attirer l'attention du lecteur et d'amorcer une réflexion sur la manière d'agir des militaires et, à travers eux, l'aveuglement de tout un système colonial.

3.2. L'humour comme moyen de défense

Ne concevant parfois son existence insupportable que sur un ton ironique, le diariste charge l'humour de la fonction de le sauver d'un réel cruel. En effet, l'humour, dans notre corpus, se présente comme étant un mécanisme de défense, un moyen de lutte contre la souffrance, une sorte de consolation face à une douleur constante.

L'écriture dans *Journal 1955-1962* se défend, grâce à l'humour, de se murer dans le pathétique et le pessimisme. A cela son auteur préfère verser dans un discours comique pour atténuer le mal auquel le contraint une guerre irrationnelle.

L'humour semble lui procurer de l'énergie, l'aguerrir, l'aider à persister contre son vécu anéantissant. Ce procédé, par le biais de sa force destructrice, s'avère en mesure de transformer les situations les plus atroces en des scènes triviales et dérisoires où Feraoun donne l'impression de tout maîtriser :

> « Nous avons reçu l'ordre d'abattre tous les chiens parce que les chiens aboient la nuit, quand passent les patriotes, ignorant manifestement leur devoir de chiens kabyles qui consiste à se taire et ne pas signaler les allées et les venues aux Français qui bivouaquent sur la colline, en face. Or, pour abattre des dizaines de chiens, il fallait au moins un fusil. On nous a désarmés depuis des mois; alors les gens étaient réduits à faire lapider les pauvres bêtes, exactement comme dans l'antiquité, on lapidait les traîtres. Une équipe de jeunes désoeuvrés s'est chargée de la corvée, moyennant cent cinquante francs le chien. Ce n'est pas volé, m'a assuré A. les chiens ont la vie dure. Il faut vraiment suer pour en tuer un à coup de galet ou de tripe. » (p. 116)

L'humour, dans cet extrait rédigé le 01 mars 1956, offre au diariste l'opportunité de mettre en représentation ce qu'il décrit comme s'il donne du spectacle au lecteur pour qu'ils jouissent ensemble de ce qui est censé être horrible à supporter.

En recourant à une ironie nourrie d'humour, Feraoun s'offre la possibilité de se moquer des maquisards. Il semble les montrer du doigt, rire de leur gêne, de ce qu'il considère comme mauvaise gestion guerrière qui débouche parfois sur des scènes cocasses.

Cette tirade illustre de grandes capacités de raisonnement. Le diariste donne l'impression d'être en possession de toutes ses facultés cérébrales. L'humour le munit de grandes compétences analytiques qui lui permettent de voir clair dans les situations les plus critiques. Il décrit, à travers ces notes, une population qui ne sait plus où donner de la tête face aux exigences déraisonnables des maquisards. L'expression : *«leurs droits de chiens kabyles»* signifie que la tyrannie des «rebelles » dépasse toutes les limites pour s'étendre aux animaux. Cette manière de tourner les choses en dérision, doublée de rire, donne

l'impression de procurer de la force au diariste pour le situer en position avantageuse.

Plusieurs voix interagissent dans ce passage pour transmettre les intentions masquées de Feraoun : d'une part, sa voix ardente et compatissante décrivant les peines vécues par ses compatriotes se voit traversée par une autre, railleuse, véhiculaire d'un énoncé comique dont l'impropriété au contexte rend pertinente.

D'autre part, la fermeté dans la voix collective, visible dans l'emploi du pronom *« nous »*, qui traduit une implication directe ainsi qu'une insistance à partager les souffrances d'une communauté livrée à elle-même, se ramollit quand le diariste reprend les propos risibles, introduits par l'indéfini *« on »* dans *«on nous a désarmés»* ou encore quand il se détache des mesures, jugées incompatibles au bon sens, que révèle son recours aux formules impersonnelles comme *« il fallait »*.

Le diariste, flegmatique, avec une froide indifférence reflétant une grande sérénité, pousse loin l'humour pour décrire l'humiliation et l'impuissance de l'autochtone qui, réduit à un état de misère, se trouve appelé à se préoccuper des futilités. Et même dans ce genre d' «activités», il fait montre de ses limites.

Encore une fois, Feraoun fait usage des adverbes *«manifestement», « vraiment»* pour feindre de consentir à ce qu'il décrit alors qu'il ne fait que le détruire pour le maîtriser.

3.3. L'humour comme moyen de rejet

La convocation de l'humour, dans *Journal 1955-1962*, se présente comme une manière d'exprimer le rejet du cours des choses, une manière d'afficher de l'exaspération vis-à-vis de l'expérience imposée par la guerre.

Ce procédé est employé par Feraoun pour exprimer son refus de se rallier à un monde absurde qui fonctionne à l'envers. Les tournures humoristiques constituent un moyen qui lui permet d'afficher sa vision moqueuse à l'égard des

détenteurs du pouvoir. Ridiculiser, à chaque fois, les dirigeants du système colonial ou «les rebelles» contribue à dévoiler leurs manœuvres malveillantes.

L'humour lui permet, ainsi, de résister à tout ce qui confisque sa liberté de pensée ou envisage de le duper.

Dans l'extrait ci-dessous, il est aisé de réaliser le pouvoir que semble procurer l'humour au diariste en lui permettant de dire haut une révolte qui a longuement couvé :

> «Nous nous disions que c'était des "frères"(…). A propos de ces hébergements forcés, on soupçonne le responsable de favoriser en douceur, sa karouba et ses amis. Il envoie toujours nos hôtes dans le même secteur. Mais allez trouver le courage de lui en faire la remarque. Surtout, depuis qu'il a expliqué publiquement qu'il est toujours guidé dans son choix par des considérations tactiques et non égoïstes ou bassement mesquines. Non, c'est là, une question de stratégie et non de personne. Il n'y a plus qu'à s'incliner avec empressement vu qu'on est bon patriote.»(pp. 189-190)

Dans ces notes du 9 novembre 1956, Feraoun ne tempère pas sa critique pour exprimer ce qu'il considère comme négatif dans certains comportements et discours dont les maquisards sont les auteurs. En transgressant ce qui passe pour tabou à cette époque de guerre, il lui est possible de tourner en dérision les traitements de faveurs dont bénéficient certains « rebelles ».

La raillerie ironique semble être un procédé efficace dont il se sert : sous les formules élogieuses et respectueuses soulignant *« les stratégies »* adoptées par *« le responsable»* en question, lors de *« l'hébergement»* des *« hôtes»*, se cache un jugement négatif traduisant une ferme opposition à l'instauration de telles pratiques.

En riant de ces méthodes employées afin de dissimuler ce qu'il considère comme égoïsme et favoritisme, Feraoun exprime son refus de se résigner à des autorités qu'il juge arbitraires et abêtissantes.

Quand il reprend les propos des «rebelles» et évoque ce qu'ils sont censés représenter pour les autochtones, feignant son adhésion à leurs thèses, le diariste semble prendre le public à témoin pour lui montrer le caractère abusif de leur manière d'agir et lui faire constater la mesure de la déception et la frustration que leur conduite fait naître chez ceux qui croient être protégés par eux.

L'humour un peu féroce dans ces notes apparaît, également, comme rejet de l'autorité et de la démagogie, comme refus de se laisser abêtir par des discours trompeurs. La reprise des mots et des expressions renvoyant aux maquisards ; *« frères», «nos hôtes», «des choix stratégiques»*…passe pour des affirmations qui signifient beaucoup plus une négation et une exaspération à l'égard d'une situation qu'il juge inadmissible où les habitudes abusives ont force de loi.

3.4. La fonction divertissante

Les notes de notre corpus donnent l'impression que leur auteur procure, parfois, à lui-même et à son lecteur des moments de répit, des instants de relâchement pour ne pas se maintenir dans une atmosphère triste et lugubre. Son humour intervient pour aérer son écriture et réduire sa tension. Il permet de dédramatiser une situation tendue en faisant oublier momentanément l'angoisse inhérente à l'évocation de la guerre dans son témoignage.

Ces moments d'amusement paraissent, aussi, comme une forme d'optimisme, des lueurs qui jaillissent, de temps à autre, dans l'obscurité pour faire espérer, qu'un jour, toute la misère et la souffrance endurées disparaîtront pour rendre possibles des lendemains meilleurs où il ne serait question que de la joie et du bonheur.

Dans l'extrait suivant rédigé le 8 décembre 1955 :

> «J'ai vu des jeunes gens au café, leurs capuchons craquant et teintant de bouteilles de rouge. Ils vitupéraient les "fellagas fanatiques" qui voudraient les empêcher de "s'amuser". Ils sont allés boire leur vin en dehors du village et le soir, je les ai revus braillant à tue-tête qu'ils allaient prendre le maquis et

> envoyant à tous les diables la France, ses soldats et ses gendarmes.»(p. 30)

Le diariste, se servant de l'humour, se fait complice de cette catégorie d'autochtones qui se comporte hypocritement pour pouvoir donner libre cours à ses passions tout en veillant à éviter les réactions violentes que l'assouvissement de ses caprices pourrait provoquer.

La description de cette duplicité s'annonce comme un appel à supporter le marasme d'un quotidien rendu amer, comme une invitation au rire pour se défaire de la crispation qu'aurait causée la représentation de ce même fait s'il était rapporté d'une manière sérieuse.

Derrière la distanciation que Feraoun affecte quand il reprend les propos de ces capricieux, se dissimule son implication directe. A travers leur voix inconsciente sous l'effet du vin, il infuse la sienne signifiant que le sens patriotique est inné chez ces noceurs qui n'ont pas besoin de se plier aux recommandations islamistes - la troisième voix - pour saisir les données du contexte où ils évoluent et agir en conséquence.

Au-delà de la dénonciation de ce que le diariste considère comme oppression et violation des droits dans cet extrait, le caractère divertissant qui accompagne la description de la conduite des personnages fait planer une promesse ou une attente confiante des moments porteurs de plus de libertés et de gaîté.

4. Les traits tragiques d'une écriture oblique

L'ironie s'offre au diariste aux moments où il est confronté aux circonstances les plus atroces, aux pires incertitudes spirituelles et morales qui ébranlent les fondements régissant jusque là sa vie d'intellectuel. Elle se présente comme un procédé avantageux, le lieu propice aux paradoxes.

Ne trouvant pas mieux comme alternative, il s'en sert pour dissimuler ses visions critiques ainsi que l'aigreur de ses douleurs.

En dépit de l’apparente complaisance qui accompagne le discours ironique et le comique qui en découle l’attitude du diariste laisse transparaître une

amertume ainsi qu'une mélancolie qu'aucun artifice langagier ne réussit à dissimuler.

En effet, Feraoun ne parvient pas, à travers l'ironie, à cacher son drame intérieur, son désespoir, non plus à apaiser définitivement la souffrance causée par une guerre insensée dans un monde où les repères se brouillent. Le ton ironique parait loin d'apporter tout le soulagement escompté par lui.

Tout au contraire, il semble parfois accentuer ses peines en se rappelant constamment la portée du mal qu'il envisage fuir. Le comique que produit la dérision n'apparaît que comme une tentative désespérée de s'affranchir de la souffrance. L'échec ne tarde pas à s'en suivre pour laisser la place à une profonde frustration et un désespoir sans limites.

L'objectif que s'assigne le diariste en tournant en dérision les situations qu'il vit n'est pas de faire rire. Il envisage plutôt de mettre l'index sur ce qui ne va pas. Ironiser, pour lui, consiste à mettre à nu des situations dont la douleur ne peut être exprimée par des tournures ordinaires. Feraoun préfère donc renverser les données et déstabiliser l'ordre de la réalité pour peindre la portée des drames vécus et dévoiler les maux endurés.

Loin d'être spontané, et omniprésent dans son journal, ce procédé ôte au comique inhérent à l'ironie sa gaîté habituelle et sa fraîcheur pour donner lieu à une dimension cruelle :

> «Les soldats imaginent toutes sortes de raffinements pour faire "jaser" le Kabyle. Meziane (pendant qu'il subissait l'électricité) répétant inlassablement, l'appel dérisoire et pathétique que dans sa suprême douleur, il adressait à son père, à l'auteur de ses malheureux jours : A vava ! A vava ! A vava !»(p. 316)

Ces notes du 14 septembre 1957 expliquent bien comment, dans la majeure partie des tournures comiques employées, l'ironie prend une teinte amère

et douloureuse. Elles montrent que l'ironie ne s'interprète pas toujours dans un sens de moquerie ou de raillerie.

Bien que cette scène soit ironique et marquée d'une teinte d'humour, elle ne fait, en exprimant le mal-être extrême du diariste, que déclencher chez le lecteur un sentiment profond de tristesse et de désespoir mieux que d'autres procédés larmoyants dans de pareils contextes.

Dans ce passage, Feraoun nous fait sourire des pires misères, tout en maintenant dans notre esprit l'ampleur et la cruauté de ce qui est vécu. Cela montre que son ironie sait être anodine parfois mais, la plus part du temps, elle est tragique, assez révélatrice de la mal-vie menée.

5. L'aspect polyphonique de l'ironie

Partant du fait que la notion de polyphonie renvoie à cette cohabitation manifeste de voix dans un même discours : *«* (la polyphonie) *désigne, de manière très générale, la présence dans un énoncé ou un discours de" voix" distinctes de celle de l'auteur de l'énoncé*[1]*»,* nous trouvons pertinent de penser que l'écriture, dans *Journal 1955-1962*, n'est pas imputable à la seule voix du diariste. Elle se voit traversée par d'autres voix que ce dernier convoque, à chaque fois, selon le besoin du moment de l'énonciation, donnant ainsi à son texte l'aspect d'un vrai tissu polyphonique.

La polyphonie, dans notre corpus, se fait sentir dans la majeure partie des énoncés. Elle remplit surtout une fonction argumentative.

L'insertion consciente et constante d'autres voix dans la sienne permet à Feraoun d'affirmer ses dires et d'appuyer ses opinions : *« La parole d'autrui, introduite dans le contexte d'un discours, établit avec le contexte qui l'enchâsse non pas un contact mécanique, mais un amalgame chimique*[2]*»*.

[1] J. MOESCHLER, A. AUCHLIN, *Introduction à la linguistique contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 144.
[2] M. BAKHTINE, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, p. 159.

Ducrot affirme l'utilité du recours à la polyphonie quand la voix du locuteur s'avère trop exiguë pour pouvoir véhiculer, à elle seule, la densité et la portée des messages à émettre :

> « Le locuteur, responsable de l'énoncé, donne existence, au moyen de celui-ci, à des énonciateurs dont il organise les points de vue et les attitudes. Et sa position propre peut se manifester soit parce qu'il s'assimile à tel ou tel des énonciateurs, en le prenant pour représentant, soit simplement parce qu'il a choisi de les faire apparaître et que leur apparition reste significative, même s'il ne s'assimile pas à eux (...)[1].»

Nombreux sont les passages où on se trouve, dans un même énoncé, face à deux voix ou plus dont l'une correspond à celle du diariste comme locuteur tandis que l'autre (les autres) vient (viennent) accréditer sa voix dissimulée ou servir d'instrument afin d'invalider l'opinion de son (ses) adversaire(s).

Le passage suivant montre l'efficacité de la polyphonie comme stratégie discursive. L'examen de ce phénomène nous montre bien comment le locuteur, tout en veillant à ce qu'elles ne paraissent pas siennes, se réfère à d'autres voix, tantôt pour souligner l'authenticité de ces dires, tantôt afin de les disqualifier et les détruire en les ridiculisant après avoir donné l'impression de les cautionner :

> «Des nouvelles de chez moi : les soldats vont dans les champs, explorent broussailles et ravines puis mettent le feu partout. Les olivettes sont calcinées et les oliviers brûlent comme des torches, ainsi que les figuiers, d'autres arbres de rapport. Il s'y passe exactement ce qui s'y passa il y a des siècles, lorsque des Vandales vinrent brûler les plantations romaines. Comme quoi la guerre a toujours le même visage, les hommes le même instinct. Toutefois, parait-il, là-bas, chez moi, il ne s'agit pas de guerre mais de pacification. » (p. 307)

[1] O. DUCROT, *Le dire et le dit*, Paris, Editions de Minuit, 1984, p. 205.

Dans ces notes du 14 août 1957 qui se présentent comme une mise en scène énonciative, plusieurs sont les voix, et à travers elles les opinions, qui traversent le discours du diariste, lui conférant un aspect polyphonique.

Dès le départ, des voix non identifiées se font convoquées pour produire un effet du réel.

Le diariste tient à préciser qu'il ne fait que rapporter ce qui lui est parvenu par les siens *«Des nouvelles de chez moi»*. Cette stratégie lui sert de moyen d'effacement grâce auquel, il se distancie de ce qu'il émet.

Toutefois, cet effacement affecté disparaît pour permettre à une deuxième voix d'émerger, la sienne cette fois-ci, qui assimile la conduite des soldats aux actes de vandalisme pour souligner la brutalité de leur conduite.

Feignant d'admettre que le comportement des soldats est justifiable du moment que l'on ne peut faire une guerre sans susciter des dégâts et des victimes dans *«Comme quoi la guerre a toujours le même visage, les hommes le même instinct »,* il use d'un dédoublement énonciatif où la dérision se mêle au sérieux pour détruire tout propos visant à justifier la violence de la guerre. Tout se passe comme si le diariste, ironique, imite cet énonciateur en soulignant l'impertinence de son point de vue.

Pour finir, Feraoun convoque une nouvelle voix, celle des dirigeants du système colonial pour placer une dernière moquerie soulignant le grand décalage séparant leurs promesses de réformes, symbolisées par le mot *«pacification»*, et la réalité vécue par les autochtones.

La multitude des voix dans les énoncés du diariste dans notre corpus reflète parfois les traits divergents d'une identité tiraillée entre ses différentes composantes : ethnique, nationale et culturelle.

En effet, la mise en scène de différentes voix, et par conséquent de différentes opinions, traduit la difficulté d'un locuteur d'ancrer son discours dans une seule voix représentative et exclusive. Elle reflète l'impossibilité de s'appréhender comme une identité fixe et stable à travers un seul accent.

Dans le passage extrait des notes du 25 janvier 1958 :

> «Le problème n'a pas d'autres données, et tel qu'il se pose, il n'est pas facile à résoudre. Il se résoudra, peut-être, lorsque chacun d'entre nous aura pris franchement sa décision : vivre français ou mourir arabe; avec dans le second, quelque chance de survivre et d'accéder à ce paradis de Mohamet où nous ont devancés nos heureux voisins.»(pp. 331-332)

Le malaxage des accents a pour effet de donner du relief à l'identité du diariste, faire jaillir les différentes composantes culturelles et identitaires de sa personnalité éparse.

Après avoir souligné la nécessité et l'urgence de choisir son camp à la suite des tournures qu'ont prises les événements, il se trouve en situation de devoir affronter l'ensemble des traits divers et contradictoires qui le définissent :

On le voit au début se prononcer en tant que médium, entre les deux communautés antagonistes, qui vient de réaliser l'impossibilité d'une solution intermédiaire au conflit les opposant.

Dans un deuxième temps, constatant qu'il s'agit d'un choix communautaire tranchant entre Français (colonisateur) et Arabes (colonisé), il se voit enclin à répondre favorablement à l'appel du retour aux sources.

Toutefois, sa réserve, vers la fin de l'énoncé, paraît comme une voix dédoublée qui représente, d'une part, son instruction européenne dont la laïcité apparaît comme fondement majeur et, d'autre part, elle traduit son attachement à sa particularité ethnique qui fait qu'il refuse de se définir en tant qu'Arabe ou Musulman. Cette insistance sur la singularité de sa dimension ethnique se traduit par sa dérision à l'égard de tout ce qui est convictions profondes, sacrées et sublimes dans la religion des musulmans (résurrection et le paradis comme sort des fidèles).

La multiplicité des voix et la distance au niveau de leur cohabitation dans l'écriture du journal de Feraoun peuvent donc être envisagées comme le reflet

d'une déchirure identitaire et un mécanisme employé par l'écrivain kabyle afin de peindre les différentes facettes de sa personne.

6. Les indices de l'ironie dans *Journal 1955-1962*

Nombreux sont les artifices langagiers et littéraires auxquels Feraoun fait usage pour faire transparaître ses intentions ironiques, nous invitant, de la sorte, à prendre au second degré son discours pour y découvrir un sens tout à fait différent, voire contradictoire, de celui qu'il a émis :

6.1. L'antiphrase

C'est le procédé le plus employé dans *Journal 1955-1962*. Il se signale par l'inversion constatée entre le sens littéral d'un propos émis et ce qui se laisse entendre comme significations non prononcées. Dans l'extrait *« Avant-hier, le capitaine m'a appelé pour un "entretien sérieux"» (p271),* on sent bien le décalage constaté entre ce qui est dit et ce qui est sous-entendu. Les guillemets révèlent bien le dessein du diariste de signaler le caractère banal voire futile de la convocation du capitaine ainsi qu'une volonté de ridiculiser cet officier. De même, sous l'aspect anodin et consentant de ses propos dans ce passage du 19 novembre 1956 :

> «T.O. le préfet a affirmé n'être pas au courant de ces ratissages monstrueux. Il ne sait peut-être pas ce qui se passe réellement. De même, le terroriste qui abandonne sa bombe dans un car de voyageurs ne sait pas exactement comment la bombe éclate et combien, elle fait de victimes…» (p. 215)

on voit se profiler une critique acerbe de ce qu'il considère comme conduite mensongère et meurtrière des militaires français ainsi que des maquisards qui, à chaque fois qu'ils mettent fin à la vie des innocents, prétendent ne pas être informés de ce qui se passe et qu'ils n'y sont pour rien dans l' atrocité des événements. L'adverbe *«peut-être»*, et les points de suspension vers la fin du

passage sont allusifs et font planer le doute sur ce qui est émis comme prétentions par les militaires et «les rebelles».

6.2. L'hyperbole

Le recours à cette figure a pour intention de faire constater le clivage entre la représentation exagérée des faits et leur réalité banale. Cette manœuvre dévoile la valeur véritable des données et invite le lecteur à examiner, à chaque fois, à un degré moindre ce qui est désigné par le discours.
Dans ces notes du 12 décembre 1955 à titre d'exemple :

> « M. est une espèce de moine laïc dont l'ascétisme et le regard me rappellent un peu Ghandi. Il se sent capable de réformer la société, de faire sauter la planète, de supprimer le genre humain pour le remplacer par un autre où la fraternité universelle serait une réalité.»(p. 53)

à travers sa description, le diariste recourt à un style emphatique pour présenter le personnage en question. Sa comparaison avec Ghandi et l'exagération dans : *«réformer la société», «supprimer le genre humain», «fraternité universelle»*…pourraient se traduire comme une louange mais la valorisation excessive nous dévoile l'invraisemblable dans l'attitude du personnage décrit. Elle nous oblige à nous démarquer des impressions naïves d'une lecture littérale. Cette nouvelle position nous permet de déceler l'intention moqueuse du diariste qui veut souligner le caractère utopiste de l'individu en question et rendre compte d'une situation dont la complexité et la solution dépassent les visions idéalistes.

6.3. La comparaison ironique

Cette technique consiste à rapprocher des situations, des objets ou des personnes qui n'ont rien en commun. C'est la tentative de concilier ce qu'ils ont d'opposé ou d'attribuer les caractéristiques des uns aux autres qui donne une teinte ironique à l'énoncé.

Dans les notes du 16 mars 1957, on observe bien ce renversement :

> « Il semble que, maintenant à notre contact, les Français aient fait leur, notre fatalisme bien connu et qu'il s'en remettent au mektoub du soin de résoudre la grosse question, l'unique question : garder ou perdre l'Algérie. Tandis que les musulmans s'en remettent au mektoub, du soin de la sauvegarder ou de leur enlever la vie…» (p. 269)

Dans cet extrait, on perçoit que le diariste décrit l'attitude de chacun des camps vis-à-vis de la nouvelle situation générée par la guerre : les Français, qui sont d'habitude pragmatiques dans leur manière de voir les choses deviennent fatalistes à force d'être dépassés par les événements. Les autochtones, habituellement résignés, semblent se défaire de leur défaitisme et avoir tranché leur rapport avec leur terre. Ce renversement de la situation renseigne sur l'évolution des faits à cette époque et produit, surtout, un effet ironique que Feraoun accentue par l'emploi des épithètes *«grosse»* et *«unique»*. Les points d'exclamation signifient qu'il se détache de son discours et invite le lecteur à parcourir la moitié du chemin pour comprendre ce qui est signifié.

6.4. L'euphémisme

Il s'agit de ce genre de propos qui atténue la véritable pensée du diariste sur ce qui s'offre à son observation. A travers cet artifice, il lui est possible de véhiculer un maximum de messages tout en économisant ses énoncés.

Face à ce procédé, le lecteur se trouve appelé à deviner ce qui sépare le discours atténué et la réalité pour accéder au message véhiculé.

A titre d'exemple, observons ces notes rédigées le 20 février 1959 :

> «Mais de l'avis unanime, on rend hommage aux fellagas qui en ce terrain, se montrent respectueux des coutumes ou tout simplement, de la dignité humaine que le militaire français ne se gène pas à fouler. Mille fois respectueux car enfin, le fellaga est discret (…) Il se cache des gens du village. » (p. 366)

Le diariste, à travers cet extrait, donne l'impression de minimiser la gravité des comportements, censés être inadmissibles et blâmables, des «rebelles» en faisant passer ce qui est immoral dans leur conduite pour respectueux des normes sociales et morales. Il semble même féliciter les coupables et approuver leur délit. Cependant, une connaissance préalable du contexte socio-culturel où se produisent les événements à cette époque et le doute qui naît de l'incompatibilité de la fausse neutralité du diariste avec de tels agissements nous permettent de réaliser que les propos de ce dernier sont loin d'être appréciatifs. Ils nous mènent à penser que, derrière cette atténuation de la gravité des faits, se cachent une colère et une révolte incommensurables.

6.5. L'ironie et l'évaluation des personnages

Dans *Journal 1955-1962*, nous trouvons souvent des représentations qui s'apparentent à une chosification ou à une animalisation des individus. Cette représentation ironique se traduit par la caractérisation caricaturale des personnages incarnant l'attitude coloniale qui dénie aux autochtones toute possibilité d'ascension et les accule aux rôles inférieurs.

Dans l'association railleuse du beau-frère et le bourriquot, dans les notes du 31juillet 1957, les frontières entre l'humain et l'inhumain tendent à disparaître pour laisser place à la confusion :

> «On a arrêté mon beau-frère Chabane Maoudji dans son champ et les soldats lui ont fait transporter des morts sur un bourricot qui n'était pas à lui. Le soir, ils l'ont relâché, mais ils ont gardé le bourricot qu'ils ont emmené avec eux à Beni-Douala. Le lendemain, il a accompagné le propriétaire de la bête et tous deux se sont présentés devant le capitaine pour en demander restitution. Le capitaine a rendu le bourricot à son propriétaire mais, il a gardé mon beau frère et l'a fait passer par les armes. » (p. 304)

Derrière cette description ironique, née d'un processus de transformation, c'est le système colonial qui est sévèrement critiqué : à travers la réduction du beau-frère à l'état d'objet ou d'animal, le diariste dénonce les auteurs de cet état de

fait et leur incombe la responsabilité de tuer chez les autochtones ce qui les caractérise comme humains.

Ce procédé nous donne, également, la possibilité de juger le regard que porte l'écrivain sur les personnages dont il rapporte les faits et les dires. Il nous permet de savoir ce qu'il éprouve à leur égard comme sentiments. Cela est perceptible, à titre d'exemple, dans l'image qu'il donne de l'un des siens dans les notes du 13 novembre 1955 :

> «J'ai dit au sous-officier : ne me frappe pas. Pendant la guerre, j'étais sous-officier aussi. Italie, Allemagne. Si j'étais resté dans l'armée depuis 1945, je serais adjudant. Pour sûr. Ne frappe pas ton adjudant. Eh bien, il ne m'a pas battu. Un quart d'eau fraîche qu'il m'a balancé à la figure mais c'était avant que je lui dise. Et même quand il a vu que les gendarmes allaient me relâcher, il m'a offert une cigarette. Je n'ai pas accepté, tu penses…non ça m'a fait plaisir de voir qu'on tient compte de certaines choses. Il faut se mettre à la place de ces gens-là. On leur dit d'arrêter celui-ci : ils arrêtent. Frapper, ils frappent. L'armée c'est la consigne. Alors quand j'ai vu qu'ils battaient mon neveu mon sang s'est retourné de colère. Je lui criais : - Supporte, fils de bourrique, supporte. Montre que tu es un homme.»(p. 24)

A travers les caractéristiques burlesques prêtées à ce personnage et qui font de lui l'objet d'une raillerie un peu indulgente, on peut déduire la sympathie et la compassion avec lesquelles il est décrit.

Par le biais de l'image erronée qu'il a de lui-même et le décalage entre la réalité, sa fausse assurance et ses prétentions, le diariste lui procure une épaisseur et une certaine dignité que l'humiliation de la torture lui a ôtée. Cette représentation comique révèle donc comment, paradoxalement, l'ironie est susceptible d'être une manière de soutenir le personnage ironisé.

6.6. L'ambiguïté et les paradoxes ironiques

Ce procédé consiste à présenter un raisonnement qui ne se conforme pas aux idées courantes, qui intrigue par son caractère inattendu. Il donne naissance

à un effet ironique quand il rapproche des notions et des images dont la combinaison est aussi bien absurde que risible :

> «Pour en revenir aux écoles, chaque fois qu'on incendie une, nous trouvons des explications. Force nous est, d'admettre que les rebelles sont intelligents, qu'ils empêchent en y mettant le feu, le soldat de s'installer à la place de l'élève, ou bien qu'ils répondent, en agissant ainsi, à ceux qui empêchent les enfants de s'instruire. De fil en aiguille, nous déduisons qu'ils ne sont pas contre les instituteurs, qu'ils reconnaissent notre œuvre éducatrice, l'apprécient à sa juste valeur et voient en nous, des alliés qui luttons comme eux contre l'ignorance, la misère, tout ce qui entrave l'épanouissement de l'être. Bref, nous travaillons pour le même idéal élevé.»(p. 53)

Dans ces notes du 18 décembre 1955, l'association du comportement, jugé saboteur, des maquisards et ce qu'ils affichent comme intentions montrent que quelque chose ne va pas dans leur raisonnement : d'une part, ils avancent qu'ils tiennent plus que toute autre chose à l'intérêt des élèves et leur avenir, à ce qu'ils aient une bonne instruction pour faire progresser le mode de vie des leurs. Ils affirment, également, être solidaires avec les instituteurs pour un bon déroulement de l'enseignement.

D'autre part, ils incendient les écoles prétendant les mettre à l'abri des assauts des militaires français, donnant ainsi lieu à une distorsion dans leur logique.

Ce qui serait cohérent, selon le bon raisonnement, c'est que les maquisards soient fidèles à leurs engagements, fassent preuve de leurs bonnes intentions et ne lésinent sur aucun effort pour protéger les écoles. Tout comportement contradictoire serait synonyme de mensonge et acte de mauvaise foi, constat auquel veut faire aboutir le diariste.

6.7. La distanciation

Par l'effet de distanciation, traduit généralement par l'intégration des propos prononcés par ceux qu'il veut critiquer et disqualifier, le diariste se met à l'écart de ce qu'il énonce, comme pour laisser entendre que cela ne provient pas de lui,

laissant, de la sorte, au lecteur le soin de constater l'absurdité des propos intégrés.

Cela est visible, par exemple, dans les notes du 26 janvier 1956 :

> «Dans la soirée, le cadavre du menuisier est venu le rejoindre sur le billard, puis, les deux cadavres ont été expédiés à Tizi-Ouzou vraisemblablement pour être enterrés dans quelque fosse commune destinée aux rebelles abattus " les armes à la main" et sur lesquels, on a tiré "après les sommations d'usage".» (p. 88)

Dans cet extrait, on aurait pu constater les méthodes légitimes et loyales de l'armée coloniale qui se conforme aux règles et déduire que les militaires ne font que se défendre face à des «rebelles» belliqueux munis de leurs armes et qui ne réagissent pas aux ordres les sommant de se rendre. On aurait pu conclure que cette armée se conduit d'une manière humaine et que tuer, pour elle, est l'ultime mesure à prendre. Cependant, les guillemets comme signe typographique et la reprise littérale des expressions des militaires (*« les armes à la main», «après les sommations d'usage»*), mêlées de cet air qui feint d'être neutre, nous laissent dubitatifs avant de nous orienter vers l'inverse de ce qui est prétendu. C'est-à-dire vers le caractère meurtrier et malhonnête de la conduite blâmable de l'armée coloniale.

A travers ce chapitre, nous avons essayé d’examiner le discours ironique dans notre corpus sous toutes ses facettes :

Après avoir souligné son aptitude à transmettre ce que les énoncés de Feraoun ont de tacite, nous avons mis en exergue les contradictions profondes qui sont à l’origine du ton ironique dans *Journal 1955-1962*.

Ensuite, nous avons essayé de faire constater que le diariste expérimente une ironie où l'humour et le tragique cohabitent pour souligner l'efficacité de ce procédé comme gamme discursive à vocation idéologique.

Puis, nous avons tenté de montrer que l'ironie, dans *Journal 1955-1962*, ne peut se concevoir que sous sa forme polyphonique dans la mesure où, au sein du même énoncé du diariste, nous sentons s'affronter et interagir plus d'une voix.

Enfin, nous avons essayé d'examiner les différentes formes d'apparition de l'ironie dans notre corpus pour rendre compte de sa diversité et son efficacité comme stratégie discursive.

Chapitre II :

De la conscience commune à la conscience philosophique

Nous essaierons dans ce chapitre de montrer que l'écriture, dans *Journal 1955-1962*, censée être essentiellement un témoignage de la guerre, laisse transparaître des aspects philosophiques qui lui donnent de la profondeur.

D'abord, nous essaierons de constater comment le diariste intègre de manière systématique des scènes de réflexion philosophique en les faisant succéder à la relation événementielle.

Ensuite, nous montrerons que la portée de l'écriture dans notre corpus dépasse le cadre individuel pour atteindre l'universel dans la mesure où, derrière l'histoire personnelle du diariste, c'est, d'une manière plus générale, le rapport de l'Homme avec la guerre qui est examiné.

Puis, nous analyserons la vision de l'écrivain kabyle quant à l'humaine condition et les stratégies qu'il adopte pour y faire face.

De plus, nous mettrons l'accent sur sa conception pessimiste en montrant comment, à travers son expérience dans un monde livré au mal, il finit par conclure que l'Homme est intrinsèquement mauvais.

Pour conclure, nous mettrons de la lumière sur l'attitude d'un individu à qui la guerre ôte une bonne partie de son enthousiasme humaniste. A force de ne voir s'afficher des pratiques politiques que leur face hideuse, il devient enclin à ne pas croire à une politique morale pour diriger les citoyens, peu optimiste pour une réelle justice sociale et sceptique quant à la possibilité d'un bonheur terrestre.

1. L'écriture, dans *Journal 1955-1962*, une philosophie ?

Bien que l'arrière-plan historique du journal de Feraoun occupe une place fondamentale, son écriture est traversée par des résonances philosophiques qui débordent du cadre de l'histoire.

En effet, au-delà du témoignage d'un individu condamné à cohabiter avec les horreurs de la guerre, les notes laissent transparaître d'autres perspectives qui peuvent se lire comme un enchaînement de réflexions ayant ce phénomène désastreux comme centre commun. Chaque note relatant un événement est

susceptible d'amorcer une pensée ou une méditation de sorte que le lecteur se trouve enclin à croire que les faits relatés ne sont là que pour servir de prétextes à d'autres messages d'ordre sociologique, métaphysique ou psychologique…
Cette multitude de dimensions fait gagner à notre corpus plus de profondeur et de densité et le transforme en un *« atelier d'un autre travail d'indétermination, plus radical*[1]*»*. Elle lui épargne d'être un *« misérable tas de petits secrets*[2]*»* selon la qualification de Malraux qui conçoit mal qu'une écriture autobiographique se restreigne au seul volet personnel de son auteur.

Feraoun, à travers ses notes, ne se limite pas à subir la guerre et en rapporter les faits mais réfléchit sur elle comme l'un des aspects de la vie. Il l'appréhende en tant que mode de coexistence entre les hommes, telle une manifestation de la nature humaine, parfois comme une étape essentielle vers la paix.

Les multiples interrogations et préoccupations qui découlent de ces diverses manières de concevoir la guerre se traduisent, au sein de l'écriture de son journal, en un débat complexe duquel jaillissent toutes sortes de réflexions philosophiques. Ce constat se confirme à travers le grand nombre d'extraits où la description des événements guerriers et les faits quotidiens s'interrompt pour laisser place à la réflexion.
Cette combinaison où se confrontent le fait rapporté et la méditation est perceptible, à titre d'exemple, dans les notes du 11 septembre 1961 où le diariste, à la suite d'une rencontre avec un écrivain en herbe, amorce un débat sur le rôle de l'intellectuel lors de la guerre :

> « M. Alquier est un homme intelligent, bien élevé, de haute société, je pense. Patriote intransigeant. Comment un homme de cette qualité en est arrivé à tremper dans un tel complot ? Comment n'a-t-il pas compris que la position de De Gaule était la seule raisonnable et possible pour un vrai patriote, le plus

[1] P. PACHET, *Les baromètres de l'Ame, Naissance du journal intime*, Paris, HACHETTE Littératures, 2001, pp. 123-124.
[2] A. MALRAUX, *Œuvres complètes*, vol. 3, *Antimémoires*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1996, p. 10.

> chauvin des patriotes, voilà ce que je ne m'explique pas. Peut-être est-ce tout simplement, un coup de tête, une tragique erreur de jeunesse…lorsque nous nous sommes rencontrés, il avait lu mes livres et j'avais lu le sien. (…)J'avais devant moi, un homme plein de qualités mais que la guerre avait déformé. » (p. 420)

Ce passage montre bien comment Feraoun fait succéder à une scène vécue le commentaire qu'elle lui inspire. On voit comment il s'attarde sur la portée des ravages de la guerre en considérant que ses effets s'étendent jusqu'à certains intellectuels dont le chauvinisme excessif les détourne, parfois, de leur vocation et leur rend impossible tout décernement.

Mécontent du discours de De Gaule reconnaissant aux autochtones leur droit à l'autodétermination, M. Alquier, agit en fanatique. Cette réaction déçoit Feraoun qui juge que le rôle de cet intellectuel français aurait dû consister, dans de telles circonstances, à *«travailler dans le sens de l'apaisement pour que la raison retrouve ses chances*[1]*»*. Cela lui aurait épargné de se discréditer en se bornant au seul rôle traditionnel de ces écrivains chauvins qui, stimulés par un sens extrémiste du patriotisme, accourent pour *«excuser de loin l'une des violences et condamner l'autre*[2]*»*.

Etre un écrivain, pour notre diariste, signifie être fidèle à sa vocation d'humaniste, c'est-à-dire être du côté des opprimés pour les défendre, pour ne pas se voir se métamorphoser carrément en un «gladiateur» de plus, dont la seule préoccupation est d' éliminer ses rivaux.

Bien que l'un soit, parfois, privilégié par rapport à l'autre, comme c'est le cas dans ce passage où la réflexion semble revêtir plus d'importance que l'événement qui l'a déclenchée, les deux aspects, événementiel et philosophique, sont à envisager comme deux éléments essentiels sur lesquels Feraoun fonde son écriture.

[1] A. CAMUS, *Essais*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972, p. 895.
[2] *Ibid*.

Cette présence constante et simultanée de la dualité «fait / commentaire» comme élément caractéristique de notre objet textuel transforme ce dernier en une sorte de recueil de réflexions.

Elle donne l'impression que le journal de Feraoun *« entre mal*[1] *»* dans l'écriture traditionnelle du personnel ou de l'intime en se faisant d'elle une idée qui n'est pas celle d'un simple diariste pris dans l'engrenage étroit de sa quotidienneté. Elle se présente plutôt comme la pratique d'un philosophe qui médite sur la vie.

Parfois, les moments de réflexion, dans notre corpus, paraissent comme des moments de répit, des instants que le diariste ravit à la vie pour échapper au marasme de la guerre. Cela est perceptible, par exemple, dans les notes du 13 novembre 1955 :

> « (…) je suis allé à Tizi - Hibel pour y passer des vacances. (…)Tout m'a semblé avoir vieilli de deux ans exactement. Voilà que maintenant, pour mes yeux, les ans qui se suivent sont nettement perceptibles. Et en un sens, ces yeux sont satisfaits de constater que tout se passe selon l'ordre immuable des choses, l'ordre qui va son chemin et qui ne saurait s'arrêter pour vous faire plaisir…Mais, ce n'est pas là mon propos. Tout le long de la route, je regardais les chênes rabougris, les figuiers chétifs, les sables et les schistes usés. Et le paysage qui m'accueillait me criait sa nudité, son indigence, presque son hostilité. Il me disait : "Que viens-tu faire ici, toi qui as réussi à fuir ?" Je l'entendais de tout mon cœur. » (pp. 20-21)

Comme d'autres réflexions qui prennent la forme d'une profonde analyse critique de soi-même, Feraoun, dans cet extrait, présente une méditation sur l'écoulement implacable du temps, sur la nature qui résiste encore au mal généré par les humains. Il semble savourer sa solitude salvatrice qui permet l'épanouissement de l'esprit…

Dans ce retrait relatif où il donne l'impression d'opter pour un rapport fusionnel avec la nature pour mieux se saisir, il semble choqué de constater la mesure de l'instabilité dans sa pensée et la complexité de son interieur. Sa solitude,

[1] P. PACHET, *op. cit*., p. 135.

devenue subitement cruelle, lui illustre la portée de son mal résultant de son oscillation entre deux mondes distincts : celui de l'homme instruit dont la formation européenne et le statut de fonctionnaire lui valent une vie à l'abri du besoin et de la peur, et un autre monde, non moins tumultueux. Celui de l'autochtone qui brûle d'envie de renouer avec ses racines auxquelles il se sent lié d'un lien fort mais altéré par un sentiment cruel de culpabilité.

2. Du particulier à l'universel

A travers son journal, Feraoun a l'ambition de porter son vécu au-delà du cadre individuel. Il veut en faire une expérience d'une dimension universelle, celle de l'humain face à une situation extrêmement mouvementée et douleureuse.

Par le biais de la peinture de sa souffrance et ses observations quotidiennes, il donne l'impression de vouloir être représentatif de L'Homme en général. Il semble dire que n'importe quel autre individu, à travers le monde, acculé à de telles conditions insoutenables, n'aurait pas différé de lui et aurait été en proie aux mêmes préjudices.

De même, à partir de la description du désaccord entre les deux communautés antagonistes, il élève le conflit à un stade plus étendu pour faire constater ce que la folie des hommes peut leur valoir comme conséquences ravageuses.

En retraçant son expérience houleuse, jalonnée de souffrance et de douleur, Feraoun signifie que s'il a choisi d'écrire son temps, ce n'est nullement pour répondre à des besoins individuels ou à une volonté de se murer dans le moment vécu. Tout au contraire, c'est paradoxalement une manière de *« faire échapper son texte à l'emprise de sa propre époque*[1]*»*. A travers son vécu, il tient à souligner le caractère intemporel des circonstances rapportées. Etant transposable à n'importe quel autre lieu et à n'importe quel autre moment de

[1] *Ibid*., p. 123.

l'Histoire de l'humanité, son expérience est susceptible de contribuer à une meilleure compréhension du monde.

En circonscrivant donc la portée du mal engendré par le conflit armé auquel il assiste et en faisant tirer les enseignements d'une telle épreuve, Feraoun aspire à généraliser ses conclusions. Se mettant au diapason de Michaël Walzer, il souligne la dimension universelle des messages véhiculés par les témoignages dans de telles circonstances : *« La guerre est un lieu et un moment extrêmes. Si des jugements moraux exhaustifs et cohérents sont possibles en ce moment et en ce lieu, ils le sont partout et toujours*[1] *»*.

Dans les notes du 5 novembre 1956, le diariste élève le débat à un stade planétaire pour souligner la complexité et le caractère universel de la guerre. Il montre qu'aucun endroit n'est à l'abri de la terreur de ce phénomène, que le monde entier se trouve entraîné dans un réseau de relations de dépendance, dans le tourbillon implacable de cette machine dévastatrice :

> «La situation internationale est très confuse. Au Moyen-Orient, Israël a bousculé les troupes de Nasser et occupe le Sinaï. Les troupes anglo-françaises ont débarqué à Port-Saïd, pour s'emparer du canal. Cette triple agression a soulevé la désapprobation de l'O.N.U et des avertissements solennels accompagnent les discours, les votes, les prières. D'un autre côté, l'insurrection hongroise qui avait triomphé du régime et voulait d'un seul coup, rompre avec le communisme et la Russie, a suscité la colère des Russes qui sont revenus à Budapest pour écraser la révolte. Deuxième vague d'indignation dans le monde occidental : France, Amérique, Angleterre surtout, où, les discours succèdent aux déclarations, où, les insultes couvrent les journaux, où, l'on proclame les droits de l'homme, où, l'on crie sa fureur et son horreur devant la monstrueuse conduite des Russes jusqu'à oublier totalement ce qui se passe au Moyen-Orient et plus totalement encore, ce qui se passe en Algérie.» (pp. 210-211)

[1] M.WAZLER, cité par Cécile RENOUARD, **«** Guerres justes et injuste**»**s, in *Itinéraires augustiniens***,** n° 32, juillet 2004. [En ligne] : <http://www.assomption.org/Ressources/ItinerairesAugustiniens/IA32/Renouard.htm>, consulté le 14/04/2010.

Dans ce passage, Feraoun, désabusé et outré, nous décrit la négation de l'humanité dans un monde dégradé livré à la loi du plus fort, un monde que certains pouvoirs veulent livrer à l'arbitraire pour y régner en maîtres. Incapables de se comporter d'une manière humaine, ces pouvoirs se conduisent selon une conception restrictive de l'humanité.

Prétendant protéger les faibles, ils se permettent de recourir aux interventions militaires pour détourner l'opinion publique de ce qu'ils ont commis, antérieurement, comme horreurs dans des coins divers de la terre. Ainsi, ils croient pouvoir se refaire une virginité politique et morale auprès de la communauté internationale après s'être discrédités aux yeux de tous à un moment donné de leur histoire sanguinaire.

Feraoun fait donc constater que les rapports entre la politique et la guerre sont étroitement liés. Les puissants, au nom d'une justice universelle prétendue, interviennent dans n'importe quel endroit de la planète et font usage de la violence pour justifier leur tendance à préserver leurs intérêts et étendre leur hégémonie.

Lucide, il fait observer qu'une guerre déclenchée dans n'importe quel endroit sur terre peut amorcer une autre dans un autre lieu, aussi lointain qu'il puisse être. Cela est dû, d'après lui, à la complexité des rapports dans une planète régie beaucoup plus par les intérêts égoïstes des gouvernances politiques que par ce que dictent les obligations morales.

Ecoeuré par ces constats déprimants et réalisant que les frontières, aussi bien morales que matérielles, ne sont faites que pour soumettre les hommes et consacrer l'inhumanité des puissants, Feraoun émet sa volonté de vivre en apatride. Il se laisse bercer par le rêve de voir s'ériger un nouveau monde où les barrières entre les individus se brouillent pour que seul l'Homme compte, sans tenir compte des pays, des races ou des cultures.

Ce monde idéal, imperméable à la corruption des politiciens et leurs préjugés, auquel il aspire, s'incarne à travers la description du rapport fraternel, exclusivement humain, qui le lie à son ami Roblès, dans les notes du 2 novembre 1956 :

> «Je reçois fréquemment des lettres de Roblès. Dans cette faillite de la camaraderie et de l'amitié, la sienne m'est restée fraternelle et entière. Mais, Roblès n'est pas seulement un ami ou un Français. Je ne lui donne aucune patrie car, il est de n'importe où, c'est-à-dire, exactement de chez moi.» (p. 208)

Feraoun, à travers ce passage exprime son affliction et sa frustration profonde que son appartenance à un monde glacial, dénudé de chaleur humaine, ne cesse de lui rappeler. Il semble déplorer l'état dégradé que la guerre avec tout ce qu'elle évoque comme méfiance, ressentiments et haine…a instauré dans les coeurs au point où l'individu se trouve contraint à se replier sur lui-même pour s'épargner d'éventuelles déceptions susceptibles d'accentuer son amertume.

Toutefois, il s'estime heureux d'avoir des relations sûres avec des hommes qui, comme lui, refusent les frontières et les classifications réductrices.

Quoique rares, ces hommes apparaissent de temps à autre pour lui redonner espoir et confiance dans le genre humain.

3. L'Homme face à sa condition

Journal 1955-1962 révèle le drame d'un individu qui ne parvient pas à accéder à ses aspirations intellectuelles et humaines. Instruit et imprégné de valeurs universelles, le diariste aspire à une compréhension globale du monde et une communion totale avec les hommes, quelque soit leur origine et leurs convictions. Mais à son grand dépit, cet idéal se heurte à une réalité amère, incarnée par une vie marquée par une guerre insensée et des injustices injustifiables.

Incapable de changer cette réalité, il se réfugie dans son journal qui, à la fois consolateur et lieu de méditation, permet à sa conscience de se construire et à sa personne de s'épanouir.

Cette plénitude se traduit par un regard qui se projette vers le dehors pour examiner les misères des hommes et leur souffrance comme rappel permanent de l'humaine condition. Puis, pour mesurer, à travers l'écriture, l'effet de ses constats amers sur lui-même et donner naissance à une réflexion philosophique et morale, il oriente ce même regard scrutateur vers les coins les plus enfouis de son âme.

La conception que Feraoun établit de la condition humaine alterne entre deux positions contradictoires :

- La première, envisagée comme essentiellement tragique où il décrit sa vie comme une confrontation tranchée d'avance à l'avantage d'un destin inexorable qui le contraint à une solitude et une souffrance dont la délivrance lui parait impossible. Cela se manifeste à travers son attitude, un peu défaitiste, défavorable à toute tentative d'action susceptible de changer la réalité ou éviter le pire.

On peut percevoir cet état d'esprit dans les notes du 02 novembre 1956, à titre d'exemple :

> « (…) Mais, combien d'autres sont comme moi et pareillement vivent dans le drame en témoins grimaçants et chanceux qui s'en remettent au hasard, du soin de détourner de leur tête, la tourmente. (…) Vous craignez qu'on vous fasse payer de votre vie votre place dans le monde ou la couleur de votre peau, vous craignez qu'on ne vous attaque uniquement parce que personne ne vous a attaqué. Vous vous demandez pourquoi vous ne faites rien alors que vous êtes à peu près sûr de ne rien pouvoir faire, (…) vous avez honte de votre inutilité; vous êtes jaloux du bourreau, vous êtes jaloux des victimes; vous vous dites que vous ne valez pas cher et que cela peut-être ne vous empêchera pas de tomber. » (pp. 206-207)

Ce passage nous illustre l'expérience fragile d'un homme contraint à mener un mode de vie qui conduit inévitablement au fatalisme. Il y laisse entrevoir la figure d'un individu qui semble dresser un bilan complètement négatif de son existence.

Désillusionné et dépourvu de toute forme de pouvoir, le diariste s'exprime en tant qu'homme blasé face à un destin inexorable. Ce dernier semble s'acharner contre lui rien que parce qu'il existe. Il ne lui permet pas de s'épanouir après l'avoir extrait à ses dispositions naturelles et au mode de vie qu'il a toujours escompté.

- La seconde, dramatique et incitative. Elle se constitue au fur et à mesure du cheminement idéologique du diariste et l'évolution de sa conscience. Elle se lit dans le changement radical de sa position où il semble convaincu qu'une action, pourvu qu'elle soit fondée, peut constituer un moyen efficace de lutte et de délivrance.

Parfois, son ardeur atteint son paroxysme au point de faire passer pour secondaire ce qu'il a toujours considéré comme primordial dans une action.

Ce nouvel état d'esprit est perceptible, à titre d'exemple, dans les notes du 21 avril au 27 novembre 1960 où il se démarque de sa prescience pessimiste qui accompagne l'écriture de la majorité de ses notes. On le voit s'élancer dans un entrain nationaliste enfiévré et chanter l'engagement patriotique sans se soucier des perspectives futures auxquelles seraient confrontés les siens :

> «Grâce au patriotes, grâce au patriotisme, vive l'Algérie. Que vienne à s'instaurer n'importe quel régime, il sera le bienvenu pourvu qu'il émane des Algériens eux-mêmes. C'est tout. » (p. 385)

C'est ainsi qu'après s'être longuement enfermé dans une résignation totale, le diariste semble s'arrêter dans le cours des événements pour faire son choix. Il

donne l'impression de sortir graduellement de sa léthargie pour prendre conscience de son statut d'homme libre par nature.

Cette halte s'avère nécessaire pour s'interroger sur le sens de son existence dans le monde en vue d'une nouvelle orientation positive.

Réalisant donc qu'il y a beaucoup d'enjeux et assez de motifs pour qu'il cesse de renoncer à ses droits d'homme, il se met devant ses responsabilités en misant sur l'action comme ultime issue à sa souffrance et panacée à ses préoccupations existentielles :

> «Je me battrai parce que j'ai vécu dans ce pays que je crois être le mien. Je m'y suis fait une situation modeste, stable, digne de respect. Les tombes de mes aïeux, de mes parents sont là, à Beni-Merad.» (p. 104)

Dans sa quête de ressources pour régénérer sa force dans un environnement aussi accablant où il n'y a de place que pour les puissants, le diariste recourt à son histoire et à ses repères, en tant qu'autochtone. Il y puise les réponses nécessaires, susceptibles de nourrir sa révolte.

Il donne l'impression d'avoir définitivement rompu avec ce qui le fait hésiter et retarde sa résolution. Son émerveillement d'antan pour tout ce qui est français et européen semble s'estomper en faveur de nouvelles sources d'inspiration et de nouveaux idéaux : *«Le temps de Jeanne d'Arc est passé pour l'Algérie puisqu'il y a la Kahina.» (p. 62).*

Après avoir établi l'ordre de ses priorités où la liberté de son pays figure au premier plan, et partant de sa conviction qu'il est question de la contribution de tous pour parvenir aux fins arrêtées, il se met à inciter les siens à se soulever contre le système colonial. Il leur signifie que toutes les conditions favorables sont réunies pour s'unir et se délivrer de leur défaitisme, eux qui ont toujours appartenu à une race de révoltés. Cette tentative d'évoquer les ancêtres est récurrente dans le discours incitatif de Feraoun. Il y recourt constamment pour susciter du zèle chez les siens.

Il considère que sensibiliser ces derniers à leur passé glorieux est nécessaire pour leur rappeler l'autosuffisance séculaire des aïeux, inévitable afin qu'ils se rendent compte de la gravité de leur situation et réalisent qu'il y a de quoi s'insurger.

Les notes de novembre-décembre 1956 en sont une illustration :

> «Ils (les ancêtres des autochtones) n'ont jamais eu besoin qu'on les organise, qu'on leur donne des leçons de dignité ou de civisme, ceux qui n'ont jamais eu besoin de gendarmes et qui n'ont jamais construit de prisons, ceux qui ont toujours placé leur honneur au-dessus de leur vie.» (p. 62)

La guerre, menée par les autochtones, apparaît dans *Journal 1955-1962* comme un mal nécessaire, une dernière chance pour recouvrer la liberté.

En la présentant comme l'incarnation de l'aspiration du peuple au changement et l'ultime voie à emprunter afin d'accéder à l'indépendance, Feraoun incite les siens à *« se grouper derrière les libérateurs »* pour protéger la révolution et lui donner sa chance de *«réussir»*. Autrement, tous les espoirs seront avortés si l'on parvient à avoir raison d'elle : *« Si l'on parvient à étouffer la révolution probablement que toutes les promesses, tous les projets, toutes les bonnes intentions seront étouffées. »(p. 61)*

Considérant que la guerre est une manière d'instaurer une paix durable, comme l'affirme Rousseau : *« la guerre est née de la paix, ou du moins des précautions que les hommes ont prises pour s'assurer une paix durable*[1] *»*, Feraoun, l'insère dans une réflexion philosophique qui l'explique et la justifie telle une réaction naturelle à des injustices subies. Il l'envisage d'un point de vue moral et humaniste pour signifier que morale et guerre sont étroitement liées et peuvent ne pas s'exclure.

[1] J-J. ROUSSEAU, cité par Blaise BACHOFEN, «Que fait-on quand on fait la guerre?», in *Encyclopédie thématique. Jean-Jacques Rousseau*, juillet 2009. [En ligne] : <http://agora.qc.ca/thematiques/rousseau.nsf/>, consulté le 18/07/2010.

La position favorable du diariste vis-à-vis de la révolution comme forme efficace d'action alterne, souvent, avec le désenchantement. Son enthousiasme révolutionnaire ne tarde pas à se dissiper pour laisser place à la déception, la colère et l'incertitude quant à l'avenir. A travers ses dénonciations continuelles de ce qu'il considère comme dérives de l'action révolutionnaire, il met en garde contre un fonctionnement jugé déficitaire de l'insurrection. Un tel dysfonctionnement pourrait, d'après lui, se répercuter négativement sur les générations futures *: « un jour, ça ira mal pour les indépendants » (p.266).*

4. L'Homme est-il mauvais par essence ?

Dans *Journal 1955-1962*, Feraoun nous dépeint un monde où le mal est une réalité omniprésente, résultat surtout d'une nature humaine moralement dégradée.

A travers sa description de la violence et les horreurs quotidiennes auxquelles il assiste, il soutient que le principe du mal est incrusté dans la nature des individus. La guerre, selon lui, passe pour un phénomène auquel l'Homme recourt constamment pour répondre à son tempérament enclin à dominer ou comme un moyen de se préserver et persister. Elle est décrite comme étant l'exercice de ce *« droit de nature »* dont parle Hobbes pour expliquer la tendance belliqueuse chez les humains d'où la difficulté de l'instauration d'une situation d'équilibre :

> « Le droit de nature, que les auteurs appellent généralement jus naturel, est la liberté qu'à chacun d'user comme il le veut de son propre pouvoir, pour la préservation de sa propre nature, autrement dit de sa propre vie, et en conséquence de faire tout ce qu'il considérera, selon son jugement et sa raison propre, comme le moyen le mieux apte à cette fin.[1] »

L'hypothèse que l'Homme est intrinsèquement mauvais apparaît dans la description de la disponibilité des militaires à faire du mal. Cette aptitude

[1] T. HOBBES, cité par Babacar NDIAYE, «Le thème de la guerre chez Hobbes et Rousseau», in *Ethiopiques*, n° 64-65, 1er, 2e semestres 2000. [En ligne] : <http://ethiopiques.refer.sn/spip.php?article1214>, consulté le 21/ 07/2011.

malveillante se manifeste, à titre d'exemple, dans les notes du 18 décembre 1955 où le diariste présente les soldats français comme des êtres impulsifs qui ne font que satisfaire des élans intérieurs incontrôlés, interprétés par une *« volonté avérée de se battre*[1] *»* :

> « Ainsi, le soldat se croit désormais, en pays ennemi. Il n'attend qu'un ordre pour tirer indifféremment sur n'importe qui. Il est mûr pour le ratissage, la terre brûlée, la guerre totale. » (p. 52)

En présentant le soldat comme un être déraisonnable, sans individualité, animé par le seul souci de nuire aux autres, Feraoun postule que l'individu est méchant par nature.

Cette vision pessimiste quant à l'essence de l'Homme se confirme, également, à travers la description péjorative qu'il fait des différentes attitudes des maquisards où il semble désespéré de voir un changement radical dans leurs manières d'agir :

> « Ces gens-là qui tuent froidement des innocents sont-ils des libérateurs ? (…) En admettant même qu'ils soient des brutes sanguinaires-ce qui d'ailleurs ne les excuse pas mais, au contraire plaide contre eux, (…) contre l'idéal qu'ils prétendent défendre. » (p. 119)

En dénonçant, dans ces notes du 7 mars 1956, ce qu'il considère comme caractère criminel dans certains procédés des révolutionnaires, le diariste n'omet pas de les tenir pour responsables de beaucoup de maux dont souffrent les autochtones. Il va jusqu'à remettre en cause le fondement même de leur action car, selon lui, on ne peut prétendre vouloir délivrer un pays des oppresseurs tout en supprimant ses compatriotes.

En soulignant donc leur foncière méchanceté, Feraoun tient les hommes, d'une manière générale, pour coupables et responsables de leurs actes meurtriers.

[1] J-J. CHEVALIER, cité par Babacar NDIAYE, *op. cit.*

Cela apparaît dans son refus de voir dans leur cruauté innée une circonstance atténuante : *«ce qui d'ailleurs ne les excuse pas »*, ou encore dans son incapacité de se montrer indulgent à l'égard des agissements des « rebelles» à titre d'exemple : *«Il n'est pas possible de pardonner leurs erreurs aux maquisards. Ni leurs injustices » (p. 121).*

La description d'un monde livré au mal à cause d'une guerre monstrueuse et absurde, les dénonciations récurrentes de l'imbécillité et la cruauté des individus paraissent, certes, comme des accusations de barbarie injustifiable mais se dressent, en même temps, comme un rappel insistant à chacun de revoir et de restaurer le sens de l'humanité en lui. Cela est visible dans ces notes du 11 mars 1956 :

> « Alors, messieurs, pourquoi vous battez-vous ? Si rien ne doit changer, épargnez les vies tout au moins (…) Que les soldats tuent des enfants, des femmes, des simples d'esprits, des innocents, ce n'est pas une nouveauté ni un scandale. Vous n'êtes pas des soldats français ou des gendarmes, vous. Vous n'avez pas le droit. Et si vous le prenez ce droit, nous vous détesterons.»(pp. 121-122)

Dans ce passage, outre la critique et la dénonciation de ce que le diariste considère comme inadmissible dans les procédures des maquisards à l'égard des autochtones, on sent bien dans ses remontrances un appel, quoique désespéré, à la repentance, une invitation à reconsidérer leur ligne de conduite pour qu'elle rime avec leurs discours ainsi qu'avec les attentes d'une population plus que martyrisée.

5. L'utopie

A travers l'association de la relation des faits et l'analyse psychologique comme reflet de son oscillation constante entre ses souhaits et la réalité, Feraoun nous invite à explorer le monde auquel il aspire. Il tient, à partir de sa

propre expérience, à nous faire réfléchir sur le mode de société au sein duquel il espère évoluer.

Tout en réalisant l'opposition entre ses préoccupations et son époque ainsi que la difficulté de redresser le monde dans lequel il vit, il ne cesse de plaider pour un système de principes moraux et de valeurs universelles susceptibles d'organiser la vie et les rapports entre les individus.

Il croit fermement que c'est l'alternative à envisager pour qu'il ne soit plus question de servitude, d'humiliation ou de violence et afin que le bonheur de vivre harmonieusement et sereinement avec soi-même et avec autrui soit accessible à tous.

Toutefois, le désarroi dans le quel le jettent ses constats quotidiens fait, souvent, passer le diariste pour un rêveur, un utopiste qui s'évertue vainement à réformer une société qui tient sa pérennité de l'asservissement et la corruption des hommes.

5.1. L'aspiration à une personnalité plurielle

S'il y a une dimension qui domine le plus *Journal 1955-1962*, c'est bien la dimension humaniste. On peut aisément déceler cet aspect particulier à travers le fait que l'Homme soit constamment placé au centre de l'écriture des notes.

Fidèle à sa vocation d'écrivain, Feraoun prêche un discours conciliateur où il semble investir tout ce qu'il a comme savoir et capital d'expériences au bénéfice des hommes.

Ses mots débordants de chaleur humaine, en dépit de ce qu'il endure, reflètent sa volonté d'être une passerelle qui lie les deux communautés antagonistes. Il tient à servir de médiateur qui absorbe la haine et la colère pour ne répandre que de l'indulgence.

Pour être persuasif et impartial, il ne s'enferme pas dans le langage spécifique de telle ou telle communauté. À cela il préfère puiser dans la culture de chacune des deux sociétés pour que son discours revête un aspect fédérateur et universel et soit en mesure de prêcher l'amour, la fraternité et la tolérance.

Le diariste espère assister au jour où les frontières tombent, les clivages s'estompent pour que seul l'Homme compte. Il considère que cela pourra être possible si les uns et les autres s'éloignent des discours fanatiques des politiciens qui ne font qu'attiser la haine et semer la discorde entre les individus pour qu'ils puissent régner :

> « Si on laissait face à face le soldat et le Kabyle et qu'on renvoyait les états-majors de tout poil, je pense que le Kabyle et le soldat iraient gauler les olives et chasser tranquillement le sanglier. »(pp. 218-219)

Bien que les aspirations de Feraoun, rendues impossibles à atteindre vu la complication de la réalité vécue, ces notes du 25 novembre 1956 confirment son obstination et annoncent son projet d'humaniste. Elles montrent qu'il refuse de s'enfermer dans une identité réductrice et plaide, plutôt, pour une cohabitation possible et intime, au sein d'une même identité, entre les cultures arabo-musulmane, kabyle et européenne.

5.2. L'illusion d'une politique éthique

Dans son journal, Feraoun essaie de faire constater l'impossibilité de la coexistence de la politique et la morale au sein du pouvoir. Par le biais de sa description du fonctionnement du système colonial et celui de l'action révolutionnaire, il signifie qu'il serait illusoire de penser qu'une politique puisse être morale dans les moyens qu'elle emploie et dans les fins auxquelles elle veut aboutir.

En peignant les hiatus existant entre ce qu'il estime comme stratagèmes et mises en scène visant à présenter les politiques coloniales et nationalistes comme fortement liés aux valeurs de justice, Feraoun rend compte des mystifications que peuvent produire les politiques. Il considère que, tenant à être reconnus comme légitimes, ces différents modes de gouvernance ne visent, en réalité, que la domination et la préservation des intérêts particuliers :

> «Les hors-la-loi sont des nôtres. Ils (…) ont soin de ne pas nous blesser. Selon le cas, ils flattent notre fanatisme, notre orgueil, nos espoirs, ou alors ils partagent nos idées, nos conceptions démocratiques de la société, nos sentiments humanitaires. N'importe qui se sentirait à l'aise dans le maquis. A l'aise, parce qu'il sait qu'il s'y trouverait avec des frères, qu'il pourrait y discuter, soutenir son point de vue, l'affronter à d'autres points de vue. Il y'a un impératif pour tous, un idéal à atteindre, être libre.» (pp. 58-59)

Ces notes de novembre-décembre 1955 font croire à une harmonie parfaite entre la communauté autochtone et «les rebelles» comme représentants du pouvoir révolutionnaire. Cette relation, telle décrite par le diariste, donne l'illusion que, loin de tout désir de domination, le pouvoir des maquisards est représentatif des préoccupations de la population autochtone, juste, celui du peuple sur le peuple. Tout porte à croire qu'il s'agit d'un pouvoir démocratique où l'opposition est la bienvenue, un pouvoir dont les dirigeants ne sont là que comme représentants au service du peuple.

Cependant, la description de ce que Feraoun considère comme injustices, l'évocation de l'oppression comme phénomène qu'a la population à subir continuellement pour l'obliger à se plier aux exigences des «rebelles», ainsi que la terreur qu'il mentionne pour souligner ce qu'éprouvent les individus à l'égard de leurs dirigeants, apparaissent comme un démenti qui vient en contradiction avec les assertions qu'il avance.

Ces contradictions reflètent, d'une part, la mesure de la rupture entre l'idéal souhaité par le diariste ainsi que par la population et la réalité vécue. Elles renseignent, d'autre part, sur le volet que Feraoun considère comme démagogique dans le discours des révolutionnaires. Ces derniers, en adoptant un tel discours, tiennent, d'après lui, à présenter une image radieuse et idyllique de leur rapport, en tant que dirigeants de la mouvance nationaliste, avec les autochtones comme dirigés.

Le système colonial ne fait pas l'exception, selon le diariste. Ses responsables se servent, à leur tour, de leurs propres méthodes pour dissimuler leur conduite discriminatoire ainsi que leur mauvaise foi.

Une fois parvenus au pouvoir, ils veillent à se faire passer pour les hommes de la situation. Puis, recourent systématiquement à toutes sortes de mensonges pour donner une image fallacieuse de leur manière de gouverner.

Dans les notes du 19 mars 1956, à titre d'exemple, le diariste, ironisant, évoque la stratégie mystificatrice des dirigeants de ce régime qui s'obstinent à faire croire qu'autochtones et Européens vivent en symbiose au sein d'un régime colonial unificateur, impartial et soucieux du bien-être des citoyens : *«Tous, Européens et Musulmans, unis dans la même pensée de solidarité et de progrès social, dressons-nous contre le mal…» (p. 134).*

Il fait observer, en outre, qu'en faisant semblant de s'émouvoir devant le(s) *«massacre(s) sans nom» (p. 297)* et prétendant lutter contre le «terrorisme» pour instaurer la paix, les militaires ne visent en réalité qu'à semer le doute autour de la révolution et justifier leurs campagnes de *«pacification» (p. 307),* marquées par une violence excessive qui s'apparente au vandalisme.

5.3. Le mirage d'une justice sociale

Le spectacle des autochtones constamment préoccupés de se ravitailler et soucieux de subvenir à leurs besoins interminables est récurent dans le journal de Feraoun : *«Jour de marché encore. Jour d'affluence comme d'habitude» (p. 126), «Depuis quelques jours, afflux considérable de montagnards venant se ravitailler. Les camions arrivent d'Alger, avec des chargements impressionnants de semoule, céréales, sucre, café, en une demi-journée, tout est vendu et il s'en retournent à Alger»(p. 233), «Nous manquons de vivres : pas de légumes ni de viande. On se dispute les conserves. Le blocus levé avant-hier matin, a été rétabli au bout d'une heure» (p. 220)…*

Cela renseigne sur le besoin et l'insécurité matérielle auxquels sont confrontés les citoyens originaires du pays.

Feraoun dénonce sans ménagement certaines injustices sociales qui gangrènent sa communauté. Il précise qu'au sein même de la société autochtone, il est question de différenciation. Il lui arrive souvent de critiquer des notables et des personnes relativement aisées. Ces derniers semblent satisfaits des privilèges que leur procure leur situation avantageuse mais peu soucieux de ce qu'endure la majorité des leurs que la misère et la haine consument :

> «Les responsables des villages suscitent la crainte et l'admiration. Ils sont bien habillés, gros et gras et arrogants. Ils se sont déjà installés au pouvoir. Ils sont désormais indépendants. Mais, restent tous les autres qui crèvent de faim de terreur et de haine rentrée. » (p. 266)

Le diariste va loin dans la dénonciation des écarts irrationnels entre les individus de la même société. Il va jusqu' à accuser les révolutionnaires d'instaurer ce genre d'injustices. Eux qui, selon lui, sont censés lutter contre les inégalités sociales.

Il associe souvent la description des états de pénurie des autochtones aux conditions, décrites comme aisées, où évoluent les maquisards : *«Les maquisards se partagent du pain et du foie de veau grillé » (p. 196).* Il souligne également ce qu'il estime comme abus des «rebelles» qui, profitent, d'après lui, de la crédulité et de l'enthousiasme révolutionnaire ambiant, pour bénéficier des avantages particuliers au détriment de la situation économique détériorée des leurs : *«On leur demande de l'argent, ils ne savent d'où les tirer, ils sont tenus d'héberger les maquisards et de leur servir bonne chère » (p. 266).*

Pour ce qui est de l'attribution des postes de responsabilité, le diariste considère qu'elle se fait d'une manière arbitraire où la compétence ne passe pas pour critère primordial :

> «L'appareil administratif recruté sur place, est presque toujours constitué par les anciens mécontents et les "fortes têtes" (…) des règlements de compte, des comptes anciens s'opèrent avec célérité au nom de la résistance et de la lutte

> libératrice.(…)Pour quelques- uns, il s'agit d'une accession inattendue à un poste de commande qui vous rehausse à vos propres yeux, vous donne la conscience de votre valeur insoupçonnée, et la tentation d'abuser un peu de vos pouvoirs. »(p.197)

Feraoun, dans ces observations du 8 octobre 1956, décrit les rapports qui lient les citoyens à leurs dirigeants autochtones comme dégradés. Il précise que les responsables, à cette période délicate, ne se soucient guerre de développer le mode de vie de la population. Pis encore, le nouveau statut attribué arbitrairement est plutôt, pour certains, l'occasion rêvée de régler d'anciens comptes tout en prétextant servir la révolution. Pour d'autres, un poste de responsabilité quelconque est toujours le bien venu car il pourrait pallier quelques carences psychiques, et être une aubaine pour se procurer des avantages étroits.

Du côté des sociétaires du système colonial, la situation est plutôt prospère. Bénéficiant des privilèges que leur octroient les dirigeants complices, et tirant profit de la politique de ségrégation raciale adoptée, ils jouissent amplement de leurs avantages. Ils sont décrits comme étant à l'abri du besoin et semblent n'être soucieux que de multiplier leurs biens. Cela explique leur opposition acharnée à tout projet «réformateur» ainsi qu'à toute velléité indépendantiste susceptible de renverser l'ordre social établi :

> «Les Français (…) se battent uniquement sur la façon dont ils doivent continuer de s'imposer à lui (l'autochtone), continuer de vivre chez lui, continuer de l'exploiter et de le mépriser.» (p. 103)

Cette supériorité matérielle et la surexploitation à laquelle les colons soumettent les autochtones ne leur valent qu'une haine accentuée par un profond sentiment d'injustice de la part des exploités.

A travers cette représentation de la situation économico-sociale de la société algérienne des années cinquante, le diariste signifie que les injustices constatées ne sont que la conséquence d'une décision réfléchie.

Comme s'il puise dans les idées philosophiques de Rousseau à propos du rapport entre le dirigeant et le citoyen, il trouve que la situation d'un peuple est toujours tributaire de la politique de ceux qui le gouverne : *« Il est certain que les peuples sont à la longue ce que le gouvernement les fait être*[1]*»*.

Emboîtant le pas au philosophe français, Feraoun explique que la promulgation systématique des lois par les responsables du système colonial (intégration, association…) dénote une intention délibérée de maintenir, voire approfondir, le décalage entre les autochtones et les Européens d'Algérie. D'après lui, si leurs intentions étaient bonnes, il aurait suffi d' :

> *« un minimum de lois, (pour que) tout soit réglé pour le bien de tous, de telle sorte que le mérite soit récompensé et qu'avec une répartition dont personne n'est exclu, chacun cependant ait une large part*[2]*.»*

Il fait observer les mauvaises intentions des dirigeants du régime colonial en soulignant leur recours constant à des «réformes» qui ne reflètent en réalité que des desseins sournois : *« Lorsqu'on parle d'erreurs, c'est encore de la mauvaise foi. »(p. 61)*

Il considère, dans les notes du 03 février 1956, que ce genre de mesures n'envisage, en fin de compte, qu'à maintenir les misères des pauvres sans porter atteinte aux *« usurpations*[3]*»* des riches.

---

[1] J-J.ROUSSEAU, « Du contrat social », in *WIKEPEDIA*, [En ligne] : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Du_contrat_social>, consulté le 27/07/2011.

[2] T. MORE, cité par Yves Charles ZARKA, « Il n'y a plus d'ailleurs», in *Éditorial*, n° 42, février 2010, [En ligne] : <www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=CITE_042_0003>, consulté le 11/08/2011.

[3] J-J. ROUSSEAU, cité par Jacques PHILARCHEIN, « Résistance et Lutte des classes : deux concepts qu'on ne saurait confondre», in *RIPOSTE Laïque*, n° : 153, 12juillet 2010. [En ligne] : <http://ripostelaique.com/Resistance-et-Lutte-des-classes.html>, consulté le 30/08/2011.

> «Il se trouve que M. Soustelle est un homme d'un mérite exceptionnel. Il se trouve que dans son honnêteté scrupuleuse, il a recherché une solution au problème algérien, et qu'il, en a découvert une, digne de son cœur et de son intelligence, digne aussi de la France. C'était l'intégration totale, l'égalité complète entre indigènes et Français. (…) Est-ce bien vrai qu'ils veulent nous "intégrer", ces Français ? Allons donc !»(pp. 98-99)

Sans se défaire de son air ironisant inhérent à sa critique tout le long de son journal, Feraoun raille le gouverneur général Soustelle qui se soucie, d'après lui, beaucoup plus de son image et de son prestige ainsi que ceux de la France que du bien être des *« indigènes »*. Douteux, (le point d'interrogation et l'expression *« Allons donc ! »* montrent bien qu'il ne se fait pas d'illusions) Feraoun semble chercher ce qui pourrait se dissimuler derrière cette nouvelle politique d' *« intégration »*. Il sait par expérience que toute mesure coloniale ne peut qu'être une manœuvre de plus pour consacrer l'hégémonie des colons et l'asservissement des autochtones.

5.4. Le bonheur inaccessible

A la lecture de *Journal 1955-1962*, nous percevons toute une réflexion sur le bonheur. Les notes nous décrivent un individu pour qui cette notion ne peut se concevoir en dehors des valeurs humaines.

Le diariste semble en quête d'un monde idéal où il ne serait question que de liberté des individus, de paix, de tolérance et de fraternité. Mais la guerre avec ses horreurs et l'égoïsme des hommes qui règnent en maîtres reviennent, à chaque fois, lui rappeler que ses aspirations sont trop idéales pour se réaliser et que son « Eldorado » à lui est loin d'être accessible. Même quand il fuit la cruauté des hommes pour se réfugier dans sa solitude, où la méditation a habituellement pour fonction d'atténuer sa douleur, il ne semble pas à l'abri des retombées de la laideur du monde extérieur sur son être.

Il lui arrive, souvent, de perdre espoir en tout ce qu'il a cru comme idéaux pour sombrer dans un désespoir sans limites où il paraît dans un état second face à des repères qui se brouillent avant de devenir vides de sens.
Son monologue réflexif du 2 novembre 1956 reflète bien cet état d'abattement :

> «Il vous arrive de vous interroger sur la valeur des mots dont vous ne comprenez pas le sens. Qu'est-ce que la liberté ou la dignité ou l'indépendance ? Où est la vérité ? Où est le mensonge, où est le remède?»(p. 207)

Dans certaines circonstances, le désespoir provenant de la vision négative de la guerre cède la place pour laisser entrevoir une lueur d'espoir dans un lendemain plus radieux. Cela apparaît dans l'écriture messianique qui émerge vers la fin du journal, ressuscitant une promesse de bonheur pour les générations futures : *«Bientôt, une page sinistre sera tournée et le soleil tout blanc se lèvera dans un ciel pur» (*p. 427).

A travers ce chapitre nous avons tenté, encore une fois, de montrer que l'écriture, dans *Journal 1955-1962*, est loin d'être plate ou uniforme. Nous nous sommes appliqués à faire constater que le discours émis dépasse le cadre narratif pour atteindre la réflexion philosophique.

Pour commencer, nous avons montré que Feraoun opte pour une écriture qui passe pour une structure où se mêlent la description des événements guerriers et la méditation que ces faits déclenchent en lui.

Ensuite, nous avons expliqué comment son expérience individuelle peut être généralisée pour avoir une dimension universelle car, d'une part, nul ne peut prétendre être à l'abri de la guerre. D'autre part, parce qu'à travers son analyse des faits, on peut avoir une idée sur les répercussions désastreuses de cette machine destructrice sur l'individu ainsi que la société, d'une manière générale.

En outre, nous nous sommes appliqué à voir l'évolution de l'attitude du diariste face à l'humaine condition avant de constater sa conception, relativement pessimiste, qui lui fait voir en l'Homme un être pervers.

Pour conclure, nous avons tenté d'examiner son scepticisme quant aux convictions qui ont toujours motivé sa lutte pour le bonheur, mais que la guerre et l'égoïsme des individus s'évertuent à altérer.

Chapitre III :

La tension didactique

Notre ambition, dans ce chapitre, est de montrer que la visée didactique dans *Journal 1955-1962* est d'une envergure assez importante. Si importante que le lecteur ne tarde pas à se rendre compte que, derrière les faits rapportés, se profile un véritable travail d'argumentation qui vise à délivrer un enseignement et incite à réfléchir sur certains aspects moraux dans le comportement des individus en situation de guerre.

Nous essayerons donc, à travers notre démarche, de montrer que la dimension didactique dans notre corpus se perçoit comme :

- Une volonté de renseigner sur les événements historiques qu'a connus l'Algérie coloniale des années cinquante ainsi que comme une envie de peindre les traits de la société algérienne à cette époque.

- Un désir, chez le diariste, de s'ériger en exemple vers lequel les individus doivent tendre.

- Une instruction politico-civique où le citoyen, appelé à jouer pleinement son rôle dans sa communauté, passe pour le fondement à tout projet social.

- Une tentative de poser les jalons d'une théorie éthico-morale qui régit le fonctionnement de l'action révolutionnaire.

- Une écriture prophétique à travers laquelle le diariste annonce des faits futurs.

1. La tension didactique dans *Journal 1955-1962*

Il est vrai que *Journal 1955-1962* se conçoit beaucoup plus comme un témoignage par rapport à la guerre d'Algérie, avec toutes ses péripéties, mais cela ne fait pas du diariste un simple observateur dont le seul rôle est de rapporter les faits.

Ne se limitant pas à l'observation passive, il agit plutôt en tant que partie prenante dans l'évolution des événements. Tout en faisant part de ce que génère la guerre, il propose à chaque fois ses interprétations personnelles en se situant, tantôt sur le plan social, tantôt sur le plan politique ou intellectuel…

La relation des faits semble n'être qu'une occasion qui lui donne la possibilité de se prononcer sur ce qui l'entoure, d'émettre ses convictions et de proposer des alternatives pour que la nouvelle ère qu'a connue l'Algérie des années cinquante puisse s'acheminer vers le progrès. Un progrès qui se traduirait, selon lui, par l'annonce de la fin de la violence et l'avènement d'une indépendance tant espérée.

En critiquant donc sévèrement un système colonial aux abois avant de rompre définitivement avec lui, et en se montrant convaincu que la révolution, en dépit de ce qu'il lui reproche comme dérives, est l'ultime moyen pour mettre terme au drame algérien, le diariste infuse ses propres opinions et sa vision des choses.

Son intervention constante et l'autorité inhérente à sa représentation de la réalité, reflètent une tentative de diriger les faits et les opinions des lecteurs. Elles permettent, ainsi, au récit de s'affirmer comme écriture engagée qui cherche à délivrer des enseignements et incarner des valeurs et des principes qui semblent être la raison d'être du diariste.

Ce rôle prépondérant que Feraoun assigne à son écriture nous mène à conclure que ses notes dépassent le cadre du simple témoignage pour devenir

un texte argumentatif à visée didactique et de déduire que le travail de *« didactisme[1]»* est l'un des traits distinctifs et essentiels dans son journal.

A l'instar donc de toute écriture idéologique que l'on ne peut considérer séparément de sa dimension didactique comme l'affirme Charles Bonn : *«Toute écriture idéologique suppose une visée didactique[2]», Journal 1955-1962* ne peut être envisagé sans sa portée pédagogique ayant pour fin de convaincre le lecteur, l'orienter et l'éduquer d'un point de vue social, politique, moral et civique.

Généralement, la visée didactique dans notre objet textuel se traduit par l'évocation de situations où se posent des questions relatives aux principes qui gèrent les relations humaines, ainsi que par l'allusion à des positions associées à la morale.

Afin de transmettre les leçons inspirées de son expérience, le diariste mise sur le lecteur dont l'attention et l'intelligence sont constamment sollicitées afin de repérer, à chaque fois, la valeur symbolique des situations décrites et, par conséquent, les enseignements qui en surgissent.

La description, à titre d'exemple, des autochtones comme victimes des exactions des militaires, incarne les notions du bien et du mal. De même, rendre compte de ce qui est considéré comme abus des maquisards invite, d'une manière indirecte, le lecteur à réfléchir à la manière idéale de gouverner un peuple. Cela le prépare ainsi à comprendre les enjeux du vaste débat que Feraoun propose sur les rapports entre dirigeants et citoyens.

Le fait de recourir à ces procédés détournés pour transmettre ses opinions et inculquer le savoir que suscitent les événements n'exclut pas l'intervention directe du diariste.

[1] Ch. BONN, *Le roman algérien contemporain de langue française : espaces de l'énonciation et productivité des récits*, Université de Bordeaux 3, 1982. [En ligne] : <http://www.limag.refer.org/Theses/Bonn/ThesEtat1ePartie.htm>, consulté le 12/03/2009.
[2] *Ibid*.

Il lui arrive parfois de se passer des situations intermédiaires pour s'adresser directement à son lecteur comme l'explique Genette :

> « Tantôt, assumant (…) complaisamment son propre discours, l'auteur intervient dans le récit avec une indiscrétion ironiquement appuyée, interpellant son lecteur sur le ton de la conversation familière. [1]»

Cela est visible, par exemple, dans les notes du12 juillet 1959 où, bénéficiant de cette crédibilité que la relation des faits instaure entre eux, le diariste tente d'établir un pont entre lui, en tant que représentant de l'ancienne génération qui a subi la guerre, et son lecteur comme étant l'un des jeunes qui ne sauront être épargnés par ses conséquences. Ce rapprochement suscité par ce genre de communion, permet à Feraoun la transmission directe et explicite de ce qu'il veut inoculer comme enseignements sous forme de conseils et de directives à appliquer :

> «L'épilogue (du drame vécu), il faudrait le prévoir dans l'avenir incertain qui me concerne très peu et que mes enfants accepteront quel qu'il sera. Moi, je veux dire ma génération, mes enfants, je veux dire les jeunes générations.
> Ces jeunes générations accepteront l'avenir parce qu'elles sont suffisament instruites, conscientes et fières pour le forger. Ce sera leur avenir, quelle que soit l'issue du combat. Et cette possibilité de s'épanouir, puis de se déterminer, ce sera en définitive le fruit de notre commune souffrance, la victoire chèrement acquise. » (p. 376)

Pour exprimer sa lassitude et son désenchantement vis-à-vis de ce qu'il considère comme oppression du système colonial et abus des révolutionnaires, le diariste préfère, dans cet extrait, miser sur les générations futures.

Afin de leur transmettre son discours, il juge plus performant de s'adresser à elles avec familiarité et sans truchement aucun (l'emploi de *« mes enfants »*, l'évocation de l'appartenance à la même communauté et du sort commun ne sont pas fortuits) pour qu'elles prennent conscience de l'importance de leur

[1] G. GENETTE, *op. cit*., p. 67.

rôle dans l'étape à venir, celui de forger l'avenir d'un pays en ruines. Il se passe donc des procédés détournés auxquels il recourt d'habitude afin de les inviter à être fières de leurs ancêtres et à ne pas prêter attention à ce qui s'inculque dans les deux sociétés comme préjugés et appels à raviver les ressentiments. Le temps, signifie-t-il, sera à la construction de la patrie après la destruction des *«statuts creuses*[1]*»*, symboles de haine et de violence.

2. *Journal 1955-1962*, une histoire de plus dans l'Histoire

La dimension didactique dans notre corpus apparaît souvent sous forme d'un savoir à partager. Elle traduit un désir ardent chez Feraoun de faire part des événements historiques qui ont marqué l'actualité algérienne lors de la guerre de libération.

Elle apparaît également comme le reflet de sa volonté de peindre les traits de la société algérienne à cette époque en soulignant la nature des rapports orageux qui liaient les deux communautés antagonistes ainsi que les différents discours tenus par chacune d'elles.

La perspective qu'il adopte pour renseigner sur cette époque riche en événements sociaux, politiques et militaires n'est pas celle d'un détenteur d'un savoir qui étale ostensiblement ses connaissances. Elle est loin encore de s'apparenter à cette écriture propagandiste traditionnelle à la Malraux où s'affirme un discours idéologique de combat comme l'atteste Christiane Chaulet-Achour, décrivant l'écriture de Feraoun dans *Journal 1955-1962* comme étant *« bien loin de l'image positive d'une littérature de propagande ou d'autres récits de vie d'acteurs de la lutte*[2] *»* pour souligner sa singularité. Elle se présente plutôt comme l'engagement d'un témoin qui *« écrit sur le vif et qui*

[1] M. FERAOUN, *La Cité des Roses*, Alger, Ed. Yamcom, 2007, p. 169.
[2] C. CHAULET-ACHOUR, cité par Amar Naït Messaoud, « Chroniques, critique littéraire, correspondances et journal dans l'œuvre de Feraoun », in *Berbères.net*, mars2006. [En ligne] : <http://www.berberes.net/forum/viewtopic.php?t=474>, consulté le 23/05/ 2010.

tranche dans le vif [1]» et qui partage instantanément ce qu'il découvre avec son lecteur comme réalité. Celle d'un observateur profondément atteint qui ne prend pas le temps nécessaire de se remettre des blessures de ses découvertes comme il se décrit dans les notes du 6 janvier 1957 : «*Un observateur attentif qui souffre toute la souffrance des hommes et cherche à voir clair dans un monde où la cruauté dispute la première place à la bêtise*» (pp. 233-234).

Sous un angle personnel et intime, et en se penchant sur les répercussions de la guerre sur son être, le diariste semble fidèle au rituel auquel il s'astreint depuis la première note. Celui de tenir son lecteur par la main pour le renseigner sur les faits historiques dont fourmillait cette époque, lui faire apprendre, dans le détail, les origines de la guerre, ses conséquences sur la vie quotidienne des gens, les différents théâtres des faits, leurs dates, les stratégies adoptées par les deux forces rivales, leurs doctrines…

Tout en délivrant les différentes informations à son lecteur, Feraoun tient à lui faire bénéficier d'une marge de doute. Il donne l'impression de lui épargner ce genre d'adhésion hâtive à certaines formes de savoir dogmatique auxquelles pourraient le forcer des assertions provenant d'un témoin évoluant dans les mêmes circonstances que lui. Il reconnaît, avant tout, la difficulté de son entreprise et la mesure des influences et des pressions que ses différentes appartenances exercent sur lui : *« Je sais combien il est difficile d'être juste» (p.413).* Il évoque l'éventualité de la faillibilité de son témoignage en précisant que sa transposition des faits peut pêcher par sa subjectivité :

> «N'ai-je pas écrit tout ceci (…) selon mon état d'âme, mon humeur, selon les circonstances, l'atmosphère créée par l'événement et le retentissement qu'il a pu avoir dans mon coeur ? » (p. 411)

[1] *Ibid.*

Feraoun ne tient pas à ce que son journal soit perçu comme dépositaire de thèses catégoriques. Il préfère qu'il soit considéré comme une pièce de plus, sa contribution à lui, parmi tant d'autres qui pourraient être réductrices ou mystificatrices.

Il émet son souhait de voir son témoignage inséré dans l'ensemble de ce qui a été écrit et ce qui s'écrirait sur la guerre et s'en remet au lecteur pour juger de la justesse ou la fausseté de ce qu'il rapporte :

> « Et maintenant que c'est fait (l'écriture du journal), que tout est là, consigné, bon ou mauvais, vrai ou faux, juste ou injuste, maintenant que nous entrevoyons la fin du cauchemar, faudra-t-il garder tout ceci pour moi ? (…) Après ce qui s'est écrit sur la guerre d'Algérie, bon ou mauvais, vrai ou faux, juste ou injuste, il convient qu'à cela s'ajoute mon journal, comme une pièce supplémentaire à un dossier déjà si lourd. » (pp. 411-412)

Toutefois, ces aveux et cette modestie de témoin dont il fait preuve ne font pas de son témoignage une simple «histoire-désir» et n'ôte rien de son importance comme document utile. Le diariste montre à son lecteur qu'en dépit de ses insuffisances et ses lubies, inhérentes à l'écriture diariste, ce qu'il lui délivre comme informations est plus qu'un exercice banal ou un récit sans envergure.

Il lui explique que l'écriture est sa manière de s'engager, qu'il s'agit d'une pratique militante exercée sous la menace et le danger. Il affirme que cette entreprise périlleuse est motivée par le seul souci de vérité et de morale et qu'elle mérite donc l'attention : *«Bonnes gens, j'aurais pu mourir depuis bientôt dix ans, dix fois j'ai pu détourner la menace, me mettre à l'abri pour continuer de regarder ceux qui meurent…» (p. 413).*

3. Ecriture diariste et exemplarité

Dans *Journal 1955-1962,* le diariste donne l'impression de nourrir le souci de représenter l'Homme en général, sans tenir compte des frontières

géographiques ou idéologiques, l''Homme avec tous ses moments de faiblesse et de force surtout.

À travers lui-même, il semble s'appliquer à donner une leçon de vie, un modèle pour tous. L'expérience qu'il vit se veut au service de la société, voire de l'humanité, dans la mesure où son récit assume une fonction d'enseignement et de régulation des conduites.

En effet, outre la fonction essentielle de rapporter les différents événements, l'écriture diariste dans notre corpus remplit une autre fonction non moins importante. Tournée vers le futur, elle repose sur la particularité d'une expérience singulière, décrite pour proposer une vision du monde et déclencher un débat sur la manière exemplaire d'être et, plus loin encore, sur le modèle idéal d'une société.

Journal 1955-1962 apparaît comme le résumé de l'itinéraire d'un *«héros autobiographique*[1]*»*, comme le récit d'un modèle vers lequel chaque individu doit tendre sans pour autant pouvoir l'atteindre. Cette impression se fait tellement sentir dans les notes de Feraoun que l'on a tendance à penser que c'est justement *«le sentiment qu' (il) est un être exceptionnel et unique qui est le moteur même de (son) entreprise*[2]*»*.

Dans un récit autobiographique qui nous donne parfois l'impression d'assister à une sorte d' *«invention de soi*[3]*»*, Feraoun retrace son parcours d'instituteur - qui devient directeur - venant de la campagne kabyle, connue par sa pureté et sa virginité naturelle, pour vivre en ville avec tout ce qu'elle suppose comme appréhensions inspirées des dispositions maléfiques des humains.

Cette représentation s'apparente étrangement à la conception de Rousseau de la formation et l'éducation de l'Homme.

[1] G. MAY, *L'Autobiographie*, Paris, PUF, 1979, p. 181.
[2] D. BRAHIMI, *Taos Amrouche, romancière*, Paris, Ed. Joelle Losfeld, 1995, p. 74.
[3] P. LEJEUNE, «Nouveau Roman et retour à l'autobiographie», in Michel CONTAT (dir.), *L'Auteur et le manuscrit*, Paris, PUF, 1991, p. 58.

Il semble puiser ses idées dans la philosophie de l'humaniste français qui recommande d'introduire l'Homme dans la société après l'avoir arraché à son *« état de nature*[1]*»*, dans le but de l'humaniser. Une fois humanisé, ce n'est qu'au sein de la cité des hommes, régie par les différentes institutions, qu'il lui serait possible de recouvrer sa liberté.

Le diariste, se joignant au philosophe français, n'omet pas d'insister, à chaque fois, sur le bon fonctionnement de ces institutions pour qu'elles ne dégénèrent pas.

Si Feraoun *« met l'accent sur sa vie individuelle* [2]*»* en rendant compte des détails les plus minimes de son expérience c'est parce qu'il considère que ce qu'il vit est édifiant. Cela nous fait parfois penser que l'écriture diariste, chez lui, est beaucoup plus motivée par la volonté de retracer une expérience exemplaire que par l'envie de rapporter les événements d'une existence humaine : convaincu que son itinéraire est unique, il donne l'impression de vouloir *« éclairer le monde sur sa personnalité et sur sa singularité*[3] *»*, procurer un modèle profitable à son lecteur, un exemple à suivre par autrui :

> « On ne saurait faire sa biographie de la même manière que l'on fait celle des autres. Ce qu'on dit de soi est toujours poésie. S'imaginer que les menus détails de sa propre vie valent la peine d'être fixés, (…). On écrit de telle chose pour transmettre aux autres la théorie de l'univers que l'on porte en soi[4] »

La citation de Ernest Renan confirme que toute représentation de soi est embellie et idéalisée car elle s'auréole, le plus souvent, par des qualités qui font passer son auteur pour un modèle de perfection.

[1] J-J. ROUSSEAU, cité par Babacar NDIAYE, *op. cit*.
[2] P. LE JEUNE, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975. p. 14.
[3] D. BRAHIMI, *op. cit*. p. 74.
[4] E. RENAN, in J-P. MIRAUX, *L'AUTOBIOGRAPHIE, écriture de soi et sincérité*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 42.

Le diariste, dans notre corpus, ne fait pas l'exception. Sur une trame tissée d'événements violents et de discours idéologiques des uns et des autres, émerge la figure d'un homme stoïque et conscient qui parvient à se maintenir au milieu des souffrances et des incertitudes qui jalonnent cette époque de l'histoire de l'Algérie. De sa représentation des hostilités incessantes se distingue l'image remarquable de la résistance et la réussite d'un individu hors du commun.

Les notes de Feraoun nous donnent à lire le parcours d'une personne aussi bien autonome que responsable, qui réussit, malgré tout, à gérer sa vie de manière rationnelle et fait, de façon lucide et réfléchie, ses choix. Elles laissent transparaître un modèle digne d'admiration et d'éloge, celui du bon citoyen constamment préoccupé du bien être de ses compatriotes ainsi que de l'avenir de son pays.

Même dans ses moments de fléchissement, d'errance précaire et d'incertitude, le diariste s'applique à expliquer ses moments de faiblesse comme des passages obligatoires qui l'ont forgé, précipité sa maturation progressive et fait de lui ce qu'il est devenu.

Il s'agit, à titre d'exemple, de faire comprendre à son lecteur que son oscillation entre ses différentes facettes identitaires et culturelles, sa vulnérabilité intérieure et sa frustration en tant qu'humain sont aussi bien éphémères que nécessaires pour qu'il puisse saisir ce qui l'entoure comme événements et construire sa personnalité.

Mobilisant donc toute une panoplie de référents que son portrait complexe d'intellectuel en construction laisse supposer (instruction, mérites, crédit social…), le diariste s'érige en monument exemplaire. Il offre de lui, ainsi que de son itinéraire, une image idéalisée qui lui procure une certaine *«domination*

charismatique[1]*»* qui sert à légitimer et justifier sa position de modèle à suivre et transforme ses discours en des *« énoncés performatifs*[2]*»* producteurs d'enseignements.

Cependant, plusieurs sont les signes d'estime de soi qui s'avèrent susceptibles de produire un effet contradictoire à celui escompté par le diariste dans la mesure où ils compromettent, parfois, le pouvoir persuasif de ses énoncés. Ces signes apparaissent dans :

- La manière dont il s'annonce et son *« discours d'autorité*[3]*»*, résultant des représentations magnifiées qu'il érige de lui-même, au risque de donner à voir une image prétentieuse, orgueilleuse : *« Eh oui ! Je suis instruit » (p. 56).*

- Son insistance sur son statut d'intellectuel, socialement et politiquement actif, occupant toujours les devants de la scène publique, rétif à toute forme d'autorité :

> « On m'envoie une seconde convocation pour assister au conseil municipal. Je ne répondrai pas, ce coup-ci, M. le capitaine sera furibond. Quelle piètre idée, il a de moi, le capitaine ! Se figure-t-il que je le crains ? » (p. 127).

- Son tempérament tuteur, autosuffisant et réfractaire à la critique. Cela est visible, à titre d'exemple, dans sa réaction, après avoir rencontré un jeune comptable qui ne cessait de l'accuser de prêcher l'assimilation et de ne concevoir, dans ses œuvres que des personnages *« tournés vers l'occident»*

[1] M. WEBER, cité par Christine PLASSE-BOUTEYRE, «Ecritures autobiographiques, remémoration et enjeux symboliques», in *Conservations mémorielles*, avril 2011. [En ligne] : <http:/cm.revues.org/842>, consulté le 07/06/2011.
[2] P. BOURDIEU, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 21.
[3] *Ibid*., p. 111.

et qui *« attendent tout de l'occident. »(p. 33)* : *«Sur ce terrain, ils n'ont rien à m'apprendre. Ce sont des jeunes et je suis leur aîné » (p. 34).*

- La position privilégiée d'insoupçonnable et cette sorte d'immunité que son statut d'intellectuel lui octroie. Cela se manifeste dans le passage extrait des notes du 24 juin 1956, par exemple, où il semble jouir d'une certaine autosatisfaction excessive et accorder à sa personne une importance primordiale :

> «Ils me comprennent tous (les responsables au sein du système colonial)."M.F est un homme d'avenir. Nous avons confiance en lui."…mais, je crois que dans l'autre camp également, je bénéficie de la même estime. » (p. 171)

Le souci permanent chez le diariste d'ériger un moi exemplaire porte, parfois, atteinte à sa crédibilité de «témoin-guide» en suscitant beaucoup d'interrogations quant à la fiabilité de ses informations. Il le met, surtout, en contradiction avec ses principes de départ. Ce soin qu'il apporte à son image le jette en quelque sorte dans une forme *de «haute petite bourgeoisie vouée à l'aristocratisme de la morale et de l'intelligence*[1]*»*, ce qui nous fait assister à une situation paradoxale :

C'est le dominé qui se transforme en dominant dont l'auréole intellectuelle et l'ascendant moral donnent naissance à un nouveau classement social en tête duquel se situe l'intellectuel.

4. Vers une politique efficace

En lui offrant à voir les rouages du système politique colonial et ce qui précipite sa déchéance, et en mettant l'index sur ce que est jugé comme lacunes à l'intérieur du mouvement nationaliste, le lecteur découvre, dans le texte de Feraoun, les éléments nécessaires au bon fonctionnement démocratique d'un

[1]P. BOURDIEU, M. de SAINT-MARTIN in Christine PLASSE-BOUTEYRE, *op.cit*.

Etat après s'être rendu compte de la complexité de la vie au sein d'une communauté idéologiquement pluraliste.

En effet, l'évocation de ce qui est considéré comme dysfonctionnements et tares à l'intérieur du système colonial et l'action révolutionnaire peut susciter une réflexion profonde sur les problèmes, puis les alternatives efficaces, en matière de gestion politique d'un pays.

En insistant, à titre d'exemple, sur les conséquences désastreuses du monopole du pouvoir par le régime colonial ou les maquisards, le diariste évoque l'importance d'une démocratie participative qui permet aux citoyens de gérer les affaires de leurs pays :

> «En Algérie, s'est installé depuis plus d'un siècle, une autre habitude, celle où une minorité bénie de Dieu tient entre ses mains le pouvoir et s'en sert avec une impudente inconscience à son propre usage. Il y a des générations que les gens d'ici, ne savent plus distinguer la démocratie du fascisme. » (p. 432)

À travers sa description d'un monde dirigé exclusivement par des hommes qui ne visent que le pouvoir, faisant prévaloir leurs intérêts avant n'importe quelle autre considération, le diariste soutient que la représentation et la participation sont les deux fondements de la démocratie et la citoyenneté. Il plaide pour un régime où le pouvoir appartient au peuple comme un idéal vers lequel les individus doivent tendre.

Feraoun se montre favorable à une politique qui répond aux attentes du peuple. Une politique qui n'hésite pas à prendre en compte les revendications fondamentales de toutes ses composantes et qui s'adapte au mieux avec les réalités ethniques, sociales et économiques.

Il est pour un nouveau mode de gouvernance démocratique qui se défait des *« mensonge(s) officiel(s) » (p. 133)* et qui fait passer le citoyen pour une fin

et non pas pour un moyen, pour une manière de gérer qui œuvre constamment pour les ajustements nécessaires afin de réduire les tensions internes.

A l'instar d'autres passages, ces notes du 10 janvier 1962 affirment que *Journal 1955-1962* peut s'appréhender comme un enseignement qui s'inscrit dans le cadre d'un programme général visant à la formation d'un citoyen conscient et actif. Un programme recelant des connaissances indispensables à la maturité civique de l'Homme du moment qu'elles développent en lui les aptitudes lui permettant d'être un bon citoyen de sa société, de son pays voire du monde.

Ces réflexions initient l'individu à l'exercice socio-politique en l'amenant à adopter une vision critique par rapport aux événements qui l'entourent, comme un premier pas dans un processus de résolution de difficultés et d'engagement. L'individu apprend, de la sorte, à jouer son rôle de citoyen efficace et responsable qui, en faisant entendre sa voix pour proposer des alternatives et des solutions aux différents problèmes, participe à façonner les orientations politiques de son pays et limite les influences des politiciens qui n'aspirent qu'à détenir la décision.

4.1. *Pour un Etat de droit*

Le diariste, dans *Journal 1955-1962*, soutient que le meilleur mode susceptible de régir efficacement la relation entre pouvoir et citoyen c'est bien celui de l'Etat de droit. Une situation dans laquelle les droits des hommes sont garantis par des principes fondamentaux qui réglementent l'exercice du pouvoir et où chacun est soumis au respect de la loi, du simple citoyen jusqu'au plus grand responsable :

> «Ce qui importe, c'est qu'on puisse vivre d'une existence acceptable où, la dignité du prochain cesse d'être foulée aux pieds, où un homme, votre semblable, ayant usurpé un pouvoir exorbitant cesse de se croire votre maître, et ne soit plus tenté de disposer de votre vie, comme déjà, il s'autorise à disposer de votre honneur, à vous insulter, à vous rabaisser à son niveau pour atteindre votre gorge. » (p. 333)

Le diariste exprime, dans ces notes du 30 janvier 1958, son désir de voir son peuple vivre dignement, au sein d'un régime qui traite avec les individus en tant qu'humains jouissant de droits à respecter. Il émet son souhait de voir prévaloir une atmosphère de sécurité et de respect, et non d'oppression et de mépris, dans les rapports qui lient citoyens et dirigeants. Cela permet, selon lui, d'éviter le cumul de tensions qui débouchent généralement sur une rupture brutale.
Feraoun fait ainsi allusion au fait que, dans un Etat de droit, le pouvoir se négocie, se partage, ne s'usurpe pas. Il entend qu'un dirigeant doit agir comme délégué du peuple et non pas tel un souverain jouissant de droits absolus.

Dans les notes du 2 avril 1957, il dénonce l'attitude de certains dirigeants qui s'arrogent toutes les vertus nationalistes, ne jurent qu'au nom de la légitimité révolutionnaire pour monopoliser le pouvoir et étouffer tout enthousiasme chez ceux qui sont prêts à apporter leur contribution dans la construction de leur pays :

> «Le terroriste du village aborde le chef maquisard du coin et lui dit : -je voudrais entrer au maquis. Je suis prêt à commettre un attentat. Désignez-moi une victime.
> -non, répond l'autre. (…) tu ne partiras pas. Crois-tu que nous ne connaissons pas les "civils" ? Vous n'avez rien fait pour la cause. Et maintenant, vous voulez tous partir pour conquérir des lauriers à peu de frais. Non maintenant c'est fini. » (pp. 276-277)

En soulignant à maintes reprises ce qu'il considère comme arbitraire dans les condamnations et les exécutions des innocents, par les militaires et les maquisards, le diariste appelle au respect de la loi et des droits les plus élémentaires d'autrui, entre autres celui d'avoir droit à la vie, de n'être condamné à mort qu'après avoir commis ce qui justifie cette lourde peine et surtout après avoir été jugé par des autorités habilités et compétentes :

> «La justice des autres (les maquisards) n'est pas moins expéditive. On se contente de quelques témoignages verbaux que l'on contrôle quand on peut et la sentence est exécutoire. Il peut arriver que les péchés qu'on reproche au condamné ne soient pas mortels, ce qui ne l'empêche pas de mourir quand même. » (p. 281)

Le diariste, dans ces notes du 12 avril 1957 dénonce ce qu'il juge comme dépassements qui peuvent aller jusqu'à l'usage abusif du pouvoir pour donner arbitrairement la mort à un être humain. Il souligne ce genre d'agissements pour susciter l'indignation du lecteur et aussi afin de le tenter. Il semble lui apprendre, que dans un Etat de droit, on ne meurt pas à la suite de *« Vagues soupçons» (p. 171*), qu'il est possible d'exercer pleinement sa liberté de citoyen, que c'est la loi qui le lui garantit en se substituant aux volontés des humains et toutes les formes de despotisme.

Feraoun inculque à son lecteur que le bien commun est le fruit du concours de tous les individus et précise que lorsqu'on travaille et on lutte pour le bien de tous c'est pour soi-même qu'on le fait en fin de compte. On le voit bien exaspéré, dans les notes du 29 janvier 1956, face à la passivité des siens quand ils n'ont pas réagi pour empêcher que l'école de leur village soit brûlée :

> « Ma gorge se noue. J'en veux aux gens de chez nous. A tous ceux qui n'ont pas su, qui n'ont pas pu empêcher cela. Une honte pour nous. Ineffaçable. Pauvres gosses de Tizi. Vous avez des parents indignes. » (p. 90)

Si le diariste s'irrite, dans ce passage, contre les siens c'est parce qu'il se rend compte de la portée d'une telle passivité face à un tel acte. Il considère que c'est parce qu'aucun membre de la population ne s'est senti concerné par la protection de l'école que l'on s'est permis de la brûler. Il finit par conclure que c'est bien à cause de cette attitude démissionnaire vis-à-vis du bien commun et cette inconscience que c'est l'ensemble des enfants du village qui

paiera les frais et se trouvera privé d'éducation et d'enseignement pendant longtemps, chose qui ne fera qu'enfoncer davantage la société dans l'ignorance et la misère.

4.2. *La liberté d'expression et d'opinion*

Feraoun juge dans son journal que chacun a le droit d'exprimer ses opinions par les moyens qu'il considère convenables. Il s'agit, selon lui, d'un droit à promouvoir car cela peut être d'une grande utilité dans la circulation des informations et les points de vue alternatifs.

Le contrôle et les restrictions exercés sur les opinions et sur leur circulation peuvent s'avérer nuisibles au bon fonctionnement de l'Etat dans la mesure où ils empêchent le dialogue et le rapprochement entre antagonistes. Ils ne peuvent étouffer que momentanément des tensions internes, susceptibles de se générer comme signaux de mécontentement et d'opposition, s'ils ne sont pas pris en considération, à temps, par les dirigeants pour d'éventuels réajustements.

Par l'évocation, d'une part, des pressions et des menaces continuelles, physiques et morales auxquelles il est confronté, Feraoun souligne la nécessité de laisser les individus s'exprimer pour leur permettre de jouer un rôle actif dans la scène sociopolitique de leur pays.

Dans les notes du 22 juin 1956, il s'indigne contre un certain général Olié qui essaie de le museler en lui signifiant de taire ses opinions comme signe de reconnaissance au système colonial qui l'a instruit. L'officier français ne manque pas de sous-entendre qu'il risque d'avoir à le regretter s'il ne cesse pas de s'immiscer dans « ce qui ne le regarde pas » :

> « " Voyez-vous, semble-il me dire, vous écrivez, c'est très bien. Ne nous accablez pas. Vous surtout. Nous vous avons instruit, nous vous avons donné une arme redoutable. Nous voulons votre reconnaissance. Certes nous ne vous demandons pas de vous compromettre, vous êtes père de famille. Nous vous

> demandons de boucher les oreilles, de fermer les yeux. Rien de plus. L'idée, la cruelle idée que vous enregistrez tout, est insupportable." » (p. 169)

Parallèlement à la liberté d'expression, le diariste inculque l'idée que tout individu a le droit d'avoir les opinions qu'il veut sans avoir à être menacé ou inquiété pour ce qu'il pense. En se dressant à chaque fois contre tous ceux qui veulent lui ravir son droit à l'opinion ou réfléchir à sa place, il souligne l'importance de la participation des individus dans la vie politique et sociale et explique combien la liberté d'opinion est vitale pour une politique et une démocratie efficace.

Dans les notes du 30 janvier 1958, il se montre furieux à l'égard d'un capitaine français qui se permet de décider à sa place sans daigner le consulter :

> « Il (le capitaine) sait très bien que je peux m'accommoder de l'indépendance de l'Algérie comme je peux opter d'être Français, mais que ce choix, je le ferai moi-même, sans équivoque, en dépit de tous les capitaines ou autres coupeurs de gorges. Ce choix que j'ai déjà fait mais qui ne regarde que moi. » (p. 333)

Feraoun, dans ce passage, refuse que l'on confisque sa liberté de penser. Il semble placer son droit d'opinion au-dessus de toute autre considération et être prêt à s'exposer à toutes sortes de risques pour le sauvegarder. Pour lui, avoir la liberté de réfléchir et de choisir est synonyme d'indépendance voire d'existence.

La présence massive, dans ce passage, des pronoms personnels renvoyant au diariste *: (je, j', m', moi-même, moi...)* renseigne sur sa volonté de s'affirmer comme individu libre et actif à une période où la réflexion et la décision se font par procuration.

4.3. De la laïcité

Dans *Journal 1955-1962*, le sujet de la laïcité est abordé avec acuité pour signifier qu'il est fondamental de s'opposer à toute immixtion de la religion dans la vie politique d'un Etat et qu'il est préférable de la reléguer dans le domaine exclusif du privé.

Le diariste situe cette question sur le plan politique, celui du droit, ainsi que sur le plan philosophique :

- Sur le plan politique : En associant la religion à la violence et en faisant constater que les dépassements des maquisards ne sont que le résultat d'un mariage contre nature du pouvoir politique avec la religion, Feraoun semble dire qu'il est impératif de séparer le religieux du politique.

Ce refus de cette cohabitation au sein du pouvoir se voit, à titre d'exemple, dans les notes du 6 janvier 1962 :

> « (…) nos fins théologues et lettrés ont toujours prétendu qu'il n'y avait rien au monde de plus libéral que le Coran et l'Islam. En réalité, la doctrine coranique est plus libérale que celle de Franco ou de Salazar. Un point c'est tout. » (p. 433)

L'ironie et le ton blasphématoire qui accompagnent l'évocation du point de vue de ceux qui trouvent dans la religion les vertus nécessaires pour la prendre comme référence dans la gestion de l'Etat, d'une part, et la comparaison du Coran et l'Islam aux régimes fascistes de Franco et Salazar, en jugeant qu'ils sont plus libéraux qu'eux, d'autre part, sont loin d'être des signes d'admiration ou d'adhésion de la part du diariste. Cela dénote, au contraire, son rejet de la religion en tant que source de législation ou comme étant repère sur lequel on doit se fonder dans le fonctionnement de l'Etat.

- Sur le plan du droit, le diariste conçoit la laïcité en liaison avec la liberté d'opinion. Il considère que chacun a droit à la différence même au sein d'une société idéologiquement non pluraliste. Chacun est libre de choisir ses valeurs

et la religion qu'il veut du moment que cela ne s'oppose pas aux droits des autres. Cela se constate à travers les critiques acerbes qu'il adresse à l'égard du regain islamiste lors de la révolution :

> « Dieu a fait de toi un musulman et tu veux continuer de l'ignorer ? Non, on ne te le permettra pas. (…) Ainsi, les gens de Tizi-Hibel qui étaient les plus mécréants de la terre, de nouveau retrouvent la foi, paient un muezzin et vont à la mosquée assidûment. » (pp. 95-96)

Ces notes du 2 février 1956 reflètent le refus du diariste de toute contrainte ou comportement tuteur visant à dicter, par la force et l'intimidation, le genre de croyance qu'une population doit adopter. Elles montrent également son insistance sur la liberté de l'individu et son droit le plus absolu de croire en ce qu'il veut ou à se montrer hostile à toute manifestation religieuse.

- Au niveau philosophique, Feraoun affirme que la laïcité n'est pas forcément antireligieuse dans la mesure où il est possible d'être laïque au sens politique sans obligatoirement l'être au sens philosophique. Cela se confirme dans ces notes du 17 mars 1961 par exemple : *«Aïd. Fin du jeûne. Les fêtes qui étaient devenues des deuils depuis 1954, reprendront-elles jamais leur visage ? C'est peu probable.»(p. 403)*

En associant la situation de deuil qui règne, d'après lui, sur la vie sociale des autochtones et la révolution, le diariste essaie de montrer les effets négatifs qui peuvent naître de l'immixtion de la religion dans l'exercice politique.

Toutefois, en se montrant nostalgique aux temps où les croyances religieuses se limitaient aux aspects rituels, donc neutres, de la vie des gens, il signifie que la laïcité au sens politique n'exclut pas forcément la présence de la religion et son exercice dans la vie de tous les jours des individus.

5. Pour une morale de l'action

Journal 1955-1962 fournit une réflexion sur les principes humains et moraux qui doivent prédominer dans les situations de conflits armés en général et les

révolutions en particulier. Feraoun juge que le caractère brusque et l'aspect destructeur qui accompagnent habituellement une révolution ne doivent pas prévaloir sur son aspect fondateur, censé tenir compte des moyens employés dans l'établissement de la nouvelle société.

Il considère que la révolution doit être envisagée comme un nouvel état d'esprit, une alternative qui pose les jalons d'un ordre nouveau, un moyen pour vaincre l'humiliation et renouer avec la dignité humaine. Pour ce faire, l'insurrection, soutient-il, doit se référer à une base idéologique solide, rationnelle et légitime. Elle doit également se fonder sur des valeurs morales qui s'étendent aussi bien à l'ennemi qu'à la communauté qu'elle prétend défendre étant donné qu'une action révolutionnaire tient sa force et sa légitimité de sa moralité et de son insistance sur la garantie des droits de l'Homme comme le souligne Walzer : *« Plus la guerre est juste et plus il y a de droit*[1]*»*.

5.1. *La gestion de la violence*

Feraoun fait constater qu'une révolution est synonyme de bouleversement qui n'épargne aucun aspect de la vie d'une société. Un changement radical susceptible de donner naissance à un ordre nouveau qui se hisse sur les décombres de l'ordre ancien. Il fait observer, qu'il s'agit d'un changement si brusque et si crucial qu'il suppose le recours à la violence.

Envisageant cette dernière comme phénomène paradoxal vu qu'elle est, à la fois, indispensable à la naissance d'une nouvelle société mais aussi destructrice en cas d'abus, Feraoun juge nécessaire d'y recourir avec beaucoup de précaution pour ne pas avoir à subir ce que pourrait générer son emploi excessif comme conséquences négatives.

La violence comme moyen intrinsèque à la conduite révolutionnaire se voit donc, à travers *Journal 1955-1962*, soumise à une appréciation morale. Les

[1] M. WALZAR, in Cécile RENOUARD, *op. cit*.

observations du diariste se présentent souvent comme des enseignements et des instructions d'un code de bonne conduite militaire :

- Bien qu'il reconnaisse qu'elle soit indispensable pour instaurer les soubassements d'un nouvel ordre et rendre opérationnelles certaines conceptions : *« (…) la logique a besoin de violence pour s'imposer. »(p. 62),* Feraoun considère que le déploiement de la violence doit être juste et proportionné.

Il insiste sur la nécessité morale de faire dépendre son usage du critère d'utilité et celui de proportionnalité, c'est à dire éviter l'usage excessif de la force en veillant à ne pas violer les droits des individus :

> « Je suis sorti en ville à onze heures : tout le monde a appris au journal parlé du matin que Dupuy a été retrouvé sain et sauf. Une bonne surprise en tout cas. Me voila soulagé. Les rebelles ne sont donc pas des brutes fanatiques et sanguinaires ! » (p. 79)

A travers la joie qu'il manifeste, dans ces notes du 11 janvier 1956, après avoir appris que son collègue Dupuy a été relâché *« sain et sauf »* par « *les rebelles*» à la suite de plusieurs jours d'enlèvement, et en évoquant la réhabilitation des révolutionnaires à ses yeux, le diariste montre l'inutilité de la violence quand elle n'est pas employée adéquatement. Il semble dire que la mouvance révolutionnaire gagnera beaucoup en estime et en crédit quand elle fait preuve de sagesse dans l'emploi de ce mal, malheureusement nécessaire à son fonctionnement.

- Feraoun juge que la violence ne doit être employée que comme riposte pour repousser une autre violence dont on est menacé, c'est-à-dire dans une nécessité de légitime défense.

Elle doit, selon lui, épargner les innocents : ne pas l'employer à l'encontre des populations non-combattantes pour que le mouvement révolutionnaire ne s'apparente pas à un terrorisme aveugle à l'égard des civils. Cela lui éviterait de ne pas être vu comme un acte arbitraire dont les seules victimes seraient des innocents : *« Ces gens-là qui tuent froidement des innocents sont-ils des libérateurs ? (…) Ils savent les populations désarmées, tassées dans leurs villages, excessivement vulnérables » (p. 119).*

➢ Le diariste se dresse contre les thèses machiavéliques et utilitaristes qui cherchent à justifier le recours excessif à la force par le fait que «la fin justifie les moyens » ou qu' « une guerre ne se fait pas avec des gants de velours ». On le voit, dans les notes du 7 mars 1956, se mettre au diapason des autochtones désabusés qui ont cessé de croire aux discours des «rebelles» qui tentent de justifier leur recours abusif à la violence : *«Allons, il faut se rendre à l'évidence et s'arrêter de tuer, au nom des principes immortels » (p. 117).*

➢ Outre les pertes matérielles et humaines décrites dans les détails les plus affreux, Feraoun met en garde contre les effets négatifs d'une violence excessivement et mal employée. Il précise qu'à force d' y recourir sans raison valable une révolution se discrédite aux yeux de ses sympathisants et suscite des interrogations quant à ses fondements et ses objectifs.

> « Il est juste cependant, de dire que la violence même du terrorisme a fait sortir pas mal d'entre nous de notre quiétude et de notre paresse à réfléchir. Chacun a été obligé de se pencher sur le problème.»(p. 63)

5. 2. ***La crédibilité d'une révolution***

A travers ce qu'il considère comme fonctionnement défectueux du mouvement révolutionnaire et en évoquant son ascension effrénée puis sa chute et son discrédit à ses yeux, le diariste signifie que parler d'une révolution

comme étant un désir de changement relève de l'absolu et du vague. Il faut, selon lui, préciser qu'il s'agit d'une opération motivée par une finalité, qui a des buts bien déterminés et qui met en œuvre des moyens justes et efficients pour les atteindre. C'est cette transparence dans son fonctionnement qui répand une atmosphère de sécurité et de confiance au sein de la société qu'elle prétend défendre, fait se regrouper les individus autour d'elle et permet de l'évaluer et d'ajuster sa ligne de conduite en cas de dérive :

> « Toute la question est de savoir si le combat que mène les patriotes est un combat pour une juste cause (…) si cette cause est juste, que peut-on attendre- d'un homme lucide ? Que peut-on attendre d'autre que la participation au combat, l'adhésion totale, chaleureuse à un idéal meilleur, le sacrifice de sa vie pour le bonheur des autres ? Un honnête homme, un homme de cœur ne saurait se taire ni se boucher les oreilles. Toute la question est de savoir pourquoi se battent les patriotes, ce qu'ils veulent, ce qu'on leur refuse, ce qui fait que tombent journellement, par dizaines, des Français innocents, des Arabes innocents, des hommes qui n'ont aucune raison de se haïr ou de s'entretuer mais qui se haïssent et s'entretuent. Toute la question est de savoir… » (p. 170)

A première vue, ces notes du 23 juin 1956, donnent l'impression que l'intention du diariste en formulant ces interrogations est bien celle de cerner les objectifs de la mouvance révolutionnaire et de s'informer sur les dynamiques de son fonctionnement ainsi que ses orientations pour mieux la circonscrire.

Néanmoins, son insistance sur son aspect éthique et la mention affligée des victimes innocentes nous persuadent qu'il s'agit beaucoup plus d'une tentative d'établir un état des lieux, après presque deux ans de processus révolutionnaire, que de simples questions relevant de la curiosité.

En effet, le regard critique que jette Feraoun sur la révolution se veut une remise en question de son fondement. Il reflète sa conviction que son fonctionnement n'est pas aussi performant et positif comme on a tenté de le

faire croire à la population et signifie qu'elle a engendré des effets pervers et des dérives importants.

A travers ce bilan négatif, on sent un appel à marquer une halte, une invitation à la réorganisation de l'insurrection : en l'assimilant à un monstre dévorant tout sur son passage, le diariste entend qu'il n'est plus tolérable d'hésiter face à ce qu'il considère comme dérapage et qu'il y a urgence à redresser sa ligne de conduite.

Ce passage apparaît donc comme une incitation à instaurer une nouvelle dynamique révolutionnaire pour prémunir la révolution contre les dérives et garantir un engagement sans faille de la part de la population en faveur de la cause défendue.

Le diariste, précise que, pour qu'une insurrection réussisse, elle doit rester fidèle à ses principes de départ : il faut que les révolutionnaires tiennent à leurs promesses, s'efforcent d'éviter de violer les droits des individus, ne recourent pas au mensonge pour justifier leurs abus ou se permettre des transgressions. Les révolutionnaires, d'après lui, doivent être crédibles non pas seulement par conformité à ce que dicte la décence humaine, mais aussi pour gagner l'adhésion inconditionnelle et le respect de la communauté pour laquelle ils se sont insurgés :

> « Chacun se sent en mesure de donner des leçons, chacun est digne de commander et obéit en attendant mieux. Cette soif du galon double les vertus guerrières, fait commettre des injustices qui aujourd'hui, déçoivent le villageois et demain, le lasseront. Les exécutions brutales, les rançons qu'on fixe arbitrairement, l'arrogance d'une autorité toute fraîche, bornée et méprisante, tout cela prendra peu à peu, l'allure d'un joug beaucoup plus insupportable que celui que l'on prétend secouer. » (pp. 166-167)

Dans ce passage, extrait des notes du13 juin 1956, le diariste met en garde contre ce genre d'individualisme qui, d'après lui, s'instaure au sein de la mouvance révolutionnaire, à un moment donné où les individus font fi de

leurs engagements de départ pour se laisser guider complaisamment par leurs lubies.

A travers cette représentation, il juge qu'une révolution se doit d'éviter tout ce qui est susceptible de la vider de son contenu, d'éviter de dériver vers des situations moralement condamnables ou se détourner de sa vocation en reconduisant les injustices et les agissements contre lesquels elle a été déclenchée.

Le diariste précise, enfin, que les individus, censés être protégés par une insurrection, se trouvent généralement doublement déçus en cas de dérives car, au-delà du mal que l'on leur inflige, on leur ravit la possibilité de voir, un jour, leur rêve de vivre libres et dignes se réaliser.

6. L'écriture prophétique

Journal 1955-1962 apparaît comme un témoignage lucide de cette époque mouvementée qui précède l'indépendance de l'Algérie. Il peut être, aussi, appréhendé comme l'écriture d'un visionnaire qui, pressentant sa mort imminente : *«Je peux mourir aujourd'hui, être fusillé demain» (p. 241),* prédit des faits futurs, montrant de la sorte qu'il a une bonne longueur d'avance par rapport à l'époque où il vit.

En effet, sur un ton prophétique, Feraoun annonce déjà l'avènement de l'indépendance alors qu'il est encore question d'hostilités : *«les jeux semblent être faits. Nous l'aurons notre indépendance. » (p. 402),* sans toutefois manquer de prévenir qu'il ne serait question que d'une première étape nécessaire mais insuffisante, et que l'unité nationale algérienne resterait à construire pour être à l'abri des incertitudes de l'avenir.

C'est dans ce sens qu'il s'adresse, dans une écriture marquée par un ton testamentaire, à son peuple pour l'inciter à sauvegarder l'indépendance comme héritage légué par les prédécesseurs : *« Je sais qu'il (le peuple auquel il*

appartient) est prêt à aller de l'avant pour saisir à son tour ce flambeau que s'arrachent les peuples et je sais qu'il le gardera pour longtemps. » (p. 241)
Cette obstination à ce que les sacrifices passés ne soient pas vains se manifeste, encore une fois, quand il incite les jeunes à construire leur patrie et à ne pas se décourager face aux difficultés qui se dressent d'habitude devant les pays qui sortent des décombres après avoir recouvré leur indépendance : *«Tout est encore à construire ? Peu importe, on est confiant. L'avenir ne pourrait être que meilleur dans le combat qui se livre » (p. 64)* ou lorsqu'il appelle à la reconstitution de l'Histoire comme s'il soupçonne une éventuelle mystification de la part des uns ou des autres : *« Il circule ainsi des histoires qui seront dignes plus tard, d'entrer dans le folklore. Et voilà comment s'édifie l'histoire » (p. 80).*

Sans que ses propos ne paraissent contradictoires comme l'affirme Denise Brahimi : *« C'est la réalité de l'époque qui évolue et qui est contradictoire*[1]*»*, son analyse futuriste sur l'avenir de l'Algérie indépendante se présente comme un message prémonitoire où se mêlent le pessimisme et l'optimisme. On le voit, tantôt, prévenir contre la malveillance de ce qu'il considère comme *« profiteurs de guerre» (p. 404)* ou *« ennemis de demain » (p. 239)*, c'est-à-dire cette catégorie de dirigeants de l'Algérie indépendante qui prendrait le pouvoir pour seule préoccupation et comme moyen et ultime fin.
Tantôt, il affiche sa confiance quant à l'avenir des siens en affirmant sa certitude que viendra le jour où ce *« peuple digne qui est grand et restera grand » (p. 241)* sera le maître de son destin et forcera l'hommage dont il s'est toujours montré digne.

[1] D. BRAHIMI, citée par MAMMAR REZKI, « Mouloud FERAOUN, une voix par-delà des montagnes », in *rezki-net*, décembre 2007. [En ligne] : <http://www.rezki.net/Mouloud-Feraoun-une-voix-par-dela.html>, consulté le 30/07/2011.

Notre objectif, dans ce chapitre, a été d'appréhender l'écriture dans notre corpus en sa qualité de «discours performatif». Il était question d'examiner le pouvoir didactique que le diariste met en œuvre afin de délivrer un enseignement, inoculer des principes ou faire réfléchir.

Nous avons, d'abord, essayé de montrer que la dimension didactique, véhiculée par *Journal 1955-1962*, s'exprime à travers le désir de Feraoun d'informer sur l'époque riche en événements où il vit et sa tendance à dresser de lui-même un mythe personnel, susceptible de servir d'exemple au lecteur et à la postérité.

Ensuite, nous avons tenté d'expliquer que cette visée pédagogique se perçoit aussi comme une formation politique et civique portant sur les principes de la citoyenneté et le mode exemplaire de gouvernance.
Nous nous sommes appliqué, après, à élucider les règles de base que le diariste propose pour qu'une révolution soit crédible et efficace.

Enfin, nous nous sommes penché sur l'aspect prophétique dans *Journal 1955-1962* qui fait de Feraoun un visionnaire qui se prononce sur des faits à venir.

Nous nous sommes intéressé, dans cette troisième partie, à la vie intellectuelle et philosophique dans *Journal 1955-1962*.

Cela nous a permis de confirmer que, loin d'être uniforme et plate, comme on a souvent tendance à la concevoir, l'écriture de Feraoun s'acquière un aspect complexe et multiforme qui lui donne l'apparence d'un vrai système.

Nous avons vu comment, concevant la guerre sur un plan philosophique, le diariste transforme son journal en réservoir intarissable de réflexions orientées tout en veillant à :

- Extraire son destinataire à sa paresse intellectuelle de lecteur ordinaire pour convoquer en lui l'éveil que suppose l'écriture oblique.

- Transcender le cadre individuel de son expérience pour atteindre l'universel en signifiant qu'à travers son histoire personnelle c'est, d'une manière plus générale, le rapport de l'Homme avec la guerre qui est examiné.

- Libérer son écriture du simple souci de l'événement pour l'insérer dans les intérêts et les besoins fondamentaux de l'individu dans la guerre comme dans la paix.

Conclusion

A travers l'analyse que nous avons menée sur *Journal 1955-1962*, nous avons essayé de savoir si, effectivement, l'écriture de Feraoun est conforme aux descriptions formulées à son égard : plate, simpliste, dénudée de traces révélatrices d'opinions ou d'attitudes voire complaisante par rapport aux événements que suscitaient les rapports tendus opposant la société autochtone et celle des Européens de l'Algérie coloniale.

Pour ce faire, nous avons évité à notre démarche de verser dans la description des faits guerriers et de nous limiter au simple jeu d'approbation ou de désapprobation du témoignage de Feraoun et de sa version des faits. Nous avons essayé, plutôt, de chercher à mettre au jour les mécanismes auxquels recourt un individu confronté à une situation de crise individuelle, sociétale, intellectuelle et à l'embrouillement de ses repères identitaires.
Toute notre attention était cristallisée autour de sa prise de conscience et sa responsabilité, en tant qu'intellectuel qui vit une situation particulière.

La difficulté à laquelle nous nous sommes heurtés en essayant de circonscrire le parcours de Feraoun est venue de la superposition des différentes composantes de son identité : Kabyle de souche fortement attaché à sa région, produit d'une formation coloniale qui l'a conçu pour servir de médium, et Algérien qui, allant d'une désillusion à l'autre, finit par opter pour la rupture entre son pays et le système colonial.
Nous avons voulu donc comprendre comment, en pleine guerre, il était possible à cet individu, à l'identité plurielle, de vivre dans un contexte aussi complexe et intransigeant qui contraint les hommes à faire irréductiblement leur choix.

Le caractère multidimensionnel de l'écriture de Feraoun nous a paru, également, si important dans *Journal 1955-1962* qu'il était difficile de prétendre pouvoir le couvrir comme il se doit dans un même travail de recherche.

En effet, les pensées aussi bien explicites qu'occultes et les valeurs que recèle l'œuvre s'avèrent si denses et si riches qu'elles nous ont mis dans l'embarras. Face aux nombreux domaines d'études qu'elle nous offre et devant tout un faisceau d'hypothèses de sens et de significations à trait idéologique qu'elle propose, nous avons craint de ne pas pouvoir en rendre compte.

Tout en réalisant donc la difficulté de l'entreprise, nous nous sommes, tout de même, résolu à mettre l'accent sur ce caractère prolifique de l'écriture de notre corpus et à travers lui, celle de Feraoun en portant notre attention sur les volets affectifs, sociaux, ethnographiques, historiques, philosophiques, les sachant supports d'un grand nombre de formulations idéologiques dans une œuvre.

Après nous être muni des outils théoriques nécessaires à l'analyse et les avoir appliqués à notre objet textuel, il nous a été possible de valider les hypothèses formulées dans notre problématique :

Journal 1955-1962 peut être considéré comme un document historique qui retrace les événements tels que l'Algérie d'avant l'indépendance les a vécus, dans le but de pérenniser le souvenir des traumatismes de la conscience collective d'un peuple.

A travers sa propre expérience, Feraoun tente de refléter l'image de son peuple, de rendre compte de la misère qui le ronge, de la violence dont les siens sont victimes, de suivre le cheminement de l'éveil d'une conscience qu'on tient à ensevelir.

Le caractère historique, dans notre corpus, se traduit par le témoignage émouvant qui se démarque du chauvinisme et de l'aspect mythique des versions officielles des uns et des descriptions mystificatrices et réductrices des autres. Les vérités, il les révèle crûment, mais avec probité car il va jusqu'à blâmer les siens quand ils recourent à la violence pour faire entendre leur voix ou encore quand ils s'en prennent aux innocents pour se venger.

L'historicité de l'œuvre se confirme également à travers l'évocation des repères historiques qui illustrent des événements marquants dans le parcours de la lutte pour

la décolonisation. Il y est question de la bataille d'Alger, des différentes grèves auxquelles appelait le FLN, de personnalités historiques, des essais de De Gaulle pour maintenir l'Algérie dans le giron français, des agissements de l'O.A.S qui supportait mal que la conquête des ancêtres se détache de la métropole et fait perdre aux Européens d'Algérie leurs privilèges et hégémonie…

Répondant, en 1956 - année qui coïncide avec le début de l'écriture de *Journal 1955-1962* - à un journaliste américain, Mouloud Feraoun résume en quoi consiste, pour lui, l'acte d'écrire :

> « Je crois que c'est surtout ce désir de faire connaître notre réalité qui m'a poussé à écrire. Et à ce point de vue, je dois vous dire, que la réalité ne se laisse jamais saisir dans toute sa complexité, toutes ses nuances et que, en définitive, ceux qui prétendent la montrer ne montrent qu'eux-mêmes et ne témoignent que pour eux.[1] »

Cette déclaration (identique à la conception de Althusser du rapport entre l'idéologie et la littérature) prouve que l'écrivain ne s'est pas retranché des événements qui ont caractérisé l'époque coloniale. Ce besoin de «témoigner pour soi-même et pour autrui » se traduit, dans son journal, par les longs passages consacrés à la description de sa tourmente et à ses déchirements pendant des moments cruciaux où les atrocités de la guerre le mettaient, ainsi que les siens, à rude épreuve.

A travers notre analyse, nous avons aussi essayé de montrer que *Journal 1955-1962* doit être considéré comme un roman de désillusion. Les intentions de conciliations auxquelles le diariste ne cesse d'appeler se sont vues compromises par les attitudes d'intolérance et de haine prises par un système colonial qui ne lésine sur aucun moyen pour parvenir à ses fins.

Le désenchantement de Feraoun se lit également dans sa prise de conscience puis dans sa dénonciation virulente de ce qu'il considère comme dérive de la mouvance révolutionnaire. Cette dernière qui se détourne, selon lui, de sa vocation

[1] Voir «La question identitaire dans *Le fils du pauvre* de FERAOUN Mouloud», [en ligne] : <http://wahab.unblog.fr/author/wahabhtt/>, consulté le 25/08/2011.

de libératrice pour reconduire les mêmes agissements pour lesquels elle s'est déclenchée.

A la lecture de notre objet textuel, nous nous sommes rendu compte que les indices renvoyant au diariste comme représentant de la communauté autochtone et ceux renvoyant à la culture française sont fréquents, inhérents à toutes les situations conflictuelles et les tensions qui marquent les rapports des deux sociétés antagonistes. Cela s'interprète comme un désir pressant chez Feraoun, de peindre les relations tendues entre le «Même» et l' «Autre» avant d' y proposer une solution salvatrice qui consiste en un rapprochement, par le dialogue, afin de mettre terme à tant de haine et d'agressivité.

Toutefois, s'apercevant, d'une part, que le dialogue ne peut aboutir qu'entre partenaires égaux et sincères et réalisant, d'autre part, que les solutions coloniales proposées comme issue au drame algérien ne se font pas sans réflexions, jugées ethnocentriques, le diariste se rend compte qu'il ne fait que nourrir des utopies.
Profondément déçu et face à l'attitude farouche de la communauté coloniale, il renonce à son pèlerinage vers cet «Autre », rompt son projet de conciliation et pose la rupture comme issue inéluctable pour épargner aux deux communautés un bilan plus sanglant.

Observer l'implicite dans ses diverses formes nous a permis de souligner la puissance évocatrice de l'écriture dans *Journal 1955-1962,* de confirmer la qualité esthétique de l'œuvre ainsi que la richesse de la réflexion de l'écrivain sur les rapports de l'individu avec le contexte historique et social dans lequel il évolue.
En effet, procéder à une écriture explicite aurait été douter de l'intelligence de son lecteur, le guider pour lui faire comprendre ses intentions énonciatives et lui imposer sa lecture, à lui, de l'Histoire. A cela Feraoun préfère multiplier les supports pour la diffusion de ses messages et afin de susciter l'activité intellectuelle de son destinataire.

C’est ainsi que le tragique, l’ironique, le philosophique et le didactique se mêlent pour doter son écriture d’une grande puissance allusive.
En procédant de la sorte, l’écrivain mise sur le partage conscient de son lecteur et sur sa contribution à la construction des messages et de l'Histoire.
C’est sa manière de répondre à ceux qui taxent son style de fade, d'uniforme et lui reprochent de ne pas daigner descendre de son perchoir d'intellectuel-assimilé pour se faire l’écho des souffrances et des espérances de son peuple.

Au terme de ce travail, nous espérons être parvenu à répondre aux questions formulées dans notre problématique.
Nous souhaitons, également, que notre étude constitue une voix de plus à ajouter à celles qui s’élèvent, ici et là, contestant les accusations reprochant à Feraoun son exercice «scolaire» et «blédard» de l’écriture et appelant à une relecture de son œuvre afin d’apporter plus d’éclairage sur la portée de l’implicite dans sa pratique littéraire.

Bibliographie

1. Corpus étudié

- FERAOUN, Mouloud, *Journal 1955-1962*, Alger, ENAG, 2006.

2. Œuvres du même auteur

- FERAOUN, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Le Puy, Cahiers du nouvel humanisme, 1950.
- FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Paris, Seuil, 1953.
- FERAOUN, Mouloud, *Jours de Kabylie*, Alger, Ed. Baconnier, 1954.
- FERAOUN, Mouloud, *Les chemins qui montent*, Paris, Seuil, 1957.
- FERAOUN, Mouloud, *Les poèmes de Si-Mohand*, Paris, Editions de Minuit, 1960.
- FERAOUN, Mouloud, *Lettres à ses amis*, Paris, Seuil, 1960.
- FERAOUN, Mouloud, *L'anniversaire*, Paris, Seuil, 1972.
- FERAOUN, Mouloud, *La cité des roses*, Alger, Yamcom, 2007.

3. Ouvrages théoriques

3.1. Généralités

- ALTHUSSER, Louis, *Position*s, Paris, Editions Sociales, 1976.
- BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.
- BARTHES, Roland, *Le degré zéro de l'écriture suivi de nouveaux essais critiques*, Paris, Seuil, 1972.
- BARTHES, Roland, *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984.
- BLANCHOT, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1959.
- BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.
- DUCHET, Claude, *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979.
- DUCROT, Oswald, *Le dire et le dit*, Paris, Editions de Minuit, 1984.
- FAYE, Jean-Pierre, *Théorie du récit*, Paris, Hermann, 1973.
- FONTANIER, Pierre, *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977.

- GENETTE, Gérard, *Figure II*, Paris, Seuil, 1969.
- GENETTE, Gérard, *Nouveau discours du récit*, Paris, Seuil, 1983.
- GOLDMANN, Lucien, *Le Dieu caché*, Paris, Gallimard, 1959.
- GOLENSTEN, Jean-Pierre, *Lire le roman*, Bruxelles, De Boeck & Larcier, 1999.
- HAMON, Philippe, *Texte et idéologie*, Paris, PUF.1997.
- HAMON, Philippe, *L'ironie littéraire Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, 1996.
- JOUVE, Vincent, *L'effet- personnage dans le roman*, Paris, PUF, 1992.
- JOUVE, Vincent, *La poétique du roman*, Paris, Armond Colin, 2001.
- MOESCHLER, Jacques et AUCHLIN, Antoine, *Introduction à la linguistique contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2006.
- RAMOGNINO, Nicole (dir.), *Lectures actuelles d'œuvres de Balzac Le livre réel, livres possibles, monde commun*. Tome 2, Paris, Harmattan, 2006.
- SARRAUTE, Nathalie, *L'Ere du soupçon. Essais sur le roman*, Paris, Gallimard, 1956.
- SIMON, Claude, *Préface à Orion Aveugle*, Paris, Gallimard, 2006.

3.2. Ouvrages sur l'autobiographie et les mémoires

- BLANCHOT, Maurice, *L'Ecriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980.
- BRAHIMI, Denise, *Taos Amrouche, romancière*, Paris, Ed. Joelle Losfeld, 1995.
- CONTAT, Michel (dir.), *L'Auteur et le manuscrit*, Paris, PUF, 1991.
- COHN, Dorrit, *La transparence intérieure*, Paris, Seuil, 1981.
- GERARD, Alain, *Le journal intime*, Paris, PUF, 1986.
- GUSDORF, Georges, *Les Écritures du Moi*, Paris, Ed. Odile Jacob, 1990.
- LEJEUNE, Philippe, *L'Autobiographie en France*, Paris, Armond Colin, 1971.
- LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.
- MAY, Georges, *l'Autobiographie*, Paris, PUF, 1979.

- MIRAUX, Jean-Philippe, *L'autobiographie, écriture de soi et sincérité*, Paris, Armand Colin, 2005.
- PACHET, Pierre, *Les baromètres de l'âme, Naissance du journal intime*, Paris, Hachette, 2007.
- ROBIN, Régine, *La Mémoire saturée*, Paris, Stock, coll. « Un ordre d'idées », 2003.

4. Ouvrages sur l'Histoire, la philosophie et la psychanalyse

- COLONA, Fanny, *Instituteurs algériens. 1838-1939*, Paris, Presse de la fondation nationale des sciences politiques, 1975.
- FREUND, Julien, *Etudes sur Max Weber*, Genève, Librairie Droz, 1990.
- HEINICH, Nathalie, *La sociologie de Norbert Elias*, Paris, La Découverte, 2002.
- KHARCHI, Djamel, *Colonisation et politique d'assimilation en Algérie (1830-1962)*, Alger, Casbah Editions, 2004.
- LE GOFF, Jacques, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988.
- MARX, Karl et ENGELS, Friedrich, *L'idéologie allemande*, Paris, Editions Sociales, 1968.
- NORA, Pierre, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984.
- RICOEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, coll. «Points essais«, 2000.
- TELLIER, Arnaud, *Expériences traumatiques et écriture*, Paris, Economica, coll. «Psychanalyse», 1998.

5. Ouvrages critiques sur l'œuvre de Feraoun

- GLEYZE, Jack, *Mouloud Feraoun*, Paris, L'Harmattan, 1990.
- MATHIEU-JOB, Martine & ELBAZ, Robert, *Mouloud Feraoun ou l'émergence d'une littérature*, Paris, Ed. Karthala, 2001.
- MORCELLI, Dalila. (dir.), *L'enseignement du français en colonie : Expériences inaugurales dans l'enseignement primaire*, Paris, L'Harmattan, 2010.

- NACIB, Youssef, *Mouloud Feraoun*, Alger, ENAL, 1986.

6. Œuvres d'écrivains citées

- CAMUS, Albert, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, coll. Folio / Essais, 1985.
- CAMUS, Albert, *Essais*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972.
- MALRAUX, André, *Œuvres complètes*, vol. 3, *Antimémoires*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1996.

7. Thèses et mémoires consultés

- BONN, Charles : *Le roman algérien contemporain de langue française : espaces de l'énonciation et productivité des récits*, Université de Bordeaux 3, 1982. (Thèse de doctorat d'Etat)
- BOUALIT, Farida, *Le Roman Assimilationniste Algérien Et La Notion De Patrimoine Culturel*, Université d'Alger, 1978. (Mémoire de D.E.A)
- CAMARADE, Hélène, *Ecriture de la résistance, le journal intime sous le troisième Reich*, P.U. Mirail, 2007. (Thèse de doctorat remaniée)
- MELIANI, Hadj, *Lecture Idéologique de Zohra, la femme du mineur de* Abdelkader *HADJ HAMOU*, Université d'Oran, 1982. (Mémoire de D.E.A)

8. Dictionnaires et Encyclopédies

- DIDIER, Béatrice, *Dictionnaire universel des littératures*, Paris, PUF, 1994.
- Encyclopédia universalis, 2006.

9. Articles

- BARTHES, Roland, *Introduction à l'analyse structurale du récit*, in *Communications*, n° 8, Paris, Seuil, 1981.
- STORA, Benjamin, « Les enjeux et les difficultés d'écriture de l'histoire immédiate au Maghreb», in *Bulletin de l'institut d'histoire du temps présent*, n° 75, Paris, Ed. IHTP, juin 2000.

- VELCIC-CANIVEZ, Mirna, « Le pacte autobiographique et le destinataire », in *Poétique*, n° 110, Paris, Seuil, 1997.

10. Sitographie

- ARON, Paul, « L'idéologie », in *CONTEXTES*, n°2, février 2007, [En ligne] : <http://contextes.revues.org/index177.html>, consulté le 11/05/ 2010.
- BACHOFEN, Blaise, «Que fait-on quand on fait la guerre? », in *Encyclopédie thématique*. *Jean-Jacques Rousseau*, juillet 2009. [En ligne] : <http://agora.qc.ca/thematiques/rousseau.nsf>/, consulté le 18/07/2011.
- CONSTANTINOU, Maria, « Traduire l'ironie. L'exemple d'une œuvre romanesque de N. Kazantzaki et ses traductions française et anglaise », in *Linguistik online*, n° 31, Février 2007. [En ligne] : < http : //www.linguistik-online.de/31_07/constantinou.html>, consulté le 09/05/ 2011.
- DURANTES-DASTES, François, « Ethnie», in *HYPERGEO*, 2004. [En ligne] : <http://papyrus.bib.umontreal.ca/jspui/bitstream/1866/4467/3/Tremblay_Emilie_2010_memoire.pdf>, consulté le 22/03/2010.
- FOURNIER, Martine, « De Quoi hier est fait ? », in *Sciences humaines*, n° 13, janvier-février 2009. [En ligne] : <http://www.scienceshumaines.com/articleprint.2php ?>, consulté le 09/01/2011.
- LACOSTE, Charlotte, «L'invention d'un genre littéraire : Témoins de Jean Norton Cru», in *Texto !*, vol. XII, n° 3, juillet 2007, [En ligne] : < http://www.revue-texto.net/Inedits/Lacoste/Lacoste_L-invention%20d-un%20genre.pdf>, consulté le 05/01/ 2011.
- MICLOS, François, « Le Clézio, écrivain dégagé », in *Causeur magasine*, n° 41, octobre 2008. [En ligne] : < http://www.causeur.fr/le-clezio-ecrivain-degage,1101>, consulté le 17/02/ 2011.
- NAIT MESSAOUD, Amar, « Chroniques, critique littéraire, correspondances et journal dans l'œuvre de Feraoun », in *Berbères.net*, mars 2006. [En ligne] : <http://www.berberes.net/forum/viewtopic.php?t=474 >, consulté le 12/05/2010.

- NDIAYE, Babacar, « Le thème de la guerre chez Hobbes et Rousseau », in *Ethiopiques*, n° 64-65, 1er, 2e semestres 2000. [En ligne] : <http://ethiopiques.refer.sn/spip.php?article1214>, consulté le 27/07/ 2011.
- PHILARCHEIN, Jacques, « Résistance et Lutte des classes : deux concepts qu'on ne saurait confondre», in *RIPOSTE Laïque*, n° : 153, 12 juillet 2010. [En ligne] : <http://ripostelaique.com/Resistance-et-Lutte-des-classes.html>, consulté le 30/07/ 2011.
- PLASSE-BOUTEYRE, Christine, «Ecritures autobiographiques, remémoration et enjeux symboliques», in *Conservations mémorielles*, avril 2011. [En ligne] : <http:/cm.revues.org/842>, consulté le 07/06/ 2011.
- RENOUARD, Cécile, « Guerres justes et injustes », in *Itinéraires augustiniens***,** n° 32, juillet 2004. [En ligne] : <http://www.assomption.org/Ressources/ItinerairesAugustiniens/IA32/Renouard.htm>, consulté le 14/04/2010.
- REZKI, Mammar, « Mouloud FERAOUN, une voix par-delà des montagnes », in *rezki-net*, décembre 2007. [En ligne] : <http://www.rezki.net/Mouloud-Feraoun-une-voix-par-dela.html>, consulté le 30/07/2011.
- ROUSSEAU, Jean -Jacques, « Du contrat social », in *WIKEPEDIA*, [En ligne] : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Du_contrat_social>, consulté le 27/07/2011.
- SOCQUE, Sébastien, « Assomption et apologie de l'ambiguïté québécoise chez Jocelyn Létourneau : libération ou aporie ? Réflexions inspirées de passer à l'avenir», in *Recherches sociographiques*, volume 46, n°3, septembre- décembre 2005. [En ligne] : <http://www.erudit.org/revue/rs/2005/v46/n3/012476ar.html>, consulté le 04/03/2011.
- ZARKA, Yves Charles, « Il n'y a plus d'ailleurs », in *Editorial*, n° 42, février 2010, [En ligne] : <www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=CITE_042_0003>, consulté le 28/07/2011.

Table des matières

Introduction

Présentation du corpus…….02

Problématique……..03

Cadre théorique et méthodologique…….04

Plan du travail……..05

Première partie

Espaces de déploiement idéologique

Chapitre I

L'idéologie : la difficulté de circonscrire une notion

1. Qu'est-ce que l'idéologie ?.....14

2. La littérature et l'idéologie ……..17

3. Le journal comme espace de déploiement idéologique……21

4. Contexte historique et production idéologique…….23

    4.1. La politique de l'intégration ……..26

    4.2. De l'intégration à l'association……28

    4.3. L'autodétermination……31

5. Mouloud Feraoun : l'évolution d'une écriture…….34

    5.1. L'idéologie de l'assimilation……...34

    5.2. Le silence……36

    5.3. Le déchirement ……..39

Chapitre II

Mouloud Feraoun, diariste

1. L'acte de publication……43

2. L'écriture fragmentaire comme choix……..47

3. Composer à partir du décomposé…….51

4. Une conscience en construction……...55

Chapitre III

Récit et Discours : deux axes de l'expression idéologique

1. Le récit ……63
1.1. Récit et vraisemblance…….63
1.2. Le contenu du récit et sa formulation idéologique……...65
1.3. Récit et authenticité……..66
1.4. Entre l'attrait du langage et l'information documentaire…….67
1.5. Le récit comme vérité du discours……...70
1.6. La discontinuité narrative……....71
1.7. Le récit comme prétexte……...73

2. Le discours……..73
2.1. La forme et le degré de pureté du discours……....74
2.2. Les stratégies discursives dans *Journal 1955-1962*……..76
2.2.1. La construction de l'éthos……....77
2.2.2. Le pathos……...78
2.2.3. Le logos……....80
2.2.4. Le discours rapporté comme mode d'investigation……..82

Deuxième partie

Traits idéologiques d'une écriture diariste

Chapitre I

La dimension affective

1. L'écriture tragique……...92
1.1. La cruauté d'un destin…….....93
1.2. La solitude…….....95

1.3. La mort aux aguets…….....103
1.4. La déchéance du système colonial.....107
2. Cris d'agonie ou douleurs d'enfantement ?…….....113
2.1.L'écriture-résistance…….....113
2.2. Les fonctions thérapeutiques dans *Journal 1955-1962*.....119
2.2.1 L'écriture refuge……..……119
2.2.2 La fonction cathartique…….....120
2.2.3.L'écriture libératrice…….....124
2.2.4.La fonction religieuse……..127

Chapitre II

La dimension sociale

1. Le Même……...133
1.1. La différenciation ethnique…….133
1.2. La différenciation territoriale……..…...139
1.2.1. Guerre et populisme…….....145
1.2.2. Une guerre dans la guerre……..149
1.3. La différenciation religieuse……...153
1.4. La femme…….....157
2. L'Autre…….....163
2.1. Les militaires …….....163
2.2. Les pieds noirs…….....165
2.2.1. Les pacifistes…….....165
2.2.2. Les extrémistes…….....167
2.2.3. Les Français venus de la métropole……169
2.3. L'école..…….. .. . …170
2.4. Les médias……...175

Chapitre III

La dimension historique

1. Quand témoigner devient une obligation morale……..180
1.1. Commémoration de masse ou souvenir particulier ?.....180
1.2. Le témoignage comme hommage aux morts…….184
1.3. Témoigner pour faire face à la falsification……...186
1.4. Témoigner pour avertir……..187
2. Feraoun, témoin ou historien ?.....188
2.1. Le témoignage et l'Histoire, deux notions en rupture……....189
2.2. Du témoignage à l'Histoire…….....191
3. L'Histoire pour penser le présent…….....196
3.1. Le problème des harkis…….....198
3.2. Les feux mal éteints du problème kabyle……...201
3.3. Le problème des pieds noirs……...204

Troisième partie

La vie intellectuelle dans *Journal 1955-1962*

Chapitre I

L'écriture oblique

1. L'ironie comme mode de communication ……213
1.1. L'écriture oblique comme choix……213
1.2. Entre ironisant et complice……215
1.3. Les fonctions de l'ironie dans *Journal 1955-1962*……217
1.4. L' auto- ironie……218
2. L'ironie d'une situation……...220
3. De l'humour pour une ironie intense……..222
3.1. La fonction destructrice…….222
3.2. L'humour comme moyen de défense…….224
3.3. L'humour comme moyen de rejet……..226
3.4. La fonction divertissante……...228

4. Les traits tragiques d'une écriture oblique……...229
5. L'aspect polyphonique de l'ironie……....231
6. Les indices de l'ironie dans *journal 1955-1962*……....235
6.1. L'antiphrase……235
6.2. L'hyperbole……236
6.3. La comparaison ironique……....236
6.4. L'euphémisme……237
6.5. L'ironie et l'évaluation des personnages……238
6.6. L'ambiguïté et les paradoxes ironiques……...239
6.7. La distanciation……...240

Chapitre II

De la conscience commune à la conscience philosophique

1. L'écriture, dans *Journal 1955-1962*, une philosophie ?.....244
2. Du particulier à l'universel……..248
3. L'Homme face à sa condition……....251
4. L'Homme, est-il mauvais par essence ?.....256
5. L'utopie……259
5.1. L'aspiration à une personnalité plurielle……259
5.2. L'illusion d'une politique éthique……....260
5.3. Le mirage d'une justice sociale……...262
5.4. Le bonheur inaccessible……..266

Chapitre III

La tension didactique

1. La tension didactique dans *Journal 1955-1962*……..271
2. *Journal 1955-1962*, une histoire de plus dans l'Histoire……274
3. Ecriture diariste et exemplarité……...276
4. Vers une politique efficace……..281
4.1. Pour un Etat de droit……283
4.2. La liberté d'expression et d'opinion……286

4.3. De la laïcité……..….288
5. Pour une morale de l'action…….289
5.1. La gestion de la violence……..290
5.2. La crédibilité d'une révolution…….….292
6. L'écriture prophétique……295
Conclusion……..300
Bibliographie……..…306

Résumé

L’intérêt de cette recherche est de montrer la puissance évocatrice de l'écriture de Feraoun et de confirmer la richesse de sa réflexion sur le rapport de l’individu avec le contexte historique et social dans lequel il évolue.

Pour ce faire, nous avons jugé utile, dans une première partie, de rendre compte de la difficulté de circonscrire la notion d'idéologie, d'expliquer la relation qu'elle entretient avec la littérature, d'évoquer le contexte socio-culturel de l'Algérie coloniale des années cinquante avant de suivre le cheminement intellectuel de Feraoun depuis son accès à l'Ecole de Bouzaréah jusqu'à la prise de conscience de sa réalité.

Nous avons, ainsi, recensé les opportunités que l'écriture fragmentaire offre à un individu évoluant dans une situation extrême.

Nous avons, enfin, mis en évidence les traits idéologiques que produisent la jointure du récit et le discours et leur contamination mutuelle dans *journal 1955-1962*.

A travers l'analyse de l'aspect affectif, social, historique, dans la deuxième partie, il nous a été possible de voir comment la question de l’identité et celle de l’existence sont abordées. Nous avons fait comprendre comment la prise de position du diariste se précise plus particulièrement à travers sa peinture des deux communautés antagonistes : les autochtones et la société coloniale.

Nous avons, également, expliqué le rôle important que joue un témoignage et montré le rapport étroit qu'il entretient avec l'Histoire.

Dans la troisième partie, nous avons fait constater comment des scènes de réflexion philosophique succèdent à la relation événementielle dans le journal de Feraoun. Nous avons montré que la portée de son écriture dépasse le cadre individuel pour atteindre l’universel dans la mesure où, derrière son histoire personnelle, c’est d'une manière plus générale, le rapport de l'Homme avec la guerre, et avec d'autres aspects de la vie politique et civique qui est examiné.

ملخص البحث

الغرض من هذا البحث هو إظهار القوة الإيحائية في كتابة فرعون وتأكيد كونها انعكاسا للعلاقة بين الفرد والسياق التاريخي والاجتماعي الذي يحياه.

للوصول إلى هدفنا، وجدنا أنه من الضروري، في الجزء الأول، تحديد مفهوم " الإيديولوجية"، شرح العلاقة بينها و بين النص الأدبي ، تتبع الوضع الاجتماعي والثقافي في الجزائر خلال الخمسينات قبل التطرق إلى المسار الفكري لمولود فرعون منذ التحاقه بمدرسة بوزريعة إلى غاية انتباهه إلى حقيقة ومدى تعقيد واقعه. سلطنا بعد ذلك الضوء على ما تتيحه الكتابة المجزأ ة من فرص للكاتب الذي يعيش وضعا استثنائيا تغلب عليه المعاناة. قمنا في الأخير بتوضيح ما قد ينتج عن امتزاج السرد والخطاب من أبعاد إيديولوجية في مذكرات فرعون.

من خلال تحليل الجانب الوجداني والاجتماعي والتاريخي ليوميات الكاتب، في الجزء الثاني من بحثنا، رأينا كيف يتطرق إلى مسألتي الهوية و الوجود، وأوضحنا كيف أن موقفه يتضح أكثر فأكثر من خلال وصفه للسكان الأصليين و والمجتمع الاستعماري. أظهرنا كذلك أهمية دور الشاهد خلال الحروب وبينا العلاقة القوية التي تربط شهادته بالتاريخ.

في الجزء الثالث، أوضحنا كيف أن سرد الأحداث في نص فرعون يكون دوما متبوعا بتأملات و تفكير فلسفي عميق. أردنا من خلال ذلك أن نثبت بان نطاق الكتابة عنده يتجاوز الفرد ليبلغ الكونية حيث أن علاقة الإنسان بالحرب و بالجوانب السياسية و المدنية بصفة عامة هي المقصود من خلال سرد التاريخ الشخصي لفرعون في يومياته.